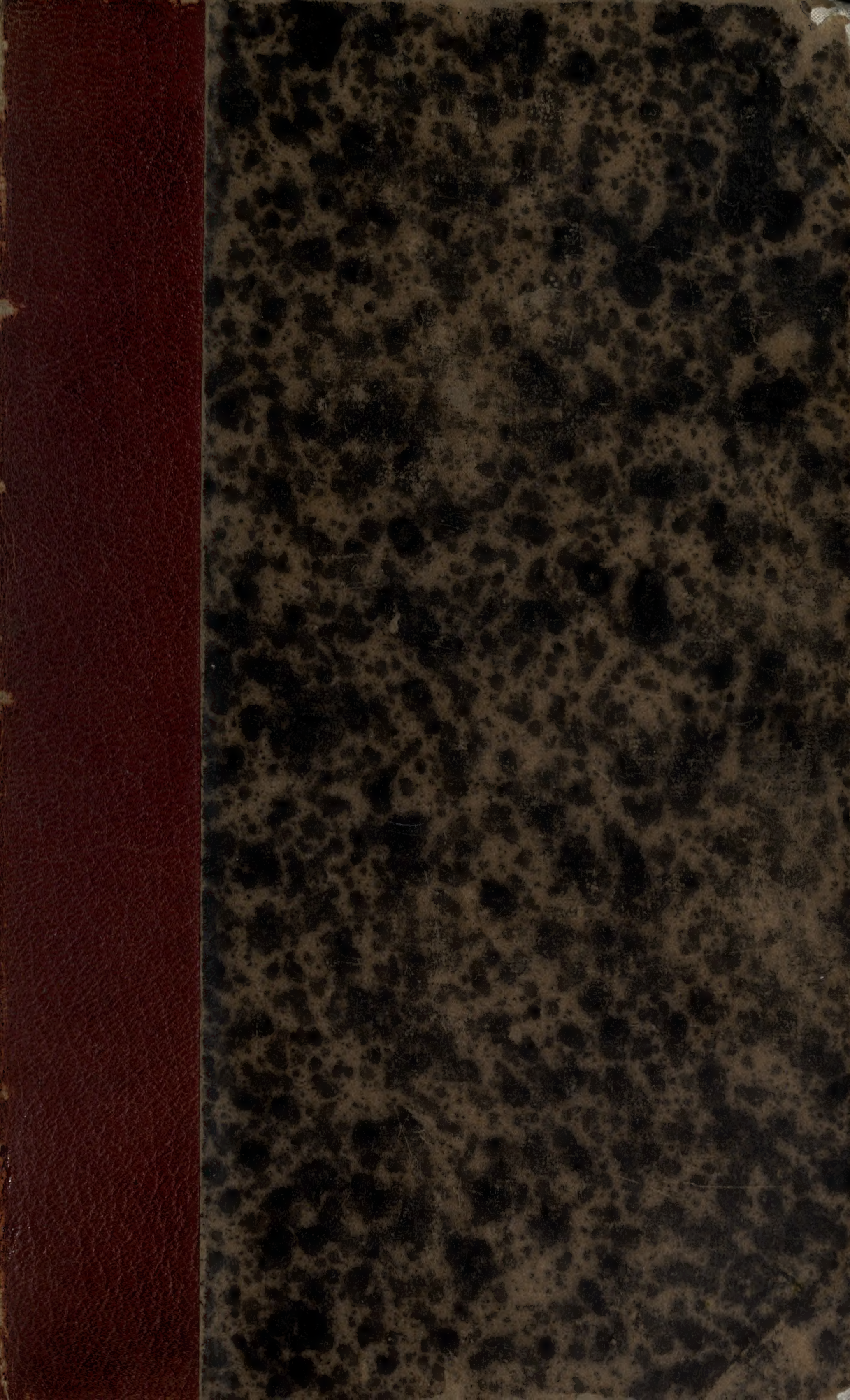
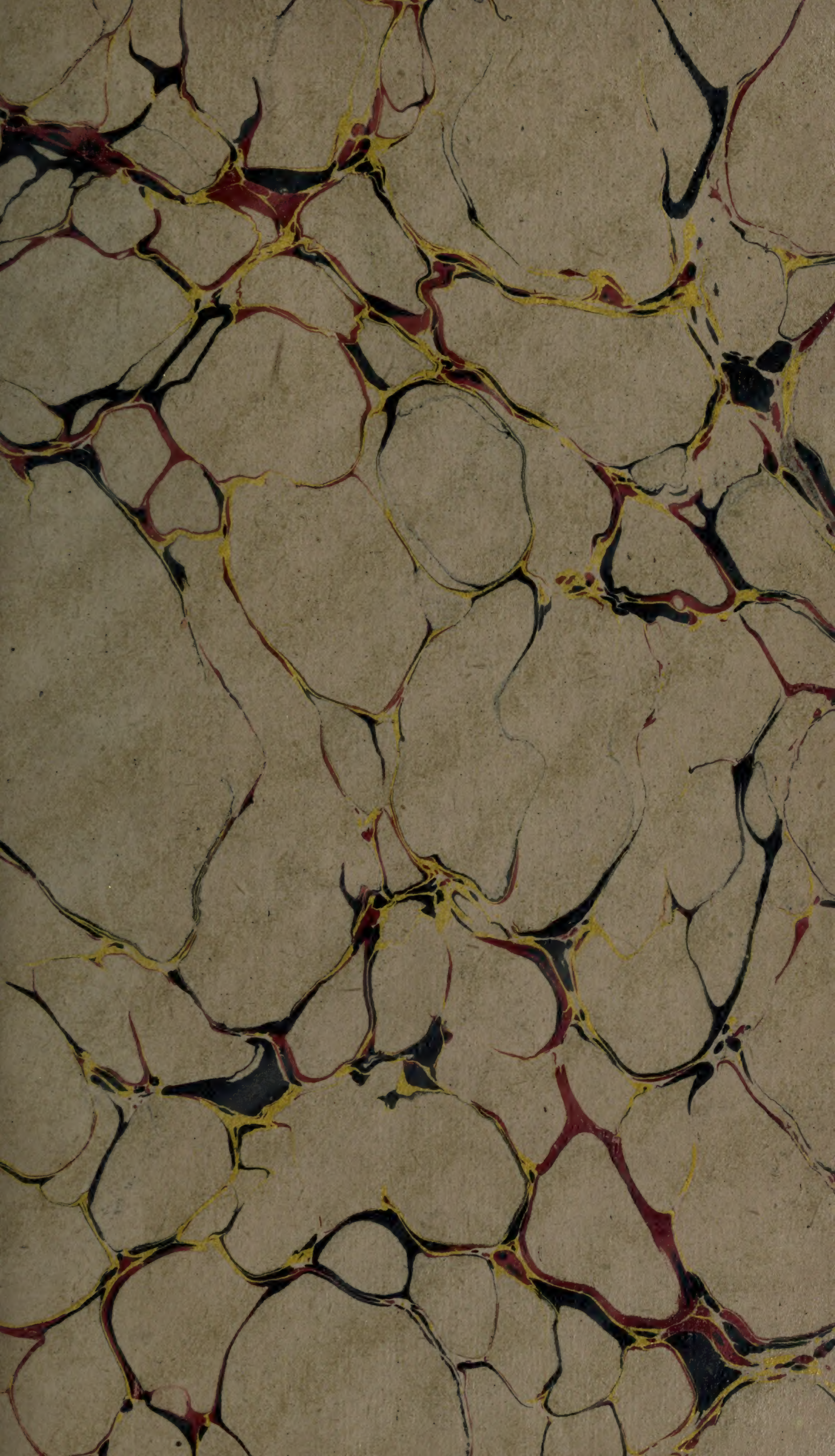






1812

La Guerre de Russie

DU MÊME AUTEUR

Le Général Chanzy. Un vol. in-18 jésus............. 3 fr. 50
La Guerre (1870-1871). Un vol. in-18 jésus........... 3 fr. 50

Paris en 1790. Voyage de Halem.................... 7 fr. 50
L'Ecole de Mars (1794). Un vol. in-18 jésus......... 3 fr. 50
Dugommier (1738-1794). Un vol. in-8 carré........... 7 fr. 50
La Légion germanique (1792-1793). Un vol. in-8 carré. 7 fr. 50
Un prince jacobin, Charles de Hesse ou le général Marat. Un vol. in-8 carré...................... 7 fr. 50
L'Alsace en 1814. Un vol. in-8 carré................ 7 fr. 50
Journal de Desaix (1797). Un vol. in-18 jésus........ 3 fr. 50
Souvenirs du baron de Frénilly. Un vol. in-8 carré. 7 fr. 50
Mémoires du général Griois. Deux vol. in-8 carré. 5 fr. »
La campagne de 1812. Mémoires du margrave de Bade. Un vol. in-18 jésus........................... 3 fr. 50

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

La Première Invasion prussienne.
Valmy.
La Retraite de Brunswick.
Jemappes et la conquête de la Belgique.
La Trahison de Dumouriez.
L'Expédition de Custine.
Mayence.
Wissembourg.
Hoche et la lutte pour l'Alsace.
Valenciennes.
Hondschoote.

(Chaque volume formant un tout complet, 3 fr. 50.)

LA JEUNESSE DE NAPOLÉON

Brienne.
La Révolution.
Toulon.

(Chaque volume formant un tout complet, 7 fr. 50.)

Ordres et apostilles de Napoléon. 4 vol. Le volume 10 fr. »

Quatre généraux de la Révolution. Hoche et Desaix, Kléber et Marceau. 2 vol. Le volume... 7 fr. 50

Etudes d'histoire. Quatre séries. Le volume........ 3 fr. 50
Episodes et portraits. Trois séries. Le volume..... 3 fr. 50

Jean-Jacques Rousseau. Un vol. in-18 jésus....... 2 fr. »
Stendhal-Beyle. Un vol. in-8 carré.................. 8 fr. »

Etudes de littérature allemande. Deux séries.... 3 fr. 50

Histoire de la littérature allemande.............. 5 fr. »

ARTHUR CHUQUET
MEMBRE DE L'INSTITUT

1812

La Guerre de Russie

Notes et Documents

TROISIÈME SÉRIE



PARIS
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF (5e)

1912

PRÉFACE

L'accueil que le public studieux a fait aux deux volumes précédents de notre *1812*, nous décide à donner ce troisième et dernier tome qui, croyons-nous, offre autant d'intérêt.

LA GUERRE DE RUSSIE

NOTES ET DOCUMENTS

---

1. *Les lectures russes de Napoléon.*

Avant de partir pour la Russie, Napoléon voulut connaître le pays.

Nous le voyons demander à son bibliothécaire Barbier, au mois de décembre 1811, les livres les plus propres à le renseigner sur la topographie de la Russie et surtout de la Lithuanie « sous le rapport des marais, rivières, bois et chemins », ainsi que tout ce qui a paru de plus détaillé en français sur la campagne de Charles XII[1] et sur les opérations militaires dont ces contrées ont été le théâtre.

Au mois de janvier 1812, il demande une histoire de la Courlande et tout ce qu'il y a de topographique, de géographique et d'historique sur Riga et la Livonie.

Au mois de mai, il demande des traductions manuscrites, faites au bureau de Mounier, d'ouvrages sur l'armée russe : l'ouvrage du colonel anglais Wilson, l'ouvrage du capitaine prussien Plotho[2], et autres : ces traductions, dit-il, pourront lui être utiles « dans le voyage[3]. »

1. Ch. notre tome I, p. 97.
2. L'ouvrage de Plotho dont parle d'Aubignosc dans sa lettre du 9 octobre 1812, voir notre tome I, p. 94.
3. Cf. *Corresp.* XXIII, p. 110, 188, 298, 466.

2. *Indes, Perse ou Turquie.*

« Il y a des gens assez fols, remarque Pion des Loches, pour dire que nous allons dans les Indes faire la guerre au commerce anglais. » Qu'on lise les témoignages recueillis dans notre tome I, p. 5-9, et l'on verra qu'il y eut beaucoup de ces « gens fols ». « Les desseins de Sa Majesté, mandait Peyrusse, sont impénétrables; on fait à Paris sur ses projets des contes à l'infini; on l'envoie à Constantinople, en Egypte, dans l'Inde. » Mme de Chastenay déclarait que l'entreprise était merveilleuse, mais que Napoléon, assuré de l'Autriche et traversant la Russie soit de force, soit d'accord avec le tsar Alexandre, pourrait gagner l'Inde par terre et conquérir le Bengale. « Que désirez-vous que je vous rapporte des Indes? » disait un Français à une jeune Polonaise. — Vous voulez dire de Moscou ou de Pétersbourg? — Oh! il est possible que nous passions par là, mais je pense que vous préférerez un plus rare butin; nous avons salué les Pyramides, et il est juste maintenant d'aller voir un peu ce que font nos rivaux d'outre-mer. » Le 30 août, à Viasma, Fantin des Odoards espère que, lorsque l'empereur Alexandre aura bon gré mal gré fait avec Napoléon un traité d'alliance, la Grande Armée marchera sur Constantinople, de là, sur l'Inde, et qu'elle ne reviendra dans la patrie qu'avec les diamants de Golconde et les tissus de Cachemire! Le sergent Bourgogne compte « présenter ses hommages aux dames mogoles, chinoises et indiennes » et affirme que, selon le bruit public, l'armée « devait

aller en Mongolie et en Chine pour s'emparer des possessions anglaises. » Beaucoup d'entre nous, a écrit le général Roguet, « étaient partis, croyant finir par l'Inde, et quelques généraux de la garde, regardant la Russie comme une première étape, croyaient aller jusqu'en Perse. » Mais quelques-uns voulaient aller moins loin : ils pensaient qu'on irait à Constantinople, qu'on en chasserait le Grand Seigneur et qu'on le remplacerait dans le sérail par le roi de Westphalie qui avait déjà les goûts et les manières des Turcs ! Quelques mois plus tard, au camp de la famine, après l'incendie de Moscou et avant la retraite, soldats et officiers ne croyaient-ils pas que la paix une fois faite, l'armée française prendrait ses quartiers d'hiver en Ukraine et, de concert avec l'armée russe, marcherait à la conquête de la Turquie? « Chacun de nous, raconte un cuirassier, se voyait déjà pacha à une ou plusieurs queues. Nous nous faisions d'avance un devoir de rendre à la liberté les nombreuses victimes enfermées dans les harems, et leur rôle devait bien changer, car, au lieu d'être réunies en troupeaux et d'attendre de leur despote berger qu'une d'elles fût favorisée de son choix, ce sont elles qui devaient, à l'avenir, jeter le mouchoir dans nos escadrons. Chacun voulait ramener une belle esclave en France. L'un penchait pour une Grecque, l'autre voulait une Circassienne, celui-ci une Géorgienne, celui-là une fille du Caucase ; nous discutions sur le genre de beauté de nos esclaves futures, et ces châteaux en Turquie nous aidaient à passer le temps dans ce camp affreux. »

3. *La mort de Gudin.*

Le 19 août 1812, à 6 heures du soir, au combat de Valoutina, tombait le général Gudin. Il mettait pied à terre pour franchir un petit ravin ; mais il se trouva sur le chemin d'un boulet qui ricochait à cet endroit; il eut la jambe fracassée et il mourut, le 22, des suites de l'amputation, à Smolensk où on l'avait transporté[1].

L'armée lui rendit les honneurs funèbres. « Elle le pleure, mandait à Paris un officier, et à toutes les heures du jour, un grand nombre d'entre nous se présentait devant son logement pour avoir de ses nouvelles. » Lejeune eut mission de diriger les obsèques. Il conduisit le convoi dans le grand bastion, au sud-est de la ville, et ce fut au milieu de ce bastion, de ce digne mausolée, comme il disait, qu'il fit creuser la tombe de Gudin. Une vingtaine de fusils brisés dans le combat et disposés en forme d'étoile furent placés sur le corps. « Un jour, lorsque le temps qui détruit tout mettra à découvert ces ossements d'un héros, ce trophée d'armes pourra appeler sur eux les mêmes sentiments d'attention et de respect que nous portons aux restes des vaillants Gaulois déposés sous leurs antiques tumulus. »

La cérémonie fut imposante. Tous les assistants restaient graves et gardaient un silence religieux. Ils regrettaient Gudin et ils songeaient à l'avenir. Déjà nombre d'officiers, comme Boulart, désiraient s'arrê-

1. Cf. notre tome I, p. 61.

ter et trouvaient que c'était assez de gloire, assez de chances et de fatigues pour une campagne.

Gudin, a dit Charbonnel[1], était « aussi distingué par son caractère personnel que par ses talents militaires et ses faits d'armes. » C'était, écrit Roguet, le modèle des divisionnaires, et l'armée le désignait comme l'un de ceux que l'Empereur élèverait prochainement à la dignité de maréchal. Davout ne put s'empêcher de pleurer lorsqu'il sut que Gudin n'était plus : « Il m'apprit cette mort, rapporte Dedem, les larmes aux yeux et il me parla de tous les regrets qu'elle lui causait. » On a la lettre que le prince d'Eckmühl envoyait alors à sa femme : « J'ai à te donner une bien mauvaise commission, celle de préparer Mme la comtesse Gudin à apprendre le malheur qui vient d'arriver à son bien estimable mari. Il a supporté l'amputation avec une fermeté bien rare; je l'ai vu peu d'heures après son malheur, et c'était lui qui cherchait à me consoler. On ne me remue pas facilement le cœur; mais, lorsqu'une fois on m'a inspiré de l'estime et de l'amitié, il est tout de feu. Je versais des larmes comme un enfant. Gudin a observé que je ne devais pas pleurer; il m'a parlé de sa femme et de ses enfants et dit qu'il mourait tranquille sur leur sort parce qu'il connaissait la bienveillance de l'Empereur envers ses serviteurs, et qu'il emportait avec lui la certitude que je ferais ce qui dépendrait de moi pour sa famille. Tu peux assurer Mme Gudin que je justifierai dans toutes les occasions les sentiments et la confiance de son mari. Je prendrai près de moi ses aides de camp. »

Lorsque le 20, l'Empereur passa les troupes en

1. Lettre de Charbonnel, du 30 juillet 1827; cf. les mots de Ségur : « bon citoyen, bon époux, bon père, général intrépide, juste et doux, et à la fois probe et habile : rare assemblage dans un siècle où, trop souvent, les hommes de bonnes mœurs sont inhabiles et les habiles sans mœurs. »

revue, il donna des regrets au vaillant Gudin. « Le général, disait-il dans le 14e bulletin, est mort glorieusement. Mais cette perte est sensible. Il était un des officiers les plus distingués de l'armée, recommandable par ses qualités morales autant que par sa bravoure et son intrépidité. » Le 15 octobre, de Moscou, il mandait à la veuve de Gudin qu'il lui accordait une pension de douze mille francs[1] et que chacun de ses enfants recevrait une dotation de quatre mille francs avec le titre de baron. « Je prends part à vos regrets, écrivait-il, la perte est grande pour vous; elle l'est aussi pour moi. Vous et vos enfants aurez toujours des droits auprès de moi. Elevez-les dans des sentiments qui les rendent dignes de leur père. »

1. Cf. nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 241.

4. *Pouchelon à Vitebsk.*

Etienne-François-Raymond Pouchelon, fils d'Etienne Pouchelon et de Madeleine Fayolle, était né à Romans, dans la Drôme, le 25 octobre 1770.

Il entre au service dans le 2e bataillon des volontaires de la Drôme en qualité de sergent-major au mois d'octobre 1791 et il est quartier-maître trésorier au mois de juin 1793. Passé par incorporation dans la 118e demi-brigade comme premier lieutenant de la compagnie de canonniers en l'an II et quartier-maître dans le même corps (devenu la 32e brigade de ligne) en l'an III, fait capitaine en l'an VI sur le champ de bataille, promu chef de bataillon le 29 mars 1801 et nommé le même jour aide de camp du général Rampon, major au 33e régiment de ligne le 22 décembre 1803 et colonel du même corps le 7 janvier 1807, il obtint le grade de général de brigade durant la campagne de Russie le 8 octobre 1812. Il fut retraité en 1816 et mourut à Valence le 4 septembre 1831.

Sa vaillance l'avait fait appeler Pouchelon Sans Peur et lui avait valu le titre de baron de l'Empire (26 octobre 1808). A la bataille de la Moskova il reçut deux coups de feu, l'un à la cuisse, l'autre à la main.

Mais Pouchelon avait fait la première campagne de Pologne, et, comme plusieurs colonels de l'armée, il augura mal en 1812 des commencements de l'expédition. N'avait-il pas, comme on disait alors, des connaissances locales? Le 24 février 1808, il avait

épousé une dame de Bromberg, la comtesse Béatrix-Sophie de Klingsporn, née Koplin, qui, selon le témoignage du général Friant, ajoutait à l'éducation et à de belles qualités une fortune assez considérable.

De bonne heure, Pouchelon prévit donc que l'expédition tournerait mal et à Vitebsk, lorsque l'armée n'était pas encore à moitié chemin de Moscou, il disait à Dedem : « Je renvoie tous mes effets, l'armée est perdue[1]. »

1. On peut noter qu'il voyait les traîneurs de son 33e piller et, comme dit Napoléon dans une lettre du 10 juillet, commettre des dégâts horribles.

5. *Fallait-il s'arrêter à Smolensk?*

Napoléon eut-il l'intention de s'arrêter à Smolensk? Non. Il eut peut-être, à certains instants, cette intention, fugitivement et comme en l'air, par manière de conversation. C'est ainsi qu'il aurait, selon Ségur, devant ses maréchaux, répété le mot du comte de Lobau, que Smolensk était une belle tête de cantonnements. C'est ainsi qu'il aurait dit à Davout que sa ligne était désormais couverte et qu'il allait faire halte. Mais tous ces propos, s'ils furent tenus, n'étaient pas sérieux. Napoléon n'avait qu'une idée, aller en avant et remporter la victoire qui déciderait la paix : une bataille gagnée entraînait, de l'avis de tout le monde, la prise de Moscou et la fin des hostilités. Il fallait donc marcher, lancer une armée qui se soutenait par son seul mouvement, qui était une armée d'attaque et non de défense, une armée d'opération et non de position, une *armée expéditionnaire*. Gourgaud affirme que Napoléon n'eut jamais la pensée de s'arrêter à Smolensk; cette position, ajoute Gourgaud, donnait à l'Empereur une grande place de dépôt et un point d'appui : il n'y avait de Smolensk à Moscou qu'une dizaine de marches, et derrière Smolensk étaient, en deuxième ligne, Minsk et Vilna, en troisième ligne, Kovno, Grodno et Bialystok, en quatrième ligne, Varsovie, Thorn et Elbing. Le duc de Bassano, Maret, dans une note publiée par Ernouf, confirme le témoignage de Gourgaud. La question, écrit Maret, avait été discutée d'avance à Paris et résolue. L'Empereur aimait les guerres courtes et les

paix promptes. Il ne goûta donc pas le projet de faire la guerre en deux campagnes et de borner la première au cours de la Dvina. Ce qui fut en jeu à Smolensk, assure Maret, c'est la marche sur Pétersbourg ou sur Moscou.

6. *La mort d'Auguste Caulaincourt.*

Général de division depuis le 7 septembre 1809, Auguste Caulaincourt était gouverneur des pages et faisait le service d'aide de camp de l'Empereur lorsqu'il partit pour la guerre de Russie. Il ne semble pas avoir approuvé l'expédition et il partageait sans doute les sentiments et pressentiments de son frère Armand, duc de Vicence.

Le jour où l'armée passa le Niémen, dans le groupe des officiers généraux qui formaient l'entourage de Napoléon, Dedem se permettait un peu de gaîté. Auguste Caulaincourt lui dit tout bas : « On ne rit point ici, c'est une grande journée. »

Le 7 juillet, à Vilna, il fut nommé commandant du grand quartier impérial. Mais cette place ne lui agréait pas, et le 30 juillet il écrit à l'Empereur : « Accoutumé à être exact et ne pouvant, dans les fonctions de commandant du quartier général impérial, obtenir des résultats satisfaisants, me rappelant que Votre Majesté a daigné dire qu'on commettait un crime en lui cachant la vérité, je crois de mon devoir de lui représenter que le bien de son service demande que l'emploi de commandant du quartier impérial soit donné à un officier général de l'état-major général. »

Le 30 août, Napoléon le chargea de prendre possession de Viasma et de préserver la ville de l'incendie.

La veille de la bataille de la Moskova, le 6 septembre, Caulaincourt, et non pas Rapp comme on

l'a dit, était aide de camp de service dans la tente de l'Empereur. Il ne dormait pas. A demi couché sur un matelas, enveloppé dans son manteau, il appuyait la tête sur le coude et regardait tristement un portrait, celui de sa jeune femme, Blanche d'Aubusson de La Feuillade, qu'il avait épousée le 21 avril. Il semblait lui dire un adieu éternel et lorsque l'Empereur l'appela, il n'eut que le temps de remettre le portrait sur son cœur.

Quelques heures après, il n'était plus. Il remplaça Montbrun qui venait d'être mortellement atteint, et criant aux aides de camp qui pleuraient de le suivre et de venger leur général, écoutant Murat qui lui ordonnait de tourner à gauche avec les cuirassiers pour prendre à dos la grande redoute, répondant au roi de Naples qu'il serait bientôt mort ou vif dans cette redoute, il partit, renversa tout ce qui lui résistait, pénétra le premier dans l'ouvrage. Là, il tomba frappé d'une balle. La nouvelle fut annoncée à l'Empereur et au duc de Vicence. « Vous avez entendu, dit Napoléon au grand écuyer, voulez-vous vous retirer? » Le duc de Vicence versait des larmes et restait impassible; il ne répliqua rien, il ne se retira pas, mais il se découvrit à demi pour remercier et refuser.

Caulaincourt, a dit Napoléon dans le 18e bulletin, « se porte à la tête du 5e cuirassiers, culbute tout, entre dans la redoute par la gorge. Dès ce moment, plus d'incertitude; la bataille est gagnée; il tourne contre les ennemis les vingt et une pièces de canon qui se trouvent dans la redoute. Caulaincourt qui venait de se distinguer par cette belle charge avait terminé ses destinées; il tombe mort, frappé par un boulet; mort glorieuse et digne d'envie[1].

1. Cf. dans notre tome II, p. 40, un mot de Brandt sur Caulaincourt. « Je donnai l'ordre à Caulaincourt, dit Murat dans son rapport, de charger sur sa gauche tout ce qui se trouvait d'ennemis et de tâcher d'aboutir à la grande redoute. Cet ordre fut exécuté avec au-

Le 19 novembre, le ministre de la guerre proposait à l'Empereur d'accorder une pension à la veuve de Caulaincourt. La proposition ne pouvait avoir et n'eut pas de suite, puisque le mariage ne datait guère que de quatre mois.

On remarquera que Caulaincourt était mort, trois ans, jour pour jour, après sa nomination au grade de général de division[1].

tant de célérité que de bravoure. Caulaincourt culbuta tout ce qu'il trouva devant lui, et se trouvant avoir dépassé la grande redoute, il rabattit dessus et l'enleva à l'ennemi. »

1. Ajoutons que Napoléon prit pour officier d'ordonnance l'aide de camp de Caulaincourt, le capitaine Chastaignier : cf. nos *Ordres et apostilles*, IV, p. 239.

7. *Napoléon aux 6 et 7 septembre.*

Pasquier prétend (cf. notre tome II, p. 53) que Napoléon n'aurait pas examiné le terrain sur lequel se livra la bataille de la Moskova. Il a tort. Lejeune nous raconte que le 6 septembre, avec Berthier, Eugène et trois officiers — dont Lejeune — Napoléon a parcouru le front de l'armée russe et reconnu la position d'autant plus en détail et de plus près qu'une trêve semblait exister entre les deux partis. Les vedettes, quoique à portée de pistolet, ne tiraient pas. Lejeune craignit même que l'Empereur ne fût brusquement enlevé par des Cosaques cachés au détour d'un ravin et, un instant, Napoléon qui marchait le premier se vit en face d'une patrouille de Cosaques qui le poursuivit; mais, grâce à la vitesse de leurs chevaux, Napoléon et ses compagnons échappèrent. Faut-il ajouter qu'après cette reconnaissance, Lejeune parcourut de nouveau la ligne et rapporta des croquis du terrain que l'Empereur accueillit avec satisfaction? Faut-il ajouter que Bacler d'Albe, le chef des ingénieurs géographes, fit exécuter le même travail et faire avant le soir un levé à vue des positions russes?

Napoléon a donc rempli, à la veille de la bataille, ses devoirs de général d'armée. Mais Lejeune assure qu'il n'a pas, le 7 septembre, déployé la même activité qu'à Wagram, Eylau et Friedland, cette activité qui « forçait le succès ». L'Empereur est resté sur son tertre, suivant les mouvements et donnant des ordres sans bouger de place au lieu d'aller, comme

autrefois, électriser son monde par sa présence. A vrai dire, il était souffrant et dans un « état de malaise ». Mais, conclut Lejeune, on n'était pas satisfait et on portait sur lui un jugement sévère.

8. *L'incendie de Moscou.*

Henri de Roos que nous connaissons (voir notre tome II, p. 52, 101 et 126), chirurgien au régiment wurtembergeois des chasseurs à cheval Duc Louis n° 3, raconte dans les lignes suivantes son arrivée à Moscou et l'embrasement de la ville[1].

Au matin du 14 septembre, nous nous avançâmes sur la route. La nouvelle qu'il y avait un armistice s'était promptement répandue, et à une demi-heure de nous, nous avions devant les yeux Moscou, dont l'étendue me sembla plus considérable que celle des grandes villes que j'avais encore vues.

A droite, dans les champs près de la route, était Napoléon vêtu d'une redingote grise et monté sur un cheval blanc. Il alla ce jour-là jusqu'à l'extrême pointe de l'avant-garde, avec lui une petite suite, et à sa gauche un long juif polonais en costume national. Il dirigeait ses regards sur Moscou et le juif faisait des explications qui semblaient se rapporter à certains points de la ville. Nous vîmes là les retranchements que les Russes avaient construits avant notre arrivée. Lorsque nous approchâmes des premières maisons, Murat se mit à la tête de la division, et Napoléon, s'éloignant à droite, parut se rendre dans une maison de campagne du voisinage.

Le 10e régiment de hussards polonais, sous le colonel Uminski, entra le premier dans la ville. Puis

1. *Erinnerungen*, p. Holzhausen, p. 89-98.

vinrent les uhlans prussiens commandés par un major de Werther. Puis les chasseurs à cheval wurtembergeois auxquels j'appartenais. Derrière nous chevauchaient les quatre régiments français de hussards et de chasseurs de notre division. Avec nous était l'artillerie à cheval. D'autres divisions suivaient.

L'attention sérieuse qu'excitait en nous ce qui allait se passer et la pensée qu'après tant de souffrances, de privations et de peines nous voyions un jour semblable, que nous étions les premiers qui entraient dans les murs de Moscou, tout cela nous faisait oublier le passé. Chacun était plus ou moins animé de l'orgueil des victorieux, et à ceux qui ne montraient pas cette fierté, il ne manquait pas d'officiers et de vieux soldats qui savaient leur faire valoir par de graves paroles l'importance du lieu et du moment.

Notre division avait reçu les ordres les plus sévères : personne ne devait, sous aucun prétexte, mettre pied à terre ou sortir des rangs. Nous suivîmes donc la route jusqu'à la rivière de la Moskova. On ne voyait pas une âme. Le pont était rompu. Nous entrâmes dans l'eau, les canons jusqu'à l'essieu, et les chevaux jusqu'aux genoux. Sur l'autre bord nous rencontrâmes quelques gens, debout sous leurs portes et leurs fenêtres, mais ils ne semblaient pas particulièrement curieux. Plus loin on trouva de belles maisons de pierre et de bois ; parfois aux balcons des hommes et des femmes.

Nos officiers saluaient aimablement. On leur répondait par un salut poli. Mais nous voyions toujours très peu d'habitants, et dans les palais il n'y avait que des domestiques. En avançant dans la ville, nous rencontrâmes des soldats russes fatigués, des traîneurs à pied et à cheval, des fourgons de bagages restés en arrière, des bœufs destinés à la boucherie, etc. On laissait passer tout cela. Nous fîmes

beaucoup de détours à travers les rues où la foule des églises, leur bizarre architecture, la quantité des tours et leur parure extérieure, ainsi que de beaux palais entourés de jardins, attirèrent notre attention. Nous traversâmes la place d'un marché; les boutiques étaient ouvertes, les denrées dispersées en désordre, comme si des pillards étaient venus là avant nous. Nous allions très lentement et nous faisions souvent halte. Durant ces haltes, les nôtres remarquèrent que les Russes qui dormaient dans les rues avaient de l'eau-de-vie dans leurs bidons. Ils ne devaient pas descendre; mais ils surent se servir de leur sabre pour avoir le bidon : ils coupaient les courroies qui l'attachaient au sac et, insinuant dans l'anse la pointe de leur arme, ils amenaient à eux cette eau-de-vie qui, depuis quelque temps, était une grande rareté.

Murat, extrêmement grave et actif, chevauchait tantôt en avant, tantôt en arrière de nous; et partout où il ne venait pas en personne, était du moins son regard. Il se trouvait en tête lorsque nous arrivâmes, au milieu de grands et vieux bâtiments, à l'arsenal. L'édifice était ouvert, et des hommes de diverse sorte, la plupart à l'aspect rustique, entraient et sortaient, emportant ou cherchant des armes. Dans la rue et sur la place où nous fîmes halte, il y avait de côté et d'autre beaucoup de ces armes, neuves en grande partie et aux formes variées. Sous la porte de l'arsenal, les aides de camp du Roi se prirent de querelle avec ceux qui enlevaient des armes. Ils pénétrèrent et l'altercation devint très bruyante. On remarqua que, sur la place, derrière l'arsenal, s'assemblaient nombre de gens du peuple, turbulents, tapageurs. Cela et ce qui se passait à l'arsenal détermina le Roi à établir nos canons à l'entrée de la place et à les décharger. Trois coups suffirent, et la foule se dispersa avec une hâte incroyable dans toutes les directions.

La vue des armes sous les pieds de mon cheval ne laissait pas de me séduire; il y avait parmi elles un très beau sabre; personne n'était là pour me le donner et je ne pouvais le prendre comme nos soldats avaient pris les bidons. Malgré la défense et le danger que je courais, je descendis donc de cheval, je me remis aussitôt en selle, et je fus en possession d'un joli souvenir de Moscou.

L'ordre était rétabli en cet endroit. Notre marche continua tranquillement à travers cette ville, la plus grande de toutes celles où je suis passé. Avec nous, à côté de nous, allaient à pied, à cheval, en voiture, beaucoup de soldats de l'armée russe; ils se dirigeaient vers la même porte que nous. Tous, comme nous, cheminaient pacifiquement. Seul un domestique d'officier dut, quelle que fût sa résistance, mettre pied à terre et abandonner son cheval gris, un cheval merveilleusement beau, qui resta désormais avec nous et que M. de Lützow acheta sur-le-champ. En revanche, à la porte par où nous devions sortir, se trouvaient deux Cosaques qui firent beaucoup d'objections à notre passage et qui ne voulaient pas absolument le permettre.

Nous avions un beau coucher de soleil, et pourtant, le matin, par un temps sombre et froid, il s'était levé très tard. Notre marche à travers Moscou avait duré plus de trois heures ; et à chaque pas, à chaque heure de ce jour-là, grandissait notre espoir dans une paix que nous désirions et qui nous était si nécessaire ; nos âmes rêvaient doucement du repos à venir.

Ces sentiments s'animèrent davantage en nous lorsqu'en débouchant dans la campagne, nous vîmes plusieurs régiments de dragons russes, les uns en ligne, les autres marchant avec lenteur. Nous nous mîmes près d'eux et en face avec les meilleures intentions du monde. Ils montrèrent les mêmes dis-

positions. Officiers et soldats s'approchèrent, se tendirent les mains, se tendirent les bidons d'eau-de-vie et s'entretinrent aussi bien qu'ils pouvaient. Mais cela ne dura pas longtemps. Un officier russe d'un haut rang accourut au galop avec ses aides de camp et défendit sur un ton tout à fait sérieux de pareilles conversations. Nous restâmes là, et les Russes continuèrent lentement leur route.

Nous avions cependant remarqué que la paix serait pour eux comme pour nous la bienvenue, et nous avions vu que leurs chevaux étaient aussi épuisés que les nôtres : lorsqu'ils durent passer un fossé, plusieurs y tombèrent et ils ne se relevèrent qu'avec peine et lenteur, comme c'était aussi le cas chez nous.

L'obscurité de la nuit était venue, et le temps du repos. Nous avions établi notre camp, avec l'artillerie et une division des cuirassiers, à peu de distance de la ville, à droite de la route qui mène à Vladimir et Kazan. A gauche de cette route est un grand et très vaste bâtiment que nous prîmes pour un couvent. Nos feux de bivouac répandaient une extraordinaire clarté, et nous voyions non loin de nous ceux du camp russe. Le tumulte guerrier qui se faisait autour de nous, le pétillement de la flamme, et surtout notre satisfaction d'avoir eu cette importante journée dans notre vie, l'attention toujours tendue vers ce qui se passerait encore, le bruit qui venait de la ville, quelques provisions que nous avions conservées, tout nous rendait joyeux et, depuis longtemps, notre camp n'avait été aussi vivant, aussi animé, bien qu'on eût un très grand besoin de se reposer.

Beaucoup de gens qui appartenaient à l'armée russe passèrent encore sous mainte forme devant notre camp, sur la route de Kazan ; parmi eux, des blessés, quelques-uns pansés, d'autres saignants encore et qui, peu de temps auparavant, dans des rixes,

et près de la porte, avaient reçu des coups. Nos officiers les envoyaient à mon bivouac. Je pansai ainsi un officier d'infanterie qui avait à la tête plusieurs coups de sabre et il me raconta qu'il avait, pour changer de linge, rendu visite à ses parents, qu'il voulait aussi se montrer à eux frais et dispos, mais qu'il ne les avait pas rencontrés et qu'alors ce malheur lui était arrivé. Après l'avoir pansé, je lui montrai les feux du camp russe; du reste, nous disions à tous les traîneurs d'aller là.

Il régnait parmi nous et autour de nous tant de gaîté que chacun oubliait la fatigue et le sommeil, et, quand ce n'eût pas été le cas, les événements qui allaient se produire nous auraient ôté l'envie de dormir.

Je ne puis dire si c'est au milieu de la ville ou à son extrémité, car dans la nuit on se trompe facilement, mais je crois que c'est au milieu de la ville, que soudain eut lieu une explosion. Elle avait une force si terrible que quiconque la vit et l'entendit, dut penser aussitôt que c'était un magasin de munitions, de très grande envergure, qui se déchargeait. Un incendie s'éleva tout à coup, et de cet incendie sortirent, en décrivant des arc grands ou petits, des boules de feu semblables à des bombes ou à des obus qui partaient en foule et dans le même temps, et avec un affreux fracas elles firent jaillir au loin mille étincelles. L'explosion dura trois à quatre minutes. Elle nous sembla être le signal de l'incendie de la ville. Le feu ne parut d'abord qu'à cet endroit; mais peu de minutes après nous vîmes en divers quartiers monter des gerbes de flammes ; nous en comptâmes dix-huit au commencement ; plusieurs se suivirent ensuite rapidement.

Nous nous regardâmes les uns les autres silencieusement et avec surprise : « Voilà, dit alors le capitaine Reinhardt, voilà un fâcheux événement, et qui

annonce un grand malheur; il détruit du coup notre espoir de paix, il anéantit tout ce qui nous est nécessaire. Ce ne sont pas les nôtres qui ont méchamment allumé ce feu. C'est la preuve de l'acharnement de nos adversaires; c'est le sacrifice qu'ils font pour nous perdre. »

Nous vîmes très distinctement cette scène d'horreur dès son début, car notre camp était plus haut que la ville. Des flammes s'élevèrent bientôt dans les quartiers voisins; elles nous éclairèrent, elles éclairèrent toute la contrée d'alentour, et cet accroissement de lumière et de flammes fit tomber notre courage qui, pour la première fois, venait de se ranimer joyeusement; de cette claire lumière nous jetions, pour ainsi dire, un triste regard dans un avenir d'autant plus sombre.

Il était minuit. L'incendie s'étendait, et une mer de feu se répandait sur le colosse de la ville. Le bruit y devenait plus grand, et plus grand devenait aussi le nombre des traîneurs et des fugitifs qui passaient devant notre camp.

Nous finîmes par nous fatiguer de cet épouvantable spectacle et nous nous couchâmes sur le sol. Après un court sommeil nous remarquâmes que les flammes avaient considérablement augmenté et, à la pointe du jour, nous aperçûmes des nuages de fumée dont les couleurs et formes diverses se mêlaient les unes aux autres.

Ainsi j'avais vu cette vieille et célèbre Moscou, la ville des tsars, à son dernier jour; j'avais vu à sa naissance le feu qui lui apportait la ruine ainsi qu'à nous-mêmes. Déjà beaucoup d'entre nous étaient morts. De ceux qui avaient quitté notre garnison du Danube, nons n'étions plus que la moitié. Les autres régiments de notre division se trouvaient dans le même état.

9. *Le général de Scheler au roi de Wurtemberg.*

Lettre du général wurtembergeois Scheler à son roi (Pfister, *Aus dem Lager des Rheinbundes*, I, p. 107) : il raconte brièvement, mais d'une façon exacte et frappante, l'incendie soudain de Moscou, le désordre qui en fut la suite, le pillage et le gaspillage.

Moscou, 20 septembre 1812.

Le 8 et le 9 septembre on bivaqua sur le champ de bataille de Borodino et on remit tout en état. Le 10, on marcha de nouveau, mais jusqu'au 13 il n'y eut que des combats d'arrière-garde, bien qu'on crut sûrement que l'ennemi accepterait encore une bataille devant Moscou.

Le 14 septembre, après une marche très forte, l'armée arriva à une demi-heure des barrières de Moscou, et ce fut là qu'on bivaqua[1].

L'avant-garde, composée entièrement de cavalerie, était déjà en avant de Moscou. Les Russes, en traversant cette ville, commirent de très grands désordres et ils incendièrent la Bourse où se trouvaient de très riches dépôts de marchandises. Cette pensée eut les suites les plus malheureuses : les riches et la partie

1. L'infanterie wurtembergeoise n'a plus que 1.197 hommes, la cavalerie, 444; l'artillerie, 385; il y a 5.289 hommes aux hôpitaux. Scheler ajoute que la division Ledru qui avait 11.000 hommes n'en compte plus que 2.000 à peine, et que la division Razout, qui a moins souffert dans les combats, en a 3.000 au plus. Cf. sur le général de Scheler notre tome II, p. 29.

instruite des habitants avaient quitté la ville; la populace qui seule était restée en a profité pour piller, et elle a entretenu et augmenté l'incendie. Les flammes gagnèrent tellement qu'on ne pouvait plus penser à les éteindre; on tâcha seulement de soustraire au feu ce qui pourrait être utile à l'armée.

Mais à cause de la presse, du tumulte terrible qui se produisit alors et à cause de la marche de l'incendie qui, souvent, fermait subitement l'issue de plusieurs rues à la fois, on ne put prendre aucune mesure d'ordre régulière et militaire. Tout est abandonné au soldat. Vainement les gardes et les patrouilles cherchent à empêcher les excès. Les nombreuses caves, remplies des meilleurs vins, ont un trop grand charme pour le soldat qui a subi de si longues privations et qui se voit maintenant transporté dans l'abondance.

Le 15 et le 16 septembre il n'y eut dans la ville que la garde impériale. L'entrée fut défendue aux autres troupes. Mais le 17, dans la nuit, on eut ordre d'envoyer à Moscou des détachements de tous les corps, afin de profiter des provisions livrées au feu : le pillage est donc général depuis trois jours, et Moscou qui brûle à tous les coins, éclaire chaque nuit notre bivouac.

Les habitants semblent avoir été très surpris par la retraite de l'armée russe et il ne paraît pas qu'ils aient emporté beaucoup de leur avoir. D'immenses dépôts de marchandises de toute sorte, où il y a les plus précieux produits de l'Europe et de l'Asie, sont la proie du feu et on les pille au milieu des disputes, des querelles et de rixes sanglantes; nombre de pillards même périssent au milieu des flammes. Dans les rues ou dans les mains des soldats on voit, brisés et mis en pièces, des objets de prix, des choses que seul l'art le plus grand fournissait au luxe le plus grand. Les plus beaux palais ne sont plus que des

décombres. En peu de jours il ne restera de Moscou, la grande ville des empereurs, que des ruines qui annonceront à d'autres générations ce que sont les horreurs de la guerre.

Dans cette richesse de Moscou l'armée aurait trouvé les plus belles ressources, soit pour s'approvisionner de vivres pour plusieurs mois, soit pour avoir tous les vêtements, et de la meilleure qualité, qui lui sont si nécessaires, car il y avait du cuir et du drap en quantité. Mais on n'a pris aucune mesure d'ensemble; la sauvagerie a bientôt eu le dessus; pas un officier n'a osé, de son chef et au nom du service, entreprendre quoi que ce soit pour l'utilité des troupes; les besoins réels du soldat restent donc en très grande partie sans être satifaits.

J'ai d'abord cherché à sauver de la bagarre, pour les blessés restés en arrière, des médicaments, du vin et de la farine, et j'y ai réussi. Hier j'ai pu faire partir pour l'hôpital de Mojaïsk deux grandes voitures chargées; j'ai même dû acheter à des soldats français une partie du chargement. Cet hôpital où sont les blessés du 7 septembre est dans un village dont je ne sais pas le nom, à une demi-heure derrière le champ de bataille. C'est là que, dès le premier jour, tous les blessés furent abrités; ce qui, à cause des nuits très froides, était un grand avantage; on les pansa tous et ils eurent un peu d'eau-de-vie et de bouillon.

L'Empereur s'était déjà rendu le 14 à Moscou et il avait occupé le Kremlin. La plus grande partie de la cavalerie est en avant de Moscou, on ne sait à quelle distance. On ne sait pas non plus si les hostilités vont présentement durer ou non, mais on doute généralement qu'il y ait des négociations. En tout cas, les dépôts de Moscou sont en grande partie brûlés ou gaspillés, et je ne crois pas que les troupes aient des vêtements pour l'hiver.

Le 18 septembre, notre corps a eu ordre de prendre

ses quartiers dans le faubourg de Moscou sur la route de Kazan : ce qui, bien que le faubourg soit très mauvais, a l'avantage de mettre nos gens à l'abri et ce qui, depuis le 9 juillet, n'était plus le cas, puisque, depuis ce jour-là, aucun officier, aucun soldat n'a ôté son habit que durant le temps nécessaire pour changer de linge.

Il est extrêmement difficile d'obtenir des régiments des rapports écrits : on ne peut travailler au bivouac à cause du vent et de la pluie; les adjudants, sergents, quartiers-maîtres sont morts, malades ou blessés; les registres sont restés en arrière avec les bagages; les régiments de cavalerie ont à tout moment un autre emplacement et il faut les chercher des journées entières. Les équipages sont tellement éparpillés qu'il est impossible d'en savoir quelque chose; quelques-uns qui sont sur les derrières de l'armée sont vraisemblablement tombés dans les mains des Cosaques.

10. *A Moscou, 8 et 9 octobre.*

Nouvelle lettre du général wurtembergeois Scheler à son roi : la situation de l'armée ne cesse pas d'empirer (Cf. Pfister, *Rheinbund*, I; p. 115).

Moscou, 8 et 9 octobre 1812.

Tout est à l'abri, bien que serré et à l'étroit, dans le faubourg sur la route de Kazan. Les chevaux de l'artillerie, des deux régiments de chevau-légers et du régiment des chasseurs du Roi n° 4 sont logés dans des écuries ou des chambres. Pas d'habitants: il faut s'occuper soi-même de la nourriture. Il y a assez de vivres; on a entonné de l'eau-de-vie pour trente jours. Mais il faut aller chercher du bétail et du fourrage dans les forêts, et les Cosaques, les paysans rendent l'opération difficile. Même dans ce faubourg de Moscou, nous sommes comme aux avant-postes et les ordres de toute sorte s'accumulent tellement qu'on arrive à peine à les exécuter. Mais tout le corps des troupes royales est maintenant réuni, à l'exception du régiment des chasseurs à cheval Duc Louis n° 3 qui se trouve en avant de Moscou, et il est dangereux d'y aller, du moins pour les hommes isolés; aussi n'avons-nous de lui aucun rapport. L'infanterie en état de porter les armes ne compte plus que 490 hommes, mais on attend un transport de convalescents; l'artillerie a encore 385 hommes; les quatre régiments de cavalerie ont ensemble 444 hommes. On a dû sauver l'hôpital de Mojaïsk me-

nacé par les paysans. L'état du général de Breuning est sans espoir; l'extraordinaire nostalgie dont tant de gens sont atteints et pour laquelle la médecine n'a pas de moyens, consume ses forces. Nous ne recevons rien de l'administration française que quelques munitions. Ce qui manque surtout, ce sont des chevaux vigoureux. Les Français n'ont pas pris de mesures ou n'ont pris que de mauvaises mesures pour les subsistances et pour le renouvellement de l'équipement. On ne fait rien non plus pour les hôpitaux. Il y a des Français qui sont restés sur le champ de bataille de Borodino quinze jours sans être pansés, comme les Russes du reste qui s'étaient mis par groupes autour des chevaux morts et qui les mangeaient. Ce manque de toutes choses empêche que l'armée reste longtemps à cette distance; il faut qu'elle regagne la Pologne, et dans cette marche elle aura encore beaucoup à souffrir. On va sans doute tendre la main pour obtenir la paix; tout, en effet, exige la paix, si pompeux que soit le langage. Il est sûr que les Russes ont brûlé Moscou; mais l'incendie des villes et de presque tous les villages de Smolensk à Moscou doit être mis au compte de notre armée.

11. *Poincaré à Berthier.*

On nous permettra de renvoyer le lecteur, qui demandera ce qu'était ce Poincaré, à notre étude *Le commandant Poincaré* parue dans la 2e série de nos *Etudes d'histoire*, p. 3-28. Son vrai nom est Poincaré, bien qu'il signe Pontcarré, et il était commandant d'armes à Viasma depuis la fin d'août ou le commencement de septembre. Il devait disparaître pendant la retraite. Sa lettre montre, comme il dit, que la révolte des paysans « prend une consistance qui mérite attention ».

Viasma, 16 octobre 1812.

Votre Altesse,

Excepté l'époque où j'ai eu l'honneur de vous rendre compte que sept caissons avaient été brûlés par les Russes, la route de Smolensk à Viasma avait été assurée. Mais aujourd'hui, 16 du courant, trois événements qui se sont succédé rapidement prouvent évidemment que le noyau des insurgés prend une consistance qui mérite attention.

Un détachement de 50 hussards du 1er régiment westphalien, commandé par un officier chargé d'une somme de 18.000 francs et de beaucoup d'effets pour son régiment, a été pris à trois lieues de cette place.

66 prisonniers de guerre, partis ce matin de cette place, escortés par 60 Illyriens et rétrogradant sur Smolensk ont également été pris.

Un parc de bœufs est aussi tombé entre les mains des insurgés, et trois soldats ont été tués. J'ai en-

voyé de suite 150 hommes du régiment de Hesse-Darmstadt sur le lieu même où ce parc a été enlevé. Ce détachement n'étant pas encore rentré, j'en ignore le résultat, et ferai part à Son Altesse de ce qui se sera passé, dans mon rapport de demain.

P.-S. — On dit aussi, mais je ne l'affirme pas, que le commandant du poste de Semlévo, instruit que la route n'était pas libre, a envoyé à la découverte et que sa reconnaissance a été prise.

12. *Grawert à Macdonald.*

Grawert, le général qui commandait le corps prussien, a dû, pour cause de maladie, résigner le commandement, et il prend congé de Macdonald, C'était, a dit le duc de Tarente, « un homme franc, zélé, ouvert, aimant l'ordre et la régularité ; son successeur (Yorck) n'avait pas hérité de ces heureuses qualités ». Mais comment Yorck, de son côté, jugeait-il Grawert? « Grawert, disait Yorck (Droysen, *Yorck*. I, p. 255) voyait dans Napoléon et ses actions quelque chose de surhumain et dans les généraux Davout et Macdonald les disciples d'un prophète. »

Königsberg, 23 octobre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que Sa Majesté le roi mon maître a bien voulu acquiescer à ma prière réitérée, en acceptant mon entière démission du commandement du corps des troupes prussiennes aux ordres supérieurs de Votre Excellence, et en me permettant de me retirer à Breslau, d'où je compte me rendre le printemps prochain aux bains de Landeck, dont ma santé délabrée a déjà éprouvé antérieurement de salutaires effets. Avant de quitter cette ville, où j'eus pour la première fois l'avantage bien précieux d'être connu de Votre Excellence, je m'empresse, Monseigneur, de Vous remercier encore de toutes les marques de bienveillance et de confiance dont Votre Excellence a bien voulu m'honorer. Elles me seront toujours bien chères, et le souvenir en est ineffaçablement

gravé dans mon cœur. C'est avec la reconnaissance la plus vraie, la plus profondément sentie que je prends encore une fois congé de Votre Excellence. Rien ne peut l'égaler, si ce n'est le dévouement sans bornes avec lequel j'ai l'honneur d'être pour la vie, Monseigneur,

de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur.

DE GRAWERT.

13. *Nouvelles de Moscou dans le mois d'octobre.*

Schön à Hardenberg.

Quelles nouvelles de Moscou? Le courrier est-il passé? Telles sont les questions que Schön, ses amis, ses administrés ont dû se poser les uns aux autres à Gumbinnen, à la frontière prussienne. Qui le croirait? Durant la dernière moitié de septembre et la première moitié d'octobre les habitants de Gumbinnen n'ont rien su de précis! Le bruit court que Moscou est pris, que Moscou est brûlé. Mais pas de nouvelle officielle, pas de lettre, pas de courrier. Et, de fait, si les Français avaient réellement le dessus, s'ils avaient remporté une grande et franche et décisive victoire, s'ils avaient obligé les Russes à la paix, qui ne le saurait? Aussi dit-on déjà — le 7 octobre! — que Napoléon est vaincu, qu'il bat en retraite, qu'il va revenir, que ses troupes sont en proie à une misère indescriptible, que les Russes occupent Smolensk! De Vilna même n'arrivent que de fausses nouvelles. Le premier courrier qui vient de cette ville — le 10 octobre! — annonce que l'Empereur n'est pas à Moscou, et le général prussien Krusemark écrit même — déjà! — qu'il a pris la route de Kalouga. Le perspicace Schön devine que Maret, à Vilna, conte ce qu'il veut. Mais enfin passent les courriers qui viennent du quartier général et de Moscou. On sait par eux que l'armée française est vraiment entrée et établie à Moscou, qu'elle y a trouvé, malgré l'incendie, de grands magasins, que peut-être elle y passera l'hiver. Toutefois Schön juge qu'elle est en mauvaise posture. Le 15 octobre passe à Gumbinnen un courrier qui a quitté Moscou le 17 septembre, et ce courrier assure qu'il n'a pu trouver de chevaux entre Moscou et Smolensk et que les Cosaques infestent la route. Le 22 octobre paraît un

autre courrier; il a mis près d'un mois à faire le chemin de Moscou à Gumbinnen, et il a eu besoin d'une escorte, et il déclare que les Français sont *ermattet*, lassés, épuisés[1] !

I

Gumbinnen, 7 octobre 1812.

Depuis le 1er de ce mois pas un courrier du quartier général n'est arrivé ici, ni une nouvelle officielle de la prise de Moscou, ni même une lettre de Moscou. Tous les jours pourtant, ce courrier devrait passer ici.

Le 4, nous avons vu le consul Fleury qui venait de Vilna. Il était envoyé à Paris par le duc de Bassano et il assura qu'on n'avait pas encore à Vilna le 3 octobre la nouvelle officielle de la prise de Moscou. Il rapporta les bruits qu'on connaît, parla de l'incendie de la ville, parla du Kremlin, des criminels sortis des prisons (et l'on sait que la Russie n'en a pas), du partage de l'armée dirigée soit sur Kazan soit sur Tver, et autres fantômes diplomatiques de cette sorte. Mais il les racontait — ce qui est remarquable — comme des on-dit; officiellement, il n'y avait rien. D'après des nouvelles particulières, il ne serait plus question de la prise de Moscou. Au contraire, on prétend que l'armée française est en retraite, et des Juifs disent que Smolensk est occupé par les Russes. La misère qui règne dans l'armée serait, suivant eux, au-dessus de toute idée. On commence déjà à parler du retour de l'Empereur Napoléon.

II

Gumbinnen, 10 octobre 1812.

Le courrier de Vilna d'aujourd'hui, arrivé au bout de cinq jours, apporte la nouvelle que l'incendie

1. Stägemann, *Briefe*, I, p. 239, 244, 245.

de Moscou est un mensonge ; que l'Empereur est, non pas à Moscou, mais de ce côté-ci ; que tous les bruits qui courent sont des fables.

Le général Krusemark écrit, de son côté, que l'armée marche, non pas sur Kazan ou Tver, mais sur Kalouga, quoiqu'une marche de Moscou par Tver sur Kalouga soit une retraite.

Cela nous déconcerte, mais c'est par là qu'il sera possible de tirer peu à peu la chose de l'ornière de fausseté où elle ne peut pourtant continuer à rester.

Toute cette affaire de Moscou est ou bien une grande œuvre de politique ou la conséquence de la confiance que le duc de Bassano met dans son maître.

III

Gumbinnen, 17 octobre 1812.

Le 15 au soir est arrivé du quartier général le premier courrier que nous ayons vu depuis quinze jours. Il a été expédié le 17 septembre, non pas de Moscou, mais du bivouac devant Moscou. La longue durée de son voyage serait due au manque de chevaux entre Moscou et Smolensk et aux Cosaques qui inquiètent la route.

IV

Gumbinnen, 24 octobre 1812.

Avant-hier est arrivé ici le premier courrier expédié de Moscou. Il a été quatre semaines en chemin parce qu'il a dû être escorté de Moscou jusqu'à Smolensk. Il représente l'état des deux armées comme celui des deux combattants harassés.

14. *Berthier à Ney.*

Berthier retrace dans cette lettre, mais avec moins de détails qu'à Junot (cf. notre tome I, p. 100), la bataille de Malo-Iaroslavets, et il annonce à Ney que l'Empereur se décide à faire sa retraite par Mojaïsk et Viasma : le duc d'Elchingen devra donc se rendre à Vereia avec tous les parcs qui sont à Borovsk, et de Vereia à Mojaïsk.

Au bivouac près Malo-Iaroslavets, 26 octobre 1812,
10 h. 1/2 du matin.

Monsieur le maréchal, l'ennemi a évacué son camp retranché. Il a détaché un corps de deux divisions pour occuper Borovsk. Mais ce corps a été prévenu par le vice-roi. L'ennemi, alors, s'est porté sur Malo-Iaroslavets. Le vice-roi est arrivé le 24 au soir aux maisons de ce côté-ci de la rivière, tandis que l'ennemi arrivait et s'emparait des couvents et des hauteurs de l'autre côté. Ce qui a donné lieu à un combat très vif pendant la journée du 25. L'armée ennemie est arrivée et a engagé plusieurs divisions. Le vice-roi seul s'est engagé, soutenu du prince d'Eckmühl. L'ennemi a perdu 7 à 8.000 hommes dans la journée du 25. Le prince d'Eckmühl a débouché et les armées se sont tenues en présence. Ce matin, on s'attendait à une affaire ; mais l'ennemi s'est mis en retraite et déjà il est à quelques lieues de la ville.

L'intention de l'Empereur est de regagner Viasma par Vereia et Mojaïsk, afin de profiter de ce qui reste de beaux jours, de gagner deux ou trois marches

sur la cavalerie légère de l'ennemi qui est très nombreuse, et de prendre enfin des quartiers d'hiver après une campagne si active.

Sa Majesté ordonne en conséquence, monsieur le duc, que vous dirigiez sans délai sur Vereia, et de là sur Mojaïsk, sous l'escorte d'une de vos divisions, tous les bagages qui sont à Borovsk, le trésor, le quartier général de l'intendance, les équipages militaires, les parcs de l'artillerie de l'armée. Vous ferez l'arrière-garde de ce convoi avec vos autres divisions et vous laisserez des troupes à Borovsk jusqu'à ce qu'elles soient relevées par la division Morand. De Vereia vous vous dirigerez sur Mojaïsk de manière à arriver avec le convoi demain.

Vous trouverez à Vereia le prince Poniatovski et le duc de Trévise. Le prince Poniatovski recevra des ordres pour son mouvement; mais il aura déjà fait filer ses bagages sur Mojaïsk. L'Empereur sera ce soir entre Vereia et Borovsk. Le vice-roi sera vraisemblablement à Borovsk. Le prince d'Eckmühl marchera en retraite cette nuit pour être dans la journée de demain à Borovsk.

15. *Trois lettres de Durutte.*

La 32e division ou division Durutte, composée de 18 bataillons, se rend de Berlin à Varsovie dans les derniers jours d'octobre et Napoléon la donne à Schwarzenberg [1]. Mais Schwarzenberg ainsi que Reynier n'ont pas attendu les ordres de l'Empereur pour demander cette division, et Maret a prescrit à Durutte de joindre Schwarzenberg et Reynier. Dans les premiers jours de novembre, six bataillons de cette division Durutte vont se joindre au 7e corps. Un peu auparavant Durutte écrit à Augereau et à Dutaillis. On remarquera surtout les deux lettres à Augereau. Le général Durutte y transmet des nouvelles plus ou moins exactes; mais le ton est brusque, cordial, familier et, comme il dit, sans façons; c'était évidemment un brave soldat qui aimait ses troupes et voulait profiter de leurs bonnes dispositions.

I

Durutte à Augereau.

Varsovie, 27 octobre 1812.

Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous faire part des nouvelles qu'on débitait sur la route de Varsovie à Posen et sur lesquelles on ne pouvait pas beaucoup compter. En voici de plus positives, d'un aide de camp du général Reynier qui est venu ici pour m'y attendre et pour décider le général Dutaillis à lui envoyer des renforts.

L'armée russe, forte d'environ 60 à 66.000 hommes, est sur la rive droite du Bug vers Drohitchyn. Le

1. Voir notre tome II, p. 93, lettre de Maret à Reynier.

prince de Schwarzenberg et le général Reynier sont sur la rive gauche vis-à-vis la position des ennemis qui s'étend depuis Drohitchyn jusqu'à Brzesc. Par ce seul aperçu vous voyez, Monseigneur, que l'ennemi a déjà fait un mouvement rétrograde et qu'il a repassé le Bug, et on espère que bientôt le général Schwarzenberg reprendra l'offensive.

Voici nos positions :

Le général autrichien Mohr est à Grodno avec environ 2.000 hommes.

Le général Dombrowski est devant la forteresse de Bobrouisk : c'est cette forteresse dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre.

Le général polonais Kozinski est avec 4.000 hommes du côté de Zamosc devant le débouché de Vladimir.

Si les Autrichiens voulaient, il y aurait un mouvement superbe à faire en faisant entrer le corps autrichien qui est dans les environs de Lemberg dans la Volhynie par Vladimir. Mais ils ne veulent pas bouger. Ce corps est, je crois, d'une trentaine de mille hommes commandés par le général autrichien Reuss; il reste sur la défensive pour couvrir la Galicie.

Il y a quelque temps que le maréchal duc de Bellune était à Orcha. Il écrivit au général Schwarzenberg que s'il le jugeait nécessaire, il ferait marcher deux divisions sur Minsk. Le général Drombrowski est sous ses ordres.

Nos communications avec Minsk et Vilna par Puttusk et Grodno ne sont point interceptées. Les Cosaques ne s'étendent pas sur leur droite aussi loin qu'on pourrait le craindre. On dit que la cavalerie autrichienne les redoute.

L'aide de camp du général Reynier prétend que le corps du prince de Schwarzenberg n'est que de 24.000 combattants; celui des Saxons, commandé par Reynier, de 10 à 11.000 hommes; ce qui ne por-

terait ce corps qu'à 35 à 36.000 hommes et à 45.000 quand ma division y sera réunie. Les Russes ont, dit-il, 47.000 hommes d'infanterie et 17.000 de cavalerie. Je crois que ce calcul n'est pas des plus exacts. Du moins le général Dutaillis qui, cependant, ne donne aucun détail, suppose les Russes plus faibles et le général Schwarzenberg plus fort. Quoi qu'il en soit, je doute qu'on puisse prendre l'offensive avec la certitude d'un succès si la disproportion de nos forces est telle que l'assure le général Reynier.

Venons à ma division. Ce que je craignais, en partant de Berlin, est arrivé.

Le général Schwarzenberg et Reynier ont forcé le général Dutaillis à lui envoyer les troupes de ma division au fur et à mesure qu'elles arrivaient, en le menaçant, en cas de refus de se replier sur Varsovie. Une lettre du duc de Bassano a décidé le général Dutaillis à obtempérer à leur demande. Les régiments de l'île de Walcheren et de l'île de Ré sont déjà en ligne. Le général Devaux va partir pour les joindre, et le reste suivra. Ainsi, voilà donc ma division à l'armée sans caissons, sans munitions et sans artillerie.

On m'assure que le général Reynier me prêtera une batterie saxonne. Je m'occupe à en organiser une ici. Les pièces ont été prises à Modlin et elle sera servie par la 4e compagnie du 9e régiment d'artillerie. C'est cette compagnie qui est partie dernièrement de Spandau et qui devait se rendre à Smolensk. Les autres pièces doivent venir de Danzig. Dieu sait quand je les aurai.

Vous sentez, Monseigneur, que je ne puis laisser aller mes troupes à l'armée sans les suivre. Aussi me suis-je décidé à aller les rejoindre et à laisser au général Dutaillis le soin de terminer l'organisation de ma division. Je compte sur son zèle et sa bonne volonté.

Je tâcherai, Monseigneur, de vous donner souvent de mes nouvelles.

Quand l'Empereur saura que ma division est en ligne, il vous prescrira peut-être d'envoyer une 2e division à Varsovie.

Excusez, je vous prie, le désordre de cette lettre. Il faut que je fasse tant de choses à la fois que j'ai été interrompu sans cesse en l'écrivant.

Je suis avec respect et dévouement

F. Durutte.

Le général Reynier est à un ou deux milles en avant de Sokolov.

II

Durutte à Dutaillis.

Varsovie, 29 octobre 1812.

Mon cher général, demain 30 du courant je ferai partir de Varsovie, ainsi que je vous l'ai déjà écrit, la brigade du général Devaux, composée de trois bataillons du régiment de Belle-Isle et trois du régiment de Würzbourg. Cette brigade sera le 30 à Okouniev, le 31 à Stanislavov, le 1er novembre à Dobrewoda et le 2 à Wengrow où elle attendra vos ordres.

Cette brigade est belle; si, avant mon arrivée, vous aviez une affaire, ne la perdez pas de vue; le général de brigade est brave, mais je ne connais pas ses moyens et je crains sa légèreté.

Le régiment de Würzbourg est beau; la plupart de ses soldats ne sont que des recrues; le meilleur esprit anime ce régiment, et particulièrement le corps d'officiers qui m'a toujours personnellement montré beaucoup d'attachement. Tâchez d'empêcher qu'une influence fâcheuse ne change leurs bonnes dispositions et placez-les en conséquence.

Comme j'avais organisé une batterie à Berlin pour

servir d'épouvantail à cette ville, j'avais organisé en même temps une compagnie d'artillerie au régiment de Würzbourg.

Je viens de demander au ministre de la guerre du duché de Varsovie deux pièces de 3 pour ce régiment. On me les a accordées. Mais il faut que j'achète des chevaux, je m'occupe de cela et j'espère que, sous peu de jours, cette compagnie et ces deux pièces pourront nous rejoindre.

Il vient de m'arriver de Modlin six pièces de 6 et deux obusiers. J'ai ici la 4e compagnie du 9e régiment d'artillerie française pour servir ces pièces. Je viens de signer un marché pour 200 chevaux. J'espère que cette batterie sera attelée sous peu de jours. Je serai obligé de prendre des soldats au 1er régiment de la Méditerranée pour conduire ces pièces.

J'attends ici avec impatience mon commissaire des guerres qui doit arriver demain. Dès que j'aurai concerté avec lui les moyens d'assurer mes transports et de compléter mon organisation administrative, j'irai vous rejoindre.

Votre courrier me presse de terminer cette lettre et me force de vous saluer sans façons, amicalement.

F. Durutte.

P.-S. — J'oubliais de vous dire que je m'occupe à mettre en état une 3e brigade de marcher incessamment; elle ne sera composée que de cinq bataillons; le 6e n'est parti de Berlin que le 22 de ce mois.

III

Durutte à Augereau.

Varsovie, 30 octobre 1812.

Monseigneur, jusqu'à ce moment il n'y a rien de très intéressant à vous annoncer. Nous sommes tou-

jours sur le Bug et l'ennemi de l'autre côté. Je viens seulement d'apprendre qu'un petit corps d'observation russe qui était à Vladimir s'est retiré; on croit qu'il marche sur Pinsk.

Vous aurez probablement appris par le duc de Bassano que le général Gouvion-Saint-Cyr a été forcé à Polotsk. Il est probable que le maréchal duc de Bellune devra aller le renforcer. Tout prouve que l'ennemi en veut aux derrières de l'Empereur. Peut-être que le corps qui est sur le Bug marchera sur Minsk pour seconder ce projet. Il faudrait que le prince de Schwarzenberg l'empêche de faire ce mouvement dangereux en l'occupant sans cesse.

Je hâte tant que je puis mon organisation. Je n'ai encore que quarante chevaux pour ma première batterie. L'intendant général n'a donné aucun ordre, de sorte que je suis sans argent et que je serai peut-être obligé de forcer la main au payeur.

Je fais faire des petits caissons de vivres à la comtoise pour mes bataillons; ils en auront chacun deux, et chaque régiment, un caisson d'ambulance.

Je me repens de ne vous avoir pas conjuré d'envoyer à Varsovie pour ma division les chevaux et les soldats du train de la batterie de Berlin. L'idée m'en est venue plusieurs fois, mais je n'ai pas osé vous en faire la proposition. En peu de jours, cependant, le général Guiton aurait pu vous les remplacer.

Je ne trouve ici aucun soldat du train. Il faudra que je prenne des soldats d'infanterie pour conduire les chevaux. Mais qui leur donnera des bottes, etc? Je sens qu'il faudra que je prenne beaucoup sur moi, et, par caractère, j'y suis assez porté. Mais quand le besoin sera passé, trouvera-t-on bon qu'un général de division ait tranché les difficultés comme un général d'armée?

Je ne puis vous peindre combien on est mal ici. Nous sommes tous à l'auberge, et à grands frais.

Je donnerais vingt-cinq louis pour avoir le plaisir d'y voir le général Poinsot.

On se plaint terriblement de l'armée autrichienne. Les Polonais disent qu'ils ont quinze cents caissons qui ne font que courir le pays pour le dévaster. Les Russes, disent-ils, se conduisent beaucoup mieux qu'eux et font beaucoup moins de mal.

Nos troupes se sont généralement fort bien conduites en route. L'ambassadeur de France et les ministres du duché nous en ont fait des remerciements.

Salut, attachement et respect.

F. DURUTTE.

P.-S. — Le général Jarry arrive dans ce moment et me remet la lettre du général Ménard, du 23 d'octobre, et celle du major général, du 9 d'octobre.

Je suis charmé de savoir qu'il m'arrivera bientôt les deux compagnies d'artillerie dont j'avais encore besoin.

On vient de m'assurer que 4.000 Cosaques viennent d'arriver sur le haut Bug et que 8.000 recrues viennent de Kiev rejoindre l'armée de Tchitchagov. Les Russes font les plus grands efforts; ils lèvent, dit-on, un homme ou quatre chevaux sur cent âmes en Volhynie, dans l'Ukraine, etc.

Vous voyez, Monseigneur, que je vous écris tout ce que j'apprends avec l'abandon de l'amitié, ainsi que vous l'avez désiré. Je vous prie de ne communiquer mes lettres à personne.

Tout à vous.

F. DURUTTE.

P.-S. — Au nom du général Jalras et du général Devaux, je vous remercie, Monseigneur, du présent que vous leur faites; ils ne tarderont pas, je crois, à en avoir besoin.

16. *L'affaire Malet.*

De qui est cette lettre envoyée de Paris et sans doute adressée à Duroc? Nous ne savons; mais elle mérite d'être connue, et elle a été lue durant la retraite et, sans doute, le 6 novembre, à Mikhaïlevska, lorsqu'arriva l'estafette, la première que l'armée rencontrait depuis dix jours.

Le 23 octobre 1812.

Monseigneur, un événement inimaginable vient de se passer à Paris, je veux vous en rendre compte.

Je suis sorti ce matin à 8 heures. Je voulais entrer aux Tuileries par la grille en face de la rue Napoléon. On n'entrait point. Je crois que le factionnaire ne sait pas sa consigne. On me répond qu'il la connaît bien, mais qu'il y a du nouveau, que le général Hulin est assassiné, que tous les ministres sont arrêtés et qu'il règne un bruit sourd que l'Empereur est mort. Pendant que j'écoute, arrive Etienne qui me dit la même chose. Nous allons ensemble au ministère de la police. Un garde était à la porte. Je rencontre M. de Rémusat. Mêmes discours. Je vais chez le général Dériot. J'apprends alors que trois ex-généraux ont voulu faire une révolution à Paris. Le général Malet, qui a été enfermé longtemps, avait dans la nuit parcouru les casernes des gardes nationales du 2e ban et, muni de faux sénatus-consultes, disait qu'il y avait un gouvernement provisoire dont le chef était le général Moreau. Il a obtenu ainsi des détachements. Il a fait sortir de la

Force où ils étaient, les généraux Lahorie et Guidal, les a chargés de s'emparer du ministère de la police et du baron Pasquier, et s'est rendu de sa personne chez le général Hulin, est entré chez lui vers 3 heures du matin, lui a tiré un coup de pistolet qui l'a blessé grièvement dans son lit et après, a été à l'état-major. Ils avaient fait l'adjudant commandant Doucet général commandant de la place. Celui-ci, à la lecture de la proclamation, n'a pas été maître de contenir son indignation, s'est jeté sur le général Malet et l'a arrêté, aidé de M. Laborde. Pendant ce temps, l'ex-général Lahorie, avec un détachement, s'emparait du ministre de la police. Il fait enfoncer les portes à coups de hache, le fait saisir, lui dit qu'il n'est plus ministre et le fait monter dans une petite voiture qui le conduit avec un détachement à la Force. Il paraît que d'après ce qui s'était passé à l'état-major, on a donné des ordres; des détachements ont été envoyés pour dégager le ministre de la police.

17. *Chansons françaises.*

Nous avons parlé précédemment (tome II, p. 358) des chansons que chantait l'armée française. Elle ne chanta aucune de celles qui furent fabriquées pour l'expédition de Russie. On envoya de Paris à Smolensk quelques milliers d'exemplaires d'une chanson à boire de Désaugiers; elle se chantait sur l'air *Malgré la bataille qu'on livre demain;* mais, dit un de nos officiers, elle était fort médiocre et elle manquait d'à propos : une chanson à boire en un pays où allait manquer, où manquait le strict nécessaire, eût paru ridicule. L'armée chanta donc les chansons qu'elle connaissait déjà. « Chaque contrée apportait alors son tribut. Ce qui était chanté une ou deux fois était bientôt su par toute la troupe, et d'ordinaire, un ou deux vers étaient chantés en *solo*, puis répétés en chœur par le reste de la colonne. Au 5e régiment des tirailleurs de la garde, les chansons languedociennes, provençales ou picardes alternaient avec celles de Paris, du Piémont et des autres parties de l'empire. Comme les autres corps de l'armée impériale, il comptait dans ses rangs des Français de Gènes, d'Amsterdam, de Mayence et d'Erfurt; on y chantait dans toutes les langues et dans tous les patois. Naturellement, les chansons françaises dominaient. En voici une qui avait été composée exprès pour le 5e tirailleurs et dont je ne citerai que le refrain :

Les tirailleurs sans souci,
Où sont-ils? Les voici!
Où sont-ils? Les voici!

Les couplets étaient, suivant l'usage, répétés en chœur après avoir été chantés par le plus habile ténor de la compagnie qui marchait en tête, et la question *Où sont-ils?* adressée par la forte voix du premier chanteur et à laquelle répondait deux fois, très au loin, toute la longue file du bataillon, était empreinte d'une gaîté fort originale[1]. »

Les étrangers de la Grande Armée chantaient également, et Brandt nous a raconté (cf. notre tome II, p. 36) comment il entendit au matin de la bataille de la Moskova, les hussards prussiens chanter le *Reiterlied* du « Camp de Wallenstein » de Schiller.

On chanta jusqu'aux premiers jours de la retraite ; le 29 et le 30 octobre, par un temps superbe encore, Griois entend un régiment qui passe près de lui, chanter de joyeuses chansons ; « j'en fus frappé, dit-il, depuis bien longtemps elles étaient bannies de nos bivouacs et ce furent aussi les dernières. »

1. Bourgoing, *Episodes*, p. 133 et 151.

18. *Un placard allemand.*

L'Allemagne s'agite dès le mois de novembre. Le 10, à Varel, dans le département français des Bouches du Weser, à l'endroit même où sont affichés les bulletins officiels de l'armée, les habitants lisent un avis d'une main inconnue, et le général Carra Saint-Cyr, qui commande la division militaire, envoie au ministre de la guerre la traduction littérale de ce placard qui annonce la retraite de la Grande Armée réduite de moitié par le froid et les Cosaques.

Carra Saint-Cyr au duc de Feltre.

Hambourg, 14 novembre 1812.

Voici, Monseigneur, la traduction littérale d'un placard en allemand qui a été affiché à Varel (Bouches du Weser) le 10 de ce mois, et qui m'a été transmis par le chef de bataillon commandant l'arrondissement des côtes de la Jahde. Votre Excellence remarquera que c'est le 10 que les ennemis du gouvernement ont placé ce placard dans les lieux mêmes où l'on affiche tous les bulletins officiels de l'armée, et que ce n'est que le 12 que nous avons reçu à Hambourg, par l'estafette de Berlin, la nouvelle de l'évacuation de Moscou. Ce n'est que par les Anglais ou les Suédois que cet écrit a pu être colporté sur la côte et répandu sur beaucoup d'autres points, ainsi que me l'a assuré M. le directeur général de police, et cela, malgré la plus grande surveillance de la police, de la douane, de la gendarmerie et du commandant militaire de terre et de mer.

Traduction littérale.

J'ai reçu hier par un témoin oculaire à la Grande Armée la nouvelle que la situation de l'armée française est très triste et que l'on peut attendre par le premier courrier que le quartier général aura été transféré à Vilna. L'on écrit que la soif, la faim et le mauvais temps nous forcent de faire place aux Russes. D'un autre côté, notre armée est fondue à moitié; à quoi les Cosaques ont particulièrement contribué.

19. *Partouneaux à Berthier*.

Partouneaux — qui commande une division du corps de Victor, la 12e division, et qui, quelques jours après, le 28 novembre, est, près de Borissov, enveloppé et contraint de capituler entre les mains de Wittgenstein — Partouneaux, dans cette lettre du 17 novembre, demande à Berthier la permission de quitter le commandement : ses forces physiques, dit-il, l'ont abandonné. Il donne en même temps d'utiles renseignements sur ses lieutenants.

Au bivouac près Krasnogoura, 17 novembre 1812.

Monsieur, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rendre les troupes qui composent la division qui m'a été confiée, dignes de mériter l'estime de l'Empereur, car elles étaient composées de jeunes soldats dont une grande partie conscrits réfractaires. Cette division a répondu à mes soins. Elle est excellente. Elle a beaucoup souffert par les fatigues, les privations et par le feu. Elle est digne que Sa Majesté la distingue. Mais elle a besoin de repos tant pour vivre, s'habiller que pour s'augmenter par les hommes qui pourront la rejoindre : elle a besoin des grâces de l'Empereur. Une foule d'officiers, de sous-officiers méritent de l'avancement. Une très grande quantité d'emplois sont vacants; j'aurai l'honneur de transmettre à M. le maréchal duc de Bellune mon rapport à ce dernier sujet. Il m'a témoigné de l'estime et de la satisfaction.

Jusqu'à ce moment le courage et le zèle m'ont

soutenu. Mais les forces physiques m'ont abandonné. Je ne puis plus résister aux douleurs que m'occasionnent la rigueur de la saison et mes blessures. Le service même de l'Empereur serait compromis, car je ne pourrais plus apporter la même activité.

Je prie, Monseigneur, V. A. S. de vouloir bien solliciter pour moi du repos et un commandement où je pourrais être encore utile à l'Empereur et me soigner. Pour commander ma division en mon absence, j'ai particulièrement distingué MM. les généraux barons de Blanmont et Billard qui servent avec moi et qui méritent de l'avancement.

Quant au général Camus, c'est un brave homme qui a bien fait la guerre, que l'âge accable, qui mérite les grâces de l'Empereur et qui a besoin de sa retraite. M. le colonel Saint-Susanne, qui est un officier de beaucoup de mérite, pourrait le remplacer, car il a toutes les qualités nécessaires pour être un bon général.

20. *Junot à Napoléon.*

On sait que l'escadron sacré, ou, comme on la nomma aussi, la garde d'honneur, ou, comme l'appelle Junot, les compagnies d'officiers, fut constitué à Bobr au matin du 23 novembre et formé de tous les officiers de cavalerie encore montés qui n'avaient plus de troupes à conduire. Il eut pour chef suprême Murat, le roi de Naples, et pour colonel le général Grouchy. Le vaniteux Junot, dans la lettre suivante, prie l'Empereur, inutilement du reste, de lui donner le commandement de l'escadron sacré.

Bobr, 23 novembre 1812.

Sire, il ne me reste pas un soldat d'infanterie du 8e corps, je n'ai pas une pièce de canon et ma cavalerie a à peine cent chevaux. Votre Majesté appelle à sa garde les officiers de sa cavalerie. Je les commande aujourd'hui, et s'ils doivent être employés près de Votre Majesté Impériale, ne serai-je pas jugé digne de les commander aussi? Qui pourra y mettre plus de dévouement? Et quel officier général date d'aussi longtemps que moi l'honneur de garder Votre Majesté? C'est aujourd'hui, Sire, que je réclame le souvenir des bontés dont j'ai été comblé depuis vingt ans. Servir près de Votre Majesté dans cette époque difficile, lui consacrer mes veilles et exposer ma vie avec délices pour elle, voilà mes derniers vœux, voilà, Sire, la dernière grâce que je sollicite de Votre Majesté Impériale à qui je dois tout ce que je suis, ce que ma vie ne peut payer.

21. *Victor à Berthier.*

Le duc de Bellune rend compte de l'attaque exécutée par Wittgenstein contre son arrière-garde que commande le général Delaitre (cf. les *Mém.* du margrave de Bade, p. 97). Il donne quelques détails sur ses mouvements et il rapporte que ses troupes servent mal, non pas seulement à cause de leur misère, mais à cause de leur mauvaise composition; il juge, par exemple, les Hollandais « absolument nuls »; mais il fait un grand éloge des Badois et de leur jeune chef, le comte de Hochberg, le futur margrave de Bade; la seule brigade qui se soutienne et qui marche toujours en bon ordre, c'est la brigade badoise.

Czaury, 24 novembre 1812.

Monseigneur, ce matin, à 4 heures, les avant-postes d'infanterie à l'arrière-garde du 9e corps, commandée par le général Delaitre, ont été chargés par 600 chevaux ennemis. Cette attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas (malgré toutes les recommandations qu'on ne cesse de faire d'être toujours vigilants) nous a fait perdre une cinquantaine d'hommes. Heureusement que les troupes de M. le général Delaitre se trouvaient en bon ordre; sans cela elles auraient couru des dangers. Mais elles ont su contenir l'ennemi. Cette arrière-garde était à quelques verstes de Doknitsa, sur l'embranchement de la route de Kholopenitchi à Dauby, près du lac Dolghoë. Elle couvrait dans cette position la 26e division établie à Doknitsa. La 28e était à Peresielka entre Doknitsa et Batoury. La 12e était dans ce dernier village en

présence de huit ou dix escadrons russes venus de Kholopenitchi.

Le mouvement du 9e corps, dans la direction de la route de Lepel par Czaury et Kostritsa, a été continué dans la journée pendant que MM. les généraux Fournier et Delaitre couvraient les débouchés de Kholopenitchi sur Batoury avec leur cavalerie et un peu d'infanterie. Les 12e et 28e divisions sont établies au village de Sklov sur la Natcha à onze verstes de Batoury et à quinze de Kostritsa. La 26e division arrive maintenant à Czaury. L'arrière-garde passera la nuit à Batoury. Nous passerons une partie de la journée de demain dans cette position pour donner le temps à l'arrière-garde de la Grande Armée de dépasser Kroupki. Je pense néanmoins que les 12e et 28e divisions pourront être demain 25 à Kostritsa, la 26e à Sklov et l'arrière-garde à Czaury.

MM. les généraux de division se plaignent beaucoup de leurs troupes. Elles servent généralement mal. Il est difficile de les contenir. Ils attribuent cela à la misère qu'ils éprouvent et moi, je crois qu'il est plus raisonnable de l'attribuer à leur mauvaise composition. Les régiments hollandais surtout sont absolument nuls. La seule troupe d'infanterie qui se soutienne et qui ait toujours marché en bon ordre dans le 9e corps est la brigade badoise. Je dois des éloges à ce sujet à M. le comte de Hochberg qui la commande. Quant à la cavalerie, elle sert bien; mais le mauvais temps et les fatigues l'ont considérablement réduite; elle ne compte pas aujourd'hui plus de 800 chevaux.

22. *Oudinot à Berthier.*

Chargé d'assurer le passage de la Bérésina, Oudinot opère des reconnaissances au-dessous et au-dessus de Borissov (pièces I et II). Il se décide pour Stoudienka et il en explique les raisons au major général. En même temps il envoie à Berthier le rapport du général de brigade Aubry qui commande son artillerie, et ce rapport n'est pas très rassurant (pièces III et IV). Mais il faut passer coûte que coûte et passer à Stoudienka, le seul point favorable. On prépare donc la construction des ponts à Stoudienka. Pendant ce temps Oudinot fait des démonstrations à Stakhov, à Borissov, à Oukhalody, et il envoie à Berthier de nouveaux renseignements (pièce V) ainsi qu'un itinéraire des routes qui conduisent à Stoudienka (pièce VI).

I

Borissov, 24 novembre 1812, 5 heures 1/2 du matin.

Oudinot à Berthier.

Monseigneur, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Altesse Sérénissime, j'ai envoyé reconnaître le gué de Stuzianca qui était occupé par l'ennemi, ainsi qu'elle le verra par le rapport du général Corbineau.

Il existe encore deux passages : l'un à Stadkof (*sic*) à un mille au-dessus, l'autre à Oukholoda, à deux milles au-dessous de Borissov. Les mouvements qu'on a remarqués hier au soir sur les deux flancs de l'ennemi avaient pour objet l'occupation de ces passages qui tous sont gardés.

Il a été impossible de faire, durant la nuit, des reconnaissances assez exactes pour s'assurer quel est le point le plus favorable pour jeter un pont. Je me propose de faire aujourd'hui des démonstrations sur tous les points indiqués ci-dessus et de tenter le passage et de jeter mon pont dans la nuit sur celui que j'aurai choisi.

J'ai 20.000 hommes devant moi qui se porteront sans doute sur le point où je chercherai à effectuer mon passage. Je n'ose donc garantir le succès de cette entreprise, quoique bien résolu à tout tenter pour la faire réussir.

D'après les renseignements qu'on a recueillis ici, il paraît que les Russes sont persuadés que l'Empereur veut passer ici la Bérésina; qu'hier l'avant-garde de Langeron était arrivée, et qu'on annonça aussi l'arrivée de l'amiral Tchitchagov ; que Wittgenstein a fait annoncer sa prochaine jonction; que le prince de Schwarzenberg suit d'assez près le général Müller qui commande les trois divisions que l'ennemi a laissées devant lui; que cette poursuite inquiète les Russes. On ajoute enfin que les troupes qui avaient d'abord été dirigées sur Vilna ont été rappelées.

I *bis*.

Borissov, 24 novembre 1812, 1 heure après midi.

Oudinot à Berthier.

Monseigneur, je me suis décidé pour le point de Stuzianca où je compte effectuer mon passage dans la nuit suivante, et demain matin je fais faire des démonstrations à Oukholoda et Stakhov; l'ennemi ne les néglige pas de son côté; ses troupes sont devant nous dans un mouvement continuel. Il a même eu l'air de faire apporter des matériaux pour rétablir le

pont de Borissov ; mais celui de ses mouvements qui paraît être le plus prononcé, c'est celui qui se fait par sa droite dans la direction de Bérésino. Je le fais suivre et ne le perds pas de vue ; mais nous pensons tous ici que ce mouvement, fait sous nos yeux avec affectation, cache quelque autre projet, et qu'il est toujours convenable d'en donner avis à Votre Altesse.

Quoi qu'il en soit, j'espère être demain sur l'autre rive, et je compte y tenir assez pour assurer le passage de ce que Sa Majesté jugera à propos de faire passer à ma suite. Il n'est pourtant pas permis de douter que Wittgenstein et Steinheil, qui ont l'éveil, ne fassent tous leurs efforts pour nous contrarier. J'ai envoyé des officiers au duc de Bellune pour en avoir des nouvelles et l'informer de mes opérations ; je n'en ai point encore obtenu de réponse. Je viens encore de lui envoyer un parti sur Barany pour lui faire connaître la marche que je me propose d'exécuter cette nuit.

II

Borissov, 24 novembre 1812, 5 heures moins un quart du soir.

Oudinot à Berthier.

Monseigneur, Votre Altesse Sérénissime verra par le rapport ci-joint de M. le général Aubry qui revenait de Stuzianca, au moment où j'ai reçu sa dernière dépêche, que le passage est encore loin d'être assuré. L'ennemi paraît ne point prendre le change, et il est certain que ce sont maintenant les troupes de Steinheil venues par Bérésino qui sont devant ce gué. Ceci explique le mouvement vers sa droite que l'ennemi a fait aujourd'hui. Un paysan qui avait hier servi de guide à une colonne d'environ 6.000 Russes qui s'étaient portés vers leur gauche, et qui s'est échappé

d'entre leurs mains, a déclaré que cette colonne avait fait aujourd'hui un mouvement inverse. Mais, malgré les obstacles que présente le passage à Stuzianca, je pense que nous parviendrions à les surmonter si j'étais promptement soutenu, car, en peu d'heures, je puis me trouver entre deux corps ennemis. J'avais ordonné mon mouvement, et il devait commencer à 6 heures; mais ceci me paraît d'une conséquence trop sérieuse pour ne pas le différer et attendre les ordres de Sa Majesté, d'autant surtout qu'ils peuvent m'arriver encore à temps pour qu'il s'opère dans la nuit, puisque nous n'avons que trois lieues d'ici au point de passage.

Je joins à cette lettre un croquis de la reconnaissance qui a été faite à Oukholoda, village situé sur la route de Bérésino, à deux milles d'ici, et que j'ai occupé jusqu'à présent.

J'ai fait reconnaître par un parti le gué de Vessélovo et on l'a trouvé également gardé par de la cavalerie et de l'infanterie. Ce gué n'est qu'à une lieue au-dessus de celui de Stuzianca.

III

Borissov, 24 novembre 1812.

Aubry à Oudinot.

Monsieur le maréchal, j'ai tout disposé à Stuzianca pour l'établissement du pont projeté. Ce soir, à 9 heures, douze chevalets seront prêts et des bois rassemblés pour former le tablier.

La rivière a trente-cinq à quarante toises de largeur au gué qui était de trois pieds et demi au plus de profondeur il y a trois jours, mais qui est plus profond maintenant, si l'on s'en rapporte aux habitants qui assurent que les eaux ont crû. L'abord de ce côté-ci ne sera pas difficile. On débarque à l'autre

rive sur une chaussée droite qui traverse un marais impraticable hors le temps des fortes gelées; encore est-elle rompue en quelques endroits à cause de la nature même du terrain; ce qui nécessitera l'emploi de quelques fascines qu'on préparera d'avance.

J'ai trouvé ce gué gardé par quatre Cosaques en vedette. J'ai vu des mouvements de cavalerie et d'infanterie dans le village qui est à mi-côte sur l'autre rive et enfin j'ai vu établir du canon sur la chaussée même, ou du moins dans sa direction, et sur les flancs du village, pour battre le pont. La rive droite domine un peu celle-ci et a surtout l'avantage de bien découvrir nos travaux lorsqu'on les commencera. Il n'y a pas de doute qu'elle ne soit, dans la journée, couverte d'une nombreuse artillerie qui rendra le passage très difficile à cause de l'impossibilité de se développer avant d'avoir franchi tous les défilés, puisque je me suis assuré par les rapports de gens dignes de foi et ensuite par celui du général Corbineau, que 8 à 9.000 hommes sont venus de Lepel hier soir faire leur jonction avec le corps qui est en face de Borissov. Le général Corbineau les a vus arriver et allumer leurs feux.

IV

A la lettre d'Aubry est joint un croquis de sa reconnaissance de Stoudienka, et au-dessous, Aubry a écrit ces lignes :

Je n'ai pas pu juger de la direction que prend la chaussée; mais il y a du canon au bois dans le bas de la côte. Il y a aussi du canon à droite de la chaussée à mi-côte dans une éclaircie du bois, entre la chaussée et le village.

A gauche de la chaussée est un plateau bien découvert qui sera sûrement couvert d'artillerie et qui

aura un peu d'avantage sur la position que nous serons obligés de prendre dans Stuzianca même.

V

25 novembre 1812.

Oudinot à Berthïer.

Monseigneur, j'ai fait essayer la glace et elle porte de petits chevaux. Par conséquent, nul doute que l'infanterie ne puisse agir et se développer sur les marais qui règnent des deux côtés du chemin, après le passage de la rivière.

Je souhaiterais donc que les troupes destinées à m'appuyer fussent à portée de déboucher en même temps que moi au moment où les ponts seront construits, de manière à couvrir ma droite pendant que je ferai attaquer le plateau qui est à gauche de la chaussée. Je prie Votre Altesse Sérénissime de donner des ordres en conséquence.

J'ai l'honneur de lui adresser ci-joint l'itinéraire des routes qui conduisent au point de passage.

Le général Corbineau qui a ordre de se rendre diligemment près de Sa Majesté, ne pourra, je crois, indiquer d'autres chemins que celui qu'il a tenu, mais qui doit prendre aux environs de la poste Nochatz (*sic*), si ce n'est cependant celui indiqué dans l'état ci-joint. Du reste, si la Grande Armée prend le mien et que sa marche se fasse de nuit, elle arrivera sans éveil.

J'ai ordonné des démonstrations sur Oukholoda et sur la tête de pont de Borissov où je laisse seulement 100 hommes de la division Maison.

Les prisonniers seront escortés par 100 Wurtembergeois qui appartenaient à Bronikowski et qui ne peuvent être mieux employés.

L'ordonnateur du 2e corps a ordre de mettre 60 bœufs à la disposition de la garde impériale.

VI

Itinéraires divers pour arriver sur Stuzianca :

De Borissov à Stuzianca.

Hors de la vue de la rivière.

Borissov.	
Doubiénié..................	1 mille 1/2
Vouïtsché..................	— 1/2
Stuzianca..................	— 1/2

Le long de la rivière.

Borissov.
Staroï-Borissov.
Vouïtsché.
Stuzianca.

De Monitsa à Stuzianca.

Monitsa.	
Kostritsa..................	2 milles
Giezkova..................	— 1/2
Doubiénié..................	1 1/2
Vouïtsché..................	— 1/2
Stuzianca..................	— 1/2

De Lochnitsa à Stuzianca.

Lochnitsa.	
Vovosiolki..................	— 3/4
Kostritsa..................	1 mille 1/2
Giezkova..................	— 1/2
Doubiénié..................	1 1/2
Vouïtsché..................	— 1/2
Stuzianca..................	— 1/2

VII

Borissov, 25 novembre 1812. 2 heures et demie du matin.

Monseigneur, le colonel Hulot était porteur d'une lettre par laquelle je rendais compte à Votre Altesse Sérénissime des motifs qui me déterminaient à suspendre le mouvement du 2e corps d'armée et à attendre vos ordres. Ce colonel m'avait donné l'espoir qu'il serait de retour vers une heure ce matin; mais, ne le voyant pas paraître, cela me donne de l'inquiétude. Je prends le parti d'envoyer de nouveau prendre les ordres de Votre Altesse. En attendant, les troupes se tiennent toujours prêtes à marcher.

23. *Rapports sur le cours et le passage de la Bérésina.*

D'autres reconnaissances ont eu lieu en même temps que celles d'Oudinot, et voici trois rapports, l'un du général Bordesoulle, l'autre du Polonais Falkowski, le troisième, d'un anonyme qui l'adresse au général Maison.

I

Rapport de Bordesoulle.

Demander au général Bordesoulle si l'armée avec son artillerie pourrait côtoyer la rive gauche de la Bérésina depuis Borissov jusqu'à Bérésino d'en bas, comme il l'a fait avec sa cavalerie légère.

Réponse.

Le général Bordesoulle a éprouvé beaucoup de difficultés. Il a trouvé des chemins étroits à travers les bois et les marais. Il a fallu construire à la hâte des ponts de rondins. L'infanterie et la cavalerie ne pourraient faire ce trajet dans ce moment que très lentement avec d'extrêmes fatigues et précédées de sapeurs. L'artillerie ne pourrait passer.

Nota. — Le général Bordesoulle n'a été que jusqu'à moitié chemin de Bérésino ; il s'est dirigé sur Esmonié.

II

Rapport de Falkowski.

Demander au colonel Falkowski[1] qu'il donne par écrit les détails de la route de Bobr à Bérésino d'en bas, village par village, distances, qualité du terrain, bois, marais, ponts, etc.

Réponse.

De Bobr à Sokolowice 12 verstes ; la plus grande partie de bois ; un pont assez long.

De Sokolowice à Bialowice, 18 verstes ; la plupart de bois et des petits ponts.

De Bialowice à Bérésino 36 verstes ; tout bois et point de marais.

III

Croquis et rapport envoyés à Maison.

Le croquis, tracé au crayon, représente le cours de la Bérésina avec le gué de Glevin et le bac d'Oukholoda ainsi que la route qui mène de Borissov à Glevin[2] par Goura. Il est accompagné d'une note ainsi conçue :

Note pour servir au croquis.

Il y a trois petites lieues de Borissov à Oukholoda. On suit la grande route de Borissov à Bobr pendant une lieue. Le chemin dans la forêt est actuellement praticable à l'artillerie, sauf quelques passages qui ne sont pas encore bien gelés, mais qu'on peut tourner. L'approche du village d'Oukholoda est marécageuse.

Oukholoda est sur le bord de la Bérésina. Le

1. Hippolyte Falkowski, né à Kamieniecz en 1779, lieutenant, puis capitaine au service de France (1797), adjoint à l'état-major (1805), major du 2e régiment de la Vistule (1808), adjudant commandant (1813).

2. Ou Gliven.

croquis ci-joint indique sa position et celle des villages voisins sur la rive droite. La rivière forme ici un rentrant d'environ 120 toises de corde. Son rivage est alors plus élevé du côté du village que sur la rive opposée. Mais l'escarpement n'est pas de plus de six à huit pieds au-dessus du niveau actuel de la Bérésina. Cette rivière peut avoir 30 à 40 toises de largeur. Les habitants disent qu'elle n'est pas guéable même en été. Il n'est pas facile d'établir beaucoup d'artillerie sur la rive gauche pour opérer un passage ou établir un pont, parce que sur le côté gauche du village le terrain est peu favorable et que de l'autre côté il y a des maisons; puis, le terrain devient marécageux. La rive opposée est bordée d'arbres; l'ennemi ne manquera pas d'y embusquer des tirailleurs.

Le baron, propriétaire du village de Glevin, prétend que vis-à-vis de son château (voyez le plan) la rivière est guéable en été seulement, encore par le fait de quatre pieds d'eau.

La route de Borissov à Bérésino passe à Goura (voyez le croquis), deux lieues de Borissov, ensuite à Glevin (deux lieues), à Zabasze wice (deux lieues); la route est praticable à l'artillerie; elle traverse une forêt.

24. *Oudinot à Berthier.*

Oudinot a passé avec tout son corps sur la rive droite et il se bat obstinément; il rejette Tchitchagov sur Borissov, tout en dirigeant un parti sur Zembin afin d'occuper la route qui mène à Vilna par Molodetchno. On sait qu'il sera bientôt soutenu, « appuyé », comme il disait, par Ney, et qu'une lutte violente s'engagera sur la rive droite de la Bérésina. Ney sera à gauche ; Oudinot au centre et à la droite; Napoléon, en réserve avec la garde. La garde ne donnera pas. Ney prendra le commandement lorsqu'Oudinot sera blessé, et il repoussera toutes les attaques de Tchitchagov.

I

Au bivouac, 26 novembre 1812, au soir.

Monseigneur, nous avons suivi l'ennemi jusqu'auprès d'un village qui, à ce que je pense, doit être Stakov. Il n'a pas été possible d'en chasser l'ennemi qui est en position derrière un ravin, où il a placé ce soir quelques pièces de plus qu'il n'en avait montré dans la journée. Si j'avais eu les cuirassiers, nous aurions fait quelque chose de brillant. Je prie Votre Altesse Sérénissime, s'il entre dans les intentions de l'Empereur que j'attaque demain l'ennemi et, en cas de succès, jusqu'à quel point Sa Majesté souhaite que je le suive. J'observerai, à cet égard, à Votre Altesse, que si nous nous engageons dans la route de Minsk qui est un défilé continuel dans le bois, nous manquerons absolument de tout et l'ennemi pourra retarder notre marche et nous

arrêter à chaque pas. J'observerai encore que si je dois attaquer, il est indispensable de me faire soutenir.

Je regrette, Monseigneur, d'avoir à vous annoncer que M. le général Legrand a été blessé. J'espère que sa blessure ne sera point dangereuse; mais, comme il est nécessaire de donner un chef à cette division, je prie l'Empereur d'y nommer le général Albert que je regarde comme le plus capable des officiers de son grade et pour lequel j'ai déjà d'ailleurs plusieurs fois demandé le grade de général de division et qui est très digne de cet avancement.

P.-S. — Nous avons eu peu de tués mais considérablement de blessés.

On dit qu'on m'a retiré les Polonais. Mais je pense que ne sont pas compris les lanciers, car j'en ai besoin. Je réclame aussi mes cent hommes du 124e laissés au pont de Borissov et même les 150 Wurtembergeois chargés de la conduite des prisonniers de guerre.

II

Au bivouac dans le bois, à 1 heure du matin,

le 27 novembre 1812.

Monseigneur, M. le général Moreau vient de rendre compte qu'il n'y a que peu d'instants que l'ennemi a placé encore 6 pièces de canon devant sa position. Il m'a déjà mandé qu'il manquait de cartouches et, comme le pont principal n'est point réparé, on ne peut pas faire passer de caissons. J'en dis autant du reste de l'artillerie.

Le bois dans lequel nous nous sommes postés est très clair; ce qui m'oblige à m'étendre beaucoup à droite et à gauche, et je dois répéter à Votre Altesse combien il est nécessaire que je sois appuyé, dans le

cas d'une attaque que les dispositions offensives de l'ennemi rendent très vraisemblable. Le général Merle m'a fait savoir que, d'après la perte que le régiment des Croates a essuyée hier, sa division n'a pas maintenant au delà de 800 hommes sous les armes.

D'après le rapport des prisonniers, c'est à la division Czaplitz et 4.000 chevaux que nous avons eu affaire. Elle fut renforcée vers le soir par la division Mohinov (*sic*); ils ajoutent que le reste de l'armée dont ils évaluent toujours les forces réunies à 40.000 hommes (*sic*).

J'ai oublié, dans mon premier rapport, de rendre compte à Votre Altesse que j'envoyai hier un parti sur Zembin qui ne fut trouvé occupé que par quelques Cosaques.

25. *Berthier à Claparéde.*

Les lettres de Berthier à Claparéde durant le mois de novembre ne sont pas les moins intéressantes que le major général écrit aux lieutenants de Napoléon pendant la retraite. Claparéde commande la division polonaise formée des trois régiments de la Vistule, et cette division est chargée jusqu'au passage de la Bérésina d'escorter le trésor et les trophées ainsi que les bagages de l'intendance générale. Parmi les lettres du prince de Neuchâtel on remarquera surtout celle du 25 novembre. A la veille du passage de la fatale rivière, Berthier ne cache pas ses angoisses : dans vingt-quatre heures, dit-il, nous serons peut-être obligés de *tout brûler*. La dernière lettre de Berthier à Claparéde est du 27 novembre : la division Claparéde passe alors sous le commandement de Ney.

I

Viasma, 1er novembre 1812, 9 heures du soir.

Ordre de partir demain avec sa division pour continuer sa marche avec le quartier général de l'intendance, le trésor, etc., et faire une bonne journée sur la route de Dorogobouje.

II

Visma, 2 novembre 1812, 5 heures du matin.

Ordre de ne partir aujourd'hui qu'à 7 heures du matin au lieu de 6 pour faire une journée sur la route de Dorogobouje ; prendre sous son escorte les

caissons des équipages militaires du petit quartier général qui sont sous la direction de M. Joinville [1]; y joindre les deux caissons de trophées qui étaient restés à Viasma; laisser un détachement pour escorter les caissons du petit quartier général qui ne seraient pas encore arrivés.

III

Semlevo, 3 novembre 1812, 2 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous continuiez de suite votre marche avec votre division et tout votre convoi pour vous rendre, si vous le pouvez, à Slavkovo qui est le poste intermédiaire d'ici à Dorogobouje.

IV

Slavkovo, 4 novembre 1812, 4 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous partiez aujourd'hui à 6 heures du matin pour continuer votre marche avec votre convoi, le trésor, etc., pour vous rendre à Dorogobouje.

V

Slavkovo, 5 novembre 1812, 2 heures 1/2 du matin.

L'intention de l'Empereur est que vous partiez ce matin de Dorogobouje avec les bagages de l'intendance générale et tous ceux que vous avez escortés jusqu'ici pour cheminer sur la route de Smolensk où vous arriverez le plus tôt possible. Ayez soin de me faire connaître chaque jour où vous couchez afin que je vous envoie des ordres. Il est important de déblayer Dorogobouje de tous les bagages.

1. L'ordonnateur Joinville; cf. notre *Stendhal-Beyle*, p. 49.

VI

Dorogobouje, 5 novembre, 10 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous continuiez votre marche avec tous les bagages, le trésor, etc., pour vous diriger sur Smolensk.

VII

Smolensk, 12 novembre 1812.

L'intention de l'Empereur est que vous partiez demain 13, au jour, avec votre division, pour vous rendre à Krasnoï. Vous prendrez sous votre escorte les trophées, le trésor, tout ce qui compose le quartier général de l'intendance, les bagages du quartier général. Vous mettrez dans ce convoi l'ordre que vous y avez apporté en venant ici.

L'Empereur désire avoir aujourd'hui l'emplacement des neuf bataillons de votre division. Faites-moi connaître si vous avez reçu les six moulins qui vous sont destinés; demandez-les à l'intendant général; ces moulins sont à Smolensk.

Envoyez-moi donc avant 2 heures l'état de situation que je vous demande. Faites-moi connaître combien votre division pourra présenter de combattants, combien de pièces d'artillerie et combien d'approvisionnements.

Voyez l'intendant général et indiquez à chacun des chefs des convois que vous devez escorter, l'heure du rendez-vous et l'heure du départ.

VIII

Smolensk, 12 novembre 1812.

Ordre de ne point se mettre en marche jusqu'à nouvel ordre, attendu qu'il faut donner le temps à

la colonne du duc d'Abrantès de se rallier et de prendre l'avance.

IX

Krasnoï, 16 novembre 1812, 8 heures du soir.

L'Empereur fait cette nuit un mouvement d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie sur l'ennemi dans la direction de Smolensk. Vous aurez, pendant cette expédition, le commandement supérieur de la ville. Vous aurez sous vos ordres votre division, les troupes formant la garnison et les hommes isolés de tous les corps que vous retiendrez. Toute l'artillerie qui ne sera pas désignée par le général Sorbier pour être de l'expédition qui part cette nuit, sera parquée de manière à n'avoir rien à craindre des Cosaques. Vous ferez également parquer hors de la ville tous les bagages, et enfin vous vous tiendrez prêt à vous mettre en marche au premier ordre avec tous vos convois. Vous aurez donc à garder les parcs de la garde, la ville et tout ce qui y sera laissé. Vous ferez les dispositions pour vous garder militairement et être en état de vous défendre de tous côtés contre les attaques des Cosaques. Le général Tindal[1] avec le régiment hollandais reste dans la ville pour sa défense et pour celle des parcs. Tous les hommes éclopés de la cavalerie seront aussi sous vos ordres. Maintenez dans la ville une discipline sévère et faites arrêter tous les hommes isolés et les traîneurs pour en former des bataillons de marche.

X

Liady, 17 novembre 1812, 8 heures du soir.

Ordre de partir à 3 heures du matin avec le trésor,

1. Ralph-Dundas Tindal, général de brigade, du 2 janvier 1812, et qui sera promu, le 7 septembre 1813, général de division.

les trophées et tout ce qui compose le convoi sous son escorte pour se diriger sur Doubrovna et Orcha. Il se règlera de manière à faire le plus de chemin possible. L'intention de l'Empereur est qu'il joigne à son convoi ses gros bagages. J'y joins aussi les miens et ceux de l'état-major. Le général Claparède aura également sous son escorte les officiers blessés. Les bagages de Sa Majesté ont avec eux deux compagnies de la jeune garde. Il me fera connaître combien il a rallié d'hommes de sa division.

XI

Doubrovna, 18 novembre 1812, 9 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous partiez demain une demi-heure avant le jour, avec votre convoi, trésor, intendance, trophées, etc., pour vous rendre à Orcha. Il est important que vous déblayiez le plus tôt possible tout ce que vous escortez. Vous pouvez séparer votre convoi et, comme les trophées sont ici, les faire partir demain matin ; le reste suivra le plus tôt possible; mais, de votre personne, vous devez surveiller la marche du trésor.

XII

Doubrovna, 19 novembre 1812, 2 heures du matin.

Partez à 3 heures du matin avec le trésor et tout ce que vous pouvez avoir pour vous rendre à Orcha. J'envoie l'ordre aux trophées qui sont ici de continuer leur route sur Orcha. En passant à Doubrovna, assurez-vous s'ils sont partis. S'ils ne l'étaient pas, vous les joindrez à votre convoi.

XIII

Orcha, 20 novembre 1812, 11 heures du matin.

Ordre de continuer sa marche avec son convoi.

XIV

Kokhanov, 22 novembre 1812, 1 heure du matin.

Partez du point où vous avez couché avec le trésor pour vous rapprocher le plus possible de Bobr. Marchez bien réuni et serré, à cause des Cosaques. Faites-moi donner de vos nouvelles par un officier. Je ne sais pas où vous couchez cette nuit. Cela a beaucoup d'inconvénients. L'Empereur part d'ici au jour pour continuer sa marche. Partez également au jour.

XV

Tolotchin, 22 novembre 1812, 10 heures du soir.

Ordre de se mettre en marche demain au jour pour continuer son mouvement sur Bobr.

XVI

Bobr, 24 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'Empereur ordonne que vous continuiez votre marche aussitôt que vous aurez fini l'opération dont il est question dans la lettre ci-jointe et que vous fassiez aujourd'hui quatre ou cinq lieues sur la route de Borissov.

XVI

Bobr, 24 novembre 1812, 5 heures du matin.

Ordre de faire brûler la moitié des carrosses, cabriolets, fourgons de bagages ou d'effets, petites

voitures de toute espèce qu'il a à son corps d'armée, ce matin avant 9 heures, et de remettre au général Sorbier 120 chevaux et environ 80 konias; ce qui fait 200 chevaux, et davantage s'il le peut[1].

XVII

Lochnitsa, 25 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'Empereur ordonne, général, que vous vous mettiez en mouvement de bonne heure pour vous porter avec tous vos bagages et votre convoi entre Lochnitsa et Nemanitsa. Vous passerez le ravin qui est entre ces deux endroits.

L'Empereur vous ordonne de faire brûler toutes les voitures de ceux qui n'ont pas le droit d'en avoir. Quant aux généraux qui y ont droit, ils doivent se borner à une seule voiture. L'Empereur a vu que le général Dumas en a quatre; vous, deux ou trois. J'ai vu à la suite de mes équipages une voiture du capitaine Philippe. Aucun soldat ni vivandier ne doit avoir de voiture. Faites donc brûler. Il faut le dire; dans vingt-quatre heures nous serons peut-être obligés de tout brûler. Donnez tous les bons chevaux à l'artillerie.

XVIII

Borissov, 25 novembre 1812, 7 heures du soir.

J'écris au vice-roi d'envoyer, si les circonstances le permettent, un bon officier général et 1.200 hommes pour garder le trésor. Dans ce cas, vous partiriez avec votre division pour vous rendre à Stuzianca où l'on passera la rivière et où vous arriveriez dans la journée.

1. Même ordre à Zayonchek (5e corps) et au duc d'Abrantès (6e corps); l'ordre n'est pas donné à Davout, à Ney et à Eugène qui n'ont plus ou presque plus d'artillerie et de bagages.

XIX

Au général Claparéde ou à l'officier général italien qui le remplace.

Stuzianca, 26 novembre, 9 heures du matin.

Il est ordonné au général Claparéde ou à l'officier général italien qui l'aurait remplacé pour commander le convoi du trésor, des équipages, trophées, etc., de partir de suite de la position où il se trouve pour se rendre à Stuzianca où nous avons fait les ponts et le passage sur la Bérésina. En conséquence, le général Claparéde ou l'officier général italien se mettra en marche pour suivre la route de l'armée à Stuzianca, passant par Borissov.

XX

Stuzianca, 27 novembre 1812, 1 heure du matin.

L'Empereur ordonne que vous filiez en toute diligence avec votre division pour tâcher d'arriver ici avant le jour. Vous laisserez 50 hommes pour la garde du trésor. Ils seront relevés par le duc d'Abrantès qui se chargera du trésor, à moins que le vice-roi n'en ait relevé l'escorte. Il faut d'ailleurs que le convoi arrive ici le plus tôt possible.

L'Empereur me charge de vous faire connaître, général, qu'il a besoin de vous et qu'il espère que vous pourrez passer le pont ce matin avant le jour. A votre arrivée, vous enverrez prendre les ordres de M. le maréchal duc d'Elchingen. Sa Majesté vous met sous le commandement de ce maréchal qui va passer la rivière pour soutenir le duc de Reggio, s'il était attaqué ce matin.

26. *Larrey à la Bérésina.*

Le grand chirurgien Larrey a dit (Triaire, *Larrey*, p. 557), qu'il a failli périr à la Bérésina, qu'il a deux fois passé le pont pour sauver ses équipages et ses caisses d'instruments de chirurgie, qu'au troisième voyage il ne pouvait percer la foule, mais que son nom fut prononcé, que chacun s'empressa de l'aider et que, transporté de soldat en soldat, il passa de mains en mains jusqu'à l'extrémité du pont. Il a raconté l'événement dans une lettre à sa femme, datée de Leipzig, 11 mars 1813. « Ribes, dit-il, — Ribes était un des médecins de Napoléon — a eu raison de te dire qu'au milieu de l'armée et surtout de la garde impériale je ne pouvais périr. C'est, en effet, aux soldats que je dois mon existence. Les uns ont couru à mon secours lorsque, entouré de Cosaques, j'allais être tué ou fait prisonnier ; les autres s'empressèrent de me relever et de me conduire lorsque, les forces physiques m'ayant abandonné, je tombai dans la neige. D'autres, me voyant tourmenté par la faim, me donnèrent les vivres qu'ils possédaient. Enfin, me présentais-je à leur bivouac, chacun me faisait place, et j'étais aussitôt enveloppé de paille ou de leurs vêtements. Combien de généraux et d'officiers supérieurs étaient repoussés et renvoyés sans pitié par leurs propres soldats ! Mais, au nom de Larrey prononcé devant eux, tous se levaient et l'acclamaient avec une respectueuse amitié. Tout autre que moi aurait péri sur le pont de la Bérésina que je passais pour la troisième fois, au moment le

plus périlleux. Mais à peine eus-je été reconnu que je fus saisi par des mains vigoureuses et envoyé de l'un à l'autre, comme un paquet de linge, jusqu'à l'extrémité du pont. »

27. *La Bérésina au printemps de 1813.*

Le chirurgien wurtembergeois, Henri de Roos, fait prisonnier à la Bérésina et attaché aux hôpitaux russes, était encore à Borissov en 1813 et dans ses Souvenirs (*Erinnerungen*, p. p. Holzhausen, p. 229-241), il raconte ce qu'était devenu Stoudienka et décrit la contrée quelques mois plus tard.

Un dimanche de printemps j'exécutai le plan que j'avais fait depuis longtemps d'aller à Stoudienka, à l'endroit où Napoléon avait passé la Bérésina. Nous partîmes de bonne heure à cheval en compagnie d'officiers du génie qui étaient venus dans le pays pour purifier la rivière et bâtir des ponts ainsi qu'une tête de pont, et du professeur de l'école du cercle qui connaissait exactement cette contrée et son histoire. Nous choisîmes le chemin que les restes de la Grande Armée avaient pris et que j'avais pris moi-même, par Staroi-Borissov.

Arrivés dans le village de Stoudienka, entièrement détruit et rasé, et sur le bord de la rivière, nous trouvâmes à notre grande surprise, et là surtout où était naguère le village, le sol couvert d'une belle et luxuriante verdure. L'orge, l'avoine, etc., que les troupes avaient jetées dans ce village aux jours du passage, avait germé et poussé et à Stoudienka et aux alentours. L'orge, déjà grandement avancé dans sa croissance, formait un vert agréable d'où émergeait encore ici et là le reste d'un ancien four ou d'une cheminée. Nous apprîmes que les habitants avaient,

dès le départ de l'armée, voulu rebâtir leurs maisons, mais qu'un ordre donné par l'empereur Alexandre les en avait empêchés : Stoudienka devait être entièrement rasé et, à l'avenir, ne plus exister.

A l'est et à l'ouest de ce qui avait été le village, on voyait de grands tumulus. L'un, près de l'endroit où j'avais passé la nuit du 26 au 27 novembre, était depuis longtemps déjà couvert de sapins et il avait la hauteur d'une maison de paysan. A ce que prétendit notre professeur, il devait sa naissance au passage qu'en ce lieu les Russes avaient, cent années auparavant, disputé aux Suédois de Charles XII et il avait survécu jusqu'à aujourd'hui. Le professeur nous dit qu'il en coûterait peu de peine de se convaincre de cette visite, qu'en fouillant quelque peu on trouvait des ossements.

L'autre tumulus, à l'ouest, qui contenait tant de nos compagnons de guerre restés dans le combat, ou morts de faim, de froid ou de misère, était beaucoup plus haut et d'une étendue bien plus grande. On évaluait à plusieurs milliers le nombre des cadavres qu'il renfermait.

En arrivant au bord de la rivière — qui, là n'est pas large — et à l'endroit où Napoléon avait fait jeter les deux ponts pour le passage de son armée, nous trouvâmes un major des ponts et chaussées avec un officier et plusieurs soldats. Il avait l'ordre d'enlever de la Bérésina tout ce qu'elle contenait du passage. Il nous raconta le résultat de ses travaux. La rivière (elle a une largeur de seize à dix-huit toises, et de ce côté-ci une rive escarpée et plus ferme, de l'autre côté une rive plate et vaseuse, et l'eau n'y coulait pas avec rapidité) la rivière a été remplie en amont et en aval non seulement d'hommes et de chevaux, mais de beaucoup d'autres objets qu'une armée porte avec elle ; déjà, dans l'hiver, on avait retiré de la glace et la neige des cadavres et mainte

dépouille ; dans les forêts voisines on avait trouvé un nombre incroyable de Français, les uns assis sous les arbres, les autres gisant çà et là, tous gelés, et ils avaient sur eux une foule de choses précieuses, montres, argent, décorations, armes, épaulettes, etc. Les paysans chargés de cette besogne avaient de la sorte trouvé quantité d'objets qu'ils avaient dû, il est vrai, livrer à leur seigneur. Le major lui-même avait, depuis son séjour sur cette rive, extrait de l'eau et mis au jour, dans ses fouilles, beaucoup de malles, de valises, de porte-manteaux, de caisses. Il avait de grands dépôts d'armes, de harnais, de voitures, etc. On avait du reste recueilli dans le pays une multitude de ces objets, et les juifs de Borissov en faisaient un trafic avantageux, bien que la plus grande partie des armes ait dû être remise à la couronne.

Le major avait même fait tirer de la rivière des canons et des équipages de diverse sorte, et il savait qu'il y avait encore des pièces d'artillerie dans les marais et sous l'eau. Il nous reçut dans les baraques qu'il avait fait construire sur la rive pour lui et son détachement avec les restes du pont et du village. Son butin aurait pu nous donner le péché d'envie. Il avait trouvé dans les malles et les coffres de l'argent en vaisselle et en lingots d'un poids considérable, de l'or, des diamants, une foule de belles et utiles choses, dont il nous montra plusieurs. Ses soldats y avaient leur part, et ils ne purent s'empêcher de nous exhiber, comme leur propriété, des montres, des bagues, des pièces d'or et d'argent, des habits, etc. Le major nous fit des cadeaux ; il me donna une épée, un sabre et une selle anglaise.

Nous allâmes courir les environs et nous vîmes encore bien des restes d'armes, des lambeaux de vêtements, et particulièrement beaucoup de casques, de chapeaux, de bonnets, et des papiers, des livres,

des cartes, des plans, des brevets d'officiers, des extraits mortuaires des troupes auxquelles j'appartenais et que je remis deux ans plus tard à l'envoyé de Wurtemberg à Saint-Pétersbourg, le comte de Wintzingerode.

L'hiver suivant je fis le même voyage et je trouvai confirmée la légende d'après laquelle beaucoup de loups avaient suivi la marche de l'armée. Je vis alors, en effet, plusieurs troupes de loups sur la neige, près de la grande route, de même que dans ma patrie on voyait jadis, près du chemin, les cerfs, les chevreuils et les sangliers. La trace des ours rendit quelquefois très inquiets nos quatre chevaux, quatre chevaux rapides, blancs tigrés et attelés côte à côte.

Les travaux, poussés avec un grand zèle, pour le rétablissement du pont de la Bérésina et la construction d'une tête de pont en face de Borissov, occupaient de nombreux prisonniers de toutes les nations et de nombreux paysans des gouvernements voisins. Parmi eux étaient beaucoup de prisonniers de Bautzen, et surtout des Wurtembergeois, conscrits de l'année précédente.

Un officier de notre garnison, le lieutenant-colonel de Swischzin, avait, dans l'hiver de 1812, rassemblé et ordonné, selon les diverses langues, tous les papiers des fugitifs qu'il avait trouvés : lettres, livres, cartes et plans. Sur son désir, je lui lus plusieurs de ses textes allemands; c'étaient des ordres aux régiments et aux brigades, des traductions de bulletins, etc. Mais les plus intéressants pour lui étaient les textes français, car il savait parfaitement le français : il y avait des correspondances des maréchaux, leurs journaux, même des lettres de Napoléon à sa femme et à ses ministres. Les lettres de Napoléon à sa femme démontraient qu'il pouvait être tendre, et ses lettres à ses ministres que, malgré sa malheureuse retraite,

il se souciait sérieusement de ce qui se passait en France. Chose extrêmement remarquable : le lecteur du colonel était un sergent français prisonnier, et quand il devait lire des choses qui blessaient en lui l'orgueil national, il essuyait souvent ses larmes.

Chez le baron Korsak, intendant du prince Radziwill à Staroi-Borissov, je trouvai pareillement des débris de l'armée française, des armes et des moulins à main, de ces moulins en fer que Napoléon avait fait venir de France pour son armée et que je vis employer ici pour la première fois avec succès. Le baron remarquait depuis longtemps à la boutonnière de ma redingote un petit ruban noir et jaune, et souvent il m'avait demandé quelle était cette décoration, sa grandeur, sa forme, pourquoi je l'avais eue et comment je l'avais perdue. Un jour il me dit : « Est-ce qu'elle a une inscription? » « Oui, répondis-je, *bene merentibus* ». Il me conduisit dans son cabinet, il ouvrit une commode où il avait une incroyable collection de croix et de plaques de presque toutes les nations belligérantes, et il prononça ces mots : « Trouvez parmi ces décorations celle qui peut réparer votre perte, et je me fais une joie de vous la céder ». Il y avait dans la collection cinq croix de l'ordre du mérite militaire de Wurtemberg, j'en pris une ainsi que le ruban jaune et noir auquel elle était attachée. Il habitait près de l'endroit du passage; la plupart des paysans étaient ses sujets et devaient lui apporter ce qu'ils trouvaient; en outre, il avait acheté aux Cosaques et autres soldats russes qui faisaient argent de leur butin; de là, sa collection d'ordres et de décorations.

28. *Berthier au prince Eugène.*

Lettres de Berthier au prince Eugène pendant le mois de novembre. Eugène combat à Viasma puis marche sur Smolensk par Doukhovtchina et l'on remarquera que du 6 au 10 il ne reçoit plus d'ordres. C'est que pendant ce temps, il passe le Vop, échappe avec peine aux Russes et il n'arrive à Smolensk que le 13 avec les débris de son 4e corps. Du 14 au 18, même silence de Berthier : c'est que pendant ce temps Eugène qui n'a plus que 5.000 fantassins et deux canons et pas du tout de cavalerie, est attaqué par Miloradovitch et il ne rejoint la garde qu'à la faveur de la nuit et en se jetant à travers champs. Au sortir d'Orcha, Eugène est chargé de soutenir Davout qui fait alors l'arrière-garde. Avec Davout, et tandis que Ney prend position à Bobr, il se retire lentement jusqu'à ce que soit assuré le passage de la Bérésina. Le 25, au soir, il est à Natcha. Il franchit la rivière dans la nuit du 27 au 28; il est à Zembin le 28.

I

Viasma, 1er novembre 1812, 5 heures du matin.

Monseigneur, je reçois la lettre du prince d'Eckmühl que Votre Altesse impériale m'a fait passer par un officier d'état-major. Mais Votre Altesse ne m'a point écrit. S. M. le roi de Naples désirerait savoir comment elle fait sa marche. Quoique je vous aie écrit que vous pouviez suivre la route dont vous me parliez, l'Empereur, en ce moment, m'ordonne de dire à Votre Altesse qu'elle doit toujours marcher de manière à soutenir l'arrière-garde du 1er corps en

artillerie et infanterie, s'il en était besoin, et se tenir en correspondance avec le prince d'Eckmühl. Votre Altesse ne me donne point de nouvelles du prince Poniatowski qui a dû recevoir les ordres du prince d'Eckmühl pour son mouvement.

II

Viasma, 2 novembre 1812, midi.

Passé le défilé de Viasma, le maréchal duc d'Elchingen, avec son corps, fera l'arrière-garde de l'armée. Le maréchal prince d'Eckmühl marchera de manière à le soutenir, si cela était nécessaire. Comme le corps du duc d'Elchingen et celui du prince d'Eckmühl sont suffisants pour faire la retraite, l'intention de l'Empereur est que Votre Altesse avec son corps d'armée continue son mouvement sur Smolensk, en faisant de bonnes journées. Le corps du prince Poniatowski marchera immédiatement après celui de Votre Altesse. Je laisse à Viasma quatre officiers chez le général Teste pour nous apporter de vos nouvelles.

III

Dorogobouje, 5 novembre 1812, 10 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous partiez demain matin à 5 heures avec votre corps d'armée, de la position qu'il occupe, pour passer la rivière et vous porter sur Doukhovtchina. Vous préviendrez le prince d'Eckmühl qui ne fera aucun mouvement afin que vous passiez avant lui. Votre Altesse enverra à ses bagages qui ont dû parquer, l'ordre de passer le pont à 3 heures du matin.

IV

Dorogobouje, 6 novembre 1812, 3 heures du matin.

Pour plus de promptitude, je donne directement l'ordre à vos bagages qui sont près d'ici, de passer le pont du Dnieper à 3 heures du matin pour suivre la route de Doukhovtchina, Votre Altesse devant suivre cette direction d'après les ordres que je lui ai adressés hier soir.

L'Empereur part d'ici de 7 à 8 heures. Si Votre Altesse peut arriver ici vers 7 heures, elle verrait Sa Majesté avant son départ.

V

Dorogobouje, 6 novembre 1812, 8 heures du matin.

L'Empereur désire que Votre Altesse Impériale arrive à Doukhovtchina le plus tôt qu'il lui sera possible et que vous envoyiez sur le champ pour vous mettre en communication avec Smolensk une colonne d'infanterie et de cavalerie à demi chemin. Vous serez là à même de donner des nouvelles des mouvements ultérieurs de l'ennemi. Votre Altesse poussera des postes de cavalerie jusqu'à Stabun, afin d'avoir promptement des nouvelles, et que Sa Majesté puisse vous transmettre des ordres selon les circonstances pour vous faire venir à Smolensk ou Vitebsk; ce qui dépendra des nouvelles que l'Empereur aura des mouvements ultérieurs qu'aura faits l'ennemi dans trois jours et de ce qui se sera passé sur la Dvina.

VI

Smolensk, 10 novembre, 10 heures du matin.

L'Empereur ordonne que V. A. S. arrive le plus tôt possible sur Smolensk avec son corps d'armée.

VII

Smolensk, 12 novembre.

Même lettre qu'au prince d'Eckmühl en ce qui concerne le 4e corps.

VIII

Smolensk, 12 novembre 1812, 8 heures du soir.

Ordre de prendre position avec son corps d'armée dans les meilleurs villages à une lieue, une lieue et demie de Smolensk sur la rive droite du Dnieper, se gardant militairement. Le duc d'Elchingen se trouvera demain sur la route de Smolensk à Dorogobouje à environ quatre lieues de Smolensk, ayant, échelonnée derrière lui, une division du prince d'Eckmühl.

IX

Smolensk, 13 novembre 1812.

L'Empereur me charge de vous faire connaître que son intention est que vous placiez votre corps sur la route dans les meilleurs villages, à une lieue et demie ou deux lieues de Smolensk, comme je l'ai déjà mandé à Votre Altesse, et que vous cantonniez une division dans le village du faubourg de Smolensk sur la rive droite. La garde impériale devant partir d'ici demain 14, la ville de Smolensk et ses faubourgs seront alors partagés entre le 1er corps, le 4e et le 3e.

Je renouvelle à V. A. l'ordre de faire prendre à Smolensk les moulins qui sont destinés au 4e corps et de faire échanger tous les fusils en mauvais état contre les bons fusils que nous avons à Smolensk.

X

Smolensk, 14 novembre 1812, 4 heures du matin.

L'Empereur me charge de faire connaître à V. A. qu'il est nécessaire qu'elle fasse passer à son artillerie et à ses bagages les deux défilés, c'est-à-dire qu'elle les fasse partir avec une bonne escorte au delà du défilé qui se trouve sur la route d'Orcha. Envoyez y aussi vos hommes malades.

Faites prendre à Smolensk les moulins qui ont été accordés à votre corps d'armée, ainsi que vos vivres, jusqu'au 20 de ce mois. V. A. les fera demander à l'intendant général.

XI

Smolensk, 14 novembre 1812, à 7 heures du matin.

L'intention de l'Empereur est que vous partiez avec votre corps d'armée demain matin 15 pour vous diriger sur Krasnoï. Comme le prince d'Eckmühl ne part que le 16 ou le 17 et qu'il doit soutenir la retraite du duc d'Elchingen, vous vous concerterez avec lui pour qu'il fasse prendre les positions que vous jugerez convenables et que vous serez dans le cas d'évacuer.

XII

Doubrovna, 18 novembre 1812, 9 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous partiez aujourd'hui à 7 heures du matin, au plus tard, pour vous rendre à une lieue au delà d'Orcha, sur la route de cette ville à Vitebsk. Vous y choisirez un bon cantonnement pour y rallier votre corps. Vous pourrez choisir ce cantonnement à une ou deux lieues sur cette route.

XIII

Barany, 21 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'intention de l'Empereur est que Votre Altesse prenne un soin particulier d'organiser son artillerie. Faites-moi connaître le lieu où elle se trouve et la position que vous occupez. Sa Majesté désire que vous aidiez à faire déblayer toutes les voitures inutiles qui sont à Orcha et que vous fassiez connaître l'heure à laquelle le duc d'Elchingen sera rallié à Orcha et pourra en partir.

XIV

Barany, 21 novembre 1812, 7 heures du matin.

L'Empereur ordonne que V. A. se mette en mouvement avec son corps d'armée. L'ordre de marche sera : le corps du duc de Trévise, le corps du duc d'Elchingen, votre corps d'armée et celui du prince d'Eckmühl. Les quatre corps seront ainsi en mesure de correspondre entre eux. Chaque corps devra avoir son artillerie au centre et marcher militairement éclairé sur ses flancs.

XV

Tolotchin, 23 novembre 1812, 5 heures du matin.

L'Empereur part avec la garde à 6 heures du matin. Le duc d'Elchingen part au jour. Envoyez un bataillon prendre position des magasins à l'abbaye et y relever celui qu'y a placé le duc d'Elchingen. Vous ferez faire les distributions à votre corps d'armée et vous vous mettrez en marche pour suivre la route de Bobr aussitôt que les troupes du prince d'Eckmühl arriveront. Vous le préviendrez d'envoyer un bataillon pour prendre la garde des magasins. L'intention de l'Empereur est que le prince d'Eckmühl puisse rester toute la journée à Tolotchin.

XVI

Bobr, 24 novembre 1812, 5 heures du matin.

Je vous envoie les ordres que je donne au prince d'Eckmühl. Je prie Votre Altesse de les lui faire passer après en avoir pris connaissance. Le duc d'Elchingen reste à Bobr avec son corps. L'intention de Sa Majesté est que Votre Altesse prenne une position intermédiaire entre lui et le prince d'Eckmühl.

XVII

Lochnitsa, 25 novembre 1812, 5 heures du matin.

Je donne l'ordre au prince d'Eckmühl de continuer son mouvement en le laissant maître de prendre la position qu'il jugera convenable entre Kroupki et Natcha. L'Empereur ordonne que vous restiez, suivant les circonstances, à Natcha, ou que vous veniez prendre position entre Natcha et Lochnitsa selon ce qui se sera passé chez le prince d'Eckmühl.

L'Empereur compte forcer le passage de la Bérésina la nuit prochaine avec le 2e corps, le 9e, la garde impériale et successivement soutenus par le corps du duc d'Elchingen et tous les autres. Aussitôt que ce passage aura réussi, Sa Majesté vous enverra des ordres pour venir au pont. L'Empereur compte, avec les trois premiers corps nommés ci-dessus, attaquer tout ce que l'ennemi a sur la rive droite.

XVIII

Borissov, 25 novembre 1812, 7 heures du soir.

L'intention de l'Empereur est que V. A. envoie, si les circonstances le permettent, un bon officier général et 1.200 hommes pour garder le trésor qui

se trouve entre Lochnitsa et Nemanitsa, avec la division Claparéde. Par cette disposition, le général Claparéde partirait avec sa division pour se rendre à Stuzianca où l'on passera la rivière et où il arriverait dans la journée.

XIX

Stuzianca, 26 novembre 1812.

Nous sommes maîtres du passage de la Bérésina sur Stuzianca. L'intention de l'Empereur est que vous vous mettiez en marche, pour vous porter sur Stuzianca, en suivant la marche de l'armée par Borissov.

XX

Stuzianca, 27 novembre 1812, 1 heure du matin.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur votre lettre[1] par laquelle vous faites connaître que vous avez passé la nuit à la poste de Lochnitsa. Dirigez-vous sur Stuzianca, lieu du passage. Si vous entendez la fusillade et la canonnade du duc de Reggio, faites ce que vous pourrez contre l'ennemi et établissez des tirailleurs et quelques pièces de canon qui battent les derrières de l'ennemi, si toutefois il est demain au jour au village de Stakhovo, à une lieue et demie de Borissov sur la rive droite.

XXI

Zanivki, 27 novembre 1812, 5 heures du soir.

Le duc de Bellune reçoit l'ordre de garder les ponts et le village de Stuzianca. L'Empereur ordonne que vous passiez dans la nuit avec votre corps d'armée et

1. Du 26, 6 heures du soir.

votre artillerie et que vous preniez votre bivouac au village brûlé en arrière de la jeune garde.

XXII

Zanivki, 28 novembre 1812, 7 heures du soir.

L'Empereur ordonne que vous partiez demain à la pointe du jour, de Zembin, pour vous porter sur Plechtchennitsi avec tout ce que votre corps d'armée escorte. Le duc d'Abrantès marchera derrière vous avec toute la cavalerie à pied.

L'intention de S. M. est que V. A. prenne sous ses ordres la cavalerie polonaise que commande le colonel Tyszkiewicz. Vous lui ferez jeter des partis pour éclairer tous les mouvements de la route de droite et de gauche et se mettre le plus tôt possible en communication avec le général de Wrède qui est à Vileïka.

Le colonel polonais a dû faire éclairer le côté de Vessélovo à Rogatka pour y observer les Cosaques. Votre Altesse devra envoyer des agents polonais dans toutes les directions.

Le prince d'Eckmühl arrivera demain avant 8 heures du matin à Zembin.

XXIII

Kamen, 30 novembre 1812, 3 heures du matin.

Je viens de donner l'ordre au duc d'Elchingen de vous envoyer la cavalerie polonaise, au duc de Bellune de vous envoyer la brigade Fournier, et au roi de Naples de vous envoyer la cavalerie du général Latour-Maubourg. Ces troupes rejoindront l'avant-garde dans la journée et vous serviront à éclairer le pays. S. M. ordonne que vous alliez coucher ce soir

à sept lieues, c'est-à-dire à Nestonovitchi, embranchement des routes de Dolghinov et Molodetchno. Le duc d'Abrantès ira à cinq lieues environ, entre Nestonovitchi et Khotavitchi. Le prince d'Eckmühl ira à Khotavitchi. Le quartier général partira à 9 heures pour Plechtchennitsi. J'ai écrit au prince d'Eckmühl de tenir un corps en réserve avec deux pièces de canon pour aller à votre secours, si cela était nécessaire. Votre Altesse doit partir à 5 heures du matin.

29. *Charles XII à Pultava.*

Russes et Français ont parlé de Charles XII et de Pultava durant la campagne.

Le 1er juillet, lorsque l'Empereur demandait à Balachov le chemin de Moscou : « Tout chemin mène à Rome, répliquait Balachov, on prend à volonté le chemin de Moscou, Charles XII l'avait pris par Pultava », et le 29 août, à Viasma, quand un général français interroge un parlementaire : « Que trouverons-nous de Viasma à Moscou? » — « Pultava, répond le Russe. » Tous les officiers russes, faits prisonniers, disaient aux Français : « Nous croyons bien que vous irez jusqu'à Moscou ; mais certainement vous reviendrez par Pultava. »

Napoléon lut pendant l'expédition l'*Histoire de Charles XII*[1], et Bausset rapporte qu'il l'avait constamment sur son bureau et même sur sa table de nuit. A Smolensk, avant de s'engager sur le chemin de Moscou, il prononça souvent le nom de Charles XII, et dans la retraite certains généraux lui reprochaient d'avoir mené son armée se perdre dans Moscou comme Charles XII avait mené la sienne se perdre dans l'Ukraine. A Tolotchin, dans une pauvre maison, lorsqu'après avoir appris la destruction du pont de Borissov il cherche sur la carte un point de passage, il s'écrie en lisant le nom de Podolie : « La Podolie! Ah oui! la Podolie! Charles XII! »

1. Cf. notre tome II, p. 97.

7

et, devant le général Dode, il reste comme consterné et il se met à siffler en regardant le plafond.

« Le désastre de la Bérésina, a écrit Lejeune, fut la Pultava dont les Russes nous avaient menacés; il ne fut ni le seul ni le dernier; il était incontestablement le plus meurtrier de tous. »

30. *L'armée des vingt nations.*

Les Russes disaient que la Grande Armée était l'armée des vingt nations. Quelle bizarrerie, remarque Castellane, qu'un Florentin vînt comme conscrit français se faire tuer sous les murs de Moscou! N'avait-il pas fallu, dit un autre témoin, une espèce d'enchantement et de prodige pour réunir sous la même bannière aux bords du Niémen tant d'hommes de peuples différents, de climats si éloignés, d'intérêts si dissemblables!

Stendhal qui fit la campagne eut-il l'idée d'étudier les caractères de ces divers peuples? L'occasion était belle et l'œuvre tentante.

Voici là-dessus et sur le tempérament des étrangers de la Grande Armée et sur leur rôle, quelques notes très incomplètes.

Les Espagnols se soumirent longtemps à la discipline. Ils se battirent bien, notamment à Fominskoé, et le colonel Tschudy, du régiment Joseph Napoléon, était un officier à la fois vaillant et instruit. Le 22 octobre, à Koubinskoé, Castellane demande à ce régiment 50 hommes de bonne volonté pour sauver un convoi attaqué par les Cosaques, et c'est à qui viendra de ce brave régiment : les 50 hommes marchent au pas de course et délivrent l'escorte du convoi qui s'était cachée dans les bois. Mais bientôt l'ennemi fit savoir aux Espagnols que s'ils désertaient, ils seraient renvoyés dans leur patrie, et cet avis leur rendit le pied si léger qu'on ne pouvait plus les mettre aux avant-postes : ils passaient à l'ennemi.

Les Portugais se firent remarquer par leur cruauté envers les prisonniers russes.

Les Italiens aimaient beaucoup le prince Eugène qui les commandait et ils avaient une belle tenue; la garde italienne était superbe; mais ils ne purent, pour la plupart, résister à l'inclémence de la saison.

Les Hollandais furent peut-être ceux qui supportèrent le moins les marches forcées, les privations et le froid. Leur moral ne tarda pas à faiblir. Ils étaient braves et ils avaient de bons officiers; mais l'idée qu'ils étaient si loin de la patrie les décourageait; ils regrettaient leurs habitudes méthodiques, et ils n'avaient pas cette légèreté, cette gaîté, cette amour de victoire et de conquête qu'avaient les Français[1].

Les Allemands conservèrent le plus longtemps l'ordre et la discipline. La brigade badoise fut la meilleure brigade du 9[e] corps et Victor reconnaît qu'elle est la seule troupe d'infanterie qui se soutienne et qui marche toujours en bon ordre[2]. Mais les Allemands succombèrent à la dysenterie et au typhus en plus grand nombre que les Français qui sont plus sobres et plus nerveux.

De toutes les troupes que Napoléon a conduites en Russie, les Français, au témoignage de Larrey et de Gouvion Saint-Cyr, ont le mieux résisté aux fatigues de toute sorte qu'il fallut subir, et pourtant beaucoup d'entre eux étaient très jeunes. C'est qu'il y a chez ces *vains-vifs*, comme les nomme Stendhal, et selon les expressions de Gourgaud, des sensations « qui naissent de la civilisation perfectionnée et qui produisent l'élan vers la gloire. »

1. Cf. plus haut, p. 56, la lettre de Victor.
2. *Id.*, p. 57.

31. *Le vol.*

Durant la retraite les soldats, dit Pion des Loches, étaient devenus voleurs. Ils volaient à un camarade un reste de galette ou un morceau de cheval. Ils jetaient un malade à bas de sa monture pour lui prendre la bête et la dépecer à coups de sabre; ce qui se faisait si vite qu'en un quart d'heure le cheval n'était plus qu'un squelette. Plus d'un officier se croyait suivi par son cheval et tout à coup il remarquait qu'il n'avait plus que les rênes passées autour du bras; il se retournait; le cheval était pris, découpé, partagé. L'habitude du pillage et l'égoïsme qui régnait avaient étouffé toute probité. On volait l'argent, les bijoux, les vêtements. Il fallait tout porter sur soi, et encore! On enlevait des fourrures sur le dos des chevaux et la marmite sur le feu. La nuit, les voleurs se mettaient à crier *hourra* et à tirer des coups de fusil pour faire peur à leurs compagnons et saisir sans danger ce que les poltrons abandonnaient. La manière dont on vole, dit Castellane, est horrible. On prit à Chabot, pendant son sommeil, son chapeau sur lequel il appuyait la tête. Même au pont de la Bérésina, des traînards profitèrent de l'embarras pour piller les voitures et enlever les chevaux. Même le pont franchi, le vol continua; ceux qui venaient de passer furent dévalisés de vive force par des soldats du 1er corps qui leur prirent leur porte-manteau.

32. *La manifestation de Wittmund.*

La ville de Wittmund, aujourd'hui en Hanovre, était alors française et dépendait de l'arrondissement de Jever, département de l'Ems oriental. Le 2 décembre, jour de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur, magistrats et habitants quittent le temple au moment du *Te Deum* et le juge de paix du canton n'assiste même pas à la cérémonie. Puthod qui commande alors la 31e division militaire où est compris l'Ems oriental, mande ce « mauvais exemple » au ministre de la guerre.

Puthod au duc de Feltre.

Groningue, 19 décembre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à V. E. que M. le commandant du département de l'Ems oriental vient de m'annoncer que les autorités civiles et les principaux habitants de Wittmund, arrondissement de Jever, le jour de l'anniversaire du couronnement de S. M., se sont retirés du temple de cette commune au moment où l'on allait entonner le *Te Deum*. Le juge de paix du canton n'a pas même assisté à la cérémonie et s'est contenté, étant à la fenêtre, de voir passer le cortège.

J'ai cru devoir instruire V. E. de ce fait parce que déjà plusieurs fonctionnaires du département de l'Ems oriental s'étaient permis avant de tenir pareille conduite, et que je crois qu'il serait utile de statuer un exemple sur ceux qui en donnent un si mauvais aux habitants.

33. *Maret à Napoléon.*

Cette lettre de Maret (Arch. nat. A. F. IV 1648) est très remarquable parce que le duc de Bassano se prononce formellement contre le départ de l'Empereur. Il conseille à Napoléon de rester, et, s'il avait tort à certains égards — car Napoléon seul pouvait réparer le mal, organiser une nouvelle armée et contenir ses alliés — néanmoins Maret avait raison de dire que sa présence faisait la force réelle des troupes fugitives, la force d'opinion, l'unique force qui leur restait; « je ne les considère pas sans effroi, remarque Maret, abandonnées à elles-mêmes. »

Vilna, 2 décembre 1812.

Sire, je reçois par le sieur Saint-Romain, courrier des relations extérieures, la lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire de Zanivki, le 29 novembre.

Je n'ai point parlé à Votre Majesté des affaires de France et d'Espagne parce que j'écrivais tous les jours par les estafettes et que je croyais qu'elles finiraient par passer, mais surtout parce que je ne pouvais me livrer à d'autres pensées qu'à celles relatives à la situation où Votre Majesté se trouvait et à l'anxiété que me causait la fausse direction des mouvements du prince Schwarzenberg.

Je n'ai rien négligé pour prévenir Votre Majesté de ce qu'il lui importait de savoir sous ce rapport. Ce premier intérêt absorbait tous les autres.

Paris et la France sont parfaitement tranquilles. Les affaires d'Espagne paraissent en bonne situa-

tion. L'armée de Portugal et celle du Nord ont marché en avant. Wellington a levé le siège de Burgos le 23 octobre et s'est retiré. On croyait qu'il marchait dans la direction de Madrid, inquiet de la réunion de l'armée du Centre et de celle d'Andalousie. Le général Decaen a eu des succès en Catalogne contre le général Lascy.

Les ordres sont donnés pour envoyer sans délai des ouvriers, des outils et des officiers du génie à Vileïka afin de réparer les ponts et d'en construire de nouveaux. Le général Chambarlhiac doit tout expédier dans la nuit.

Le général de Wrède a reçu le 29 l'ordre que le prince de Neuchâtel lui a adressé de Zanivki le 28, pour qu'il se porte à Vileïka, qu'il y ramasse des vivres et qu'il assure les ponts.

L'ordre vient d'être expédié à l'adjudant commandant d'Albignac et au colonel Slokowski, commandant le 10e régiment de marche de cavalerie, de se porter sur-le-champ à Vileïka où ils se mettront sous les ordres du général de Wrède.

Votre Majesté n'a rien ordonné à l'égard de la 34e division et de la cavalerie napolitaine qui se trouvent ici. Nous avons dû nous décider entre deux considérations : de conserver ici ces troupes, pour les maintenir intactes et éviter les pertes que quelques jours de marche peuvent leur faire éprouver, ou renforcer le point de Vileïka pour assurer d'autant mieux la conservation des ponts. Ce dernier parti nous a paru devoir l'emporter sur l'autre, d'autant plus que Votre Majesté, pouvant être prévenue promptement, sera en mesure d'arrêter à temps le mouvement de ces troupes fraîches, si elle désapprouvait ce que nous avons fait.

Si, au contraire, et comme nous avons dû le juger possible, l'ordre de les faire marcher nous arrive demain ou après, elles auront déjà gagné du terrain.

On fournira à la 34e division l'artillerie dont elle aura besoin.

J'accélère par tous les moyens le rassemblement des approvisionnements. Les difficultés sont grandes et c'est là ma peine la plus vive.

Votre Majesté daigne me demander mon avis sur la question de savoir si, dans l'état des choses, sa présence est nécessaire à Paris pour la France, pour l'Empire, pour l'armée même. Je ne crois pas, Sire, que l'intérêt de la France et de l'Empire l'exige. Tout est tranquille, tout se maintiendra longtemps encore dans l'ordre par l'ascendant de V. M. et par la confiance si profondément gravée dan stous les esprits que la présence de V. M. dans son armée suffira pour tout surmonter. Je l'y crois nécessaire, Sire, pour contenir l'Allemagne dont la conduite me paraîtrait assurée si ces vastes pays et surtout la Prusse se trouvaient entre V. M. et votre armée.

Je n'ai pas eu le temps de réfléchir profondément sur une question aussi importante. Mais je me livre à mon opinion de premier mouvement et comme par une sorte de pressentiment. Dans l'état où se trouve l'armée de S. M., sa présence peut être la seule force réelle et plus probablement encore la seule force d'opinion qui lui reste. Je ne la considérerais pas sans effroi abandonnée à elle-même. V. M., conservant son attitude, imposera à la Prusse et peut forcer l'Autriche à de véritables efforts. Mais cette dernière question, Sire, il ne faut pas se le dissimuler, ne sera pas seulement une question de sentiment ou de politique ; il s'y mêlera une question d'argent.

Votre Majesté ne m'a point envoyé d'instructions pour le prince Schwarzenberg. La lettre ci-jointe du général Reynier lui fera connaître où l'armée alliée se trouvait. Mes efforts constants pour presser le prince Schwarzenberg d'aller en avant auront peut-être réussi, mais trop tard. Il convenait qu'il fût pré-

venu. Je viens de lui écrire. Je n'ai pas osé émettre une opinion positive sur ce qu'il devait faire dans la circonstance actuelle; mais je n'ai pu m'empêcher de lui donner à comprendre qu'il pourrait être utile qu'il s'approchât du haut Niémen pour couvrir le flanc droit de l'armée et être en mesure d'opérer avec elle. S'il le fait et si j'ai eu tort de lui inspirer cette détermination, un contre-ordre de Votre Majesté peut toujours arriver à temps.

Le général Reynier pencherait pour une invasion en Volhynie. Le succès en serait certain et cette province offrirait des ressources nouvelles lorsque celles de la Lithuanie s'épuisent. Mais ce serait peut-être éloigner beaucoup une portion devenue précieuse des moyens dont S. M. dispose et ne convient-il pas d'ailleurs, pour des motifs trop apparents, que l'armée autrichienne soit dans votre main et sous votre action immédiate?

Je me suis hâté d'avertir M. le duc de Tarente de ce qui se passe, afin qu'il soit prévenu à tout événement.

On ne sait rien ici. Nous faisons bonne contenance et tout est calme.

Je persuaderai demain aux ministres et agents étrangers de partir pour Varsovie. Je leur dirai que je dois m'y rendre et que s'ils diffèrent de partir jusqu'à l'arrivée du quartier général, ils en auront difficilement les moyens. Les ministres de Prusse et d'Amérique sont un peu indisposés.

34. *Rapport du lieutenant Canitz.*

Le 8 décembre (cf. Häusser. IV, p. 14) le lieutenant de Canitz, envoyé par Yorck à Vilna, revint au quartier général. Il était allé informer le ministre de Prusse, le général de Krusemark, de la mésintelligence qui régnait entre Yorck et Macdonald et recueillir des renseignements sur l'état de la Grande Armée. Les nouvelles qu'il rapporta excitèrent la plus vive surprise : la Grande Armée n'existait plus; il en avait vu les lamentables débris. Voici un extrait de son rapport sur ce qu'il nomme un prodigieux événement, *ungeheure Angelegenheit.*

L'histoire pour laquelle on m'a envoyé ne me paraît plus qu'une chose-accessoire et insignifiante. Voir mourir des gens fait à peine autant d'impression dans cette marche triomphale de la mort que n'en fait ordinairement l'aspect d'un homme ivre dans une foire de Pologne. De pareilles scènes étaient devenues supportables à tous, depuis qu'ils avaient quitté Moscou. Mais quelqu'un qui, comme moi, tout d'un coup, entrait dans cette marche affreuse, ne pouvait, à la vue de cette immense misère, qu'éprouver un profond frisson, un frisson d'horreur. L'Europe et, avant tous les peuples, la Prusse, reconnaîtra avec joie dans la catastrophe de cette armée l'aurore d'un temps meilleur; mais la nature humaine frémit devant ce spectacle, bien que ce soient nos ennemis les plus odieux qui succombent. Ce n'était pas un défilé d'armée; ce n'était pas même la fuite d'une armée vaincue; c'était une troupe de créatures

plus ou moins délaissées, désespérées, que rien n'unissait plus et ne tenait plus ensemble[1].

1. Aussi, concluait Canitz (Droysen, *Yorck*. I, p. 310), sous peu il sera très indifférent au général Yorck, que Macdonald et l'empereur Napoléon soient contents de lui ou non.

35. *De Zembin à Vilna.*

Dans ce morceau de ses *Mémoires*, Brandt[1] raconte les suprêmes instants de la retraite, et que de douloureux et terribles épisodes! Quelle description saisissante, terminée par de justes réflexions !

Nous atteignîmes assez tard Zembin où nous trouvâmes une foule de feux de bivouac. Il faisait froid, très froid. Çà et là, autour des feux, gisaient des morts. Après un court repos, mais qui nous réconforta grandement, nous nous remîmes en marche. « Si le flot des traîneurs arrive, disions-nous, nous sommes perdus; alors, marchons vite en avant! » Notre petite colonne se tenait bien ensemble ; mais à chaque halte quelques gens manquaient. Vers la pointe du jour le froid s'accrut. Dans l'obscurité nous rencontrâmes une file de caissons à poudre vidés naguère et qui portaient des blessés ; de plusieurs voitures s'échappèrent les prières les plus déchirantes : des blessés nous suppliaient de leur donner la mort!

C'est ainsi que notre misère allait en avant. A tout moment on se heurtait à des morts et à des mourants, à des officiers et à des soldats qui étaient restés assis sur le chemin, épuisés de fatigue, et qui paraissaient attendre la mort. Le soleil, d'un rouge de sang, se leva; le froid était incroyable. Nous fîmes halte près d'un village, en un endroit où brû-

1. Voir dans notre tome II, p. 34, 162, 181, d'autres morceaux de Brandt.

laient des feux de bivouac. Autour de ces feux se groupaient des vivants et des morts. Nous nous logeâmes aussi bien que possible et nous recueillîmes l'héritage de ceux qui s'étaient retirés de la scène de la vie, à ce qu'il semblait, en sommeillant. Pour ma part, je m'emparai d'un pot, j'y fis fondre de la neige où je mis quelques croûtes que j'avais dans la poche, et j'obtins ainsi une panade que chacun de nous savoura.

Mais pendant que nous étions campés là, pendant que nous laissions passer devant nous nos compagnons de destin, vinrent aussi des soldats de la division. Ils nous racontèrent que la division était entièrement dissoute, que les colonels Kosinowski et Fondzielski étaient morts, que les chefs de bataillon Mieroslawski, Schick, presque tous les officiers étaient morts ou blessés et qu'on avait formé quelques petits détachements qui accompagnaient les drapeaux du régiment. On peut s'imaginer combien nous fûmes frappés par cette nouvelle.

Après une halte de plus d'une heure qui fut consacrée aux plus graves réflexions, nous nous remîmes en marche et près de trente heures après notre départ, nous atteignîmes Plechtchenissi. En cet espace de temps nous avions fait trente et quelques verstes, c'est-à-dire environ cinq milles allemands. Nous trouvâmes là, dans une sorte de ferme, des hommes malades, blessés et morts, qui gisaient pêle-mêle, et nous dûmes nous contenter d'un endroit en dehors du bâtiment; mais de grands feux nous dédommagèrent de l'abri qui nous manquait. Nous apprîmes qu'en ce lieu même le maréchal Oudinot, blessé à la Bérésina, avait été attaqué la nuit avec son escorte qui ne comptait que cinquante hommes, qu'il avait été formellement assiégé, qu'il avait été enfin délivré par les troupes de Davout qui passaient sur cette route. Mais le combat avait duré plusieurs heures et Oudinot lui-

même avait dû faire usage de ses pistolets. Les portes et les fenêtres portaient encore les traces de balles nombreuses.

On résolut de rester là une partie de la nuit, et on s'arrangea du mieux qu'on put. Pendant que des soldats rôtissaient de la viande de cheval en petites tranches et que d'autres faisaient cuire de minces galettes avec de la farine d'avoine qu'ils avaient rapportée du village, nous cherchions à trouver le sommeil. Mais les effrayantes images que nous avions vues nous avaient causé une telle agitation, que le sommeil nous fuyait. Il y avait des soldats qui, même pour dormir, ne déposaient pas leur sac et qui ne goûtaient quelque repos que par intervalles en s'asseyant sur des blocs de bois.

Vers une heure de la nuit nous partîmes par un froid cruel dans la direction de Molodetchno. Nous suivions la lueur des feux de bivouac que nous trouvions à chaque coin de forêt, à chaque village. Des cadavres d'hommes et de chevaux qui gisaient partout marquaient le chemin qu'éclairait suffisamment un ciel tout scintillant d'étoiles. Notre colonne diminuait toujours. Des officiers disparaissaient sans qu'on le remarquât, sans qu'on sût où ils étaient restés. Le froid augmentait constamment. De temps en temps nous faisions halte à quelques feux de bivouac; mais il nous semblait être parmi des morts; personne ne bougeait; parfois un malheureux levait la tête, jetait sur nous un regard vitreux et se recouchait, sans doute pour ne plus se lever. Ce qui rendit la marche de cette nuit surtout désagréable, ce fut le vent glacial qui nous fouettait le visage. Vers 8 heures du matin nous aperçûmes un clocher. « C'est Molodetchno », criâmes-nous presque tout d'une voix. Mais qu'on imagine notre étonnement lorsque nous apprîmes à notre arrivée que c'était seulement Iliya et que nous n'avions pas encore fait

la moitié du chemin pour arriver à Molodetchno.

Iliya toutefois n'était pas entièrement abandonné par les habitants, et les troupes qui marchaient devant nous l'avaient à peu près évacué. Nous trouvâmes un abri dans quelques maisons et nous fûmes garantis pour quelque temps contre les effets du froid qui semblait s'aggraver d'heure en heure. Nous nous étions saisis de toute une ferme et nos devanciers nous avaient préparé une chambre chaude et une bonne litière. Seulement, chose étrange, personne ne pouvait dormir. Chacun de nous avait une sorte d'excitation fébrile, et je l'attribuerais volontiers à un vague sentiment, à une crainte confuse : une fois endormi, peut-être ne se réveillerait-on plus, comme on le voyait par mille exemples.

Pourtant, plus on s'attardait à Iliya, plus on se sentait à l'aise, et on résolut d'y rester tout le jour, d'y attendre des nouvelles. De la soupe, un peu de bouillie de sarrasin, un grand pot de grain bouilli, tout cela sans sel, et quelques tranches de viande de cheval rôtie sur des charbons formèrent un repas qui nous parut superbe. On profita de l'occasion pour faire sécher une bonne fois tout ce qu'on avait autour du cou, de la tête et des jambes. Ce fut le cas pour la grande écharpe que j'avais acquise à Borissov et que j'avais nouée autour de la tête de telle façon qu'elle me couvrait tout le visage à l'exception des yeux et montait, par derrière, jusqu'à plus de la moitié du shako. La transpiration l'avait rendue si raide qu'on eut réellement de la peine à la remettre tant soit peu en état. Nous ne regardâmes pas nos blessures. Nous ne pensions qu'à sécher les bandages et les compresses.

Un soldat qui avait découvert un morceau de peau me l'apporta et j'en enveloppai mon pied. Le jour s'écoula ainsi; puis vint le soir, vint minuit, une heure peut-être; tous avaient plus ou moins dormi.

Il fallait partir, et quelques-uns de nos gens ne voulaient pas se lever. Un voltigeur, entre autres, de mon ancienne compagnie, un excellent soldat, et qui m'était très dévoué, refusait d'aller plus loin : « Ah! capitaine, répondait-il à mes exhortations, laissez-moi donc mourir ici, nous sommes tous voués à la mort, et deux jours de plus ou de moins ne font rien à l'affaire. » L'homme n'était pas gravement blessé, il avait reçu un coup de feu à travers le bras; ce doit être une sorte d'apathie qui soudain le saisit. Ni nos conseils, ni nos prières ne purent le déterminer à venir avec nous; il resta en arrière et sans doute il est mort là.

Nous partîmes par un froid glacial et à peine supportable. Le long du chemin nous trouvions toujours une foule de bivouacs. Un détachement y relevait l'autre, et celui qui suivait dépassait le précédent en misère et en détresse. Partout sur la route et dans les bivouacs gisaient des morts, la plupart dépouillés de leurs vêtements, quelques-uns portant encore le fabuleux costume qui les protégeait contre les frimas.

Au bout de quelques heures de marche notre troupe commença à se disjoindre; la tête ne pouvait naturellement atteindre la queue, car s'arrêter — à moins de s'arrêter à un feu de bivouac — c'était la mort. Pourtant nous nous arrêtâmes dans un village à un feu près de s'éteindre. Nous nous reposâmes là plus d'une heure, puis une heure encore, et les absents ne paraissaient pas. De guerre lasse, nous nous remîmes en marche. Une rivière, qui malgré le froid extraordinaire n'était pas entièrement gelée et qui avait même débordé sur les chemins, nous attarda un peu. Mais, après avoir longtemps cheminé, nous aperçûmes enfin Molodetchno.

Nous espérions quelque adoucissement parce que nous avions atteint la grande route qui commence là. Et c'est en effet ce qui advint, quoique le froid

infini et qui toujours faisait des progrès, fût la cause principale de nos souffrances. Il régnait dans ce village une espèce d'ordre, et on y voyait beaucoup de soldats armés et qui avaient bonne mine. Les maisons n'étaient pas toutes abandonnées ni aussi incroyablement encombrées que dans d'autres localités. Nous nous logeâmes dans quelques-unes sur la route de Smorgoni et nous pûmes être contents de notre choix. Des gens que nous avions envoyés chercher du pain nous amenèrent un soldat de Darmstadt qui nous vendit une assez grosse miche. Le prix était énorme : deux napoléons d'or, et je remarquai que c'était un prix de juif. Le bon guerrier se fâcha et nous eûmes fort à faire pour le rapaiser. Mais que faire avec le pain? Il ne suffisait pas pour nous tous, et ceux qui l'avaient payé refusaient de le garder pour eux seuls. Il fut décidé qu'on en ferait une soupe. Je ne sais pas où l'on prit du lard et du sel ; en tout cas, on eut bientôt une soupe qui avait un très bon goût et qui suffit à notre petite colonne.

Ce fut à Molodetchno que des gens de la division vinrent grossir notre troupe et nous donner des nouvelles de la bataille de la Bérésina. Ils racontèrent que la fortune avait longtemps balancé, qu'enfin ils avaient réussi à rejeter les Russes dans une forêt, mais que ceux-ci avaient reçu des renforts, repris l'offensive et refoulé les nôtres qui s'étaient mis en désordre; qu'il s'était engagé un nouveau combat et une sorte de mêlée; que tout à coup des cuirassiers français avaient paru et chargé la masse, le sabre en main; qu'à cette occasion plusieurs des nôtres, et notamment le colonel Kosinowski qui portait une pelisse verte, avaient été sabrés ; puis qu'on avait de nouveau poursuivi les Russes; que la lutte avait duré jusqu'au soir; qu'on avait plus tard entendu parler de retraite; qu'on s'était groupé ici et là ; mais qu'une grande partie des officiers avaient été tués ou

blessés; qu'on était resté sans ordres; qu'on avait dû alors se rendre près de la garde impériale; que là, on s'était de nouveau rallié en ne formant plus qu'une poignée; que, ne recevant plus de vivres, et personne ne se souciant plus d'eux, les survivants avaient, pour ne pas succomber, cherché isolément leur salut.

Molodetchno est la propriété du comte Oginski et son château devint célèbre par le séjour de dix-huit heures qu'y fit Napoléon et par le 29e bulletin qui est daté de là. On quitta ce village le lendemain de très bonne heure et continua sa route sur Smorgoni. Décrire notre marche, c'est répéter les scènes des jours précédents. On se reposait quand on était fatigué; on bivouaquait parce qu'on ne pouvait trouver d'abri; on vivait de gruau, de blé qu'on avait fait tremper et de viande de cheval. En chemin, nous fûmes surpris par un ouragan de neige qui dépassa toute idée — heureusement il ne dura avec violence que quelques heures; néanmoins notre petite colonne fut, par là, entièrement dispersée.

Je me souviens d'un bivouac d'alors qui me remplit d'horreur même aujourd'hui. Dans le voisinage d'un village tout rempli de soldats, nous aperçûmes quelques feux qui brûlaient encore assez bien; autour d'eux ne gisaient que plusieurs morts. Nous étions très fatigués; il était tard, et nous résolûmes de faire halte en cet endroit. On écarta les morts, les vivants prirent place, et on s'arrangea autant que possible. Une haie élevée contre laquelle s'était accumulée la neige, nous protégeait contre la bise. Beaucoup de passants nous enviaient ce bel emplacement, beaucoup s'arrêtaient un instant, d'autres cherchaient à s'établir auprès de nous. Peu à peu la fatigue conquit ses droits, quelques-uns s'endormirent, d'autres poursuivirent leurs rêves, les plus vigoureux apportèrent du bois pour entretenir le feu. Mais il neigeait toujours; lorsqu'on avait chauffé un côté, on essayait de

chauffer l'autre; si l'on avait un pied chaud, on approchait, lorsqu'on était assez heureux pour pouvoir le faire, l'autre pied de la flamme; on ne pouvait penser à un repos certain. Puis, vint le jour et l'on se prépara à partir. 13 hommes de notre petite troupe, tous blessés, manquèrent à l'appel. Mon cœur faillit se briser de douleur. Nous dûmes passer devant la haie qui nous avait garantis du vent pendant la nuit. Qu'on s'imagine notre étonnement quand nous vîmes que cette prétendue haie était un amas de cadavres que nos prédécesseurs au bivouac avaient entassés les les uns sur les autres et qui semblait former une muraille de neige. C'étaient des gens de tous pays, Français, Suisses, Italiens, Polonais, Allemands, reconnaissables chacun à leur uniforme. La plupart avaient les mains largement étendues, comme des gens qui veulent s'allonger. « Voyez, capitaine, me dit un soldat, ils tendent les mains vers nous; ah! ne craignez pas, nous vous suivrons bientôt! » Cette affreuse image m'a longtemps poursuivi et elle me parut plus effroyable que toutes les scènes de bataille les plus sanglantes où des passions poussent l'homme et où il ne succombe pas sans secours à son destin.

Nous devions bientôt rencontrer une autre image encore plus terrible. Nous vîmes un village dont les maisons étaient brûlées en grande partie, et il y avait dans les ruines quelques hommes à demi-consumés par le feu. Mais au bout du village, dans un grand édifice incendié, lui aussi, quel spectacle s'offrit à nous! Une foule incroyable d'hommes morts et grillés! C'était un vrai champ de crânes et, au loin, l'odeur du roussi empestait l'air. Les scènes de Saragosse et de la tuilerie de Smolensk se présentèrent à mes yeux : je n'ai rien vu de plus épouvantable.

Le jour où nous approchions de Smorgoni, je fus témoin d'un acte que je n'ai jamais pu m'expliquer. Nous vîmes peut-être à un mille de l'endroit, une

grande voiture, une sorte de carrosse, auquel on avait improvisé un siège de devant, arriver avec assez de rapidité à travers la masse des fugitifs. Il était précédé d'un cavalier qui portait une redingote verte et qui n'avait pris d'autre précaution contre un froid indicible que de s'envelopper les oreilles d'un fichu. Je ne sais pas ce qui advint; soudain je le vis tirer l'épée et allonger un coup à un homme qui était sur le chemin et qui chancela et tomba à la renverse. La voiture passa aussitôt. On dit plus tard que c'était la voiture de l'Empereur, que le cavalier était un officier d'ordonnance et que, sans doute, le soldat qui reçut cette correction avait proféré un mot inconvenant.

Au soleil couchant, nous atteignîmes Smorgoni et prîmes la direction d'Ochmiana sans tarder. Nous fûmes réellement très bien à Smorgoni. C'était le premier endroit où on put avoir quelque chose pour de l'argent. Nous y trouvâmes aussi des troupes qui étaient bien en ordre. Nous achetâmes du pain à un prix qui ne fut pas excessif, ainsi que du riz et un peu de café à une vieille juive qui ne semblait se séparer de ses denrées qu'avec un serrement de cœur. C'était le premier café que je buvais depuis plusieurs mois et il me réconforta grandement, bien qu'il n'y eût ni sucre ni lait

La jeunesse et la légèreté d'humeur nous firent un instant oublier ce que nous avions souffert et ce que nous aurions sans doute à souffrir encore. Et vraiment, lorsque je considère que nous avons, relativement, plus souffert que les milliers et milliers d'hommes bien portants qui, sans armes, accompagnaient l'armée, qui s'étendaient à droite et à gauche, s'installaient chez l'habitant et pillaient partout les magasins, eh bien je comprends très clairement que ce ne fut pas le dénuement, ce ne fut pas le froid qui ruina l'armée. Ce fut tout autre chose.

Les Français ont au siège de Mayence, au passage du Splügen et dans la campagne de 1807, souffert, proportion gardée, tout autant qu'en 1812. Le désordre, le manque de discipline, l'envie de piller passèrent le Niémen avec nous, grandirent chaque jour en Russie, atteignirent leur point culminant à Moscou et avaient ruiné l'armée avant même que ne fussent survenus et le froid et la faim. Les seuls qu'il faut plaindre, ce sont les malheureux qui restèrent blessés sur le champ de bataille ou qui ne purent suivre l'armée. Mais dans la masse des 40 à 50.000 hommes désarmés qui accompagnèrent l'armée, la quarantième ou la cinquantième partie à peine n'était pas en état de porter un fusil.

Au soir, sur le tard, un juif nous apprit qu'il avait vu l'Empereur. Depuis la Bérésina nous ne savions rien de lui — huit jours, huit jours brefs, qui avaient décidé de l'existence d'un pouvoir qui, naguère, s'étendait de Madrid à Moscou. — Un soldat nous dit aussi que Napoléon était là. Nous résolûmes donc de passer là tranquillement la nuit, de nous reposer à fond pour pouvoir atteindre Ochmiana dans la journée du lendemain.

Mais nous partîmes plus tard que nous l'avions décidé, la marche fut plus lente et le nombre des morts qui gisaient sur la route augmentait; beaucoup étaient gelés, ils avaient encore leurs armes : jeunes gens, bien habillés, mais auxquels on avait enlevé les manteaux, les souliers et les sacs. Enfin de fausses nouvelles — on disait que les Cosaques étaient devant nous — produisirent des haltes et des arrêts. Bref, nous fîmes à peine la moitié du chemin et nous finîmes par nous établir dans un bivouac à peine abandonné.

La nuit que nous y passâmes fut terrible. J'avais le pied enflé et je sentais sous les bras une piqûre et une brûlure qui augmentaient la difficulté de marcher

avec des béquilles. Mais le hasard voulut que j'eusse, pour me coucher, une place sur laquelle un feu s'était éteint peu de temps auparavant; je ne dus donc pas me coucher dans la neige; les soldats entretinrent un grand feu durant toute la nuit; enfin, je pus me reposer, et tout cela exerça sur moi une si bienfaisante influence que je repris la marche, le jour suivant, avec plus de courage et d'ardeur.

Nous arrivâmes vers 11 heures, dans le flot des fuyards, à Ochmiana. Peu avant d'entrer dans la ville, nous rencontrâmes un convoi de vivres, escorté par un jeune officier mecklembourgeois qui, comme je l'appris plus tard, était un lieutenant de Rudloff, mort plus tard général prussien. Il fit mine d'abord de défendre ses traîneaux, mais en vain. La foule s'approchait, se serrait, bientôt il fut si bien cerné que ni lui ni ses hommes ne pouvaient bouger. Soudain, d'un seul coup, tout le monde se jeta sur les sacs qui étaient remplis de très beaux biscuits. Moi-même, dans la neige, j'en ramassai quelques-uns et je puis bien dire qu'ils m'ont prolongé et sauvé la vie jusqu'à Vilna.

Arrivés à Ochmiana, nous suivîmes notre vieille tactique et prîmes aussitôt le chemin de Miedniki, mais cette fois avec moins de bonheur. La ville était occupée par une foule de militaires. Les maraudeurs s'étaient nichés partout. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous nous logeâmes dans une sorte de pavillon qui avait l'air aussi glacial que toute la contrée et qui manquait de cheminées. On alluma néanmoins de grands feux; on fit, avec du fumier qu'on couvrit d'un peu de paille, une litière pour quelque vingt hommes; on acheta à Ochmiana, pas très cher, du pain à des soldats; on avait du biscuit; le repas fut ainsi tout à fait passable. Nous étions cinquante environ au passage de la Goina; avec le temps, notre nombre avait grossi, et nous avions été

près de soixante-dix ; puis, peu à peu, le chiffre s'était réduit à vingt-neuf sans qu'on pût exactement indiquer pourquoi tel et tel étaient restés en arrière.

On partit le lendemain de très bonne heure. Il faisait un froid cruel. Nous dûmes, à moitié chemin, faire halte auprès d'un bivouac. Toute la route était couverte de cadavres. On voyait les gens aller d'abord d'un pas incertain ; puis ils commençaient à chanceler comme des hommes ivres; enfin ils tombaient à la renverse, et ils étaient perdus. Ce qu'il y avait de plus repoussant à voir, c'était les orteils; souvent ils n'avaient déjà plus de chair, car habituellement on ôtait leurs chaussures aux morts, avant même qu'ils fussent refroidis. On enlevait pareillement les manteaux, — quelques-uns en avaient mis deux ou trois — ou bien on les déchirait pour s'envelopper de leurs lambeaux les pieds et la tête.

Un fait singulier, c'est que, malgré la longueur du chemin et la rigueur persistante de l'hiver, peu de gens avaient assez d'adresse et de sens pratique pour se garantir du froid, bien qu'ils en eussent les moyens. Une paysanne quelconque leur en aurait remontré. Au lieu de s'envelopper la nuque, le visage et les oreilles, ils avaient entortillé leurs pieds dans une foule de chiffons et de linges qui rendaient la marche plus difficile; ils avaient des fichus sur la poitrine au lieu de s'en servir pour protéger leurs oreilles et leur nez contre la gelée. Même maladresse aux bivouacs, et, par suite, il ne faut pas s'étonner qu'une quantité d'hommes soient morts de froid, tandis que d'autres qui n'étaient pas autrement vêtus ou nourris, ont échappé.

Au bout d'une heure et demie nous nous remîmes en route. Mais la dernière partie du chemin fut infiniment pénible. J'avais une douleur terrible aux épaules, et il me semblait souvent que ma chemise se collait à moi. Depuis Borissov je n'avais pas ôté

mon habit ni changé de linge : je n'en avais pas d'autre. Je portais sur un mince gilet mon habit, sur cet habit une légère redingote d'uniforme, sur cette redingote la pelisse que j'avais achetée. Mon pied droit, chaussé d'une botte qui n'était guère forte, était dans d'excellentes conditions, bien que je ne l'aie jamais enveloppé qu'au bivouac dans un morceau de fourrure que, pendant la marche, je nouai autour du genou. Mais mon pied gauche qui n'avait pas été pansé depuis le 28 novembre était enflé, et je l'avais garni de fourrure ; la souffrance qu'il me causait était une suite naturelle des efforts que j'avais faits.

Nous n'arrivâmes que tard à Miedniki. L'endroit était plein de traînards. Nous dûmes bivouaquer dans un jardin où les maisons voisines nous offrirent un abri contre le vent qui, à vrai dire, ne soufflait pas fort. Par bonheur, un grand nombre de haies encore intactes et qui furent aussitôt déclarées de bonne prise, nous donnèrent un combustible suffisant ; des feuilles sèches nous promettaient un bon couchage, et notre joie fut complète lorsque des soldats nous apportèrent quelques bottes de paille. Onze d'entre nous étaient encore dispos et ils apprêtèrent tout avec adresse et promptitude ; nous vîmes bientôt la fumée de notre cuisine, et une heure ne s'était pas écoulée qu'assis autour du pot, nous goûtions notre panade dont les biscuits d'Ochmiana avaient fourni la matière. Seul, le froid, réellement incroyable — trente degrés ! — éveillait nos inquiétudes et nos craintes. Mais le feu avait une si belle flamme, le bois était en telle abondance ! Il ne nous restait rien que le souci du lendemain. Pendant que, sur la route, le tumulte ne cessait de croître, pendant que passaient pêle-mêle les fuyards, armés ou désarmés, nous, nous nous couchâmes à l'écart.

Nous avions toutefois nos peines et nos douleurs.

Je ne pouvais que difficilement les supporter. De même Gorszynski et les autres. Zelinski n'avait pas dit un mot depuis Smorgoni, il regardait le feu d'un œil fixe, il avait tous nos maux et, en outre, il manquait de tabac; cela l'accablait plus qu'une douleur physique. Karpisz, écrasé par le chagrin et la souffrance, était dans un état de délire. Plusieurs autres blessés ne se trouvaient pas en meilleure position. Enfin, au milieu de leurs tristes réflexions, quelques-uns de nous s'endormirent. Ceux qui étaient bien portants veillèrent, à tour de rôle, sur notre groupe qui, si petit qu'il fût, contenait en lui tant de misère. En plein air, par trente degrés de froid, sans vêtements suffisants, sans vivres, pleins de vermine, exposés à chaque moment aux attaques de l'ennemi, entourés d'une canaille rapace, privés de secours, blessés, à peine en état de se traîner : c'était vraiment une dure épreuve! « Encore huit heures jusqu'à Vilna, dis-je à Zelinski, atteindrons-nous le but? » Il secoua la tête d'un air de doute.

Un des soutiens les plus courageux, les plus fermes de notre petite colonne, un sergent de la 2e compagnie de voltigeurs, Wasilenka, homme robuste, était allé encore avant dans la soirée à Ochmiana et il avait déniché du schnaps et quelques pommes de terre. « Si l'on n'avait pas perdu entièrement la tête, dit soudain Wasilenka, on pourrait avoir bien des choses; toutes les caves de pommes de terre sont pleines. Mais il n'y a plus rien à faire des Français. Ce ne sont plus les Français d'autrefois; un bonnet de Cosaque met tout sens dessus dessous; c'est une vraie honte. Et l'Empereur lui-même vient de s'enfuir! » Je demandai à notre ami ce qu'il voulait dire par là. « Eh bien, répondit-il, l'Empereur est parti avec ses maréchaux et il nous laisse seuls dans le malheur! » — « Mais d'où sais-tu cela? Comment peux-tu raconter pareille chose? » — « Monsieur,

tous les Français en parlent dans la ville et ils pestent là contre. » Je me consolai, en assurant que l'Empereur nous avait simplement devancés à Vilna pour veiller à nos besoins les plus nécessaires. « Allons donc, répliqua Wasilenka, il a remis le commandement en chef à Murat. » Je restai incrédule et mes amis partagèrent mon opinion. Dans la nuit nous entendîmes une vive fusillade et de grands cris : ce qui, au matin, nous fut expliqué par une surprise des Cosaques ; ils avaient sur nos derrières assailli une grosse troupe de traînards qu'ils avaient ou sabrés ou emmenés prisonniers.

Le froid qui dépassait toute idée ne nous laissait pas beaucoup reposer. Longtemps avant le jour nous étions sur pied. Ce fut une matinée de désolation, comme toujours. Bois, maisons, champs, tout était couvert d'une neige dont l'éclat éblouissait le regard. Le soleil semblait un globe enflammé, mais sans chaleur. Des millions de flocons de neige flottaient dans l'atmosphère, étincelaient comme des diamants et augmentaient la douleur qui piquait nos yeux.

D'abord, je ne pouvais pas marcher : ma douleur sous les épaules était trop vive ; je sentais que tout, en cet endroit de mon corps, devait être écorché. Je marchai pourtant. Beaucoup d'hommes étaient déjà en mouvement, car tous avaient hâte d'atteindre le terme prétendu de nos souffrances. Ils semblaient courir à l'envi, et le froid, l'incroyable froid, poussait aussi à marcher vite. Il y eut ce jour-là plus de morts que d'ordinaire, et nous passions devant ces malheureux sans un mouvement de pitié comme si tout sentiment humain se fût éteint dans l'âme de ceux qui vivaient encore. On marchait en silence ; presque personne ne disait mot ; si parfois l'on parlait, c'était pour s'écrier : « Infortuné, que ne suis-je à ta place ! » ou bien l'on entendait les mourants soupirer et gémir.

Il était peut-être 9 heures et on avait fait la moitié de la route. Après une halte nécessaire et qui ne fut mesurée qu'au besoin, on reprit rapidement la marche en avant. Vers 3 heures on approcha de Vilna. Il y avait dix heures qu'on cheminait et l'épuisement était incroyable. Le froid restait intolérable, et j'appris plus tard qu'il avait atteint 29 degrés. Mais qu'on se représente notre étonnement lorsque, devant la ville, des gens en armes nous défendirent d'entrer parce qu'on ne voulait admettre que des troupes réglées. On avait pensé aux excès de Smolensk et d'Orcha et on désirait, ici du moins, sauver du pillage les magasins. La colonne s'arrêta devant la porte. Quiconque se risquait à s'y mêler ne pouvait plus se dégager et se retirer. Le soleil commençait à décliner et le froid ne cessait pas d'augmenter. A toute minute grossissait la foule. Des mourants, des morts se joignaient aux vivants. Nous résolûmes de faire le tour de la ville et d'y pénétrer par un autre côté. Au bout d'une demi-heure à peine, et sans nul obstacle, nous arrivions dans les rues. Elles étaient pleines de bagages, de soldats et d'habitants. Où se tourner? Chez qui chercher secours? Par bonheur, nous nous souvînmes qu'à l'aller nos officiers avaient trouvé un aimable accueil chez un sieur Malczewski, proche parent de notre colonel[1]. Rien de plus naturel que de recourir à lui et de lui demander asile. Mais qu'on imagine notre joie et notre ravissement quand, à notre arrivée chez lui,

1. Le chef d'escadron à l'état-major général Malczewski avait été nommé colonel du 2e régiment de la Vistule le 22 avril 1812 en remplacement de Chlusowicz qui passait major au 2e régiment de chevau-légers de la garde impériale — et Ney qui vit ce colonel Malczewski à Königsberg le 26 décembre le jugeait plein de zèle et d'intelligence. — Quant à son parent Malczewski, de Vilna, qui fit si bon accueil aux officiers du régiment, c'était sans doute le notaire Malczewski que Napoléon avait nommé, le 1er juillet, membre du conseil municipal de Vilna.

nous trouvâmes le colonel lui-même, le quartier-maître et beaucoup d'autres officiers connus et inconnus qui tous étaient les hôtes de M. Malczewski. Même le lieutenant Gordon, qui commandait notre dépôt à Thorn, se trouvait là : il était accouru à la nouvelle de la bataille de Borodino avec les gros bagages; le gouverneur l'avait retenu et lui, ainsi que tout notre avoir, était, de la sorte, impliqué dans la catastrophe.

Mon fidèle domestique Maciejowski et le brave Wasilenka me portèrent en haut de l'escalier et jusque sur un lit dans une chambre qui, malheureusement, était froide. Mais mon vieil ami Gordon, mon camarade d'hôpital à Teruel, me fit donner un matelas, m'aida à me déshabiller, m'enveloppa d'une couverture chaude. J'étais à demi-mort, à peine maître de mes sens. Gordon me donna une chemise; mon domestique s'empara de mes habits pour les purger de toute vermine en les secouant au-dessus du feu et, après quelques tasses de bière chaude mêlée de gingembre et sous ma chaude couverture, je recouvrai bientôt assez de forces pour entendre ce qu'on racontait et ce qu'on me demandait. Un médecin juif examina et pansa mes blessures, trouva mes épaules très enflammées et me prescrivit un onguent qui fit un excellent effet. Au soir, je tombai dans un sommeil semblable à la mort, mais qui fut interrompu par les scènes les plus bizarres : pas un des affreux épisodes des quinze derniers jours qui, d'une façon ou d'une autre, ne me revînt en tête.

Lavé, purifié, passablement fortifié, ragaillardi surtout par quelques tasses de bière chaude (car il n'y avait pas de café), je pus le matin assister au conseil que rassembla le colonel. Il était resté le seul des chefs du régiment. On ne savait rien du sort de Claparéde, mais on avait appris que Murat, Eugène, Berthier, Davout, Oudinot, Victor et nombre

de généraux étaient dans la ville, le colonel avait parlé avec Berthier, et il était revenu plus perplexe. Les fugitifs inondaient Vilna; ils pillaient les magasins. Notre colonel envoya des officiers et des soldats avec ordre de rallier tous ceux des nôtres qu'ils trouveraient, et ils ramenèrent en effet près de soixante hommes dont plusieurs officiers. Les drapeaux du 3e régiment que le colonel avait rapportés de la Bérésina furent confiés à la garde spéciale de trois officiers et placés sur un petit et léger traîneau attelé de deux chevaux rapides. On laissa dans la ville et on logea dans notre maison ceux de nous qui étaient gravement blessés. Un officier et vingt hommes furent détachés pour recevoir les vivres. Berthier avait donné à notre colonel, qui jadis avait servi dans son état-major, une traite de trente mille francs sur le payeur général; elle fut heureusement payée et la moitié de l'argent, répartie entre les officiers, les sous-officiers et les soldats. Notre dépôt fournit des souliers, des manteaux, des bonnets, des chemises et des bas de laine. En un mot, rien ne manqua de ce qui était nécessaire. En même temps les fusils furent mis en état et des cartouches distribuées.

Le 9, au soir, le bruit se répandit que les Cosaques occupaient Vilna, et, en effet, on entendit tirer. Le tapage, le désordre dans les rues était terrible et je crois qu'un assaut, passablement mené, et appuyé de quelques obus, aurait chassé de la ville roi, vice-roi et maréchaux. De Murat au plus jeune officier, tout le monde avait perdu la tête, bien qu'aucun d'eux n'aurait manqué de courage pour aller au-devant de la mort. La situation était devenue plus forte que les hommes, et Napoléon qui, par sa marche en avant, avait désorganisé et ruiné l'armée avant même qu'elle en vînt aux mains avec l'ennemi, portait seul la faute de tout le mal qui, comme un

inguérissable chancre, s'était étendu avec une incroyable rapidité jusqu'à ce qu'il eût finalement détruit les parties les plus nobles de l'organisme. L'orgueil, comme a dit Marmont, avait chez Bonaparte remplacé les éclairs du génie.

Aux premiers coups, le colonel avait couru chez Murat pour recevoir des ordres. Il l'avait trouvé au faubourg de Kovno où il délibérait avec Berthier, Eugène et autres. « Il n'y a pas de moyens de résister ; il faut continuer la retraite ; on donnera l'ordre à l'armée de se mettre en mouvement ; tâchons d'abord de gagner le Niémen, et puis nous verrons. » Ce fut avec cette nouvelle désespérée que revint le colonel. Elle nous frappa tous, comme un coup de tonnerre. On fit aussitôt les préparatifs du départ. Le colonel hésitait à nous emmener, nous, les blessés. Pourrions-nous supporter le voyage? « Rester ici, lui dis-je, c'est la mort certaine » et, avec assurance, je me mis en chemin. Il n'y eut guère qu'une vingtaine de nos gens qui restèrent.

Le soir était superbe. Il faisait clair comme en plein jour. Les étoiles brillaient, plus radieuses que jamais, sur notre misère. Le froid était toujours au-dessus de toute croyance et d'autant plus sensible que, depuis quarante-huit heures, nous en avions presque perdu l'habitude. A travers un enchevêtrement inouï de voitures et de bagages nous atteignîmes heureusement la porte et la route qui, aussi loin que s'étendait le regard, était couverte de voitures et de bagages. Il y avait aussi peu d'ordre que d'ordinaire. Hommes armés ou désarmés, canons, traîneaux, véhicules, tout était pêle-mêle. Nous eûmes une peine extrême à rester ensemble. Après une marche d'une heure environ, la colonne s'arrêta soudain et nous vîmes devant nous une véritable mer d'hommes. Plusieurs d'entre nous allèrent aux nouvelles et nous rapportèrent que la première voiture n'avait pu mon-

ter une colline à cause du verglas, que d'autres voitures avaient essayé de tourner le passage difficile et que bientôt, sur une longue étendue et jusqu'à la forêt s'était formée une barricade de chariots, quelque chose d'absolument inextricable. Ce fut là que demeura ce qui restait encore de l'artillerie française, que demeura une incroyable quantité de bagages, une foule de blessés et la caisse militaire qui aurait, dit-on, contenu douze millions de francs, et les trophées, et les drapeaux russes qu'on avait conservés jusqu'à Vilna. Ce fut une vraie Bérésina, sauf qu'ici la brutalité, la bestialité des vauriens et des pillards éclata davantage. Le pis pour nous fut que notre petite colonne fut entièrement dispersée. Finalement les capitaines Gurlicki et Wandorf avec deux soldats, chargés d'escorter les drapeaux, Gorszynski et moi, nous fûmes tout seuls. « Nous allons biaiser à gauche, dit Gorszynski, et essayer de tourner la colline. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. On détela les chevaux pour sortir plus facilement de la cohue. Gurlicki, homme aux formes athlétiques, et Wandorf, petit, mais très robuste, s'attelèrent au traîneau, pendant que les soldats menaient les chevaux et que nous suivions à pied. D'abord, tout alla très bien. Il y avait, à gauche, une route où s'était engagée une colonne avec beaucoup de voitures : le corps de Poniatowski dirigé sur Varsovie. Mais nous avions, à notre départ de Vilna, reçu pour instruction de marcher sur Thorn, et nous devions, en conséquence, passer par Kovno. Nous nous tînmes donc à droite, et nous vînmes tomber bientôt dans des buissons et sur des hauteurs qui nous rendaient le passage incroyablement difficile. Gorszynski et moi, nous étions plus qu'épuisés, et, de peur de geler, nous n'osions prendre place sur le traîneau. Les forces de nos camarades ne suffisaient plus à nous soutenir. Ce fut dans cette triste perspective que nous atteignîmes la

route. Le jour allait poindre. Subitement, derrière nous, nous entendons des coups de fusil. Une masse d'hommes désordonnée, horriblement confuse, se précipite en avant; tous crient *Cosaques! Cosaques!* Nous sommes séparés de nos amis. Gorszynski et moi restons seuls. Puis les coups de feu cessent, le calme se fait, et j'entends des Français dire qu'on n'a eu sans doute qu'une fausse alerte, qu'on a voulu produire du désordre pour achever de piller le trésor ou pour se ravir le butin les uns aux autres. J'appris en effet, plus tard, qu'on avait pillé le trésor et commis cent horreurs, et un vieil et honnête Français, caporal de grenadiers, qui avait le bras en écharpe, me tenait ce langage : « La cause de nos désastres, c'est le grand nombre de lâches et d'infâmes qui déshonorent l'armée; cette canaille sans armes compte plus de gens que toute l'armée d'Italie avait jadis de baïonnettes ; j'ai fait en 1799 la campagne d'Helvétie et je vous assure que les troupes étaient alors plus mal loties que maintenant. » Au même moment, un malheureux tombait sur le sol, et il palpitait encore qu'on le fouillait déjà et le déshabillait, et on avait laissé à Vilna des milliers de manteaux, d'habits et de chaussures! « Tenez, ajouta le caporal, les voilà, ces infâmes dont je parlais! » Comme lui pensaient et sentaient une foule d'entre nous, et pourtant l'on n'avait pu rétablir l'ordre.

Nous avions déjà fait un bon bout de chemin, lorsque les forces abandonnèrent Gorszynski. « Capitaine, me dit-il, je n'en peux plus. » Nous nous assîmes sur un petit tertre d'où l'on voyait au loin. La file des fugitifs, comme un serpent aux couleurs grises, s'étendait à travers la plaine couverte de neige. Ils passaient devant nous, sans compassion aucune, comme nous-mêmes étions passés devant des millions d'infortunés. Derrière nous, à l'horizon, du côté de Vilna, de temps en temps, nous entendions

le tonnerre du canon. La foule commençait à s'éclaircir et les groupes de traîneurs devenaient plus rares. « Je vais, dit Gorszynski, au-devant de mon destin, je ne puis marcher davantage. » — « Eh bien, lui répondis-je, quoi qu'il arrive, je reste avec vous; après tout, je ne pourrai, au plus, marcher encore qu'une heure durant; mieux vaut demeurer ensemble. » Mais je ne puis nier qu'un sentiment d'amertume se glissait en moi : nous avions fait plus de 850 verstes depuis Moscou, et maintenant, si près du but, après nous être vus peu d'heures auparavant entourés de nos camarades et de nos amis, être livrés soudain à la mort! C'était dur.

Cependant, toute notre attention était tournée vers les troupes qui formaient sur la route de Vilna une sorte d'arrière-garde; sitôt qu'elles auraient passé, notre sort serait décidé, et, sans dire un mot, nous fixions sur elles nos regards. Tout à coup, nous vîmes, à ce qu'il nous semble, deux cavaliers qui, à travers champs et à une distance longue encore, couraient vers le chemin. « Ce sont des Cosaques, dit Gorszynski, et nous saurons bientôt où nous en sommes. » Plus les deux cavaliers s'approchaient, plus nous doutions de leur nature; il y avait bien deux chevaux, mais les hommes disparaissaient, et il semblait que ce fût un traîneau qui, au grand galop, se dirigeait vers la route. Qu'on imagine notre joie et notre surprise quand nous reconnûmes sur le traîneau assez chargé et attelé de deux chevaux alertes et bien nourris un soldat du régiment, un soldat qu'au camp devant Moscou j'avais fait rudement châtier. Sitôt qu'il nous vit, il s'arrêta. « Au nom du ciel, dit-il, que faites-vous ici? Montez-vite. Nous n'avons pas une minute à perdre. Dans un quart d'heure, les Cosaques sont ici. » Il sauta à bas du traîneau, nous chargea, et, en avant, et grand train! Bientôt nous rattrapons la queue des traîneurs, nous arrivons au

gros de la troupe, et notre automédon s'écarte du chemin avec une extrême adresse, sans cesser de le longer et en trottant toujours. Nous nous remettons à peine de notre étonnement. « C'est le doigt de Dieu », répète mon ami, et tous deux, nous avons les larmes aux yeux en pensant à notre sauvetage qui tient du miracle.

Nous atteignons la tête de la colonne; notre cocher commence à aller plus lentement et nous donne un gros morceau de pain et une bouteille de bon schnaps. A 11 heures, nous arrivons à Evé. Ce petit endroit est tout plein de gens. « Capitaine, dit notre sauveur, nous ne pouvons rester ici parmi les Français et les Italiens; ils nous tueraient pour prendre notre traîneau et nos bêtes; nous ne pouvons passer la nuit que chez les nôtres. » Nous allons plus loin avec la même lenteur. Mais quel ample dédommagement nous avons bientôt de nos heures de peine et d'angoisse! A la dernière maison du village bivouaque toute notre colonne. On imagine l'allégresse des camarades. Je donne huit napoléons à mon sauveur qui me cède chevaux et traîneau à condition pourtant de rester avec moi. Tout le monde veut acheter le traîneau, mais j'en suis déjà maître, et le marchandage cesse.

Dans la journée notre colonne s'augmente; nous comptons une foule d'officiers et près de 60 à 70 hommes armés qui pourraient déjà soutenir un combat contre ces Cosaques qui rôdent partout. Mais le jour ne doit pas finir sans ennui. Après un souper vraiment délicieux nous nous sommes endormis; soudain retentit le cri *au feu* et les flammes jaillissent d'une maison de derrière. Des Suisses avaient choisi là leur campement et le grand feu qu'ils avaient allumé gagna la maison même. Nos gens réussirent, en unissant leurs efforts, à la démolir et ainsi maîtrisèrent le feu. Mais c'en était fait du repos dont nous avions si grand besoin.

Le lendemain de bonne heure on se mit en marche. Gorszynski, moi et un sergent gravement blessé montèrent dans le traîneau qui portait, en outre, le reste des vivres destinés aux officiers. En approchant de Chichmori, nous vîmes la foule accourir au-devant de nous en criant : *Les Cosaques! Les Cosaques!* Notre petit détachement poursuivit sa route sans rencontrer d'ennemi, et fit une halte de quelques heures. Il marchait si vite que nous devions souvent aller au petit trot pour le suivre. On atteignit ainsi Roumchicki avant la nuit. Là aussi on parlait de Cosaques et nous aperçûmes vers le soir plusieurs cavaliers qui nous côtoyaient; pour se mettre en sûreté, on plaça des sentinelles.

On délibéra beaucoup s'il fallait passer là le Niémen, laisser Kovno de côté et nous jeter sur la route de Varsovie. Le colonel rejeta absolument cet avis. Il voulait, comme il en avait reçu l'ordre exprès, marcher par Kovno et Königsberg pour se rendre au dépôt général qui lui était assigné. Nous cherchâmes à lui prouver que nous arriverions bien mieux à notre but en prenant la diagonale. Mais cet homme, d'ordinaire si doux, nous apostropha durement et dit d'un ton brusque : « Je vous laisse libres de prendre ce chemin ; mais j'exécuterai mes ordres. »

Le lendemain, à Kovno, la garnison était sous les armes. Il y avait de l'ordre dans cette place. Une tête de pont récemment construite et quelques autres retranchements indiquaient qu'on avait bien reconnu l'importance de l'endroit. Le commandant, homme très intelligent[1], voulait nous loger; mais lorsque notre colonel lui eut décrit l'état de l'armée, il se contenta de nous faire distribuer d'abondantes rations et, après un repos de plusieurs heures, nous

1. Antoine-Joseph Bertrand. Cf. plus loin, lettres de Berthier à Napoléon (lettre VI, 16 décembre).

continuâmes notre route. Hélas! à notre départ la ville offrait déjà une complète image du désordre; partout on abattait des maisons; on s'attaquait même aux magasins; on traînait dans la rue des tonneaux de liqueurs fortes et, pour en avoir plus vite le contenu, on les défonçait.

Nous passâmes la nuit dans un petit bâtiment sur la route de Vilkovichki. Nous avions fait de Moscou à Kovno 969 verstes ou 140 milles allemands. Les 95 verstes de Vilna au Niémen qui peuvent bien compter pour 18 milles allemands, avaient été parcourues en une nuit et trois jours. Quand nous vîmes le dernier poteau indicateur à Kovno, plus d'un d'entre nous s'écria : « Maudite Russie! »

C'est le désordre, c'est l'indiscipline et le dérèglement qui ont causé la ruine de l'armée. Bien avant que le froid ou le manque de vivres eût commencé, il y avait des milliers de soldats désarmés qui vagabondaient autour des bagages et de la file infinie des chariots. Il fallait prendre la courageuse résolution de se débarrasser de tout le train, à l'exception des voitures régimentaires; il fallait l'abandonner dès la Desna ou, au plus tard, sur la Nara, et plutôt détruire les ponts; il fallait lancer alors l'énergique proclamation qui ne fut publiée que plus tard à Orcha et à Bobr et faire en même temps fusiller à la tête des corps deux douzaines d'hommes sans armes, et à cette condition on aurait à temps opposé une digue à ce désordre. Mais comment pouvait-on compter mettre de l'ordre dans cette longue suite de traîneurs qui s'étendait sur plusieurs milles?

J'ajoute que de hauts officiers avaient, au détriment de la discipline, des équipages et des bagages et que, pour les escorter et les conduire, ils avaient tiré des soldats des rangs.

Jusqu'à Smolensk il n'y a pas eu, à vrai dire, de motif suffisant pour que se produise le désordre. A

Pultusk, à Ostrolenka, à Eylau, il avait fait beaucoup plus froid, et on n'avait pas vu alors un homme sans armes. Les vivres ne manquaient pas non plus à un tel point. A Viasma, à Smolensk, à Orcha, où commandaient les généraux Teste, Charpentier et Jomini, beaucoup d'approvisionnements tombèrent dans les mains des Russes.

La chose la plus indispensable, c'étaient quelques jours de repos, et on ne les eut pas.

Après Krasnoï on ne pouvait plus penser à mettre de l'ordre dans la marche. Il y avait 30 à 40.000 hommes sans armes — et beaucoup d'entre eux n'étaient ni infirmes ni débiles — qui, semblables aux enfants qui s'abandonnent à toutes les impressions, paraissaient avoir perdu la raison.

Mais les officiers supérieurs raisonnaient-ils? Personne n'avait eu l'idée d'une campagne d'hiver. Napoléon, dans un de ses bulletins de Moscou, vantait la belle température et la comparait à celle qui règne en octobre à Fontainebleau aux voyages de la cour. Or, en Russie, au mois d'octobre, on va souvent en traîneau; mais le beau temps extraordinaire de 1812 avait inspiré aux Français une telle sécurité qu'il fallut la première gelée, au 27 octobre, pour les éveiller, les tirer de leur vertige, et le 6 novembre, lorsque tomba la première neige, c'en fut fait de l'armée.

Les vieux officiers disaient qu'ils n'étaient pas mieux lotis en 1806 dans les landes, les marécages et les bois de la Narew, et ils affirmaient qu'à Pultusk, à Golymin, à Soldau ils avaient eu à combattre les mêmes difficultés; que les corps de Davout, de Lannes et de Ney ne comptaient plus en Prusse que la moitié des combattants; que le corps d'Augereau avait perdu les deux tiers de ses hommes; qu'on avait supporté le froid, la faim et des fatigues de toute sorte; mais qu'on n'avait pas vu de soldats

sans armes; que, s'il y en avait eu, ils redoutaient l'armée et restaient sur les derrières. Mais voilà : les jeunes soldats n'étaient plus rompus à la fatigue et les généraux, les officiers de l'état-major n'avaient plus l'habitude de partager la fatigue des soldats. En 1807, dans le corps de Davout, ceux qui, sans motifs suffisants, n'avaient pas assisté à la bataille d'Eylau, subirent, dit-on, le lendemain, sur le champ de bataille encore arrosé de sang, la peine de la savate.

Le corps de Poniatowski, grâce au meilleur soin qu'il eut de ses chevaux, put arriver à Smolensk avec tous ses canons, et si ce corps n'avait pas fait de si grosses pertes dans les deux combats de Vinkovo et de Taroutino, il aurait été en état, avec la Légion de la Vistule et la division Dombrowski, d'offrir environ 10.000 hommes de bonnes troupes avec une nombreuse artillerie.

Tout le monde croyait avoir fait son devoir en donnant des ordres ou en se battant avec bravoure lorsque la nécessité l'exigeait.

Un grand malheur, en outre, fut que personne ne pensa à trouver un mode de distribution des vivres. A Smolensk, à Orcha, à Vilna, à Kovno, on eut à supporter la faim et la misère, et les magasins étaient pleins... jusqu'à ce que le soldat les eût pillés. Si l'on avait disposé au bord de la route, sous la surveillance d'une garde, le pain, le biscuit, le gruau, l'avoine et l'eau-de-vie et si, à mesure que les troupes arrivaient, on leur avait distribué tout cela, il y en aurait eu suffisamment pour tous. Viasma, Dorogobouje, Doubrovna, Tolotchin offraient assez de ressources pour nourrir 6 à 8.000 hommes.

Une autre faute fut, au lieu de faire marcher l'armée ensemble ou à de petites distances qui permissent aux corps de se soutenir les uns les autres, de les séparer par plusieurs marches et de leur or-

donner ensuite de faire l'impossible. C'est ce qui amena les défaites partielles. Le manque d'unité dans le commandement augmenta encore le malheur; on le vit manifestement au combat de Krasnoï qui causa tant de préjudice aux corps isolés.

Napoléon lui-même semblait ne pas avoir très bien compris sa situation. Ne dit-il pas pourtant que les premières qualités du soldat sont la constance et la discipline, et que la valeur n'est que la seconde? Ne dit-il pas que toute armée qui débute, résiste difficilement aux premières épreuves de la guerre et que, si elle a un long trajet à faire, elle diminue en proportion des distances à parcourir? Cette dernière phrase, il l'a vue se vérifier dans sa propre armée qui s'était si bien battue. Qu'un seul Français de la Grande Armée ait pu échapper, ce fut la faute des Russes. Selon les suppositions humaines et d'après ce qui arrivait chaque jour dans cette armée, elle devait trouver son tombeau sur les rives de la Bérésina.

36. *Berthier au prince Eugène.*

Lettres de Berthier au prince Eugène, du 1er au 12 décembre. Le vice-roi se rend à Iliya ; il fait une grande marche sur Molodetchno où il est le 2 et le 3 ; il couche à Markovo le 4 ; il est le 5 à Smorgoni, le 8 à Vilna, le 12 à Kovno.

I

Plechtchennitsi, 1er décembre 1812, 2 heures du matin.

L'intention de l'Empereur est que V. A. continue son mouvement ce matin avec son corps d'armée pour aller coucher aujourd'hui à Iliya si elle n'y trouve pas d'inconvénient et si la journée n'est pas trop forte.

Je donne l'ordre au duc d'Abrantès d'aller coucher à une lieue environ entre Iliya et Staghenki et au prince d'Eckmühl d'aller coucher à Staghenki ; ce qui est également subordonné aux circonstances. Le quartier impérial sera vraisemblablement ce soir au château de Staïki. Je prie Votre Altesse de m'envoyer un officier pour me faire connaître où elle s'arrêtera ce soir.

II

Staïki, 1er décembre 1812, 6 heures du soir.

L'Empereur suppose que Votre Altesse couche ce soir à Iliya ou près de cette ville. L'intention de Sa Majesté est que Votre Altesse porte demain à 6 heures du matin pour s'approcher le plus qu'elle pourra de

Molodetchno. Elle compte que votre cavalerie y sera de bonne heure et qu'elle aura communiqué avec l'adjudant commandant d'Albignac qui a reçu l'ordre d'envoyer les estafettes au-devant de l'Empereur avec une forte escorte.

Je donne l'ordre au duc d'Abrantès de suivre votre mouvement ainsi qu'au prince d'Eckmühl, en s'échelonnant à distance. Il faut faire le plus de chemin possible et surtout se désencombrer des bagages. Le quartier impérial sera vraisemblablement à deux ou trois lieues au delà d'Iliya. Sa Majesté tâchera d'aller coucher à Sélitché qui est à mi-chemin entre Iliya et Molodetchno.

III

Staïki, 2 décembre 1812, 1 heure 1/2 du matin.

Je reçois à l'instant la lettre par laquelle V. A. me fait connaître son arrivée à Iliya. Sa Majesté approuve que vous fassiez une grande marche sur Molodetchno. Envoyez un exprès au général de Wrède qui est à Dokchitsy pour lui donner l'ordre de se rapprocher le plus promptement possible de Vileïka. Ecrivez à l'adjudant commandant d'Albignac d'envoyer au devant de l'Empereur les estafettes avec une forte escorte.

IV

Staïki, 2 décembre 1812, 1 heure 1/2 du matin.

L'Empereur ordonne que vous envoyiez un officier polonais à Dolghinov et à Dokchitsy à la rencontre du général de Wrède pour lui faire connaître qu'hier, 1er décembre, le général Wittgenstein était à Plechtchennitsi, que le 3 nous serons à Molodetchno, qu'on lui a déjà envoyé plusieurs fois l'ordre de se rendre sur Vileïka afin de se trouver sur notre gauche.

Aussitôt que Votre Altesse aura communiqué avec

l'adjudant commandant d'Albignac, l'Empereur désire que vous lui fassiez connaître la situation des troupes qu'a cet adjudant commandant et que vous lui donniez l'ordre de nous faire passer sous une forte escorte les vingt estafettes qu'il doit avoir avec lui. Vous lui recommanderez de mettre des troupes à toutes les postes pour que les maraudeurs ne les désorganisent pas et que le service des estafettes et des communications puisse être rapide avec Vilna et Paris.

L'Empereur désire également que V. A. fasse connaître si l'on pourrait s'arrêter un instant sur la ligne de la Vilia qui revient sur Viazin et Radochkovitchi, si l'adjudant commandant d'Albignae a avec lui des convois de vivres ; on sait qu'il y en a en route de Vilna.

Pendant ces jours de repos on ferait filer les blessés, les hommes à pied de cavalerie et les bagages inutiles de l'armée ; mais tout cela doit être subordonné à la possibilité d'avoir des vivres.

L'Empereur me charge de demander à Votre Altesse combien de monde elle a rallié et si elle a rétabli un commencement d'organisation dans ses régiments.

Je vous envoie un ordre pour le général Hogendorp, gouverneur général de la Lithuanie, et un pour le général Bourcier[1]. Je prie Votre Altesse d'expédier un officier en poste pour les leur porter. Vous lui ordonnerez de faire la plus grande diligence.

V

Sélitché, 2 décembre 1812, 7 heures du soir.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur votre lettre datée en route de Molodetchno le 2. L'intention de

1. C'était l'ordre de partir sur-le-champ en poste pour se rendre de Vilna à Molodetchno.

l'Empereur est que V. A. envoie une bonne avant-garde sur la route de Minsk, afin de savoir ce qui se passe de ce côté et si l'on a des nouvelles de l'ennemi. L'Empereur espère ce soir, arrivé à Molodetchno, y trouver ses estafettes.

S. M. ordonne que V. A. dirige sur Vilna l'escorte que fourniront les troupes de l'adjudant commandant d'Albignac, ses gros bagages, le trésor, toutes les voitures ou charettes qui portent des blessés ou malades.

V. A. donnera également l'ordre au duc d'Abrantès de réunir et de partir avec tous les hommes de cavalerie démontés pour se diriger par journée d'étape, par la route la plus directe, de Molodetchno sur Meretch, sans passer par Vilna.

Quant aux Polonais, l'Empereur ordonne que vous les fassiez partir également de Molodetchno pour se diriger directement sur Olitta, sans passer par Vilna.

Envoyer des agents à Minsk pour avoir des nouvelles.

En résumé, débarrassez-vous sur Vilna des bagages et des blessés, et sur le dépôt de Meretch, de tous les hommes démontés, enfin sur Olitta de tous les Polonais.

Vous cantonnerez vos troupes dans les environs de Molodetchno. Le prince d'Eckmühl y cantonnera aussi les siennes afin de se rallier et de prendre un moment de repos.

Ci-joint les ordres du duc d'Abrantès.

VI

Molodetchno, 4 décembre 1812, 1 heure du matin.

L'Empereur ordonne que Votre Altesse se mette en marche à 6 heures du matin avec son corps d'armée pour se rendre par Markovo au delà de Bie-

nitsa sur la route de Smorgoni et d'y prendre position.

Le prince d'Eckmühl suivra le mouvement de Votre Altesse.

L'Empereur, avec sa garde, partira à 8 heures du matin pour porter son quartier général à Bienitsa.

Le général de Wrède doit avoir envoyé de Vileïka à Zakoviski 40.000 rations d'eau-de-vie et quelques subsistances. L'intention de l'Empereur est que vous envoyiez à l'avance un officier et un détachement pour faire conduire ces objets à Bienitsa pour être distribués à l'armée et à la garde. Votre Altesse sentira combien il est important de ne pas laisser perdre ces ressources. Zakoviski est sur l'ancienne route de Molodetchno à Smorgoni.

VII

Molodetchno, 4 décembre 1812, 4 heures du matin.

L'intention de l'Empereur est que vous quittiez la ville avec le général Latour-Maubourg et sa cavalerie et avec votre corps d'armée aussitôt que la tête du corps de M. le maréchal duc d'Elchingen sera arrivée ici. Vous ferez six lieues sur la route de Smorgoni et vous irez coucher à Markovo. Vous marcherez après le prince d'Eckmühl qui partira à 7 heures du matin pour Markovo. L'Empereur, avec sa garde, partira d'ici à 8 heures du matin pour porter son quartier général à Bienitsa.

VIII

Bienitza, 4 décembre 1812, 10 heures du soir.

Ordre de se mettre en marche de Markovo à 8 heures 1/2 du matin pour se diriger sur Smorgoni,

en suivant le mouvement du corps du prince d'Eckmühl.

IX

Miedniki, 7 décembre 1812, 7 heures du soir.

L'intention de Sa Majesté est que vous preniez position demain 8 avec votre corps d'armée à Roukoni où s'arrêtera aussi le prince d'Eckmühl. L'arrière-garde, commandée par le duc de Bellune, a l'ordre de s'arrêter à Miedniki. Votre Altesse pourra se mettre en marche au jour. Le général de Wrède se trouvera demain à Slob-Choumska.

X

Vilna, 8 décembre 1812, 8 heures du soir.

Le général de Wrède couche ce soir à Slob-Choumska. Le Roi lui a envoyé l'ordre de partir avec son corps pour arriver demain à Roukoni. L'intention de Sa Majesté est que vous restiez de votre personne avec ce que vous avez pu réunir de troupes à Roukoni jusqu'à l'arrivée du général de Wrède. Je donne le même ordre au prince d'Eckmühl. Le général de Wrède, arrivé à Roukoni, se trouvera en position pour nous couvrir sur Vilna. Le maréchal duc d'Elchingen, à qui le Roi vient de confier le commandement de l'arrière-garde, fera soutenir avec la division Gratien le général de Wrède et fera garder et éclairer la route de Roudomin.

Aussitôt après l'arrivée du général de Wrède à Roukoni, Votre Altesse se mettra en marche pour se rendre à Vilna. Vous placerez vos troupes dans le couvent qui a déjà été désigné pour réunir vos hommes marchant isolément et dont il y a déjà une grande quantité.

XI

Vilna, 9 décembre 1812.

Le quartier général du Roi est ce soir à la barrière de la porte de Kovno. Sa Majesté partira à 4 heures du matin. Mon intention est que vous soyez rendu à cette heure près d'elle avec tout votre corps. Nous marcherons avec l'infanterie et la cavalerie, le prince d'Eckmühl et la garde. Le maréchal duc d'Elchingen fera la retraite et partira de Vilna le plus tard qu'il pourra.

XII

Kovno, 12 décembre 1812, 9 heures du soir.

Ordre de partir à 8 heures et demie du matin en suivant le mouvement du 1er corps.

37. *Beroldingen au roi Frédéric.*

Le 9 décembre, le colonel comte Beroldingen, envoyé militaire du Wurtemberg, envoie de Vilna au roi Frédéric le rapport suivant qui sera porté par le général major baron de Kerner (Pfister, *Rheinbund*. I, p. 159). Il décrit en quelques mots le désastre de l'armée française qui n'est plus qu'une *horde*, et une horde sans frein. On remarquera les mots que Ney lui adresse : le maréchal loue le courage des troupes de Wurtemberg et annonce qu'il est de nouveau désigné pour faire l'arrière-garde, pour résister jusqu'au bout, *bis auf den letzten Mann*.

Vilna, 9 décembre 1812.

On marche tout le jour et ce n'est que tard, dans la nuit, qu'on établit des bivouacs où il ne m'est pas possible d'écrire. Voici la première fois, ici à Vilna, que nous sommes dans une chambre; mais, comme l'ennemi se montre de nouveau aux portes et que la plus grande inquiétude règne dans la ville, il n'est pas possible de faire un rapport suivi. Le général de Kerner complétera verbalement ce que j'écris et donnera à Votre Majesté la plus exacte connaissance de la situation extrêmement triste où a été mis le corps d'armée royal par cette retraite inouïe.

Nous sommes tous profondément abattus, accablés par l'énorme perte que Votre Majesté a faite en soldats, en chevaux, en artillerie et en armes. Mais il nous reste la consolation d'avoir tout employé jusqu'au dernier moment pour sauver hommes et choses tant qu'il était possible de les sauver. Inutiles ont été

tous nos efforts; la dissolution générale de l'armée entraînait irrésistiblement la nôtre.

A l'exception d'une petite partie de la garde, ce qui reste de la Grande Armée si réduite et si fondue est arrivé ici, semblable à une horde sans frein ; sans armes, sans chefs, cette troupe court vers la frontière de l'Allemagne et ne demande pas les ordres de ses généraux ou de ses officiers qui, en grande partie, sans avoir un commandement quelconque, et, pour ainsi dire, comme s'ils étaient de simples particuliers, prennent le même chemin.

L'Empereur, dit-on, est déjà parti avant-hier d'ici pour Varsovie et Paris, et le roi de Naples a pris le commandement supérieur de l'armée. Sur son ordre, le major général Berthier a fait venir chez lui ce matin tous les généraux et officiers d'état-major qui se trouvent à Vilna pour leur donner leurs instructions ultérieures.

Tous les généraux wurtembergeois qui sont ici, étant malades, je me suis rendu chez le major général avec Son Altesse le prince Adam. Je l'ai informé exactement de notre situation et il m'a répondu que le maréchal Ney nous donnerait aujourd'hui encore les ordres nécessaires sur notre future destination. Nous nous sommes transportés sans retard chez le général Ney. Il nous a déclaré qu'il avait déjà donné au général Marchand des instructions : nous devions, tous les officiers avec la troupe qui restait encore, nous rendre sans délai à Danzig par Kovno et Königsberg. En même temps, il nous félicita d'avoir échappé à tant de dangers et de revoir bientôt notre patrie. Pour lui, il était destiné à tenir jusqu'au dernier homme, et c'était le cœur serré qu'il se séparait de si braves troupes qui avaient mérité un meilleur destin.

Il ne nous fut pas difficile de conclure des autres propos du maréchal qu'il était impossible à l'Empe-

reur Napoléon de continuer la guerre contre la Russie et que lui, Ney, croyait certainement que les débris des troupes alliées retourneraient prochainement dans leur pays. Votre Majesté en sera sans doute informée par d'autres avis et peut-être trouverons-nous, à notre arrivée à Königsberg ou à Danzig, les ordres de Votre Majesté à ce sujet.

Si l'on avait quitté Moscou quinze jours plus tôt, on aurait pu prévenir la catastrophe; mais l'ennemi a réussi à nous bercer d'espérances de paix pour exécuter un plan qu'il avait bien médité.

L'approche des avant-postes ennemis qui occupent déjà les faubourgs de Vilna m'oblige à clore mon message.

38. *Hogendorp à Napoléon.*

Le Hollandais Hogendorp, gouverneur général de la Lithuanie, donne, dans cette lettre, assez peu de détails sur l'évacuation de Vilna. Mais on voit qu'il a raison de dire dans ses *Mémoires* qu'il n'est parti qu'au dernier moment, le 10 décembre, à 9 heures du matin, lorsque les Cosaques pénétraient dans la ville.

Kovno, 12 décembre 1812.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté Impériale et Royale qu'ayant reçu les ordres de Sa Majesté le roi de Naples et de S. A. le prince major général, j'ai évacué Vilna, avant-hier, le 10 décembre, à 9 heures du matin, quand tout était sorti et que l'ennemi avait déjà pénétré sur la grande place et tourné la ville jusque sur le chemin de Kovno, où les Cosaques nous ont attaqués avec du canon sur des traîneaux. Je suis resté avec M. le maréchal duc d'Elchingen qui commandait l'arrière-garde, jusqu'à ce que tout ait dépassé les défilés, et alors je me suis rendu auprès de Sa Majesté le roi de Naples où je suis arrivé le soir à Evé, qui m'a ordonné de rester près de lui.

Beaucoup de voitures et de bagages qui s'étaient encombrés près le défilé de Ponari ont été brûlés par ordre de S. A. le prince major général. Le général Eblé a été chargé de faire sauter l'arsenal. On a fait mettre le feu aux magasins; mais, je crains, trop tard, à cause que les Cosaques pénétraient de

tous côtés en ville, et les malades ont dû être abandonnés en ville, faute de moyens de transport.

N'ayant reçu aucun ordre ni destination de la part de Votre Majesté Impériale et Royale, j'ai pensé devoir prendre ceux du roi de Naples et rester près de lui comme il me l'a ordonné, jusqu'à ce que je reçoive les ordres de Votre Majesté que je la supplie de vouloir me donner

39. *Le voyage de Napoléon.*

I

Napoléon à Ochmiana.

Dans sa *Geschichte des Regiments Herzoge zu Sachsen*, p. 136-137, le chirurgien Geissler raconte qu'il vit Napoléon arriver le 5 décembre au soir et tel était l'enthousiasme que l'Empereur inspirait encore aux soldats qu'on eut du mal à empêcher les troupes allemandes de la division Loison de lui faire une ovation.

Le 5 décembre au soir Napoléon arrivait du quartier général de Smorgoni — à une journée de marche d'Ochmiana — après avoir remis au roi de Naples le commandement en chef de l'armée. Il était près de 10 heures du soir lorsqu'il arriva à Ochmiana, accompagné d'un détachement de cavalerie polonaise. Il était dans une voiture de voyage drapée de fourrure et tirée par six petits chevaux lithuaniens ; Caulaincourt, duc de Vicence, à côté de lui ; sur le siège, le mamelouk Roustam et l'interprète polonais, le capitaine de la garde Wonsowicz. Dans un traîneau suivaient le grand maréchal Duroc, duc de Frioul, et Mouton, comte de Lobau. L'Empereur portait une pelisse verte garnie de brandebourgs d'or et un bonnet de même espèce. Il avait l'air grave et semblait en très bonne santé. Depuis que nous l'avions vu de près à Gotha en 1807, à Erfurt et à Weimar en 1808, et, en dernier lieu, à Donauwörth en 1809, son visage n'avait pas du tout changé. Nous considérions ce

puissant mortel à la distance de quelques pas — car, par hasard, il avait fait arrêter devant notre quartier — et avec la plus grande attention. Les généraux Gratien[1] et Vivier, avec les colonels des régiments, s'étaient mis en demi-cercle à la portière de la voiture. On parla du grand froid et de la surprise qui venait d'avoir lieu[2] et qui parut affecter désagréablement l'Empereur : il croyait peut-être que l'ennemi connaissait déjà son départ.

La personnalité de cet homme extraordinaire, la plus attachante de l'époque moderne, ses traits marqués de l'empreinte de la plus grandiose originalité, ses puissantes actions qui avaient remué son temps et son monde, nous entraînaient à une involontaire admiration. La voix que nous entendions à l'instant même, n'était-ce pas la voix dont le moindre accent résonnait dans toute l'Europe, déclarait des guerres, décidait des batailles, déterminait le destin des empires, élevait ou détruisait la gloire de tant et tant d'hommes?

Lorsque la nouvelle de son arrivée se répandit parmi les troupes, elles voulurent manifester, et malgré le froid rigoureux et les autres conditions défavorables, comme les troupes d'Oudinot et de Victor à Borissov, le saluer par l'habituel cri de joie ; mais, à cause de son incognito, de telles acclamations furent réprimées.

II

Napoléon et son escorte polonaise.

Quelques instants après son entretien avec les généraux Gratien et Vivier, Napoléon s'éloigne d'Och-

1. Gratien remplaçait Loison qui n'était pas encore arrivé ; cf. tome I, p. 218.

2. La surprise tentée par le partisan Seslavine, qui, à la tombée de la nuit, était soudain entré dans Ochmiana avec des canons sur traîneaux.

miána; mais il craint une attaque des Cosaques et il fait appel au dévouement de son escorte polonaise et de son interprète et officier d'ordonnance Wonsowicz. La scène (cf. les *Episodes* de Bourgoing, p. 232) est très dramatique.

NAPOLÉON (à Wonsowicz)

Les lanciers polonais sont-ils prêts?

WONSOWICZ

Oui, Sire; ils étaient tous là avant votre arrivée.

NAPOLÉON

Qu'ils montent à cheval. Il faut disposer l'escorte autour des voitures. Nous allons partir sur-le-champ. La nuit est suffisamment obscure pour que les Russes ne nous voient pas. D'ailleurs il faut toujours compter sur la fortune, sur le bonheur; sans cela, on n'arrive jamais à rien. (A l'officier qui commande les lanciers). Combien de lanciers marcheront avec vous?

L'OFFICIER

Sire, nous sommes cent.

NAPOLÉON

Eh bien, si nous sommes attaqués, les Polonais sont braves! Nous saurons bien nous défendre. (Il monte en voiture et se tournant vers ceux qui l'entourent). Je compte sur vous. Marchons! Observez bien à droite et à gauche de la route. (A Wonsowicz à qui il vient de remettre une paire de pistolets). Et vous, dans le cas d'un danger certain, tuez-moi plutôt que de me laisser prendre.

WONSOWICZ

Votre Majesté permet-elle que je traduise en polonaisc e que je viens d'entendre?

NAPOLÉON

Oui, faites-leur connaître ce que j'ai dit.

Wonsowicz[1] répète en polonais les mots de l'Empereur, et les lanciers, d'une voix unanime, s'écrient : « Nous nous laisserons hacher plutôt que de souffrir qu'on vous approche ! »

III

Napoléon à Varsovie.

L'envoyé prussien à Vilna, le général de Krusemark, a laissé dans ses papiers une esquisse du discours que Napoléon fit à bâtons rompus dans la soirée du 10 décembre, à Varsovie, à l'*hôtel d'Angleterre*, en présence des ministres du grand-duché. Ce discours est conforme, dans ses traits généraux, à celui que M. de Pradt prête à l'Empereur. Mais voici des choses qu'on ne trouve pas dans le livre de M. de Pradt[2].

Personne ne pouvait prévoir cette issue malheureuse d'une campagne qui avait si glorieusement commencé. J'ai commis deux fautes : l'une d'aller à Moscou, l'autre d'y avoir séjourné si longtemps. On m'en blâmera peut-être, et c'était pourtant une mesure grande et hardie; mais il est vrai que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. La postérité me jugera. Je n'ai pas manqué de vivres (il répéta cela plusieurs fois); le froid accablant est la seule cause de mes désastres. En peu de jours j'ai perdu

1. Stanislas Dunin, comte Wonsowicz, né en 1773, lieutenant dans les troupes du duché de Varsovie en 1807, aide de camp de Zayonchek (1809), lieutenant en second dans les chevau-légers de la garde (1811), capitaine (1812), chef d'escadron (1813), chef de brigade au service du gouvernement polonais en 1831, mort en 1864 à Paris.

2. Oncken, *Oesterreich und Preussen im Befreiungskriege*. I, p. 43.

36.000 chevaux. Le soldat français et le soldat allemand, comme les chevaux français et allemands, ne sont pas faits pour ce climat; ils ne résistent pas au froid ; au-dessus de sept degrés ils ne valent plus rien. Jusqu'au 6 novembre j'étais le maître de l'Europe; je ne le suis plus. Durant dix-sept jours j'ai été privé de toute communication. Je sais qu'on travaille l'Allemagne; il faut que j'aille à Paris pour veiller sur Vienne et Berlin et sur ce qui s'y passe. Mes soldats m'ont prié de quitter l'armée. Ma personne y était superflue ; l'armée n'est plus si grande que mes généraux ne puissent la conduire. Je resterai une heure à Dresde pour parler au roi et puis je voyagerai nuit et jour jusqu'à Paris; là, à minuit, je viendrai tomber comme une bombe. Le lendemain on sera stupéfait de mon retour; dans la capitale et dans toute la France on ne parlera de rien autre et on oubliera ce qui est arrivé. J'ai besoin d'argent et de bras; je vais les chercher. J'armerai, j'équiperai une nouvelle armée de 300.000 hommes, avec laquelle je me mettrai en campagne au printemps pour détruire les Russes. Je suis tout à fait content des troupes polonaises; aucunes ne les égalent en courage, en persévérance, en subordination. L'armée française, elle, n'est plus ce qu'elle était; elle a perdu toute discipline; je ne la reconnais plus. Vous pouvez, Messieurs, être assurés de ma protection; je ne vous abandonnerai jamais.

IV

Napoléon de Glogau à Haynau.

Voici une lettre du sous-lieutenant Baistrocchi qui escorta Napoléon (Nous avons traduit cette lettre de l'italien; elle a paru dans la *Revue Napoléonienne*, avril-septembre 1903, p. 301-304). On saura désormais

que l'Empereur, après avoir quitté Glogau le 12 décembre à onze heures un quart du soir, est arrivé à Polkwitz le 13 décembre, à minuit et demi, qu'il est parti de Polkwitz à une heure un quart et arrivé à Haynau à cinq heures du matin[1]. La course était précipitée, et, sur une route mauvaise et couverte de neige, elle a épuisé, crevé les chevaux. Le froid d'ailleurs semble avoir été cette nuit-là aussi intense en Prusse et en Saxe qu'en Russie. Presque tous les hommes de l'escorte — des Italiens, gardes d'honneur et dragons de la garde — ont eu un membre gelé. Un seul, le maréchal des logis de dragons, Paul Pezzina, a pu continuer la route ; au sortir de Haynau il était assis derrière le traîneau impérial, comme l'avait ordonné Napoléon, et il alla ainsi jusqu'à Dresde ; mais il perdit la jambe droite et quatre doigts du pied gauche[2].

Baistrocchi, sous-lieutenant, commandant le détachement des gardes royales d'honneur et du régiment de dragons de la garde à M. le chevalier major Palombini, commandant la colonne de marche du 2e convoi.

Glogau, le 16 décembre 1812.

Rapport.

Ayant eu le grand honneur d'escorter, la nuit du 12, notre très auguste Empereur, avec lesdits détachements et conformément à ses ordres, nous sommes partis à onze heures un quart et nous sommes arrivés à Polkwitz (distant de six lieues de Glogau) en l'espace de cinq quarts d'heure.

1. Par Bunzlau, Lauban, Görlitz, Löbau, Bautzen, Bischofswerda, il atteignit Dresde le lendemain 14 décembre à deux heures du matin.

2. Le 13 novembre 1813, Pezzina, qui avait été mis à la retraite avec une pension annuelle de 500 francs, demande du service et annonce qu'il a, en escortant l'Empereur de Glogau à Dresde, « perduto la gamba destra e quatro dita del piede sinistro. »

A peine arrivé dans cette ville, je reçus l'ordre de S. E. le duc de Vicence de faire descendre le maréchal des logis le plus ancien qui se placerait en armes derrière le traîneau de S. M. (je choisis à cet effet le maréchal des logis Pezzina) et de suivre avec le détachement jusqu'à nouvel ordre.

A une heure un quart très exactement nous sommes partis et à cinq heures juste, nous sommes arrivés à Haynau, distant de huit autres lieues de Polkwitz.

Une marche aussi précipitée, de nuit, par des routes si mauvaises, avec deux pieds de neige, nous a fait perdre beaucoup d'effets, dont je vous joins un état par détachement, et j'eus, en outre, la mauvaise fortune que beaucoup d'hommes ont perdu, qui les mains, qui les pieds, et qui les oreilles, à cause de l'excessive rigueur du froid qui, cette nuit-là, s'éleva à 18 degrés.

Je vous en envoie aussi l'état. Ces hommes, sauf un pour qui l'on a employé de prompts remèdes, sont tous entrés à l'hôpital.

Deux chevaux de la garde d'honneur sont à toute extrémité et je ne sais si je pourrai les sauver. J'eus moi-même le malheur de perdre mon meilleur cheval qui me tomba mort dans un bois, à deux lieues environ de Haynau. Cet accident m'obligea de prendre le cheval du maréchal des logis Pezzina, qui était conduit à la main, et de le monter.

La majeure partie des gardes s'est perdue dans les bois, leurs chevaux ne pouvant aller plus loin. Parmi les hommes le plus dangereusement malades se trouvent le garde Sieppi auquel on craint de devoir couper les doigts et le garde Focaccia qui devra subir l'amputation d'une oreille. J'ai dû laisser à Haynau le dragon Silveri Ier, qui a perdu par la gelée les deux mains et les deux pieds. Je vous ferai connaître, par la suite, l'état des autres ; mais je crains

qu'on ne doive leur couper à tous les membres gelés.

N'ayant plus aucun cheval en état de continuer, attendu que trois seulement, y compris celui du maréchal des logis monté par moi, étaient arrivés, le seul maréchal des logis Pezzina est parti avec Sa Majesté derrière le traîneau, comme me l'ordonna Sa Majesté elle-même.

Je n'ai que des éloges à faire de la rapidité des gardes et des dragons dans leur course à cheval et du courage avec lequel ils ont tous résisté à l'horrible froid tant que leurs chevaux ont pu aller.

J'ai l'honneur de vous assurer de mon obéissance.

BAISTROCCHI, *sous-lieutenant.*

40. *De Gumbinnen à Königsberg.*

Saint-Chamans, colonel du 7e régiment de chasseurs, blessé d'un coup de lance à l'épaule droite dans la journée du 24 octobre, durant la retraite de Polotsk sur Lepel, transporté à Minsk et de là à Vilna, puis à Kovno, puis à Gumbinnen sur territoire prussien, attrape la fièvre nerveuse, et il est près de succomber; un valet de chambre et trois chasseurs qui sont avec lui meurent; enfin, il entre en convalescence sans pouvoir toutefois sortir de son lit. Mais le 17 ou le 18 décembre, son ami le prince de Salm, chef d'escadron au 8e régiment de lanciers, entre dans sa chambre. Salm retourne en France, seul, dans un petit traîneau qu'il conduit lui-même; il avertit Saint-Chamans qu'il faut partir, que les Cosaques seront à Gumbinnen dans deux jours, et le lendemain, Saint-Chamans part dans la calèche d'un colonel suisse, le comte d'Affry. Il a décrit (*Mém.*, p. 227) le spectacle qui s'offrit à ses yeux sur la route de Gumbinnen à Königsberg. Les soldats, appuyés sur un grand bâton, avaient l'air de sortir de l'hôpital. Ils étaient décharnés et noirs de la fumée des bivouacs. Ils ne portaient ni armes ni sacs. Leur tête était entourée de peaux de mouton et leur corps couvert de haillons. Quelques-uns, la mort peinte sur la figure, s'asseyaient sur les côtés du chemin et, sans rien dire, les yeux fixes et étonnés, ils regardaient passer leurs camarades; ils avaient déjà cette morne stupidité, avant coureur de la mort, causée par le froid et la faim; s'ils n'avaient pas de temps en temps fait un

léger et inutile effort pour se relever, on les aurait pris pour des statues. Des chevaux étiques et qui tombaient à chaque moment traînaient quelques voitures particulières échappées au désastre. « Et c'était là, dit Saint-Chamans, cette belle armée française qui, six mois auparavant, défilait sur les trois ponts du Niémen ! »

41. *Les Français à Königsberg.*

Depuis le 10 décembre les Français arrivent à Königsberg, et voici sur le nombre des fugitifs dans cette ville deux rapports du président supérieur comte d'Auerswald[1].

18 décembre 1812.

Depuis deux jours sont arrivés ici, pour la plupart à pied et sur des traîneaux de paysan, dépouillés de tout, parfois sans chemise et sans bottes, même en robe de femme, et les membres gelés, 84 généraux, 106 colonels, 1.171 officiers. Les simples soldats qui traversent la province dans toutes les directions, soit seuls, soit par troupes, sont pour la plupart sans armes.

20 décembre 1812.

D'après le rapport, se trouvent encore dans la ville, 255 généraux, 669 colonels, 4.412 capitaines et lieutenants, 26.590 sous-officiers et soldats, presque tous dans un état à faire pitié. Tous les attelages de la province sont entièrement ruinés par le nombre prodigieux des charrois qui sont requis de tout côté.

1. Droysen. *Yorck*, I, p. 374-375.

42. *Propos des Français.*

On sait le mot que dit Chambarlhiac, général de brigade du génie, devant des Prussiens : « L'Empereur nous a fait croire que nous étions destinés à être les organisateurs du monde, et nous voilà des gens misérables. » Mais devant des Prussiens, il y eut des officiers qui se proclamèrent royalistes. « La foule des *bourbonnistes*, écrit un Prussien, est très grande et ils parlent assez haut ; il y a parmi eux des nobles, d'anciens gentilshommes, et ce sont les premiers qui se hâtent d'aller en France et ils parlent raisonnablement; ils tiennent fort ensemble et ils se soutiennent mutuellement. Les nouveaux parvenus, au contraire, même ceux du plus haut rang, sont isolés et ne semblent pas unis entre eux. On parle aussi du rétablissement de l'ancien gouvernement, sans lequel la paix ne peut avoir lieu, et on laisse supposer que ce parti a dans le pays le plus de partisans. » Droysen (*Yorck*, I, p. 377) à qui nous empruntons ces détails, ajoute que les sous-officiers et simples soldats des contingents de la Confédération du Rhin exprimaient sans réticence leur horreur de la domination napoléonienne et leur ardent désir de la délivrance de leur patrie. Ce qu'il y avait de remarquable, c'était la métamorphose des Polonais. Ils sont, lit-on dans un rapport de la frontière, ils sont très troublés; ils maudissent l'heure de leur existence politique; ils disent franchement : « Nous rougissons d'être Polonais, nous sommes une balle qu'on jette de main en main, et très souvent nous ne savons même pas dans la main de qui nous sommes. »

43. *Bessières à Berthier.*

Le tableau que Bessières trace à Berthier (Arch. nat. A.F. IV. 1651) est, comme il dit, effrayant. La cavalerie de la garde n'a plus que 400 hommes dont la plupart ont les pieds ou les mains gelés, et il ne reste presque plus de canonniers à cheval dans la garde. Bessières demande que sa cavalerie aille se refaire à Elbing.

[24 décembre 1812.]

Monseigneur, j'ai vu plus en détail la cavalerie de la garde qui nous reste. Elle est hors d'état de supporter aucune espèce de fatigues. Sur les 400 hommes montés qui nous restent, la plupart ont les pieds ou les mains gelés, et leur courage seul les maintient sous le drapeau.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte que le dépôt était presque nul, que nous avions perdu beaucoup d'hommes par le froid, que la plus grande partie des hommes démontés étaient restés en arrière parce qu'ils étaient gelés, qu'enfin le reste avait été pris par l'ennemi parce qu'ils n'avaient pu suivre. Je ne pense pas que nous ayons plus de 400 hommes à pied suivant la colonne, et, si le tout réuni forme une force de 1.000 hommes, ce sera tout au plus.

Le tableau que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, est tout aussi effrayant pour ce qui concerne les canonniers à cheval; il n'en reste presque plus; la plus grande partie ont péri de froid ou ont été gelés dans les journées du grand froid.

Je prie V. A. d'obtenir du Roi d'envoyer la cava-

lerie de la garde dans une ville, Elbing, où elle puisse se rallier, se refaire, travailler à remonter le peu d'hommes qui lui restent, et se mettre en mesure de former du moins un bon fonds de cadre, et être encore de quelque utilité. Mais je ne vous laisse point ignorer qu'il faudra beaucoup de temps avant qu'elle puisse se rétablir. Les hommes sont exténués ; leur âge et leurs infirmités en mettront beaucoup hors d'état de continuer leur service ; de ce nombre seront plus de 60 officiers, dont 30 au moins sont gelés.

Je prie Votre Altesse de ne pas différer de nous envoyer l'ordre que je sollicite. Je crois que c'est pour le meilleur service de S. M. Les corps auront besoin d'argent pour leurs achats. Ce sera l'objet d'une demande particulière. Les officiers ont tous perdu leurs effets et leurs chevaux, et les régiments leurs équipages.

J'aurai l'honneur de vous adresser un rapport par chaque corps lorsqu'il me sera parvenu ; je l'ai demandé très détaillé.

44. *Jérôme à Berthier.*

Jérôme n'a pas encore reçu la lettre de Napoléon, du 23 décembre, qui lui dit avec une clarté assez brutale : « Il n'existe plus rien de l'armée westphalienne à la Grande Armée ». Il n'a pas, dit-il, entendu parler de son armée depuis qu'elle a quitté Mojaïsk. Mais il se doute bien qu'il a éprouvé de grandes pertes en tout genre, et il prie Berthier de lui renvoyer tous les officiers supérieurs et notamment son directeur de l'artillerie, le général Allix, afin d'être en état de fournir des renforts à son frère, car, comme s'exprime celui-ci, tout paraît annoncer une crise pour le printemps prochain.

Cassel, 28 décembre 1812.

Mon cousin, j'envoie le chambellan comte d'Oberg, l'un de mes officiers d'ordonnance, pour prendre des renseignements sur mon armée dont je n'ai pas entendu parler depuis son départ de Mojaïsk ainsi que pour donner des secours à ceux de mes officiers, sous-officiers et soldats qui en auraient besoin, et me rapporter les détails des pertes que j'ai sans doute éprouvées.

Je désire que vous donniez l'ordre à tous les officiers supérieurs dont les corps sont en Westphalie, tels que le général Hesberg, colonel Müller, le baron de Busche-Münch, le comte de Hœne, etc., etc., de se rendre à leur corps où leur présence est nécessaire, et, comme je suppose que la plus grande partie de mon artillerie est perdue, je vous prie également de donner l'ordre au général Allix de

revenir à Cassel pour créer un nouveau matériel et former un nouveau personnel, ce général étant directeur général de l'artillerie, du génie et des ponts et chaussées et ne m'ayant suivi à l'armée que parce que l'Empereur lui avait donné le commandement de l'artillerie de l'aile droite; sans cela, je me trouverais, la campagne prochaine, hors d'état de fournir de nouveaux renforts.

Je désire, mon cousin, que vous soyez convaincu du tendre attachement que je vous porte.

45. *Berthier à Napoléon.*

Ces lettres de Berthier, du 1er au 31 décembre 1812, tirées soit des archives de la guerre, soit des archives nationales (A. F. iv. 1643) méritent d'être toutes mises ensemble et reproduites selon l'ordre chronologique. Elles forment le Journal du major général et, ainsi réunies, constituent comme ses Souvenirs et, en tout cas, les Mémoires les plus autorisés qui soient sur la retraite de l'armée française après le départ de Napoléon. Le prince de Neuchâtel écrit au courant de la plume; il n'a pas le temps de peser ses mots ni de soigner son style ni de grouper ses idées; il dit simplement ce qu'il a vu, ce qu'il sait, et, par suite, ses lettres offrent un tableau complet de la catastrophe finale. Les traits poignants y abondent, surtout dans les premières. (Cf. dans notre tome I, la note 93 intitulée : *Les derniers jours de la retraite.*)

I

Ochmiana, 7 décembre 1812, 6 heures du matin.

Sire, le froid a été excessif dans la journée du 6.

L'armée est partie de Smorgoni à sept heures du matin et est arrivée ici à quatre heures après midi. Hommes et chevaux ont considérablement souffert du froid. Il y a sur la route plusieurs raidillons qui ont retenu la marche de l'armée et qui nous feront perdre quelques voitures.

Le duc de Bellune est toujours suivi par beaucoup de cavalerie, quelques régiments d'infanterie et du canon. Son arrière-garde est réduite à 1.000 ou 1.200 combattants.

La maladie des hommes marchant isolément augmente.

Nous avons trouvé ici pour toute ressource environ 20.000 rations, tant en pain qu'en farine; 10.000 ont été données à la garde et le reste distribué au reste de l'armée.

La cavalerie qui s'est montrée ici dans la soirée du 5, a fait plusieurs hourras tant en deçà qu'au delà d'Ochmiana.

Le Roi a jugé convenable de faire partir hier 6, à dix heures du soir, pour se rendre à Vilna, le général Gratien avec environ 3.000 hommes qui lui restaient, afin d'éviter que cette troupe ne se débande comme le reste de l'armée.

Le duc d'Abrantès, malgré les ordres qu'il a reçus, s'est dirigé sur Vilna avec la cavalerie démontée, sous le prétexte que la route directe sur Meretch était coupée par la cavalerie ennemie.

Aujourd'hui 7, l'armée sera à Miedniki; l'arrière-garde à Ochmiana, le général de Wrède à Slobodka. Demain 8, l'arrière-garde sera à Miedniki et le général de Wrède à Slob-Choumska. Le Roi s'arrêtera à Roukoni où il verra comment il pourra prendre une position en avant de Vilna.

Le froid aujourd'hui est beaucoup plus fort. L'armée souffre extrêmement. Votre jeune garde a très peu de monde aux drapeaux. La vieille garde seule présente encore une masse respectable.

Le duc d'Elchingen est parti cette nuit pour Vilna où il va réunir les isolés.

J'ai ordonné l'évacuation de tous les objets qui peuvent encombrer Vilna.

Tout devient de plus en plus difficile par l'extrême rigueur de la saison. Nous ferons pour le mieux.

L'armée croit que Votre Majesté a pris les devants pour Vilna. Ce ne sera que demain 8 que je met-

trai à l'ordre le décret qui nomme le Roi votre lieutenant.

P.-S. — Que Votre Majesté soit bien persuadée du bonheur que son armée éprouvera de la savoir en France.

II

Miedniki, 7 décembre 1812, 11 heures du soir.

Sire, l'armée de Votre Majesté est partie de Smorgoni le 6, à 8 heures du matin, pour se rendre à Ochmiana.

La cavalerie ennemie qui avait trompé et surpris nos postes dans cette ville, quelques heures avant votre passage, a fait quelques hourras en deçà et au delà de la ville; ce qui n'a eu d'autre effet que la prise de quelques mauvaises voitures.

Le duc de Bellune, qui est constamment harcelé, est arrivé ce matin, de sa personne, à Ochmiana, avant notre départ de cette ville, où le Roi était resté assez tard pour donner le temps à l'artillerie de filer. Ayant demandé au duc de Bellune où était son corps, il m'a répondu qu'il était à quelques lieues. Je lui ai dit que, quand on avait l'honneur de commander l'arrière-garde de la Grande Armée, on devait être avec les hommes les plus près de l'ennemi. Il m'a opposé à cela qu'il n'avait pas 300 hommes.

Enfin, Sire, tel est l'état des choses au moment où je vous écris.

Le duc de Bellune est à Ochmiana, à la tête des isolés et des traînards, plutôt qu'à la tête d'une arrière-garde.

Le général de Wrède est à Slob-Choumska, ayant l'ennemi devant lui — dans la journée, nous avons entendu du canon de ce côté.

Le vice-roi est entre Ochmiana et Miedniki.

Le prince d'Eckmühl est ici, ainsi que votre garde.

Le duc de Bellune est suivi, c'est-à-dire attaqué tous les soirs par de la cavalerie et de l'artillerie à la position qu'il prend.

Mais, Sire, la situation pénible dans laquelle se trouve votre armée depuis quelque temps, est bien aggravée depuis deux jours. Ce matin le thermomètre était à 22 degrés. Nous avons rencontré plus de 150 hommes morts ou mourant de froid sur la route. Un tiers des chevaux existants sont morts. Presque tous les hommes du train ont disparu. Les canonniers, seuls, soutenus par l'honneur, conduisent les chevaux; mais plusieurs succombent, ne pouvant pas même tenir leur bride. Beaucoup de personnes de la maison de Votre Majesté, des généraux et officiers supérieurs, ont les pieds et les mains gelés. Dans le moment où j'écris à Votre Majesté, le thermomètre est à 24. La nuit coûtera beaucoup d'hommes et de chevaux. Les gens du pays même sont étonnés d'un froid aussi rigoureux et aussi subit. Les hommes saisis du froid sont étourdis; ils tombent avec un saignement de nez et ils succombent sans qu'on puisse les sauver. Il serait impossible au soldat de se servir de son arme. Il faut le dire à Votre Majesté, nous éprouvons et nous éprouverons encore de grandes pertes. La jeune garde est entièrement débandée. La vieille présente à peine 600 hommes réunis. La cavalerie est presque totalement débandée. L'honneur et le courage soutiennent le physique; mais, dans ce moment, tout est désuni.

Demain 8, l'arrière-garde sera à Miedniki; le général de Wrède, à Slob-Choumska; le prince d'Eckmühl et le vice-roi, à Roukoni; mais les corps d'armées ne sont représentés que par le général en chef et quelques centaines d'hommes. Votre garde à pied et à cheval sera demain à Vilna.

Malgré la rigueur du temps, l'ennemi nous harcèle avec ses Cosaques. D'après les rapports, son infanterie et sa cavalerie régulière marchent pour se porter sur Vilna par différentes directions.

Les 23 degrés de froid que nous éprouvons ce soir portent nos soldats à une espèce d'ivresse qui les rend incapables d'agir.

Le Roi se rend demain de bonne heure à Vilna pour avoir des nouvelles de l'ennemi et aviser aux moyens de tirer le meilleur parti possible de la circonstance pénible où nous nous trouvons. Mais, dans tous les cas, votre armée fera plus qu'aucune autre ne ferait en pareille circonstance.

Centurioni, l'un de vos pages, a été ramené presque mort et gelé. Le major d'Haugéranville, de même[1]. M. d'Arenberg a eu les mains gelées[2]. Le général Rapp a eu la presque totalité de la figure gelée. Trois de vos muletiers viennent d'être trouvés morts de froid.

Telles sont, Sire, les vérités qui nous sont connues jusqu'à ce moment. Si le froid continue d'être aussi rigoureux, nous ferons encore de nouvelles pertes. Vingt des chevaux qui conduisent le trésor sont morts cette nuit; nous avons enlevé les chevaux des particuliers et j'espère qu'il pourra arriver à Vilna. J'ai fait brûler toutes les voitures des trophées, excepté une seule, portant ce qu'il y avait de plus précieux.

III

Vilna, 9 décembre 1812, 5 heures du matin.

Sire, la nuit du 7 au 8 et la journée du 8 ont encore été plus fatales à l'armée que les précédentes, par l'excessive rigueur du froid.

1. D'Avrange d'Haugéranville qui devait être promu, le 27 février 1813, général de brigade.

2. Voir sur lui nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, II, p. 252-253.

Au moment où le Roi partait de Miedniki avec votre garde pour se rendre à Vilna, le duc de Bellune y est arrivé de sa personne, en déclarant qu'il n'avait plus d'arrière-garde, vu que son monde l'avait quitté et qu'une grande partie était morte de froid, et qu'il avait été forcé d'abandonner son artillerie, ses chevaux ayant péri.

Le Roi a ordonné à ce qui reste du 1er et du 4e corps de tenir ferme à Roukoni; mais ce que ces deux corps ont pu rassembler ne monte pas à 400 hommes.

Le général comte de Wrède qui était à Slobodka s'est retiré successivement en marchant à hauteur du corps d'arrière-garde illusoire du duc de Bellune; il s'est porté à Slob-Choumska et à Kéna. Ce matin, il prend position à Roukoni pour y relever les 4 à 500 hommes du 1er et du 4e corps, avec ordre de tenir pour faire l'arrière-garde. Ce général mande que de 8.000 hommes qu'il avait, il ne lui en reste que 2.000. Il demande à être relevé. Mais il lui a été prescrit de tenir à la position de Roukoni.

Le Roi a mis le général de Wrède aux ordres du duc d'Elchingen qui, à dater d'aujourd'hui, se charge de l'arrière-garde; il soutiendra le général de Wrède avec la division Loison qui est déjà très affaiblie.

Une grande partie de l'artillerie est compromise par la mortalité des chevaux et parce que beaucoup de canonniers et de soldats du train ont les pieds et les mains gelés.

Une voiture du trésor a été pillée par les traîneurs ; on n'a pu sauver que 12.000 francs.

On fait tout ce qui est humainement possible pour sauver les autres voitures. Mais chaque montagne est un obstacle. Dans les descentes, malgré les enrayures, les pièces emportent les chevaux.

La route est jalonnée d'hommes gelés, morts.

Hier, sur un poste de huit hommes des chasseurs de la garde, six sont morts.

Le duc d'Abrantès, au lieu de marcher rapidement et de suivre la route de Meretch, est arrivé hier soir à Vilna, où il nous a encombrés d'une manière horrible.

Vos gros équipages qui marchaient sous l'escorte des dragons de la garde sont arrivés dans le plus grand désordre. Nous les mettrons en marche demain sur Kovno.

On a réuni tous les isolés dans des couvents. Le Roi espère que les corps rassembleront plusieurs milliers d'hommes.

L'intention de Sa Majesté est de tenir le plus longtemps possible sur les hauteurs de Vilna, pour donner le temps d'évacuer.

Mais, Sire, je vous dois toute la vérité. L'armée est totalement débandée. Le soldat jette son fusil parce qu'il ne peut pas le tenir. Officiers et soldats ne cherchent qu'à sauver leur vie de la rigueur du froid qui est toujours de 22 à 23 degrés. Les officiers d'état-major, nos aides de camp ne peuvent plus marcher.

On espère dans la journée d'aujourd'hui rallier votre garde. Les chefs ont de l'énergie. Le Roi fera tout ce qui sera humainement possible; il croit qu'il sera obligé de se porter derrière le Niémen, et nous perdrons successivement beaucoup d'artillerie et de voitures.

Le duc de Bassano est parti cette nuit pour Varsovie.

Nous sommes tous fatigués, ne pouvant aller qu'à pied.

Votre Majesté m'excusera si je ne lui fais pas des rapports plus détaillés.

Notre courage surmontera les obstacles autant qu'il sera humainement possible. Jamais, dans ce

pays, on n'a éprouvé un froid de 23 degrés dans cette saison.

Le Roi, le vice-roi et les maréchaux se portent bien.

Votre Majesté avait parlé de 6.000 Lithuaniens qui étaient ici; ils sont tellement disséminés qu'on aura beaucoup de peine à les réunir sur Kovno.

P.-S. — L'ennemi nous suit toujours avec beaucoup de cavalerie, des pièces sur patins et quelque infanterie. On dit que les armées russes qui nous sont opposées se dirigent sur Vilna d'une manière positive. Hier, avant notre arrivée dans cette ville, il y a eu une alerte causée par un hourra de Cosaques qui se sont ensuite retirés; ce qui a eu lieu un peu avant l'arrivée de vos équipages.

IV

Kovno, 12 décembre 1812.

Sire, le Roi et votre garde sont arrivés le 8 à Vilna.

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 9, que le Roi avait mis sous les ordres du duc d'Elchingen le corps du général de Wrède et la division du général Loison, en donnant à ce maréchal le commandement de l'arrière-garde. En conséquence de ces dispositions, le général de Wrède a eu l'ordre d'arriver le 9 au matin à Roukoni où le Roi avait laissé, pour faire l'arrière-garde, le prince vice-roi, le prince d'Eckmühl et le duc de Bellune qui à peine ont pu réunir 300 hommes. Le général de Wrède est arrivé à la pointe du jour avec environ 2.000 hommes qui lui restaient de son corps tant infanterie que cavalerie, ayant perdu le reste par le froid et par les combats journaliers qu'il avait soutenus. Le vice-roi, le

prince d'Eckmühl et le duc de Bellune se sont rendus à Vilna aux dépôts désignés pour rallier leurs corps respectifs. Mais, comme le 8 au matin, il y avait eu un hourra de Cosaques sur un des faubourgs de la ville, environ 2.400 hommes qui étaient réunis dans les dépôts avaient forcé la garde, s'étaient répandus dans la ville et avaient rejoint les traînards. A peine le général de Wrède eut pris position à Roukoni qu'il fut attaqué par 5.000 hommes de cavalerie et douze pièces de canon et nous fit dire que n'ayant pu se maintenir dans cette position, il en avait pris une intermédiaire à une demi-lieue en avant des hauteurs qui dominent la ville.

Vos équipages, Sire, qui auraient dû arriver le 6 ou le 7 à Vilna, n'arrivèrent que le 8 au soir.

La cavalerie démontée qui avait ordre d'aller par Neu-Troki est arrivée, malgré tous les ordres, à Vilna presque désorganisée.

Votre Majesté connaît la descente pour arriver dans cette ville. Cette montage n'était qu'une glace. Malgré les enrayures, la plupart des voitures étaient emportées et culbutées les unes sur les autres. Le froid, toujours à 23 degrés, on dit même qu'il a été jusqu'à 25, avait hébété presque tous les hommes; la plus grande partie avait les pieds et les mains gelés. Le Roi sentit que, quoique l'ennemi fût aux portes de la ville, il fallait séjourner au moins toute la journée du 9. Avec la garde on s'est occupé de faire déblayer la cavalerie à pied, l'artillerie et les bagages. Le 9, l'ordre a été donné de faire partir vos gros bagages à midi, mais la gendarmerie d'élite les avait abandonnés; les cochers et les postillons, ayant en partie les membres gelés, ne voulaient pas marcher; il y a eu même parmi eux un mouvement d'insurrection contre l'écuyer; tous voulaient rester à Vilna. Sur les 2 heures nous entendîmes le canon du général de Wrède. Un moment après, ce général ar-

riva chez le Roi lui dire que, l'ennemi ayant recommencé son attaque avec au moins 6.000 hommes de cavalerie et de l'artillerie, il avait été forcé, qu'il espérait se maintenir jusqu'à la nuit en défendant l'entrée des faubourgs et occupant les petits mamelons. Le duc d'Elchingen qui, dans la journée, avait en vain cherché à réunir la division Loison et n'avait pu rassembler qu'environ 600 hommes, se porta à son secours.

D'un autre côté, 700 à 800 Cosaques se sont présentés et ont attaqué le faubourg du côté de la rivière avec deux pièces de canon; ils ont été repoussés par un bataillon de la garde. Plusieurs obus sont arrivés dans la ville.

A la nuit, l'ennemi, n'ayant pu pénétrer dans la place, s'est retiré dans les villages des environs pour faire à manger.

Malgré tout l'ordre que nous avons cherché à mettre, Votre Majesté jugera du désordre qui régnait dans la ville. Le Roi fit battre la grenadière pour rassembler la garde sur la place. Sa Majesté sentit qu'il fallait évacuer la ville dans la nuit, laissant la défense au duc d'Elchingen commandant l'arrière-garde.

Malgré les ordres donnés pour prendre des effets dans les magasins, officiers et soldats restaient dans les maisons. Ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on a pu faire exécuter une partie de l'ordre. A 5 heures, on n'avait pas encore pu parvenir à faire partir vos équipages. On se décida à faire brûler quelques voitures. Enfin on parvint à réunir le nombre d'hommes nécessaire pour conduire le reste.

Le Roi sentit que, dans l'état des choses, il ne pouvait pas passer la nuit dans Vilna. En conséquence, il se rendit à la porte de Kovno et établit son quartier général au grand café où, en arrivant, Votre Majesté avait parqué l'artillerie. Il se fit suivre de la garde à pied à laquelle il fit prendre position

près de la ville sur la hauteur. Le duc de Danzig réunit à peine 600 hommes, le duc de Trévise en avait à peu près 100. Quant à la garde à cheval, elle était cantonnée dans le faubourg de Kovno et avait reçu l'ordre de se tenir prête à marcher, mais sans quitter ses cantonnements. Avec toutes les peines infinies on parvint à faire partir vos équipages à 8 heures du soir.

Arrivé au nouveau quartier général, à la porte de Kovno, j'expédiai au prince de Schwarzenberg, au général Reynier et au duc de Tarente les lettres dont je joins copies. J'expédiai les ordres au général Eblé, au génie et à M. le comte Daru, pour faire sauter et brûler, au moment où le duc d'Elchingen en donnerait l'ordre, tout ce qu'on ne pourrait pas emporter. J'expédiai l'ordre à ce maréchal de maintenir la meilleure police possible dans la ville, d'employer la nuit à faire évacuer, et tout le temps qu'il pourrait tenir le lendemain.

A 4 heures du matin, le 10, le Roi se mit en marche avec votre garde, le 1er et le 4e corps représentés par les aigles, les officiers, et une centaine de soldats, tout le reste étant débandé.

Votre Majesté sait qu'à une lieue et demie de Vilna, il y a un défilé et une montagne très rapide. Arrivés là à 5 heures du matin, toute l'artillerie, vos équipages, les nôtres, les bagages de l'armée formaient un encombrement effroyable. Aucune voiture n'avait passé; le défilé était obstrué par des canons et par des voitures renversées. Nous ne pûmes parvenir au travers du défilé, infanterie et cavalerie, qu'en nous frayant un chemin à droite et à gauche dans les bois. Le Roi crut devoir attendre le jour à la sortie du défilé. Nous nous employâmes à faire mettre de côté les voitures versées, à brûler toutes les voitures qui embarrassaient, pour faire passer le trésor, les équipages de Votre Majesté, dont trois voitures seules

ont pu parvenir en haut. Votre argenterie et l'argent du payeur de votre maison ont été mis dans des sacs et portés sur des chevaux ; rien n'a été perdu. Presque toutes les voitures ont monté en mettant vingt chevaux à chacune.

Le Roi a continué sa marche sur Evé. A 9 heures du matin, nous avons entendu le canon. Le duc d'Elchingen a été fortement attaqué; alors il a commencé sa retraite. L'ennemi, dans la nuit, avait disposé quelques pièces de canon sur la hauteur et canonnait la route. Arrivé au défilé, le duc d'Elchingen y trouva à peu près le même encombrement, puisqu'il fallait une heure pour monter une voiture. Ce moment a été celui de la perte totale de l'artillerie, des caissons et de tous les bagages auxquels le duc d'Elchingen a mis le feu. Ce maréchal est arrivé le soir à Rouikontoui (*sic*). A peine lui restait-il 2.000 hommes, tant des Bavarois que de la division du général Loison.

Le froid excessif et une grande quantité de neige ont achevé la désorganisation complète de l'armée. La grande route était couverte de neige; on s'en écartait involontairement et on tombait dans les fossés qui la bordent ou dans des trous.

L'artillerie de la division Loison, venue de Kovno, fut rencontrée entre Evé et Vilna; le Roi lui ordonna de rétrograder, afin de sauver les seize pièces d'artillerie.

Nous partions d'Evé le 11, à 7 heures du matin, lorsque l'arrière-garde y arrivait déjà. Le duc d'Elchingen nous fit dire qu'il ne pouvait résister à la nombreuse cavalerie qui était devant lui et aux quinze pièces de canon sur traîneaux qui la suivaient. Nous fûmes, en conséquence, obligés de faire, le 11, une grande journée et de venir coucher à Roumchicki, le duc d'Elchingen près de Chichmori. Le Roi continua sa marche et est arrivé le 11, à minuit, à Kovno.

Ce matin 12, le duc d'Elchingen a fait dire qu'il n'a pas 1.500 hommes, qu'il croit avoir de la peine à gagner Roumchicki tant la cavalerie le déborde. Le Roi lui a fait dire qu'il fallait absolument qu'il tâche de tenir, la journée de demain, les défilés en avant de Kovno.

Il y a ici une tête de pont qui n'est d'aucun effet, puisque le Niémen a disparu ; il est gelé et couvert de neige, de manière que les voitures passent dessus comme en plaine et qu'il peut porter du gros canon.

Je dois dire à Votre Majesté : toute l'armée est totalement débandée, même sa garde, qui à peine présente 400 ou 500 hommes. Généraux, officiers ont perdu tout ce qu'ils avaient ; presque tous ont différentes parties du corps gelées. Les routes sont couvertes de cadavres et les maisons en sont remplies. L'armée ne forme qu'une colonne de plusieurs lieues, qui part au jour et arrive le soir sans ordre ; les maréchaux marchent avec le Roi et votre garde.

Dans la position actuelle, le Roi ne croit pas pouvoir conserver Kovno, parce qu'il n'y a plus d'armée. Sa Majesté porte son quartier général, ce soir, sur la hauteur de la rive gauche, où elle fait passer la garde, le 1er et le 4e corps. Tous les hommes de la cavalerie démontée ont également passé sur la rive gauche et suivent leur route sur Königsberg.

On fait distribuer pour huit jours des vivres, des effets et des armes autant que possible ; mais les soldats ne veulent pas les prendre.

J'ai ordonné au général Eblé de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire brûler et détruire tout ce qu'on ne pourra pas emmener.

Nous avons trouvé ici 200 et quelques chevaux. J'ai fait atteler douze pièces d'artillerie et des munitions que le Roi fait mettre en position sur la rive gauche ; j'ai fait prendre et enlever tous les chevaux qu'on a pu trouver pour faire relayer ceux fatigués

des caissons du trésor, dont une partie est arrivée ici par miracle[1].

Ce n'est pas, Sire, l'ennemi qui nous fait la guerre en ce moment, mais c'est la plus terrible de toutes les saisons. Nous nous soutenons par notre énergie ; mais tout ce qui nous entoure est gelé ou dans l'impuissance de rendre aucun service.

Au milieu de cette calamité, Votre Majesté peut croire que tout ce qui est humainement possible sera fait pour l'honneur de ses armes. 25 degrés de froid et la neige abondante qui couvre la terre sont la cause de l'état désastreux de l'armée, qui n'existe plus.

Il y a trois jours que nous n'avons point reçu d'estafette. Je n'ai pu écrire qu'aujourd'hui à Votre Majesté, parce que ce n'est qu'ici qu'il a été possible de trouver des chevaux et des postillons.

Le duc d'Istrie, dont on peut croire les rapports, a eu 11 officiers et près de 1.000 hommes gelés et morts.

P.-S. — Je rouvre ma lettre ; il paraît que l'intention du Roi est de porter l'armée, c'est-à-dire la masse d'hommes qui la compose, sur la Vistule, dans les places de Thorn, Marienbourg et Danzig, le duc de Tarente sur Elbing.

V

Skrauce, 13 décembre 1812.

Sire, je donne l'ordre à M. Christin, l'un de vos officiers d'ordonnance[2], de partir.

Le Roi s'est décidé à porter l'armée sur la Vistule.

1. Ici, une phrase barrée : « Dans l'état des choses, le Roi rassemble ce soir les maréchaux, son opinion étant que tout ce qu'on peut faire est de gagner Danzig. »

2. Voir sur Christin nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 153.

Il paraît que l'intention de Sa Majesté est de marcher par une seule colonne sur Gumbinnen. De ce point, votre garde, celle du roi de Naples, le commandant de l'artillerie, celui du génie et leur personnel marcheront sur Königsberg où les hommes de troupes à cheval démontés nous précèdent de vingt-quatre heures.

De Gumbinnen, le 1er corps, les Westphaliens et les Wurtembergeois prendront la direction de Thorn; le 2e et le 3e corps, la direction de Marienbourg ;le 4e et le 9e, celle de Marienwerder; les Bavarois se rendront à Plock; tous les Polonais à Varsovie.

Le duc de Tarente a été prévenu de ces mouvements.

L'armée est partie ce matin pour coucher à Skrauce.

Le duc d'Elchingen, qui fait l'arrière-garde, a tiré beaucoup de canon sur les Cosaques qui voulaient s'approcher de la tête de pont. On a placé un canon sur les hauteurs de la rive gauche; mais il s'y trouve exposé parce qu'il n'y a aucun ouvrage, que le Niémen, comme je l'ai dit à Votre Majesté, est gelé de manière à porter toute espèce d'artillerie et tellement couvert de neige qu'il n'y a que la carte qui indique là l'existence d'un fleuve. La tête de pont n'est donc qu'une grande et mauvaise redoute dont la gorge est ouverte.

Dans la nuit, plusieurs incendies se sont manifestés à Kovno. Les soldats ont pillé le magasin d'eau-de-vie; ce qui augmente de plus en plus l'insubordination.

Le désordre et le brigandage sont à leur comble.

La saison est toujours plus mauvaise, tant par le froid que par la grande quantité de neige qui tombe.

On fait l'impossible pour sauver le trésor; mais le brigandage est tellement organisé parmi les traînards qu'on ne peut répondre de rien.

On avait pris des mesures pour arrêter les isolés à Kovno; mais ils se sont évadés parce que le fleuve n'était plus un obstacle.

M. Christin donnera à Votre Majesté de plus grands détails.

Nous sommes couverts de neige et transis de froid. C'est cette fatalité de temps qui a totalement débandé l'armée.

VI

Wirballen, 16 décembre 1812, 5 heures du matin.

Sire, l'armée a couché à Roumchicki le 11; l'arrière-garde, suivie par la cavalerie ennemie, était à trois lieues. Le Roi crut devoir continuer sa route dans la nuit pour arriver à Kovno où Sa Majesté espérait que le général Bertrand[1] aurait pu rallier beaucoup de monde dans la tête de pont et dans la ville. A notre arrivée, cet espoir s'évanouit, le Niémen étant gelé de manière à y faire passer la plus grosse artillerie. Depuis cinq jours, les isolés de l'armée traversaient au-dessus et au-dessous de la ville. La place était encombrée par les hommes de la cavalerie démontée qui marchent plus lentement que l'infanterie. Le Roi fit venir le général Bertrand, le comte Daru, et donna des ordres pour l'évacuation de tout ce qui pouvait être emmené, pour la distribution de huit jours de vivres et enfin pour incendier les différentes maisons où étaient les dépôts d'armes et pour faire sauter les munitions dans le cas où il ne serait pas possible de tenir la ville.

Le 12, vers 2 heures, la garde impériale arriva,

1. Il s'agit d'Antoine-Joseph Bertrand, né en 1767 à Vireux dans les Ardennes, mort en 1835 à Bertrange dans la Moselle. Il était général de brigade depuis le 28 octobre 1808 et baron de l'Empire; attaché à la Grande Armée le 22 juillet 1812 et au 3e corps le 11 septembre suivant, il fut commandant de place à Kovno du 7 au 13 décembre, puis à Königsberg du 23 décembre au 4 janvier.

ainsi que cette masse de traîneurs et d'isolés de tous les corps. Les précautions prises pour le maintien de l'ordre furent vaines. Les troupes de la garnison furent entraînées. Le magasin d'eau-de-vie fut mis au pillage. L'incendie et tous les excès eurent lieu dans la ville. Le duc d'Elchingen qui faisait l'arrière-garde y arriva la nuit. Il fit occuper la tête de pont. Le Roi, aussitôt son arrivée, avait fait monter sur les hauteurs, route de Skrauce, 9 pièces d'artillerie attelées qui étaient dans la ville.

Elle fit également relayer par des chevaux d'artillerie les fourgons du trésor. On les mit en route le soir sous escorte. Ce fut avec des peines infinies qu'on put les faire sortir de la ville. Un de ces fourgons fut culbuté sur le pont ; on y mit une garde. Sur le soir, l'encombrement fut considérable, non par la quantité des voitures, mais par le nombre immense des traîneaux que les officiers et les soldats avaient pris dans les villages.

Le Roi me demanda la situation de l'armée. Il n'y eut d'autre moyen que de rassembler les maréchaux qui se réunirent chez le Roi à 7 heures du soir. Il en résulta que la cavalerie de la garde et les régiments de marche qui y étaient réunis, pouvaient présenter environ 500 à 600 hommes. Cette cavalerie, d'après les soins du duc d'Istrie, est le corps qui a conservé le plus d'ordre dans cette malheureuse désorganisation. La vieille garde présentait 500 à 600 hommes ; la jeune, 300 à 400. Le duc d'Elchingen espérait réunir avec la garnison environ 1.500 hommes. Tous les autres corps de l'armée n'avaient que leurs aigles escortées de leurs officiers et de quelques sous-officiers, mais pas un seul soldat. Les isolés et les fuyards passaient le Niémen à droite et à gauche sans qu'il y eût aucun moyen de les arrêter.

Dans cet état, le Roi voyant qu'il n'y avait d'autre moyen de rallier l'armée que dans les places de la

Vistule en couvrant la vieille Prusse, autant que possible, avec l'armée du duc de Tarente, et n'ayant d'ailleurs aucune force pour se battre, décida qu'on se mettrait en marche le 13 pour se rendre à Skrauce. Il fut convenu avec le duc d'Elchingen qu'il resterait la journée du 13; que, s'il pouvait se maintenir le 14, il partirait le soir pour continuer son mouvement d'arrière-garde, après avoir fait sauter les magasins, les armes et les munitions et tout ce qu'on n'avait pu emporter. Il devait diriger un bataillon et deux pièces de canon pour faire l'arrière-garde et faire reployer tout ce qui avait pu passer par la route de Tilsit sur la rive gauche.

Le Roi sortit de la ville à 5 heures du matin pour prendre son bivouac sur la hauteur. Le désordre dans la ville était extrême. La plus grande partie était en feu. Sur la place et dans les rues, environ 300 hommes ivres étaient morts par le froid. On ne pouvait faire sortir les soldats des maisons.

Il semble que l'effet du froid met l'homme dans un état de stupeur qui lui ôte tout sentiment. Il faut le dire, les quatre cinquièmes de l'armée ont les pieds, les mains ou la figure gelés. Votre Majesté ne peut se faire une idée des souffrances et de l'état de désorganisation dans lequel la rigueur du froid a mis l'armée. Obligés de faire depuis deux mois de grandes marches, les combattants aujourd'hui présentent à peine une escorte pour garantir le Roi, les généraux et les aigles.

Le Roi, en quittant les hauteurs, fit marcher quatre pièces de canon, des neuf qui s'y trouvaient en batterie. Une garde a été laissée aux cinq autres pièces placées pour protéger la retraite du duc d'Elchingen. On nous avait annoncé que des Cosaques passaient déjà le Niémen sur la glace du côté de Prenn. Dans la nuit, ils étaient venus donner des alertes aux barrières de la tête de pont

Le 14, le Roi partit de Skrauce pour aller coucher à Antonovo près Pilviszki.

En partant de Skrauce, le Roi y laissa un de vos officiers d'ordonnance pour rapporter des nouvelles du duc d'Elchingen. A 7 heures du soir, cet officier d'ordonnance n'étant pas revenu, j'expédiai un officier d'état-major sur Skrauce. Arrivé aux premières maisons, il trouva un poste de douze Cosaques qui l'arrêtèrent; ils lui prirent son argent, sa montre, sa croix, ses épaulettes et le laissèrent revenir avec le traîneau qui l'avait amené; ils lui rendirent un napoléon. Nous crûmes alors que l'officier d'ordonnance Atthalin[1] qui était resté à Skrauce était pris; mais cet officier nous a rejoints; il avait quitté Skrauce vers 2 heures, au moment où les Cosaques y avaient paru. Il rapporte qu'il avait entendu le canon à Kovno le 14 dans la journée. Ce qui fait présumer que le duc d'Elchingen y sera resté le 14, comme il était convenu, pour en partir à 10 heures du soir. Cependant, nous n'avons aucune nouvelle de ce maréchal. Suit-il la route de Vilkoviski comme il en avait l'ordre? Suit-il celle de Tilsit? Ses ordres le laissent, au surplus, maître d'agir suivant les circonstances.

Le Roi s'est arrêté le 15 à Vilkoviski pendant quelques heures pour faire faire une distribution des vivres et farines qui s'y trouvent.

L'armée est venue coucher hier 15 à Wirballen.

Les cinq pièces qui étaient restées sur la hauteur devant Kovno avaient reçu le 13, à midi, l'ordre du duc d'Elchingen de partir; elles nous ont rejoints, de sorte que nous avons neuf pièces avec peu d'approvisionnement.

Le Roi, n'ayant à ce moment aucune nouvelle du

1. Atthalin qui devint maréchal de camp en 1830 et lieutenant général en 1840. Cf. nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 130.

duc d'Elchingen, se propose de séjourner aujourd'hui avec la vieille et la jeune garde, 700 à 800 hommes de la garde royale et 500 à 600 chevaux du duc d'Istrie. Quant aux cadres des corps d'armée et à la masse désorganisée, on fera un dernier effort à Gumbinnen pour les réunir. De Gumbinnen, le Roi dirigera les cadres, les isolés et autres du 1er corps sur Thorn, ceux des 4e et 9e sur Marienwerder, enfin ceux du 2e et 3e sur Marienbourg. La garde se portera sur Gumbinnen et Insterbourg, pour avoir des nouvelles du duc de Tarente et du duc d'Elchingen.

Votre Majesté jugera combien la position est pénible, puisque l'armée ne présente qu'une masse incohérente et point de combattants. Généraux et officiers ont tout perdu. Tout le monde est à pied, une grande partie avec les mains ou les pieds gelés. J'afflige Votre Majesté, mais elle doit tout savoir. M. Atthalin, qui a tout vu, donnera encore plus de détails.

Depuis six jours, nous n'avons point d'estafette par la ligne de Königsberg, de sorte que nous ne recevons aucune nouvelle de la ligne de communication. Hier, en arrivant à Vilkoviski, nous avons trouvé deux courriers partis de Varsovie qui nous ont appris l'heureux passage de Votre Majesté. L'archevêque de Malines demande au Roi d'envoyer des forces pour couvrir le grand-duché de Varsovie qui va se trouver à découvert par l'évacuation de Kovno; mais le Roi est réduit à n'avoir qu'une escorte au lieu d'armée.

Je n'entretiendrai pas Votre Majesté des détails affligeants de pillage, d'insubordination, de désorganisation; tout est à son comble.

J'ai dans ce moment de très vives inquiétudes. J'avais tout perdu, excepté une calèche qui portait tous les états de situation de l'armée, vos ordres originaux, mes livres d'ordres et le grand tableau du

mouvement. Cette voiture, conduite par des gens sûrs et escortée, a disparu en sortant de Kovno. Depuis trois jours, je n'en ai pas de nouvelles. Je reste avec ce que j'ai sur moi. Je conserve encore un léger espoir qu'elle aura pris la route de Tilsit; j'ai envoyé de tous côtés à sa recherche. Je suis consterné de la perte de ces papiers si importants.

J'ai engagé le Roi à écrire à M. de Saint-Marsan. Jusqu'à ce moment, Sa Majesté ne s'est pas encore décidée.

Tous les maréchaux secondent le Roi; chacun conserve son énergie; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent arrêter le torrent désorganisateur; on n'a vraiment d'espoir de rallier que dans les places de la Vistule.

VII

Wirballen, 16 décembre 1812, à midi.

Sire, M. Althalin, officier d'ordonnance, est parti d'ici, il y a environ six heures.

Il nous arrive à l'instant trois courriers d'estafettes de Königsberg.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté le duplicata de la lettre que je lui ai écrite ce matin.

Le Roi a séjourné ici pour avoir des nouvelles du duc d'Elchingen. Mais jusqu'à ce moment nous n'en avons pas, parce qu'il y a des Cosaques entre lui et nous.

Le Roi a profité de ce séjour pour passer en revue tout ce qui se trouve réuni de la vieille et de la jeune garde et de sa garde royale, seule troupe qui soit encore un peu ensemble et armée. Ce tableau est affligeant. Il n'y avait pas 300 hommes de la vieille garde, moins encore de la jeune garde, la plus grande partie hors de service, ayant la plupart les pieds et les mains gelés. La garde napolitaine est réduite de

1.000 à 700 hommes au plus qui ne peuvent marcher qu'avec peine. Voilà donc, Sire, tout ce qui nous reste de l'armée. Comme je vous en ai rendu compte, les 1er, 2e, 3e, 4e et 9e corps n'ont plus que leurs aigles escortées par leurs officiers et quelques sous-officiers; tout le reste est débandé.

Quoique des partis de Cosaques soient à quatre et cinq lieues d'ici, le Roi y couchera avec ce qu'il y a de la garde et quatorze pièces de canon que nous y avons réunies. Le froid est au moins à 20 degrés en ce moment. Les factionnaires ne peuvent résister.

Le duc d'Elchingen est resté avec ce qu'il y avait encore de disponible de la division Loison et tous les hommes qu'il a ramassés à Kovno. Ce maréchal a du canon, et soit qu'il nous suive ou qu'il ait pris la route de Tilsit, le Roi ne pense pas qu'on doive avoir des inquiétudes sur lui.

VIII

Wirballen, 16 décembre 1812.

En chiffres.

Le Roi de Naples est le premier homme sur le champ de bataille pour exécuter les ordres d'un général en chef. Le roi de Naples est l'homme le plus incapable de commander en chef sous toute espèce de rapports; il faut le remplacer de suite. Le vice-roi est plein de santé et de force. Le duc d'Elchingen et le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ont la confiance.

IX

Wirballen, 17 décembre, 1 heure du matin.

Un aide de camp du duc d'Elchingen arrive, avec le rapport dont la copie est ci-jointe. Ce maréchal que nous attendions sur la route de Skrauce a fait

son mouvement de retraite par Neustadt et son aide de camp assure qu'il sera aujourd'hui à Gumbinnen. En conséquence, le Roi qui était resté à Wirballen avec l'infanterie et la cavalerie de la garde part pour Stallupönen. Quant aux cinq pièces dont parle le duc d'Elchingen, elles nous ont rejoints avec le bataillon qui les soutenait sur la hauteur. On n'a pas encore pu savoir d'après quel ordre elles se sont retirées. Vraisemblablement, c'aura été à l'apparition des Cosaques sur la rive gauche.

Le duc de Tarente me fait parvenir la lettre, dont copie est ci-jointe, par un officier d'état-major. J'en reçois également une du prince de Schwarzenberg datée de..... dont copie est ci-jointe. Le Roi me fait répondre au prince de Schwarzenberg qu'il approuve ses dispositions, et au duc de Tarente qu'il doit se rapprocher du Niémen.

Comme les 1er, 2e, 3e, 4e et 9e corps ne présentent plus que des cadres escortant les aigles, le Roi paraît disposé à ordonner ce soir à Gumbinnen le mouvement sur les places de la Vistule, conformément aux ordres que Sa Majesté m'avait donnés et dont j'ai eu l'honneur d'envoyer hier copie à Votre Majesté : savoir, les Bavarois à Plock ; le 1er corps, les Westphaliens et les Wurtembergeois à Thorn ; le 4e et le 9e à Marienwerder ; le 2e et le 3e à Marienbourg.

Quant à votre garde, qui est la seule force armée réunie et qui présente environ 550 chevaux et 900 hommes tant de la vieille garde que de la jeune, et la garde royale napolitaine, forte de 700 hommes à peu près, le Roi a l'idée de tout placer provisoirement à Gumbinnen.

Le Roi paraît vouloir, de Gumbinnen, se rendre au corps d'armée du duc de Tarente pour le faire manœuvrer sur le Niémen et le placer de manière à couvrir la vieille Prusse. Alors, votre garde prendrait ses quartiers d'hiver soit à Elbing soit à Ma-

rienbourg. L'intention de Sa Majesté serait de donner au vice-roi le commandement de toutes les troupes qui se retirent sur la Vistule, pour les y réorganiser autant que possible.

Tout cela, Sire, n'est que le résultat des conversations que le Roi a eues avec moi. C'est à son arrivée, ce soir, à Gumbinnen, qu'il paraît vouloir se décider.

Le froid était encore hier de 25 à 26 degrés.

Les officiers et quelques sous-officiers, entourant les aigles, représentent les divisions des différents corps d'armée. Ce qui n'offre pas 100 hommes par division. Les soldats débandés marchent par différentes routes sur la Vistule.

L'état de désorganisation totale des régiments, la perte de l'artillerie, du matériel exigent que Votre Majesté prenne de grandes mesures pour refaire les 1er, 2e, 3e et 4e corps.

En général, tout ce qui vient de faire la retraite est dans un état de souffrance inexprimable. Il faut, pour réorganiser tout cela, des hommes qui n'aient pas fait la campagne.

X

Stallupönen, 17 décembre, 10 heures du matin.

Nous venons de recevoir trois estafettes dont l'une m'apporte une lettre de Votre Majesté qui me fait connaître son départ de Posen le 12.

Toute l'armée se sentira soulagée de ses fatigues quand elle apprendra l'arrivée de Votre Majesté à Paris.

L'ennemi, jusqu'à présent, ne paraît pas s'éloigner en force au delà du Niémen.

XI

Gumbinnen, 18 décembre 1812, 3 heures après midi.

Sire, le Roi est arrivé hier ici.

Il y avait un grand encombrement d'isolés et de pêle-mêle de l'armée.

Les autorités prussiennes ont mis beaucoup d'empressement à fournir les vivres et tout ce qui était nécessaire.

Il se trouve ici 800 malades dont 400 ont les membres gelés; on ne peut les évacuer à cause du froid rigoureux.

J'envoie à Votre Majesté la copie du rapport que j'ai fait au Roi, d'après les ordres qu'il m'a donnés hier soir. Sa Majesté paraît avoir changé d'avis et ne compte plus aller au corps du duc de Tarente; elle est dans l'intention de partir demain matin pour se rendre en poste à Königsberg.

Jusqu'à ce moment, rien n'annonce que l'ennemi nous suive en Prusse. Cependant, il a paru des Cosaques à Neustadt qui nous ont pris des traîneurs.

La colonne de l'armée, mêlée de toutes armes, est considérablement diminuée. On assure qu'il y a des hommes sur toutes les routes qui conduisent sur la Vistule. Je le répète, il n'y a donc, des 1er, 2e, 3e, 4e et 9e corps, que les aigles, des officiers, quelques sous-officiers et point de soldats. Ce tableau est vraiment effrayant. Il est à craindre que les quatre cinquièmes de l'armée ne soient ou morts ou gelés ou tombés au pouvoir de l'ennemi. Personne n'a d'équipages. Tous les gens sont estropiés. Presque tous les chevaux sont morts. A chaque instant, on apprend en route la mort de généraux, d'officiers supérieurs. L'armée et la garde ont été obligées de détruire toute leur artillerie. Le personnel de l'artillerie et celui du génie sont éparpillés. On travaille jour et nuit à rallier et à établir l'ordre. Mais les instruments qu'on y emploie sont eux-mêmes dans un état de misère et de souffrance.

Il y a cependant beaucoup d'hommes d'énergie. On peut citer les généraux Eblé et Haxo, tous les

maréchaux, excepté le duc de Bellune qui est malade.

Je dois citer le jeune prince de Hesse qui a constamment marché avec 250 hommes de ses troupes qu'il a su conserver et cinq pièces d'artillerie. Ce jeune prince a eu la meilleure contenance; il est fait pour être distingué par Votre Majesté[1].

Il reste à l'armée neuf pièces d'artillerie.

En faisant à Votre Majesté ce tableau qui l'affligera, je dois lui dire que tout ce qui reste est rempli de zèle et d'énergie, et que chacun emploie toutes ses facultés pour réorganiser.

C'est le froid qui a constamment été de vingt à vingt-sept degrés, qui a été la cause de cette désorganisation totale, parce que cette température porte la mort ou rend perclus des pieds, des mains.

Le Roi n'a pas encore de nouvelles positives du parti qu'a pris le duc de Tarente qui doit se rapprocher du Niémen. Sa Majesté n'a pas encore fixé ses idées sur la ligne que prendra le duc de Tarente pour couvrir la vieille Prusse, ni sur la position que prendra le duc d'Elchingen avec la 30e division et les 1.500 dragons qui arrivent, et avec ce qu'on pourra réunir de la 34e division.

Votre garde à pied et à cheval, présentant environ 12 à 1.500 hommes d'infanterie et 600 chevaux, est arrivée aujourd'hui ici, faisant l'arrière-garde, n'y ayant plus d'autres troupes qui soient réunies. La moitié de ces hommes sont éclopés. Demain, elle se porte sur Insterbourg. Le Roi la fera remplacer par la 30e division aussitôt que possible et lui assignera des cantonnements, soit à Elbing, soit dans tout autre lieu où elle pourra se refaire.

Il y a beaucoup d'incertitude dans les pensées du Roi, et je m'en réfère plus que jamais sur la situation

1. Voir plus loin une lettre de ce prince, du 11 janvier 1813.

des choses à la note chiffrée que j'ai adressée à Votre Majesté par M. Atthalin.

Je supplie Votre Majesté d'être persuadée que j'emploie tous mes moyens pour le bien de son service.

Vous apprendrez avec plaisir, Sire, que la seule voiture qui me restait et qui portait mes papiers les plus intéressants m'a rejoint, après avoir erré pendant quatre jours en fuyant les Cosaques. Je dois sa conservation à l'intelligence et à la fermeté de l'homme qui la conduisait.

J'ai perdu mes services de mulets; il ne me reste plus que deux chevaux de selle et presque pas de domestiques.

Votre Majesté a fait dans ce genre des pertes immenses. On doit au zèle de M. de Saluces ce qui a été conservé.

Le vice-roi se porte bien.

P.-S. — Le prince d'Eckmühl, les ducs de Danzig, d'Istrie et de Trévise ont beaucoup souffert du froid.

XII

Königsberg, 20 décembre 1812.

Sire, le Roi est parti hier en poste de Gumbinnen et est venu coucher ici.

La garde impériale est partie hier de Gumbinnen et est allé à Insterbourg où elle doit rester, à moins que l'ennemi ne se présente en force.

L'arrivée du Roi a fait ici un bon effet, car déjà les rapports les plus alarmants étaient répandus dans cette ville.

Quoique j'aie expédié des ordres au duc de Tarente de Vilna, de Kovno et de Skrauce, nous n'avions pas reçu de ses nouvelles depuis la lettre que j'ai envoyée à Votre Majesté. Au moment même, je reçois

la dépêche ci-incluse qui est le duplicata d'une qui ne m'est point parvenue.

Nous rallions ici la division Loison qui s'était totalement débandée.

La tête de la division Heudelet arrive : ce qui produit un bon effet dans le pays.

Il y a ici des magasins considérables en vivres, munitions et habillements, et environ 8.000 malades, et les moyens d'évacuation sont presque nuls.

L'artillerie de siège éprouve les plus grandes difficultés pour être évacuée.

La confusion et le désordre de la cavalerie démontée et des isolés, ici, est extrême.

Nous prenons toutes les mesures pour rétablir l'ordre, déblayer la ville et masser les corps.

Il faut le dire à Votre Majesté : il y a bien des hommes que l'on apprend à connaître et qui sont démoralisés d'une manière honteuse.

Mais, Sire, le plus grand nombre est digne de vos bontés par leur énergie.

L'ennemi n'est pas encore entré sur le territoire prussien. Il paraît qu'il manœuvre sur le duc de Tarente. Mais ce maréchal a 28.000 hommes bien reposés, une bonne cavalerie; il ne peut avoir à faire qu'à des troupes fatiguées qu'il doit culbuter.

La division Heudelet qui sera réunie dans dix à douze jours, la division Loison et ce qu'on pourra réunir ici présentera une force de 15 à 18.000 hommes que le Roi fera agir selon les circonstances.

Tous les hommes isolés de la cavalerie présentent un tableau de misère affreuse qui a consterné le pays. Ils sont en marche pour être placés derrière la Vistule.

En général, Sire, je trouve les Prussiens mieux qu'ils n'étaient lors de notre premier passage ici. J'ai tenu M. de Saint-Marsan au courant de ce qui se passe; je lui ai fait sentir que c'était le moment où le

gouvernement prussien devait déployer de l'énergie.

J'envoie à Votre Majesté une ancienne lettre du duc de Tarente qui demande de l'avancement et des grâces pour son corps d'armée. Je désire qu'il entre dans les vues de Votre Majesté de les accorder.

J'ai eu des détails sur la mort de M. de Noailles. Il se porta à l'avant-garde du duc de Reggio et aux tirailleurs qui étaient dans le bois à droite. Un officier de voltigeurs lui dit : « Que faites-vous là, monsieur l'aide de camp? Vous voyez que nous ne pouvons pas résister à l'ennemi. » Il répondit : « J'ai l'ordre de le reconnaître et je ne le vois pas encore assez près. » Dans le même moment, une balle lui traversa les deux tempes et il tomba dans les bras de ce même officier.

P.-S. — Hier nous avons eu 23 degrés de froid; aujourd'hui, nous en avons 15.

J'envoie à Votre Majesté le rapport du vice-roi sur la situation de son corps. Je n'ai point ceux des autres corps; mais c'est dans la même proportion.

XIII

Königsberg, 21 décembre 1812.

Sire, les deux millions de francs affectés par Votre Majesté à la remonte de la Grande Armée sont épuisés. Cependant, d'après les comptes qui me sont rendus par M. l'intendant général, le général Bourcier a passé des marchés pour 19.000 chevaux qui doivent coûter 8.149.261 francs 80 centimes. Il sera donc nécessaire d'ouvrir de nouveaux crédits pour 6.150.000 francs au général Bourcier afin de le mettre à même de payer tous les chevaux pour lesquels il a passé des marchés. Je demande à ce sujet les ordres de Votre Majesté.

XIV

Königsberg, 21 décembre 1812.

Sire, j'expédie M. de Lauriston, l'un de vos officiers d'ordonnance[1]; ayant été témoin de tout ce qui s'est passé, il pourra rendre compte à Votre Majesté de l'état des choses; je ne lui donne pas de dépêches, l'estafette devant aller beaucoup plus rapidement que lui.

XV

Königsberg, 21 décembre 1812.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, d'après les intentions du roi de Naples, M. le général de brigade Laville[2] remplit provisoirement les fonctions de chef d'état-major de M. le maréchal duc d'Elchingen, en remplacement du général Gouré, malade. Je prie Votre Majesté de faire connaître si elle approuve que le général Laville remplisse définitivement ces fonctions. Ci-joint le projet de décret.

XVI

Königsberg, 21 décembre 1812, 10 heures du soir.

Sire, la confusion des hommes isolés et des officiers de tous grades et de toutes armes est extrême, et présente ici un état de misère et de souffrance qui fait beaucoup d'effet sur les habitants de la ville.

On s'occupe jour et nuit à débrouiller ce chaos.

La réunion des hommes qui composaient la division du général Loison n'offre jusqu'à présent rien

1. Cf. nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 154.
2. César de Laville. « J'ai, répondit l'Empereur le 30 décembre, signé le décret pour le général Laville. »

de satisfaisant; cette division ne présente pas 1.000 hommes réunis.

Deux bataillons de la division Heudelet viennent d'arriver; cela a fait un bon effet dans la ville.

Votre garde est toujours à Insterbourg; ses dépôts à pied et à cheval sont en route pour Elbing.

Les Cosaques ne sont pas encore entrés sur le territoire prussien.

Le maréchal duc de Tarente a commencé son mouvement le 18 pour se rapprocher du Niémen. Des postes de Cosaques se montrent sur ses flancs et sur ses derrières. Mais il n'est pas, à notre connaissance, qu'il y ait de l'infanterie. Il est fâcheux que le 10e corps n'ait pas commencé son mouvement quelques jours plus tôt.

On éprouve de grands obstacles pour évacuer l'artillerie de siège, par le manque de chevaux.

La position du quartier général, ici, a beaucoup rassuré. Sans la présence du Roi tout serait ici en fuite. On ne peut se faire une idée des bruits absurdes qui nous avaient précédés.

Les 1er, 2e, 3e, 4e et 9e corps se rendent dans les places de la Vistule. Mais ces corps ont perdu toute leur artillerie, leurs caissons, leurs équipages militaires pour les vivres et les ambulances; tout est à organiser sous ces rapports et ne peut l'être que par les mesures que Votre Majesté prendra. Le personnel des inspecteurs aux revues, des commissaires des guerres, des administrations est nul. Presque tous sont hors d'état de servir, ayant quelques membres gelés. On ne voit que des pieds, des mains, des doigts coupés. Beaucoup d'individus qui s'étaient soutenus jusqu'à ce moment tombent malades. Il faut à cette armée beaucoup d'hommes neufs qui n'aient pas fait la campagne.

A l'instant, un aide de camp du général Reynier arrive; j'envoie à Votre Majesté copie de sa lettre.

XVII

Königsberg, 21 décembre 1812.

Sire, un de vos meilleurs serviteurs, le général Lariboisière, a succombé aux souffrances que votre armée a éprouvées. Il est mort ce matin à Königsberg, justement regretté de l'armée. Ont également succombé les généraux Saint-Germain et Lahoussaye[1]; l'inspecteur en chef aux revues Viennot-Vaublanc et l'ordonnateur Joubert du 4e corps.

XVIII

Königsberg, 21 décembre 1812.

Sire, le Roi a demandé que MM. Bonafous, de Carignan[2] et Hubert qui ont été nommés colonels dans le cours de la campagne pour commander des régiments, soient placés à la tête des 3e de cuirassiers, 6e de hussards et 1er de chasseurs qui sont vacants. J'ai donné les ordres provisoires. Si Votre Majesté est dans l'intention de confirmer ces dispositions, j'ai l'honneur de soumettre à sa signature un projet de décret.

XIX

Königsberg, 22 décembre 1812.

Sire, M. le colonel Bosset, commandant d'armes, chargé du commandement de la place de Smolensk, y

1. Ni l'un ni l'autre n'étaient morts. Voir sur Saint-Germain le jugement défavorable de Thirion et sur Lahoussaye nos *Souvenirs* de Griois. Ajoutons que Lahoussaye, comme le plus ancien officier général, eut ordre, sur le champ de bataille de la Moskova, de prendre, après la blessure de Grouchy, le commandement du 3e corps de cavalerie et qu'il fut pris par les Russes le 10 décembre et dépouillé absolument de tout ce qu'il avait, argent et papiers.

2. Cf. sur Carignan qui devint général, nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 77.

est mort par suite du service extraordinaire qu'il fut obligé de faire lors du retour de l'armée, et frappé de l'épidémie qui régnait alors dans les hôpitaux et dans la place. D'après tous les témoignages que j'ai reçus sur la bonne conduite de cet officier supérieur, dans ces moments difficiles, il a été victime de son zèle et de son activité. Il peut être considéré comme mort sur le champ de bataille et, dans ce cas, sa veuve que sa mort laisse sans ressources avec trois enfants aurait droit à une pension de 500 francs. J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté d'accorder à cette veuve une pension de 800 francs, en considération des services de son mari et des trois enfants de l'éducation desquels elle reste chargée.

XX

Königsberg, 23 décembre 1812.

Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté l'état des services de M. le général de bataillon baron Devilliers qui sollicite le titre d'officier de la Légion d'honneur. Il a 21 ans de service, il a été blessé quatre fois, il est chevalier de la Légion d'honneur depuis la création de l'ordre.

XXI

Königsberg, 23 décembre 1812.

Sire, j'expédie à Votre Majesté l'un de ses officiers d'ordonnance, M. de Chabrillan[1], qui part d'ici pour se rendre à Varsovie et de là à Paris ; il rendra compte à Votre Majesté.

1. Voir sur Chabrillan nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 240.

XXII

Königsberg, 23 décembre 1812.

Sire, nous recevons des nouvelles du duc de Tarente qui annonce que le 21 il couche à Chavli. Ainsi, demain 24, il sera à trois journées plus près du Niémen. Mais, dans le moment nous apprenons qu'un corps de Cosaques s'est présenté devant Tilsit et que le commandant de cette place, qui avait 300 chevaux et 500 hommes d'infanterie, a évacué et s'est successivement replié sur Labiau.

Le Roi n'a ici que 1.300 hommes désorganisés de la 34e division et 3 bataillons de la division Heudelet dont le dernier bataillon est arrivé ici hier. 3 autres bataillons devaient arriver demain; mais, par une suite des contrariétés de la fin de cette campagne, la marche de ces 3 bataillons et des 3 qui les suivent est retardée de vingt-quatre heures.

Nous avons ici pour toute cavalerie 800 hommes d'un régiment de Lithuaniens sans selles et sans armes.

Ce qui est disponible de votre garde, sous les ordres du duc de Trévise, reçoit l'ordre de partir demain d'Insterbourg pour se porter sur Wehlau.

La présence du Roi ici présente une force idéale qui fait un bon effet sur le moral. Mais le fait est que nous n'avons que les 3 bataillons de la division Heudelet formant environ 2.000 hommes d'infanterie. Votre Majesté jugera de notre position, et nous en tirerons tout le parti possible.

Les évacuations ne marchent pas faute de moyens de transport; le pays ne fournit rien et jusqu'à présent on ne trouve pas à passer de marchés.

Le général Lagrange est arrivé ce matin, ainsi que le général Heudelet.

Tous les jours on fait de nouvelles pertes en

matériel. Cependant il est impossible de montrer plus de zèle que n'en apportent le général Eblé, le général Haxo et l'intendant général. Mais tout est difficile. Si quelques chefs ont conservé de l'énergie, les subordonnés sont gelés, malades ou ont disparu.

Je vous envoie, Sire, la copie de la lettre que je reçois du prince Schwarzenberg.

Vos pertes, Sire, en argent, montent à près de huit millions depuis Moscou. Toutes les voitures de trophées ont disparu, mais c'est plus encore par le brigandage de l'armée que par l'ennemi.

Quand pourrais-je avoir à faire connaître à Votre Majesté des vérités plus satisfaisantes?

Je suis instruit que le général Durosnel est arrivé à Elbing dans un état satisfaisant de guérison.

XXIII

Königsberg, 22 décembre 1812, 9 heures du soir.

Sire, le général Lagrange vient d'arriver. Il va prendre le commandement de Königsberg et de la vieille Prusse.

Le Roi a, sur la demande du duc d'Elchingen, donné le commandement de la 34e division au général Marchand; mais, Sire, cette division ne se rallie point et ne présente pas 1.200 hommes.

Le général Baillet-Latour étant hors d'état de continuer son service à Elbing, le Roi l'a remplacé par le général Loison.

Le bataillon du 54e, celui du 88e et celui du 95e de ligne sont ce soir à Königsberg.

Le 25, les bataillons du 16e, 20e et 28e d'infanterie légère arriveront.

Le 26, arriveront aussi les 8e, 14e et 94e de ligne.

Enfin, le 28, les 24e, 45e et 49e de ligne.

Le reste de la division Heudelet n'arrive plus que du 10 au 12 janvier.

Nous avons organisé ici dix pièces d'artillerie de campagne qui s'y trouvaient.

Telles sont les forces disponibles qui sont à la disposition du Roi.

Dans l'instant, on nous annonce que les Cosaques serrent de près Tilsit. On dit même que nos troupes auraient évacué cette place. Le Roi attend des nouvelles plus certaines avant de prendre un parti avec les faibles moyens qui sont à sa disposition.

Le duc de Tarente mande qu'il ne pourra pas avoir tout son corps réuni à Tilsit avant le 30; c'est aujourd'hui 22, le quatrième jour de son mouvement de retraite.

Le Roi ne sait rien de la marche de l'infanterie ennemie.

Ce qui reste de votre garde disponible, et en état de combattre, est toujours à Insterbourg, c'est-à-dire environ 300 hommes de cavalerie et 2.000 hommes d'infanterie, y compris la garde du roi de Naples et dix pièces d'artillerie. Sa Majesté a donné le commandement de toute cette portion de la garde au duc de Trévise.

Le duc d'Istrie se rend à Elbing avec le dépôt.

Le duc de Danzig se rend ici près du Roi.

L'encombrement et le désordre sont toujours extrêmes ici, malgré tous nos soins.

Sans l'arrivée de la division Heudelet, nous n'aurions vraiment que des fuyards.

La manière dont s'est débandée la division Loison, forte de plus de 12.000 hommes, est une chose inconcevable.

Les régiments de nouvelle levée de Lithuanie nous rejoignent; n'étant ni armés ni habillés, on ne peut que les renvoyer sur les derrières.

Nous n'avons jusqu'à ce moment qu'à nous louer des Prussiens.

Quant à l'artillerie de siège, nous n'avons aucun moyen d'évacuation, ni par réquisition, ni par marchés, quelque avantageux qu'on les propose.

Il y a, en général, un esprit de vertige et de désorganisation qui est alarmant. Le soldat est abruti par le froid. Il est dans un état de stupeur qu'on ne peut attribuer qu'à la misère et à la rigueur de la saison.

La situation du duc de Tarente nous inquiète. Cependant, avec 28.000 hommes d'une armée fraîche et une bonne cavalerie, on doit désirer de rencontrer l'ennemi.

Dans l'instant, je reçois l'estafette qui nous a remplis de joie en nous annonçant que Votre Majesté était arrivée le 16 à Mayence.

XXIV

Königsberg, 23 décembre 1812.

Sire, un homme qui a mérité d'être remarqué dans cette campagne par la manière distinguée dont il a servi, c'est le général de brigade d'artillerie Charbonnel qui a été chef d'état-major de l'artillerie près le général Lariboisière. Votre Majesté aime à récompenser les hommes de courage et d'énergie lorsqu'elle les trouve. Je me joins au Roi et au maréchal duc d'Elchingen pour proposer à Votre Majesté d'accorder à M. le général Charbonnel le grade de général de division[1].

1. Déjà, le 24 septembre, de Moscou, Ney écrivait à l'Empereur : « Sire, le général de brigade Charbonnel a commandé l'artillerie du 6e corps d'armée pendant la campagne de Portugal et il a donné dans des circonstances très difficiles des preuves de courage et de talent que je n'ai pas dû oublier et qu'il est de mon devoir de faire connaître à Votre Majesté. Daignez permettre que je me joigne au général Lariboisière pour solliciter l'avancement de cet officier général d'artillerie, homme très distingué. » Charbonnel fut nommé général de division le 9 janvier 1813.

XXV

Königsberg, 24 décembre 1812.

Sire, nous n'avons pas d'autres nouvelles du duc de Tarente que la copie de la lettre ci-jointe écrite de Memel en date du 23.

Les Cosaques sont à Tilsit. Nous ne sachons pas qu'il y ait de l'infanterie. La garnison de cette ville, forte d'environ 300 hommes d'infanterie et 150 hommes de cavalerie, s'est retirée sur Labiau.

Le reste disponible de votre garde, sous les ordres du duc de Trévise, qui était à Insterbourg, a reçu l'ordre du Roi d'en partir ce matin pour se rendre à Wehlau.

M. le duc de Danzig qui est un peu malade s'est rendu à Danzig.

M. le duc d'Istrie s'est rendu à Elbing.

Le comte Daru et le général Eblé passent des marchés pour faire évacuer les magasins et l'artillerie.

Tout est difficile dans ce moment.

La 34e division n'a encore réuni ce soir que 1.400 hommes.

Trois bataillons de la division Heudelet, forts d'environ 400 à 500 hommes chacun, sont ici. Trois bataillons arrivent demain; trois autres, après-demain. Ce sont les seules forces qui seront dans les mains du Roi. Les autres troupes de la division Heudelet n'arrivent que dans huit ou dix jours.

Depuis que la garde se repose, ainsi que tout ce qui appartient au quartier général, il se manifeste des maladies. Le général Eblé est malade; le général Haxo aussi; on espère pourtant que, dans quelques jours, ils pourront reprendre leur service.

Le Roi est bien peiné de ne pas pouvoir faire une forte diversion en faveur du duc de Tarente. Ce n'est

que dans trois jours que nous aurons ici neuf bataillons. Mais les bataillons ne sont composés que de jeunes gens qui n'ont pas encore tiré un coup de fusil, et le Roi appréhende de les mettre dans le cas de supporter des charges de cavalerie.

Le système de défense de ce pays est tout à fait changé. Il n'y a plus de rivières, de canaux, de Frische Haff. Les voitures passent indistinctement partout.

On s'occupe à mettre Pillau en bon état de défense.

J'ai envoyé hier à Votre Majesté la copie de la lettre du prince de Schwarzenberg; je joins ici ma réponse à cette lettre.

Ce soir, la quatrième estafette de Paris manque, c'est-à-dire depuis le jour où j'ai appris que Votre Majesté était passée à Mayence.

XXVI

Königsberg, 25 décembre 1812, minuit.

Sire, nous n'avons que des nouvelles très indirectes du duc de Tarente. On dit que Wittgenstein est sur son flanc gauche et qu'il est arrivé à Tilsit de l'infanterie qui descend la rive gauche du Niémen. Des Cosaques se sont montrés à deux lieues de Labiau que nous occupons. En général nous sommes fort mal instruits.

Cependant nous sommes très contents de l'esprit des Prussiens. Des dépêches de M. d'Hardenberg, arrivées aujourd'hui aux autorités prussiennes, prescrivent de pourvoir à tout ce qui est nécessaire aux armées de Votre Majesté et d'agir de concert pour le plus grand intérêt de la cause commune.

Il est arrivé ce soir ici un régiment de marche de 600 chevaux et la 6e demi-brigade de la division Heudelet, composée des 16e, 21e et 28e d'infanterie lé-

gère; ce qui fait six bataillons. Demain, nous attendons la 7e demi-brigade, et le 28, la 9e demi-brigade. Ce n'est que dix et douze jours après qu'arriveront la 1re et la 17e demi-brigade.

Le Roi est dans l'intention de marcher après-demain par Labiau sur Tilsit pour faire une diversion.

Nous espérons avoir, dans la nuit, des nouvelles du duc de Tarente dont les premières troupes doivent être bien près du Niémen. On presse l'évacuation de toutes choses; on a passé des marchés; mais tout ne va qu'avec difficulté et lenteur.

Ce qui reste de disponible de votre garde est à Wehlau.

Le duc de Danzig et le duc d'Istrie se sont retirés sur Elbing. Il serait à désirer que le duc d'Istrie fût resté avec tous les hommes disponibles de cavalerie.

On voit avec peine beaucoup d'officiers généraux et supérieurs s'éloigner sans motif. Il est une vérité, Sire, c'est qu'il faut dans cette armée beaucoup d'hommes neufs qui n'aient pas éprouvé les souffrances de la campagne.

Si le duc de Tarente repasse le Niémen en bon ordre, on peut présumer que nous couvrirons la Prusse; dans le cas contraire, il faudrait se retirer sur la Vistule où serait alors notre première ligne.

La division Heudelet est belle pour l'espèce d'hommes; elle est bien armée et bien habillée; mais ce sont des enfants qui n'ont pas encore entendu siffler les balles.

Le nombre des membres gelés est immense; les chirurgiens suffisent à peine à couper les phalanges des doigts de pied et de main qui sont gelées.

Le général Faure[1], qui commandait l'artillerie des réserves de cavalerie, est très mal.

1. Faure de Gière; il devait mourir à Berlin le 2 février 1813; cf. nos *Mém.* de Griois, I, p. 26.

Les généraux Eblé et Haxo sont malades.

Voilà le cinquième jour que nous sommes sans estafette. Nous attendons avec impatience d'apprendre la nouvelle de votre arrivée à Paris.

XXVII

Königsberg, 26 décembre 1812.

Sire, voilà le cinquième jour que manque l'estafette de Paris.

Le général Beaupré, oncle du prince d'Eckmühl, est à toute extrémité[1].

Nous sommes toujours ici sans nouvelles directes du duc de Tarente. Quoique le Roi soit mal instruit de ce qui se passe, il paraît certain que l'ennemi se renforce à Tilsit, d'où il pousse des postes de Cosaques dans la direction de Labiau et de Wehlau. Des Cosaques sont arrivés à Insterbourg. On parle d'infanterie. La régence de Königsberg n'en sait rien.

Le duc de Trévise, qui est à Wehlau, a eu un petit poste de hussards enlevé à une demi-lieue de cette ville : il fait prévenir le Roi qu'il se retire de Wehlau sur Tapiau, parce que le duc d'Istrie a emmené sur Elbing toute la cavalerie disponible de votre garde, ne laissant au général Colbert qu'environ 150 hommes des lanciers polonais et quelques chasseurs et hussards des régiments de marche à moitié éclopés.

Le Roi a passé ce matin la revue des six bataillons de la division Heudelet dont trois sont arrivés hier; ces bataillons sont beaux et bien armés; mais ce sont des jeunes gens sans expérience. Ces six bataillons partent demain avec l'artillerie de la division pour aller coucher à Waldau et après-demain à Ta-

1. Musquinet dit Beaupré, général de brigade depuis le 4 mars 1807.

piau : ils seront précédés d'un régiment de marche de 600 chevaux commandé par le colonel Farine.

Aujourd'hui trois bataillons de la division Heudelet sont arrivés : trois autres arriveront demain et partiront après-demain pour Tapiau.

Le Roi fera porter le duc de Trévise avec ce qui reste disponible de la vieille et jeune garde à Friedland.

Sa Majesté, dans cette position, tâchera d'attendre des nouvelles du duc de Tarente : de Tapiau il couvre Königsberg, menace et contient l'ennemi sur Tilsit et sur Insterbourg.

La division Loison ne se renforce pas ; elle est réduite à 1.500 hommes ; elle fait le service de la place.

On emploie tous les moyens humainement possibles pour évacuer l'artillerie de siège.

J'envoie à Votre Majesté la copie d'une lettre que je reçois à l'instant du général de Wrède.

Le général Valmabelle[1] est mort ce matin à Königsberg des suites du froid qu'il a éprouvé.

Votre Majesté jugera combien notre position est difficile jusqu'au moment où nous aurons des nouvelles du duc de Tarente qui est serré par l'ennemi.

Si on en croit les bruits du pays, l'armée russe fait un mouvement pour nous suivre, et avec les 600 chevaux et les 12 bataillons de la division Heudelet, composés d'hommes qui n'ont pas encore tiré un coup de fusil, le Roi se trouvera avoir peu de moyens de résistance contre la nombreuse cavalerie de l'ennemi.

Excepté la division Heudelet, à laquelle les traîneurs ont tenu les plus mauvais propos, tout le reste de l'armée est dans la désorganisation la plus complète. La quantité d'officiers et d'hommes qui ont des

1. Bresson de Valmabelle, général de brigade depuis le 10 septembre 1812.

membres gelés est inconcevable. Tous les jours nous acquérons, non des motifs de consolations, mais la preuve que nos maux sont plus grands qu'on le croyait et l'on ne peut pas se flatter qu'ils soient finis.

La position du duc de Tarente est fort inquiétante et s'il lui arrivait malheur et qu'on évacuât Königsberg, une partie de l'artillerie de siège serait compromise, une quantité immense de magasins et de munitions serait perdue; cependant, Sire, on fait l'impossible pour évacuer.

XXVIII

Königsberg, 27 décembre 1812, 10 heures du soir.

Sire, aucune des personnes qui ont été envoyées au duc de Tarente n'a pu y parvenir. C'est aujourd'hui ou demain qu'il aura dû ou devra forcer le passage du Niémen. Le rapport de nos espions dit qu'on a entendu le canon entre Tilsit et Tauroggen et qu'après cette canonnade l'ennemi évacuait Tilsit à la hâte; mais rien ne confirme ce rapport.

Les avis se réunissent pour annoncer qu'un corps assez considérable d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie se porte sur Insterbourg. Le duc de Trévise a quitté Wehlau pour se porter sur Tapiau. Mais, demain au soir, le général Heudelet, avec six bataillons de sa division, 16 pièces de canon et un régiment de marche de 600 chevaux, sera à Tapiau. L'intention du Roi est de faire reprendre Wehlau, de pousser sur Insterbourg pour savoir ce que fait l'ennemi qui manœuvre, dit-on, sur Königsberg.

Le Roi, quoiqu'il soit très en l'air ici, y restera jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles positives du duc de Tarente.

Hier et aujourd'hui sont arrivés six autres bataillons de la division Heudelet dont le Roi disposera selon les circonstances.

Votre Majesté verra par l'état des premières situations que je reçois des 1er, 2e et 3e corps qu'il n'y a plus d'armée en ce moment.

Nous avons appris avec grand plaisir l'arrivée de Votre Majesté à Paris le 18.

Nous continuons, jusqu'à ce moment, à être contents des Prussiens.

XXIX

Königsberg, 28 décembre 1812, 10 heures du soir.

Sire, nous sommes toujours sans nouvelles directes du duc de Tarente; ce qui prouve qu'il n'y en a pas de mauvaises : il devrait être sur le Niémen.

Avant-hier une patrouille de 100 chevaux du régiment des hussards noirs prussiens a été envoyée de Labiau sur Tilsit; elle est entrée à l'improviste dans cette ville, a sabré des dragons russes et des Cosaques; mais elle a été obligée de se retirer dans la nuit parce qu'il y avait des forces supérieures dans les environs.

Les habitants du pays disaient que le duc de Tarente était à quatre lieues du Niémen; mais jusqu'à ce moment nous n'avons eu aucune communication avec lui.

On nous prévient que les Russes sont à Memel et que la garnison se retire par le Nehrung.

Six bataillons de la division Heudelet, avec son artillerie, sont arrivés à Tapiau; ce qui a fait évacuer Wehlau par les Cosaques qui y étaient. Le général Heudelet a l'ordre de faire réoccuper cette ville.

Le duc de Trévise, qui a évacué Wehlau avant-hier pour se rendre à Tapiau, reçoit l'ordre d'en partir avec la garde pour venir à Königsberg.

Les Prussiens évacuent tout ce qu'ils ont ici. Ils

font rejoindre les semestriers et font des levées autant qu'ils peuvent pour former une réserve sur Graudenz.

Nous employons tous les moyens possibles pour faire évacuer l'artillerie de siège et tous les magasins; mais nous avons peu de ressources.

Le général Eblé est dangereusement malade et sans connaissance dans ce moment.

Le général Haxo est aussi très malade.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Sire, la copie d'une réponse que m'a faite M. de Saint-Marsan à la lettre que je lui ai écrite pour lui faire connaître la situation des choses.

XXX

Königsberg, 29 décembre 1812, 9 heures du matin.

Sire, je m'empresse d'expédier à Votre Majesté une estafette extraordinaire pour lui annoncer que l'avant-garde du duc de Tarente, commandée par le général Bachelu, est entrée hier à Tilsit, après avoir culbuté la colonne ennemie commandée par Vlastov à Piktupönen, pris deux bataillons russes et deux pièces de canon. Le maréchal duc de Tarente, avec la division Grandjean, la colonne du général Massenbach et les équipages, devait passer le Niémen dans la journée. Les deux colonnes des généraux d'Yorck et de Kleist qui forment l'arrière-garde devaient également arriver le soir, et au plus tard aujourd'hui dans la matinée. J'envoie à Votre Majesté copie des deux dépêches qui nous annoncent cette nouvelle.

Si Memel a été évacué, comme les bruits d'hier le répandaient, le commandant est bien coupable, car il a eu l'ordre d'y attendre l'ennemi et de le battre.

Les douze bataillons arrivés de la division Heudelet nous ont rendu un grand service. Ces bataillons

occupent aujourd'hui Wehlau. Ils étaient hier à Tapiau.

XXXI

Königsberg, 29 décembre 1812.

Sire, le roi me charge de faire connaître à Votre Majesté qu'il est impossible de se mieux conduire que n'a fait, dans cette circonstance, l'adjudant commandant Terrier, chef d'état-major de M. le duc de Tarente; il a rendu des services essentiels. Le Roi prie Votre Majesté de lui accorder une récompense qu'il a justement méritée en lui donnant le titre de baron avec une dotation[1].

XXXII

Königsberg, 29 décembre 1812.

Sire, les trois premiers régiments de la Légion de la Vistule, formant la division du général Claparède, réunis à Königsberg, se trouvant réduits à un très petit nombre d'hommes, le Roi a jugé convenable d'envoyer à Posen les cadres des 2e et 3e bataillons de chacun de ces régiments, après avoir fait verser tous les soldats disponibles de ces bataillons dans le 1er bataillon de chaque régiment.

Cette disposition n'ayant pu donner à ces premiers bataillons une force réelle et suffisante pour faire un service utile, Sa Majesté a pensé qu'il était plus avantageux de réunir entièrement les trois premiers régiments d'infanterie de la Légion de la Vistule à Posen où ils se réorganiseront et se complèteront au moyen de nouveaux conscrits.

1. Jacques Terrier, déjà chevalier de l'Empire (18 août 1810) fut, en effet, nommé baron (11 septembre 1813) et prit le titre de baron de Palente; deux mois plus tard (25 décembre 1813) il était promu général de brigade.

En conséquence, 74 officiers et 200 sous-officiers et soldats de ces trois régiments qui se trouvaient encore à Königsberg, en sont partis hier 28 pour se rendre à Posen.

Le Roi avait ordonné au général Dutaillis de faire partir de Varsovie le 4e régiment d'infanterie de la Légion de la Vistule pour rejoindre à Königsberg les trois premiers régiments de cette Légion. Mais, sur le rapport fait par le général Dutaillis, que ce régiment n'est composé en partie que de recrues reçues depuis deux mois, qui ne sont encore ni habillées ni équipées, et attendu que ce régiment doit recevoir incessamment son complet en hommes, Sa Majesté a autorisé ce général à conserver ce régiment à Varsovie jusqu'à nouvel ordre.

XXXIII

Königsberg, 29 décembre 1812.

Sire, Votre Majesté a mis un million à la disposition du Roi pour être distribué en gratification aux officiers de l'armée qui ont perdu leurs équipages, d'après un état que je dois former. Je pense que cette somme ne doit être accordée qu'aux officiers des troupes auxquelles le trésor impérial paie et la solde et les gratifications de campagne. M. le prince d'Eckmühl ayant compris dans l'état de son corps d'armée des officiers des troupes alliées, je lui réponds que ces secours extraordinaires pour ces troupes alliées paraissent devoir venir en suite des dispositions prises par les souverains qui pourvoient à toutes leurs dépenses en campagne, qu'il ne peut leur être allouée aucune somme des caisses françaises que par une décision particulière de Votre Majesté.

XXXIV

Königsberg, 29 décembre 1812, 10 heures du soir.

Sire, nous venons de recevoir une lettre du duc de Tarente qui dit qu'il sera ce soir à Tilsit avec tout son corps.

Votre garde arrivera demain ici.

J'envoie à Votre Majesté le rapport du général Charbonnel sur l'évacuation de l'artillerie de siège. Cette évacuation se fait avec beaucoup de peine. Nous employons tous les moyens par la voie des marchés et par les réquisitions.

Il est certain que les Cosaques ont surpris Memel en entrant par toutes les parties ouvertes et qu'ils ont fait prisonnière la garnison qui y était.

Le Roi attend le duc de Tarente pour déterminer la ligne que prendra son corps d'armée.

La 34e division n'a pu encore rallier que 2.500 hommes dont la moitié est hors d'état de servir, ayant les pieds et les mains gelés.

Le général Eblé est toujours fort mal. Le général Charbonnel le remplace. Ce dernier est un homme très actif et très intelligent qui connaît bien toutes les parties de son arme.

J'envoie à Votre Majesté une lettre que je reçois du comte Dumas qui se croit en état de reprendre son service[1].

Le thermomètre qui était hier à 20 degrés au dessous de zéro est aujourd'hui à 4 au-dessus. Le dégel paraît devoir se soutenir.

1. Dumas dit dans cette lettre qu'après avoir pris congé de Berthier à la sortie de Kovno, il est venu, avec l'autorisation qu'il avait reçue, se reposer à Danzig, qu'il est mieux, que son oppression de poitrine diminue de jour en jour, qu'il sera en état de se livrer tout entier à ses fonctions et qu'il attend les ordres du major général.

XXXV

Königsberg, 30 décembre 1812.

Sire, depuis que nous sommes à Königsberg, les 17e et 19e régiments de lanciers lithuaniens ont demandé à M. l'intendant général de l'armée des effets ou de l'argent pour s'en procurer.

Pour parer aux premiers besoins de ces troupes, M. le comte Daru leur a fait déliver les effets disponibles qu'il avait et a fait payer au 17e régiment 8.880 francs pour acheter 800 couvertures de cheval.

Pour être à même de régulariser cette dépense et pour avoir une règle de conduite à l'avenir, M. le comte Daru sollicite une décision qui lui fera connaître à la charge de quel trésor sont les troupes lithuaniennes.

Je pense que ces troupes doivent être à la solde du trésor impérial.

XXXVI

Königsberg, 31 décembre 1812.

Sire, je donne l'ordre à M. d'Hautpoul, l'un de vos officiers d'ordonnance[1], de se rendre à Paris en passant par Berlin. Cet officier rendra compte à Votre Majesté de la situation des choses.

XXXVII

Königsberg, 31 décembre 1812.

Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté deux lettres particulières du 28 que je reçois du duc de Danzig. Dans l'une, il parle de la promesse que

1. Cf. nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 131.

Votre Majesté lui a faite de le rappeler au Sénat; dans l'autre il exprime sa façon de penser sur la place de Danzig et sur le général Rapp.

I

Lefebvre à Berthier.

Danzig, 22 décembre 1812.

Monseigneur, outre les raisons de santé que vous me connaissez, bien des motifs particuliers me font désirer de quitter le séjour de cette ville à laquelle je fus forcé, malgré moi, de faire, lors du siège, le mal inévitable en pareille circonstance et dont mon cœur souffre dans ce moment. D'ailleurs la garde que je commandais n'existant presque plus et le peu qui reste ayant été remis à M. le maréchal Mortier, son commandant né, je n'ai plus que faire à l'armée et mon séjour à Danzig devient absolument inutile. Je pense aussi que l'Empereur ne tardera sans doute pas à me rappeler au Sénat, comme Sa Majesté a eu la bonté de le faire dans toutes les autres occasions. J'ai donc l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien soumettre au Roi la demande que je lui fais de me permettre d'aller à Posen, ou bien de me donner la permission de retourner à Paris où je serai bien plus à même de servir l'Empereur dans la formation des nouveaux corps et dans les départements dont je suis chargé relativement aux cohortes. Je la prie de me transmettre de suite sa décision.

P.-S. — Le Roi m'avait promis qu'il ferait demander à l'ennemi des nouvelles de mon infortuné fils. Sans doute, on a annoncé à ce prince qu'il est mort, puisqu'il n'en parle plus. Si réellement ce jeune homme n'existe plus, c'est un bien grand malheur. S'il avait péri les armes à la main, je m'en serais consolé. Mais l'avoir vu périr de misère est un coup mortel pour

moi et ma femme qui est déjà à moitié morte sans savoir rien encore de son malheur.

II

Lefebvre à Berthier.

Danzig, 28 décembre 1812.

Monseigneur, j'espère que Votre Altesse ne trouvera pas mauvais que je lui soumette sur la ville de Danzig quelques observations que l'honneur des armes de la France me suggère, et que mon séjour dans ce pays m'a mis à même de faire. J'en serai d'autant plus aise qu'elles sont toutes à la louange de son gouverneur général qui a su, autant que possible, gagner à l'Empereur et à la France le cœur de tous ses habitants. Le général Rapp, tout en maintenant ici le meilleur ordre et la police la plus sévère, est parvenu à se faire tellement aimer et vénérer de toute la ville qu'en cas d'événement il serait, je pense, le seul susceptible d'y rendre à l'Empereur des services signalés. Mais tout lui manque pour atteindre dignement ce but : munitions de guerre, munitions de bouche, fourrages, etc. Tous les magasins sont démunis de tout pour un siège. J'imagine cependant que tous les comptes que le général Rapp rend à Votre Altesse, au Roi et à l'Empereur, le mettront à même d'espérer qu'il sera pourvu à tout, car il connaît votre sollicitude extrême pour tout ce qui est le bien de l'Empire.

XXXVIII

Königsberg, 31 décembre 1812, 10 heures du soir.

Sire, nous venons de recevoir ce soir des nouvelles directes du duc de Tarente, ainsi que Votre Majesté

le verra par la copie ci-jointe de sa lettre du 29 à onze heures du soir. Ce maréchal ne savait pas encore que vos troupes étaient rentrées à Wehlau et Taplacken, poussant des partis sur Insterbourg; nous sommes donc en mesure, ainsi qu'il le désire.

Il est inconcevable que le général d'Yorck ne soit pas encore sur le Niémen. Le duc de Tarente devait lui donner des instructions pour sa marche jusqu'au Niémen et le général d'Yorck, dans la situation des choses, devait suivre le mouvement du 10e corps dont il faisait l'arrière-garde; cela nous donne des inquiétudes. Le Roi m'a ordonné de répondre par la lettre dont je vous envoie copie (n° 3) : il est certain qu'il y a environ 3.000 hommes d'infanterie de la garnison de Riga à Memel et trois régiments de cavalerie. On dit que cette cavalerie se porte sur Russ. Le Roi fait garder les débouchés du Nehrung de Memel. La brigade de dragons du général Cavaignac aura demain trois escadrons ici. Le reste de cette brigade arrivera le 2 janvier. Ce qui formera environ 1.000 chevaux qui, avec les 600 du colonel Farine, mettront le Roi à même de s'éclairer sur les différentes directions. D'après le dire de l'aide de camp du duc de Tarente, le 10e corps, au lieu d'être de 28.000 hommes, n'est en ce moment que de 18.000.

Ce qui reste disponible de l'infanterie de votre garde est arrivé ici hier au soir; elle s'y reposera jusqu'à ce que le Roi ait déterminé positivement où il établira le quartier général.

Les Prussiens ont évacué tous les dépôts qu'ils avaient ici, sur Graudenz. Dans toutes les parties de la vieille Prusse et notamment à Königsberg, ils lèvent une quantité considérable de recrues qui filent également sur Graudenz.

Il est important que Votre Majesté veuille bien déterminer quelle sera la garnison de Danzig où il n'y a encore que 5.000 Napolitains. Cette place si im-

portante est mal sous le rapport des approvisionnements. Le Roi a donné des ordres au comte Daru pour faire fournir ce qui manque. Les moyens d'exécution paraissent difficiles.

Il y a à Pillau environ 1.600 hommes composés d'un régiment provisoire et de différents détachements ; je pense que le Roi se déterminera à remplacer tous ces détachements mal organisés par un bon régiment ; il est bien important que cette place soit bien armée et puisse faire une vigoureuse résistance.

Je n'ai reçu que ce soir des nouvelles du vice-roi. J'envoie à Votre Majesté ses lettres et l'état de situation du 4e corps. Votre Majesté verra qu'elle a à refaire sa Grande Armée que le froid a consommée (*sic*).

J'ai à annoncer à Votre Majesté la perte d'un homme précieux par son intégrité et par son talent. Le général Eblé est mort ce matin des suites des fatigues de la marche. Il est instant que Votre Majesté le remplace. Le général Charbonnel pour qui le Roi vous a demandé le grade de général de division est le seul qui tienne un peu l'ensemble du service.

Le général Haxo est toujours très malade ; ainsi l'armée se trouve sans chefs du génie et d'artillerie.

Le capitaine d'artillerie de la garde Montlebert est mort hier.

Les progrès des maladies sont effrayants. Il y a ici près de 7.000 hommes aux hôpitaux. Il règne une espèce de fièvre nerveuse et contagieuse qui emporte beaucoup de monde.

Nous regrettons doublement, en ce moment, M. Desgenettes dont nous n'avons pas de nouvelles depuis Vilna[1].

1. Cf. notre tome I, p. 248.

Presque tout ce qui m'entoure est malade. Moimême, depuis deux jours, j'éprouve les premiers malaises de la maladie.

Il y a quarante-huit heures que le dégel est prononcé, avec une pluie à verse, et, si le temps continue, on ne pourra plus passer sur le Niémen. Le pont de bateaux de Tilsit n'existe plus, et alors le général d'Yorck se trouverait compromis.

Etat-major, administrations ne présentent que des malades ou des éclopés.

Il est impossible de se procurer des états de situation.

Tout le matériel du génie et celui de l'artillerie étant perdus, doivent être créés de nouveau et fournis des arsenaux de France. Le Roi attend les dispositions que Votre Majesté fera à cet égard.

46. *Murat à Napoléon.*

Ces lettres de Murat (Arch. nat. A. F. IV. 1643) complètent à certains égards celles de Berthier. Elles aussi renferment des détails curieux et des traits saisissants. On a jugé très sévèrement le roi de Naples. Faut-il croire avec Lejeune que « sa grande attention se bornait à ne pas tomber au pouvoir de ces Cosaques qu'il avait si audacieusement sabrés en mille occasions » et qu'il n'avait d'autre but que de mettre le Niémen, puis la Pregel entre les ennemis et lui? Faut-il dire avec Hogendorp que, par ses fanfaronnades que démentaient ses excès de découragement et ses retraites successives, il découragea les esprits? En tout cas, la mission que l'Empereur lui avait confiée était fort difficile à remplir, lui-même convenait qu'elle dépassait ses forces, et Hogendorp a raison d'écrire qu'il n'était pas homme de tête et de caractère et qu'il n'eut pas cette conduite ferme et soutenue qui inspire la confiance.

I

Molodetchno, 3 décembre 1812.

Sire, je demande à Votre Majesté le grade de généraux de division pour MM. les généraux de brigade Bordesoulle, Beaumont et Roussel. Ces officiers sont pleins de mérite et se sont constamment distingués pendant tout le cours de la campagne[1].

II

Ochmiana, 6 décembre 1812.

Sire, je suis arrivé à 3 heures à Ochmiana. Je serai

1. Le 4 décembre, Bordesoulle, Beaumont (Beaumont dit Carrière). et Roussel (Roussel d'Hurbal) étaient nommés généraux de division

demain à Miedniki. L'ennemi suit toujours l'arrière-garde. Je ferai prendre une position sur les hauteurs de Vilna. Je crains bien de ne pas pouvoir conserver cette position longtemps. Tous les corps achèvent de se fondre. Il n'y a presque plus rien de la jeune garde.

J'ai donné les ordres pour l'évacuation de Vilna et de Kovno. Toutes les autres dispositions de Votre Majesté seront remplies autant que possible.

Votre Majesté est partie; voilà le principal. Que Dieu vous accompagne! Si j'ai le bonheur de pouvoir établir son armée dans les quartiers d'hiver et que l'ennemi nous laisse tranquilles, j'irai rejoindre Votre Majesté.

P.-S. — Le major général vous écrit sans doute plus au long.

III

Miedniki, 7 décembre 1812.

Sire, la journée d'aujourd'hui a été une véritable calamité. Le froid a été à 22 degrés. La route a été jalonnée de morts. Que d'oreilles, que de nez, que de pieds, que de mains gelés! Nous perdrons la moitié de notre artillerie. Tous les corps sont confondus. La garde n'avait pas aujourd'hui 600 hommes de réunis. Si nous avions le malheur de ne pas pouvoir nous rallier à Vilna et qu'il prît fantaisie à l'ennemi de risquer de nous suivre, je ne sais ce que nous deviendrions, si le froid continue, comme il nous est annoncé. Le major général entre dans de grands détails. Nous partirons demain de grand matin pour nous rendre à Vilna. Le général Wrède restera demain à Slob-Choumska et le général[1] Victor qui n'a pas cent hommes de réunis, à Miedniki. Le reste de l'armée ira s'établir à Roukoni. La garde à pied et à cheval ira à Vilna. Je ne pense pas que l'ennemi puisse nous suivre en force; le froid est trop excessif.

1. *Sic.*

J'ai appris avec plaisir que Votre Majesté était arrivée en bonne santé par delà Vilna. J'espère et je fais des vœux pour qu'elle arrive à Paris sans accident et en bonne santé.

IV

Vilna, 9 décembre 1812.

Sire, j'ai reçu la lettre du comte de Lobau qui m'annonce que Votre Majesté passe par Varsovie et qu'elle jouit d'une bonne santé. Que Dieu la protège et la mène jusqu'à Paris sans accident! Sire, il n'existe plus d'armée. Tout est débandé. On ne peut plus donner d'ordre. On ne trouve plus ni généraux, ni officiers. Le froid a frappé tout le monde. Tout le monde est dans la stupeur.

L'évacuation comme la conservation de Vilna est de toute impossibilité. Nous arriverons sur le Niémen sans une voiture. Je crains que tout le trésor ne soit abandonné. La division Loison n'existe presque plus. Le général Wrède qui avait le 7 huit mille hommes, n'en a plus aujourd'hui que deux mille. J'ai confié le commandement de l'arrière-garde au duc d'Elchingen qui, avec les Bavarois et la division Loison, tiendra les hauteurs de Vilna le plus longtemps qu'il pourra.

Sire, la fusion (*sic*) est telle qu'il est impossible même de trouver les officiers pour faire distribuer le million de gratification ; cela nous aurait soulagés.

Sire, je suis d'autant plus au désespoir d'avoir à vous donner de si mauvaises nouvelles que j'avais à cœur de bien remplir vos intentions et que j'avais encore espéré de pouvoir rallier quelque chose à Vilna. Mais tout espoir est perdu ou paraît perdu.

Le major général vous écrit longuement.

Je resterai le dernier. Mais me ferai-je prendre? Me ferai-je tuer?

P.-S. — Le prince de Neuchâtel montre un courage héroïque.

V

Kovno, 11 décembre 1812.

Sire, le prince major général adresse à Votre Majesté le rapport des événements de Vilna jusqu'à ce jour. Le désordre est arrivé à son comble. Il ne reste à M. le duc d'Elchingen, des 2e, 3e, 9e corps, de la divison Wrède, de la Vistule[1], du général Loison, qu'environ 1.500 hommes, pas un homme de cavalerie, et il est vivement pressé par une nombreuse cavalerie et de l'artillerie qui le déborde continuellement, et lui fait abandonner toutes nos positions, et nous prend tous les jours beaucoup de monde. Il ajoute que si l'ennemi se décidait à faire une charge à fond, il parviendrait à prendre tout ce qui reste des débris de l'armée.

Tous les autres corps de l'armée ne comptent plus un soldat et n'ont que les cadres, quelques généraux, des officiers et les aigles. La garde impériale n'a plus que 1.500 hommes d'infanterie, 600 hommes de cavalerie et plus d'artillerie. Une partie du trésor a été pillée et je doute que nous parvenions à faire arriver en sûreté le reste sur Danzig. Il nous reste l'artillerie du général Loison et celle de la place de Kovno. Mais la conserverons-nous avec les forces que nous avons? Il ne nous reste plus une voiture. Tout le monde a tout perdu. Le froid continue à être rigoureux. Le soldat qui reste au drapeau n'a pas la force de se servir de ses armes. C'est une véritable calamité qui a frappé vos braves.

Dans cet état de choses, j'ai cru indispensable de convoquer MM. les maréchaux et commandants des corps pour aviser aux moyens de sauver à Votre Majesté tout ce qui nous reste encore de généraux, officiers et d'aigles, et autres objets précieux. Nous ne

1. De la légion de la Vistule.

pouvons plus raisonnablement faire face à l'ennemi sans nous exposer à nous faire tous prendre sans aucun avantage pour le service de Votre Majesté et sans gloire aucune. Je pense que l'avis de ces Messieurs sera de tout diriger d'abord sur Königsberg et ensuite sur les places de la Vistule.

Les ordres ont été envoyés au prince Schwarzenberg et au général Reynier de se rapprocher de Bialystok et de couvrir le grand-duché. On lui fait connaître que l'armée a dû se rapprocher de Tilsit et de Königsberg, et on a donné ordre au duc de Tarente d'effectuer son mouvement sur Tilsit. On fera détruire tout ce qui sera possible de ce qui existera dans Kovno et je vais me rapprocher de Königsberg.

Il est pénible pour moi de me voir forcé à vous faire ce rapport aussi vrai, aussi affligeant. Mais j'ai la douleur de m'y voir forcé. Tout effort humain est superflu pour remédier au désordre. Il faut se résigner.

Si je tombe au pouvoir de l'ennemi, je recommande à Votre Majesté la reine, mes enfants et mes sujets[1].

VI

Skrauce, 13 décembre 1812.

Sire, la gravité des circonstances où se trouve l'armée dont Votre Majesté m'a confié le commandement, m'a déterminé à réunir aujourd'hui MM. les maréchaux, les commandants des différents corps et des différentes armes, et l'intendant général, pour connaître la situation actuelle de leurs troupes et leur opinion sur le parti à prendre pour rallier le plus tôt et le plus sûrement possible les hommes qui ont abandonné leurs drapeaux.

1. Murat a barré cette dernière phrase, mot par mot; mais on peut la lire encore et nous la reproduisons.

Il résulte de la déclaration qu'ils m'ont faite que le 1er corps ne compte plus aucunes baïonnettes; il n'y reste plus que des officiers qui se relèvent pour porter les aigles.

Le 2e et le 3e corps sont dans le même cas.

Le 4e corps avait encore, avant de passer par Vilna, 100 officiers et 118 soldats. Deux grandes marches ont dispersé ces derniers. Il n'est plus possible de réunir plus d'une trentaine d'hommes.

Le 5e corps est fondu depuis longtemps.

Le 8e n'a que des officiers.

Le 9e ne présente aucune force en sous-officiers et soldats. La division de Wrède ne comptait aujourd'hui que 36 hommes.

La division Roguet, environ 50.

La garde à pied peut réunir à peu près 600 hommes; la garde à cheval, de 6 à 800.

La division Loison a, au plus, 800 hommes, indépendamment des 1.000 qui sont à Kovno.

Le génie n'a plus qu'une centaine d'hommes.

L'artillerie n'a aucun moyen en personnel. Son matériel consiste en 16 pièces de la division Loison et 10 qui défendent la tête de pont de Kovno. Il n'y a point de caisson d'infanterie attelé. Les troupes n'ont plus de cartouches que celles qui sont dans les gibernes et on est obligé, faute de moyens de transport, de détruire celles qui sont ici, au nombre de trois millions.

L'intendance est totalement désorganisée; l'état-major général, de même.

Dans cet état de choses qui ne présente pas plus de 2.000 hommes à opposer à l'ennemi, car on ne peut pas compter sur la cavalerie démontée, j'ai demandé si on croyait possible de se maintenir sur la défensive à Kovno. Tous les maréchaux ont pensé que cela était impraticable puisque le Niémen est gelé, que la tête de pont peut être tournée, et que l'armée pour-

rait, dans la route qu'elle doit prendre, être devancée par l'ennemi.

Une seconde question a été posée. C'était de savoir quel était le meilleur système à suivre pour rallier l'armée.

On a pensé que l'armée ne pouvait être ralliée que dans des places, c'est-à-dire sur la ligne de la Vistule ; qu'il convenait de désigner le point sur lequel les hommes de chaque corps devraient se diriger, d'envoyer d'avance des officiers pour les arrêter et les organiser et de tracer deux ou plusieurs routes, afin que les divers corps arrivassent séparément à leur point de ralliement.

Dans ce système, il reste une difficulté. C'est de savoir comment on composera une troupe organisée pour former une arrière-garde sur chaque route de marche.

En général, on s'est réuni à indiquer deux lignes principales : l'une passant par Tilsit et allant rejoindre Königsberg ; l'autre, passant par Gumbinnen et Insterbourg et aboutissant d'un côté à Marienbourg et de l'autre à Thorn.

D'après ces observations, je me suis déterminé à faire passer tous les corps par une même route jusqu'à Gumbinnen. Là, je compte tracer des routes différentes pour chaque corps à diriger.

Le 1er corps, le 8e corps et les Wurtembergeois, sur Thorn ; le 4e, à Marienwerder ; la garde impériale, les 2e, 3e et 9e corps à Danzig ou Marienbourg ; les dépôts de cavalerie dans l'île de la Nogat, en la faisant couvrir par le duc de Tarente qui occuperait Elbing, si l'ennemi le forçait à découvrir Königsberg.

L'artillerie et le génie seront dirigés aussi sur Danzig ; ces diverses directions ne seront données qu'au sortir de Gumbinnen.

P.-S. — Des officiers seront envoyés dans les différentes places de la Vistule et Danzig pour arrê-

ter les fuyards. Des approvisionnements seront faits aussi.

L'intendant général part de sa personne pour Königsberg et assurera, en passant, le service des subsistances sur les différentes routes que doivent tenir les différents corps.

Le canon s'est fait entendre toute la journée sur Kovno. Le duc d'Elchingen m'a fait prévenir que c'était le canon de la tête de pont qu'il dirigeait contre des Cosaques. Il n'évacuera que demain cette place ; ce qui lui donne le temps de faire détruire ce qui n'aura pu être évacué.

Arrivé à Gumbinnen, je partirai pour Königsberg. Le froid est toujours très rigoureux. Il était aujourd'hui à 22 degrés. Nous continuons à souffrir. Les débris de l'armée sont véritablement dans un état pitoyable.

VII

Wirballen, 16 décembre 1812.

Sire, le major général a écrit longuement et dans le plus grand détail à Votre Majesté. Les choses sont dans un tel état de désordre qu'il m'est impossible de remédier au mal. Enfin, j'ai perdu tout espoir de pouvoir lui être d'aucune utilité. Que puis-je, en effet, faire avec 1.500 hommes de toute arme, que je puis parvenir peut-être à mettre en ligne? Il ne s'agit donc plus de combattre, mais de réorganiser, mais d'administrer, mais de rallier les nombreux débris de l'armée. Sire, je déclarai à Votre Majesté que je n'avais ni les talents nécessaires ni le courage pour ce genre d'application, pour un travail qui m'est étranger. Cependant Votre Majesté insista. J'obéis, espérant que je pourrais encore rallier quelques combattants sur Vilna et sur Kovno. Mais les froids des 6, 7 et 8 détruisirent encore cette espérance, et depuis, cette fusion de l'armée est devenue à son

comble. Tout a été de mal en pis, et le départ de Votre Majesté a été un nouvel échec pour la discipline. Je trahirais mes devoirs si je ne lui redisais pas que je ne puis conserver un commandement que je n'ai pris que par déférence et par attachement pour Votre Majesté. Je laisserai donc ce commandement au vice-roi qui (je vous le jure) remplira mieux votre espoir. Ce prince est plus exercé que moi dans l'administration. Je serai plus utile à Votre Majesté soit à Naples soit en France. Si je n'avais pas reçu votre décision d'ici à quinze jours, je me mettrai en route.

VIII

Stallupönen, 17 décembre 1812.

Je reçois à l'instant la lettre de Votre Majesté, du 12, de Posen. Je vois avec un plaisir inexprimable que Votre Majesté continue son voyage en très bonne santé. Je la crois maintenant à Mayence.

J'ai reçu des nouvelles du maréchal Macdonald du 11. J'en reçois aujourd'hui du prince Schwarzenberg du 14, de Slonim. Ni l'un ni l'autre n'avaient reçu à cette époque les instructions que le major général a dû leur faire passer; au premier, de se rapprocher du Niémen, et à ce dernier, de Grodno et Bialystok, et de couvrir et défendre Varsovie. Le major général est aussi chargé d'annoncer au prince Schwarzenberg que le 5e corps va se réunir à Varsovie et que le prince Poniatowski doit y recevoir 25.000 conscrits qui y sont déjà réunis, et y réorganiser l'ártillerie.

Votre Majesté me dit que, dans aucun cas, je ne dois quitter l'armée. Je lui ai écrit hier que rien au monde ne m'y ferait rester. Je sens chaque jour davantage combien la tâche d'un si grand commandement est au-dessus de mes forces, et je réitère

formellement à Votre Majesté qu'il m'est impossible de rester plus longtemps séparé de ma femme et de mes enfants. Je crois déjà avoir assez prouvé à Votre Majesté un absolu dévouement. Je serai toujours prêt à revoler sous ses drapeaux quand il s'agira de combattre; mais je ne saurais y rester quand il ne s'agit que d'organiser et d'administrer, et quand le soin de mes états et le vœu de mes sujets me rappellent au milieu d'eux. J'ose croire que je lui serai encore plus utile en France et à Naples qu'ici.

Le prince major général a dû faire connaître à Votre Majesté, par ses rapports successifs, d'abord l'impossibilité où nous avions été de rallier l'armée à Vilna, de la rallier à Kovno, et mon rapport, qui n'était autre chose que le procès-verbal de la séance tenue avec les maréchaux et tous les commandants des corps, prouve qu'il n'a pas été en notre pouvoir de rester quarante-huit heures à Kovno, qu'il n'existait déjà plus d'armée et que l'on avait arrêté à l'unanimité qu'il n'y avait plus d'autre ressource que d'envoyer les aigles et les cadres dans les différentes places de la Vistule : mesure qui va recevoir son exécution. Cependant le maréchal Ney qui avait été chargé de faire l'arrière-garde à Kovno et de couvrir ma marche sur Vilkoviski, ne put exécuter mes ordres, l'ennemi s'étant montré entre lui et moi sur le point de Skrauce, et il fut obligé de faire sa retraite par Neustadt sur Stallupönen. Je fis hier un séjour à Wirballen pour l'attendre. Ce maréchal ne conserve plus une seule baïonnette de la division Loison et des 2e et 3e corps. Il a fait sa retraite *seul*, de sa personne, avec quelques officiers de son état-major et quelques officiers de troupe. J'appris hier au soir à 10 heures qu'il était à Gumbinnen. Je me trouvais donc faire l'arrière-garde avec 300 hommes de la vieille garde de Votre Majesté,

avec environ 150 de la jeune, avec 800 hommes de mes vélites et 400 hommes de cavalerie de votre garde, 250 Hessois et 4 pièces de canon avec trois cents coups à tirer. Voilà, Sire, tout ce qui nous reste de réuni de la Grande Armée. Encore est-il vrai de dire qu'un tiers de cette troupe est dans l'impossibilité de servir, ayant ses pieds et ses mains gelés. Les Cosaques n'avaient pas encore paru hier à Pilviszki et à Marienpol. Ils ne nous font plus de prisonniers et renvoient nos soldats après les avoir pillés.

Il est cruel, quoique tout porte à croire que l'ennemi ne nous suivra pas, de ne pouvoir prendre position. Mais, comme je l'ai dit plus haut à Votre Majesté, tout est depuis six jours en route pour la Vistule, et ce n'est que là qu'on peut les rallier. En effet, que feraient 1.000 à 1.200 hommes de votre garde pour la défense des états du nord du grand-duché et pour couvrir les états prussiens ? Mon espoir se porte donc sur l'armée du duc de Tarente qui, par son mouvement sur le Niémen, peut encore remplir ce but important, et si, aux premières nouvelles que je recevrai, il n'y a rien de changé dans sa position, je compte me rendre à ce corps d'armée et manœuvrer en conséquence. Et j'espère y réussir si, comme on me l'annonce, sa force est de 30.000 hommes bien disciplinés, pourvus de subsistances et ne demandant pas mieux que de marcher à l'ennemi. Dans ce cas, je laisserai au vice-roi le commandement de la garde, des 1er, 2e, 3e, 4e et 9e corps et des réserves de cavalerie. Cela le mettra déjà à même de prendre connaissance de l'état de la Grande Armée et de son administration.

Votre Majesté voit par là que, quand il s'agit de combattre, je ne demande point à m'éloigner. Mais je sais combien l'occupation de la ligne de Vilkoviski par le 10e corps, en couvrant les états prussiens, faci-

literait vos négociations avec ce gouvernement.

Les rapports que je reçois de l'intendant général, de Königsberg, annoncent qu'il y a dans cette place et dans celle d'Elbing de grandes ressources.

IX

Königsberg, 20 décembre 1812.

Le prince major général continue toujours à vous faire ses rapports sur notre position qui devient tous les jours plus mauvaise.

Par une lettre du 16, M. le duc de Tarente mande qu'il n'a reçu que ce jour-là et à une heure d'intervalle les ordres que je lui avais adressés de Vilna et de Kovno, le premier, pour qu'il cherchât à se rapprocher de Tilsit, le deuxième, pour qu'il accélérât son mouvement sur cette place. Il annonce qu'il a commencé son mouvement le 17. Je ne sais pas comment il s'en tirera, si les rapports que je reçois à l'instant se confirment. On nous rapporte, en effet, que le quartier général du prince Koutouzov est arrivé à Jurburg le 18, à 2 heures après-midi, et que quelques Cosaques et environ 500 hommes d'infanterie ont paru le 19 à Tauroggen, et le maréchal lui-même écrit que des partis ennemis se sont montrés sur Chauli et Telch. Je fais réunir ici la division Heudelet qui sera forte d'environ 13.000 hommes et la division de dragons du général Cavaignac forte de 1.200 chevaux. Je fais rallier aussi la division Loison. Je ne sais pas si les mouvements de l'ennemi m'en donneront le temps, car les dernières troupes de la division Heudelet ne doivent arriver ici que du 27 au 28, et j'ai le projet, si je parviens à rallier 15 à 18.000 hommes, de me porter sur Tilsit; ce qui ne manquerait pas de faire une diversion précieuse en faveur du maréchal Macdonald. Mais je n'ose me

flatter de pouvoir parvenir à réunir cette force. Cependant je fais donner l'ordre au duc de Danzig qui est à Insterbourg avec les débris de votre garde et de la mienne, de se tenir sur ses gardes et de se rapprocher de Königsberg au premier avis de mouvement de l'ennemi.

Tous les ordres sont donnés pour envoyer à Elbing le dépôt général de cavalerie et tous les hommes démontés de cette arme, pour l'évacuation des malades et des différents magasins d'habillements, d'armes et de munitions, et j'ai autorisé un marché d'urgence pour le transport de l'artillerie de siège qui se trouve embarrassée par les glaces dans Königsberg, dans Tilsit et dans Memel; tout cela sera noyé si l'ennemi ne nous donnait pas le temps de l'évacuer.

Tous les corps d'armée, leurs officiers généraux, leurs officiers particuliers et leurs aigles sont en route, par différentes directions, pour se rendre sur la Vistule. Si j'apprenais que Koutouzov marche en force de Tilsit sur moi — ce que je ne présume pas qu'il fasse avant d'avoir une affaire avec Macdonald — je marcherais sur Elbing, et, en dernière analyse, sur Danzig.

On m'annonce d'un autre côté qu'une division de cavalerie ennemie a paru sur Meretch, à l'effet de couper tous les hommes isolés du 5e corps qui se rendent à Varsovie. Des partis ennemis ont aussi paru sur Vilkoviski, Marienpol et Neustadt. Je serai très exact à faire connaître à Votre Majesté les nouvelles subséquentes que je recevrai des mouvements de Koutouzov.

J'ai de grandes inquiétudes sur le corps de Macdonald[1].

1. On sait la réponse que fit Napoléon à cette lettre; elle est datée du 30 décembre et ainsi conçue : « J'ai reçu votre lettre du 20. Je vois avec bien de la peine le froid extrême qu'il fait encore du

X

Königsberg, 22 décembre 1812.

Sire, une nouvelle année va commencer. Je prie Votre Majesté d'accueillir les vœux que je forme pour votre bonheur ; il sera toujours sans nuages, si le ciel les exauce. Je vous adresse aussi les lettres de mes enfants ; leurs vœux sont aussi sincères que les miens.

Je crois Votre Majesté arrivée hier au soir à Paris ; le prince major général a reçu une lettre du général Caulaincourt qui lui apprend votre présence à Mayence.

Je ne vous fais aucun rapport sur notre situation. Le major général veut bien se charger de ce soin. J'ai quelque inquiétude pour Tilsit. Cependant Macdonald est en marche sur ce point. S'il arrive, nous pourrons encore couvrir les états prussiens avec le 10e corps et la division Heudelet.

La présence du grand quartier général à Königsberg a produit le meilleur effet. Si je fusse resté encore en arrière, nous eussions trouvé Königsberg absolument désert.

Les Prussiens se montrent bien.

J'ai écrit au roi de Prusse pour le prévenir de notre rentrée dans ses états.

Tout va encore bien mal.

Il faut que Votre Majesté adopte de grands moyens ; il faut faire venir de l'artillerie en poste et faire arriver rapidement des troupes.

XI

Königsberg, 23 décembre 1812.

Le prince major général continue à rendre compte

côté de Königsberg. Il me tarde de connaître la situation exacte de l'armée. »

à Votre Majesté de la situation de sa Grande Armée.

L'ennemi entra hier matin à Tilsit avec deux pièces de canon et quelques centaines de Cosaques. Les troupes de cette garnison sont arrivées à Labiau.

Le 10e corps a dû arriver le 21 à Chauli et doit être ce soir sur Rassiena.

Les partis de Cosaques se montrent partout. Memel même est sans communication avec le maréchal Macdonald.

J'ai fait donner l'ordre à la garde de Votre Majesté et à la mienne de quitter Insterbourg et de se rendre à Wehlau, et de suivre la route d'Elbing par Eylau si l'ennemi se montrait en force sur Tilsit ou sur Gumbinnen et Insterbourg.

Il est bien malheureux, d'un côté, que le maréchal Macdonald ait reçu ses ordres si tard, et, de l'autre, que la division Heudelet ne soit pas encore réunie ici pour la porter sur Tilsit. Quelle heureuse diversion!

On continue les évacuations de Königsberg.

Nous n'avons encore pu réunir que 1.400 hommes de la division Loison. J'ai environ 2.000 hommes de celle de Heudelet et 800 Prussiens. Voilà tout ce qui forme la défense de Königsberg et du grand quartier général.

On s'occupe du travail des cantonnements de la cavalerie et de l'établissement des dépôts.

Sire, nous sommes dans un état bien affligeant. Il changera par l'arrivée du 10e corps. Je ne saurais croire qu'il puisse en être empêché. Il faudrait que l'ennemi eût une armée à lui opposer, et je ne saurais pas laquelle.

Je n'entre pas dans de plus grands détails. Je laisse ce soin au major général et à l'intendant général.

Le prince de Schwarzenberg avait son quartier général le 20 à Bialystok et il comptait aller s'établir à Pultusk. L'ennemi ne le suivait que très faiblement et semblait vouloir lui proposer un armistice

en lui annonçant qu'il n'avait l'ordre de le suivre que jusqu'aux frontières de la Prusse.

XII

Königsberg, 24 décembre 1812.

Sire, le prince major général continue d'adresser exactement à Votre Majesté ses rapports.

Sa garde n'existe réellement plus. Il ne reste pas 600 hommes de disponibles.

On continue les évacuations.

Nous avons déjà trois bataillons de la divison Heudelet; il en arrivera demain trois autres, et trois après-demain, de manière que j'aurai ici douze bataillons réunis le 29, et je pourrai faire une diversion sur Tilsit.

Les traînards continuent toujours d'arriver.

On m'assure qu'il y a aujourd'hui dans la ville 10.000 hommes.

Je reçois une lettre du commandant prussien de Memel qui m'annonce que le 10e corps fait sa retraite sur Memel et non sur Tilsit. Déjà les partis de Cosaques qui s'étaient portés en Courlande sur les derrières du 10e corps, se sont retirés du côté de Rassiena. Une fois le 5e corps de Macdonald arrivé, j'espère de pouvoir couvrir les états prussiens.

Tout le monde voudrait me faire quitter Königsberg où je ne suis pas en sûreté. Mais j'en sortirai qu'à la dernière extrémité. Ma présence ici a rassuré le pays, et, si je pars avant l'arrivée du 10e corps, toute la ville sera abandonnée. Il y a ici des ressources immenses qu'il nous importe de ne pas perdre.

XIII

Königsberg, 25 décembre 1812, 10 heures du soir.

Sire, j'adresse à Votre Majesté la prétendue pro-

clamation de l'empereur Alexandre aux Polonais. Je la crois controuvée. Elle ne laisse pas cependant de faire une certaine sensation sur l'esprit des Polonais.

Nous sommes toujours sans nouvelles positives du maréchal Macdonald. Nous savons cependant qu'il a dû être le 21 à Chavli. La tête de son avant-garde doit être certainement aujourd'hui à une marche du Niémen.

Une reconnaissance a été poussée aujourd'hui de Labiau sur Tilsit.

Deux cents et tant de chasseurs lithuaniens sont encore arrivés aujourd'hui à Labiau.

J'ai envoyé aussi environ 200 hommes du 6e bataillon du 22e régiment d'infanterie légère et 200 marins à Tapiau, qui se lieront avec la garde qui est à Wehlau et observeront la route de Tilsit.

Il est arrivé aujourd'hui deux bataillons de la division Heudelet et un régiment de marche de cavalerie, fort de 600 hommes.

Je passerai demain la revue de six bataillons et de ce régiment.

Demain il arrive encore trois bataillons.

Après-demain, je dirigerai ces neuf bataillons et le régiment de marche de cavalerie et dix pièces de canon sur le Niémen à la rencontre du maréchal Macdonald.

Les ordres les plus sévères ont été donnés pour faire évacuer sur les différents dépôts généraux des corps tous les généraux, officiers supérieurs, officiers subalternes et soldats de toutes armes qui encombrent la ville.

Les traînards et les isolés continuent d'arriver en foule.

L'ennemi n'a pas encore paru à Gumbinnen.

Nous sommes toujours sans nouvelles dans la direction de Grodno à Rastenbourg. Nous ne savons

pas non plus positivement à quel corps appartiennent les troupes qui ont occupé Tilsit et qui se trouvent devant le maréchal Macdonald; les uns disent de Koutouzov; les autres, de Wittgenstein. Moi, je crois que ce ne sont que des partis.

Les habitants continuent à être toujours parfaitement bien pour nous, et le président de la régence et le gouverneur prussien ont reçu dans la matinée des ordres du cabinet de Berlin qui leur enjoignent de nous seconder de tous leurs moyens, et le gouverneur a reçu particulièrement celui de lever des recrues et de pousser le plus possible sur les frontières le peu de cavalerie qu'il peut avoir à sa disposition. Ces dispositions vont avoir leur exécution. Le directeur de la police a envoyé dès ce matin des émissaires sur tous les points et je suis persuadé que demain nous aurons positivement des nouvelles du 10e corps.

Les rapports du général Sokolnicki continuent à ne pas avoir le sens commun.

J'ai établi les dépôts généraux de cavalerie d'après les propositions du général Bourcier, non par corps de réserve, mais par armes, de la manière suivante :

La moitié des cuirassiers à Stettin, sous les ordres du général Grouchy ; l'autre moitié à Francfort, sous ceux du général Sebastiani.

Celui des hussards à Posen, sous les ordres du général Latour-Maubourg.

Celui des chasseurs à Glogau, sous les ordres du général Defrance.

Celui des dragons à Varsovie, commandé par le général Watier.

A Crossen, celui des Saxons et des Westphaliens, sous les ordres d'un général que je n'ai pas encore désigné.

La garde sera envoyée à Magdebourg et Brunswick.

Les deux régiments de carabiniers se remonteront à Berlin même.

Le grand dépôt sera à Berlin où sera établi le quartier général du général Bourcier.

On désignera des numéros des régiments de chaque arme que l'on devra commencer par remonter de préférence. Cette mesure nous donnera de suite des forces disponibles.

J'ai été déterminé à réunir les régiments par armes plutôt que par corps de réserve, en raison de la livraison des chevaux de remonte. Par exemple, on proposait de placer le 1er corps de cavalerie de réserve à Stettin avec la division de cavalerie légère et on m'annonçait en même temps qu'on devait recevoir 6.000 chevaux de troupes légères à Varsovie; il fallait donc attendre que les hommes de la cavalerie légère du 1er corps eussent été réunis à Stettin pour envoyer de là des hommes chercher à Varsovie des chevaux de remonte. Que de temps perdu! Que de retards dans la remonte de la cavalerie! J'ai d'abord ordonné que l'on remontât les 7e et 8e de hussards et 9e de lanciers. Je désignerai successivement les meilleurs régiments pour être remontés les premiers.

Il est arrivé hier à Labiau environ 300 traîneaux chargés d'artillerie et de munitions de guerre venant de Memel. On a fait partir également hier de Labiau pour Königsberg une douzaine de canons et beaucoup de munitions. J'ai réitéré ici les ordres les plus sévères pour l'évacuation de celle qui est ici. Il est malheureux que le général Eblé soit malade. Cependant j'ose espérer que nous parviendrons à tout faire évacuer.

L'estafette nous manque depuis quatre jours; ce qui nous prive des nouvelles de l'intérieur de la Prusse et du grand-duché et de connaître le nombre des isolés qu'on sera parvenu à rallier dans les différentes places de la Vistule.

Nous sommes très riches pour les subsistances. Varsovie seule ne nous offre aucune ressource. Mais Modlin en renferme de grandes et nous aidera à nourrir le corps de Schwarzenberg.

P.-S. — Je ne puis encore avoir aucune situation de l'armée ni celle des places ni celle du duc de Castiglione; tout ici est encore confusion.

XIV

Königsberg, 26 décembre 1812, soir.

J'ai passé aujourd'hui la revue de la 1re brigade de la division Heudelet. J'ai eu lieu d'en être satisfait sous tous les rapports. Je l'ai été surtout de sa belle tenue et de son bon esprit. Aussi ai-je fait cadeau d'une paire de gants à ceux qui en manquaient, et sur l'avis du major général, j'ai autorisé le paiement de l'indemnité d'un sol pour les hommes des compagnies d'élite. Cette brigade part demain pour Tapiau. La 2e brigade partira après-demain pour la même destination, ainsi que son artillerie. Ce mouvement produira un bon effet, d'abord sur l'esprit des habitants, et ensuite il ne peut manquer d'en faire un sur l'ennemi, soit que le duc de Tarente se dirige sur Tilsit, soit qu'il fasse sa retraite par Memel et le Nehrung du Kurisch Haff. En effet, en menaçant par Tapiau Tilsit, supposé que le 10e corps marche sur ce point, l'ennemi se trouverait entre deux feux et nous arrêterions son mouvement qu'il ne manquerait pas de pousser sur Königsberg dans la supposition que le duc de Tarente s'y dirige par Memel.

Les Cosaques ont paru ce matin sur Taplacken aux environs de Wehlau et dans les bois en avant de Tapiau. Cependant des partis poussés à six lieues par Wehlau et Tapiau sur cette ville n'ont rien rencontré.

On prétend que l'ennemi fait en même temps un grand mouvement par Gumbinnen, tandis qu'on croit Koutouzov sur Georgenbourg et Tilsit.

Au reste, c'est ce soir ou demain au plus tard, à moins d'événements extraordinaires, que l'avant-garde du maréchal Macdonald sera sur le Niémen.

Je ne suis pas sans inquiétudes sur notre position.

Königsberg est encombré d'une manière effrayante soit par nos traînards qui arrivent en foule, soit par nos malades qui remplissent nos hôpitaux, enfin par la nombreuse artillerie de siège et les magasins particuliers des corps. Il faut ajouter à tout cela que les moyens de transport deviennent chaque jour plus rares. Beaucoup de généraux sont malades. Un plus grand nombre demandent des congés. Le général Valmabelle est mort ce matin. Enfin, le découragement et la démoralisation sont à leur comble.

Il me tarde bien de savoir s'il se réunira beaucoup de monde dans les dépôts des différents corps d'armée qui leur ont été assignés dans les diverses places de la Vistule.

J'ignore absolument ce qui se passe sur nos derrières, l'estafette nous manquant depuis cinq jours. On ne peut me donner par conséquent aucun état de situation. Nous n'avons plus d'officiers d'état-major; tous presque ont gagné la Vistule, à l'exemple des officiers des corps.

Nous sommes bien pour le pain, légumes, etc., et nous sommes très mal pour les vivres et viandes. Il faudra avoir recours aux réquisitions ou à des entreprises : la première mesure serait très malheureuse dans les circonstances; la seconde, contraire aux intérêts de Votre Majesté.

Le duc de Trévise, qui a vu ce matin les Cosaques sur Wehlau, mande qu'il tiendra jusqu'à ce soir et qu'il viendra s'établir à Tapiau.

Le duc d'Istrie qui avait ordre de couvrir Wehlau en éclairant les routes d'Insterbourg, Georgenbourg et Tilsit, a fait partir pour Elbing, où il s'est rendu de sa personne, toute la cavalerie de la garde et n'a laissé que 60 lanciers. Cette détermination a compromis le maréchal Mortier; cette conduite du maréchal Bessières n'est pas louable.

Je n'ai point depuis longtemps de nouvelles du prince de Schwarzenberg et du général Reynier. Je crois cependant que nous touchons au moment où l'ennemi va se démasquer. Prendra-t-il ses quartiers d'hiver? Tentera-t-il d'arriver sur la Vistule? C'est ce que nous saurons positivement après les événements qui doivent se passer au 10e corps.

XV

Königsberg, 28 décembre 1812.

Sire, le prince major général a dû faire connaître hier au soir à Votre Majesté les nouvelles que nous avions reçues de son corps. Celles d'aujourd'hui portent qu'il était à deux lieues de Tilsit, sur la rive droite du Niémen. J'attends d'un moment à l'autre la nouvelle que le duc de Tarente a fait son entrée dans cette ville.

L'adjudant commandant Terrier nous a rendu compte, sous la date d'hier, qu'un parti qu'il avait envoyé sur ce point était entré dans Tilsit, en avait chassé quelques Cosaques et dragons qui s'y trouvaient et qu'il s'y était établi. Il est étonnant qu'ayant dû communiquer de suite avec le 10e corps, qui n'en était qu'à dix lieues, le duc de Tarente ne nous ait pas encore donné de ses nouvelles.

J'ai passé au matin la revue de la 2e brigade de la division Heudelet; les hommes sont superbes et montrent la meilleure volonté. Cette troupe a pris ce

matin la direction de Tapiau pour se réunir à la 1re brigade.

Je fais venir votre garde à Königsberg.

Le général Heudelet a ordre de réoccuper Wehlau où il ne se trouve que 150 Cosaques. J'ai la certitude qu'il ne s'en trouve pas un plus grand nombre à Gumbinnen et à Insterbourg et qu'aucun homme d'infanterie russe n'y a encore paru. On dit Wittgenstein sur Georgenbourg. Je ne le crois pas.

Les évacuations tant de l'artillerie que des effets d'habillement et hôpitaux se continuent avec la plus grande activité.

Le prince major général adresse à Votre Majesté copie d'une lettre du comte de Saint-Marsan. Elle y verra que le roi est dans les meilleures dispositions, mais qu'il craint un soulèvement contre nous si nos soldats venaient à piller les villages et si l'on voulait former des magasins de réserve par le moyen des réquisitions. Votre Majesté jugera dans sa sagesse ce qui convient le mieux à ses intérêts de faire dans cette circonstance : ou de payer comptant ou d'en venir aux réquisitions. Je penche pour le premier parti, car il serait très dangereux d'indisposer dans ce moment-ci les habitants qui se montrent bien disposés pour nous.

Votre Majesté connaît les dispositions qui ont été adoptées pour arrêter nos fuyards sur la Vistule. Le duc de Castiglione a reçu l'ordre de former un cordon sur l'Oder, à l'effet d'y arrêter ceux des isolés qui seraient parvenus à passer la Vistule et d'inviter le gouvernement prussien à la seconder par le moyen de ses troupes et de sa gendarmerie.

Je passerai demain la revue de la division Loison, aujourd'hui Marchand; elle est, dit-on, forte de 2.500 hommes, mais n'en ayant qu'environ 1.500 en état de faire le service.

Nos traînards continuent à passer, et je sais d'une

manière positive que les paysans des frontières prussiennes les conduisent de village en village jusqu'à la Vistule.

On nous dit Memel évacué et la garnison en route pour Königsberg; je n'en ai cependant pas encore la nouvelle officielle.

XVI

Königsberg, 29 décembre 1812.

Sire, j'écrivis hier soir à Votre Majesté que le duc de Tarente était sans doute près de faire sa jonction sur Tilsit avec les partis que j'y avais déjà envoyés. Le prince major général reçoit à l'instant une lettre du général Bachelu, commandant l'avant-garde du 10e corps, qui lui annonce qu'il est entré hier matin dans Tilsit. Ce général avait eu la veille un engagement avec l'ennemi et lui avait pris deux bataillons et une pièce de canon.

D'un autre côté, l'ennemi abandonna hier Wehlau. Il en aura sans doute fait autant de Gumbinnen et d'Insterbourg.

Votre Majesté ayant dû avoir des inquiétudes sur le 10e corps, j'ai jugé à propos de vous expédier un courrier extraordinaire pour lui apporter l'heureuse nouvelle de notre jonction.

Des bruits courents que les Russes sont entrés à Memel d'après un arrangement fait avec le commandant de la place et en vertu duquel les Prussiens n'auraient point été faits prisonniers et feraient le service conjointement avec eux. Je n'en ai point de nouvelles officielles et j'ai peine à le croire, ayant eu lieu de me louer jusqu'à présent de la conduite de ce commandant prussien.

Je n'ai cessé de penser et de dire que les armées russes avaient trop souffert pour pouvoir nous suivre au delà du Niémen et faire une campagne

d'hiver. Il m'est évidemment démontré aujourd'hui que je ne m'étais pas trompé.

Le maréchal Macdonald va prendre une position afin de couvrir les états prussiens.

Nous avons des magasins immenses à Insterbourg, Wehlau, Königsberg et Elbing; la viande seule manque.

Aussitôt que le rapport officiel des mouvements du 10e corps me sera parvenu, je m'empresserai de le faire connaître à Votre Majesté.

XVII

Königsberg, 29 décembre 1812.

Votre Majesté a dû avoir bien des inquiétudes sur le 10e corps. Le voilà rallié. Je garantis à V. M. que la guerre est finie pour cet hiver. Il m'est bien démontré que l'ennemi n'a pas dépassé Vilna et que nous n'avons été suivis que par de forts partis de cavalerie. L'ennemi avait trop souffert pour pouvoir faire une campagne d'hiver. Il doit se croire bien heureux de voir que le froid nous a chassés de son territoire. Sire, le 10e corps couvrira les états prussiens et je placerai la division Heudelet de manière à couvrir les places de la Vistule et à préserver nos communications avec la droite de l'armée par la ligne de Willenberg à Pultusk. Nous voilà maintenant dans nos quartiers d'hiver. Aussi attends-je avec impatience la demande que je vous ai soumise d'aller revoir ma femme et mes enfants. J'attendais ce moment parce que je puis m'absenter sans inconvénient. La reine est retombée malade. Jugez de mes inquiétudes.

XVIII

Königsberg, 31 décembre 1812.

Sire, je reçois une lettre du duc de Tarente, du 30 décembre, de Tilsit.

Il m'annonce son arrivée sur ce point avec la division Grandjean et une division prussienne. Il est depuis six jours sans nouvelles aucunes de la division commandée par le général d'Yorck qui avait ordre de le suivre à une marche de distance. Je viens de lui ordonner de le rallier à quelque prix que ce soit, et de se rapprocher, immédiatement après, de la Pregel. Ce maréchal m'annonce que l'ennemi a inondé tout le pays de cavalerie. Cependant les prisonniers conviennent que c'est le froid qui a vaincu l'armée et que leurs armées sont elles-mêmes dans un état pitoyable et hors d'état de faire une campagne d'hiver.

Aussitôt que le maréchal Macdonald sera sur Wehlau, je quitterai Königsberg pour placer le quartier général dans une position centrale et plus tranquille, afin que les administrations puissent s'occuper, sans être sur le qui-vive, de la réorganisation de l'armée.

Les évacuations continuent à se faire avec la plus grande activité.

Nous avons beaucoup de malades. Votre Majesté a fait une grande perte par la mort du général Eblé. Je confierai provisoirement le commandement de l'artillerie au général Sorbier.

La première demi-brigade de dragons du général Cavaignac est arrivée aujourd'hui. Je la placerai sur la route de Memel afin de couvrir la route du Kurisch Nehrung, point important à garder depuis l'occupation de Memel par l'ennemi.

J'adresse à Votre Majesté une lettre du général Rapp qui lui fera voir l'état de dénument dans lequel se trouvent les différents services de la place de Danzig. 200.000 francs ont été mis à la disposition du commandant de l'artillerie de cette place et 60.000 francs pour le service des hôpitaux. M. l'intendant général doit présenter à Votre Majesté un rapport détaillé à ce sujet. Toutes les autorités prus-

siennes déclarent qu'elles ne sont plus tenues, aux termes du traité, de rien fournir aux armées de Votre Majesté, et demandent qu'on paye comptant le foin, la paille et la viande. Je prie Votre Majesté de nous tirer de cet embarras par une prompte détermination.

Ce n'est que dans quelques jours que je pourrai faire connaître à Votre Majesté ce que les différents corps auront pu rallier dans les différentes places de la Vistule.

Le prince Poniatowski me mande, en réponse à une lettre que je lui avais écrite pour engager la nation à faire les derniers efforts pour la défense du grand-duché, que les Polonais sont disposés à faire les derniers sacrifices.

Tous les hommes isolés de la cavalerie s'acheminent vers les dépôts généraux. Les traînards enfin cessent de passer. La terreur panique a disparu. Tout rentre dans son assiette naturelle.

XIX

Königsberg, 31 décembre 1812.

Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté deux lettres que le prince Poniatowski écrit au major général.

Il rend compte, dans la première, de l'état actuel des levées d'hommes dans le duché : il paraît qu'on manque de fusils pour armer les conscrits ; il paraît également que le 4e régiment de la Vistule a éprouvé une désertion de 4 à 500 hommes et qu'il lui manque des effets d'habillement et d'équipement qui ne pourront être prêts que vers le 15 janvier.

Par sa seconde lettre, le prince Poniatowski demande de nouveaux ordres concernant les troupes lithuaniennes qui se rendent à Varsovie : il annonce

qu'il éprouvera beaucoup de difficultés pour les compléter.

Je n'ai pas cru devoir prendre de décision sur les différents objets contenus dans les lettres du prince Poniatowski avant de connaître les intentions de Votre Majesté. Je la prie de me transmettre ses ordres et de me faire savoir si elle veut conserver les troupes lithuaniennes en corps ou bien les faire incorporer.

XX

Königsberg, 31 décembre 1812.

Sire, par la lettre ci-jointe que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté, le général Bourcier demande si les dépôts de remonte doivent fournir des chevaux à la cavalerie italienne ou s'ils sont exclusivement réservés à la cavalerie française. Je n'ai pas cru devoir prononcer sur cette question sans connaître les intentions de Votre Majesté.

47. *L'opinion à Minden.*

Charlot à Carra Saint-Cyr.

La victoire des Russes fait tressaillir en Allemagne les cœurs des patriotes, et à Minden — qui est alors le chef-lieu d'un arrondissement du département de l'Ems supérieur — dans la nuit du 31 décembre 1812 au 1er janvier 1813, on crie *Vive Alexandre.* Le colonel de la 34e légion de gendarmerie, Charlot, écrit, dans une lettre au général Carra Saint-Cyr[1], que l'esprit des habitants de Minden devient de plus en plus mauvais et il demande qu'on place dans cette ville un commissaire spécial.

Hambourg, 13 janvier 1813.

Mon général, par mes lettres du 9 courant, M. le capitaine de l'Ems supérieur m'informe que, dans la nuit du 31 décembre au 1er de ce mois, des cris de *Vive l'Empereur Alexandre* se sont fait entendre dans les rues de Minden, notamment dans celle des Boulangers (Bäckerstrasse). On présume que les auteurs de ces cris sont des jeunes gens qui sortaient des bals. Les démarches pour les connaître étaient encore au 9, sans succès; elles se continuent. D'après les affaires de la Russie, l'esprit des habitants de Minden devient chaque jour plus mauvais. J'ai eu l'honneur d'écrire à M. le directeur général de police pour lui faire connaître la nécessité d'y placer un commissaire spécial. Il m'a fait l'honneur de me répondre que la demande en est faite depuis longtemps.

1. Cf. sur Carra Saint-Cyr qui commandait à Hambourg la 32e division militaire, le tome Ier de *1812*, pièces 85, 94, 116 et 117.

48. *Jérôme à Berthier.*

Lettre de Jérôme qui nous renseigne à la fois sur les Wesphaliens à la Grande Armée et sur les renforts que le royaume doit fournir. Des cinq régiments de cavalerie, il ne reste même pas 200 hommes et des trois bataillons de la garde, 50 hommes. Mais Jérôme promet de faire de grands efforts pour mettre sur pied de nouvelles troupes, et il demande seulement qu'on lui envoie les cadres qui existent encore, lors même qu'ils n'existeraient, pour ainsi dire, que de nom.

Cassel, 1er janvier 1813.

Mon cousin, d'après les rapports que je viens de recevoir de mes différents généraux, il paraît qu'il n'existe même pas 200 hommes de mes cinq beaux régiments de cavalerie. A une si grande distance d'eux, il me serait impossible de compléter des cadres qui n'existent que de nom. Je désire donc que vous preniez les ordres de l'Empereur ou du roi de Naples pour renvoyer en Westphalie les débris de ces corps. Je promets, deux mois après leur arrivée, de fournir *mon contingent complet en cavalerie.*

C'est surtout dans ces moments difficiles que je veux faire de nouveaux efforts pour prouver à l'Empereur mon inviolable attachement et mon dévouement absolu.

Je désire également que vous me renvoyiez les cadres de mes trois bataillons de la garde qui, je crois, sont réduits à 50 hommes. Ils seront remplacés par trois bataillons complets.

Je vous prie, mon cousin, de me répondre de suite sur les demandes qui font l'objet de cette lettre afin que je puisse, sans perdre de temps, prendre les mesures nécessaires.

49. *Berthier à Napoléon.*

Berthier, dans ces deux lettres à Napoléon, du 1er et du 2 janvier 1813, annonce la « trahison » de Yorck : l'armée doit évacuer Königsberg et gagner Elbing.

I

Königsberg, 1er janvier 1813, 8 heures du matin.

Sire, je suis forcé de commencer ma correspondance cette année comme je l'ai finie l'année dernière. J'ai à vous annoncer encore un événement inattendu et fâcheux. J'ai reçu ce matin, à 5 heures, d'un aide de camp du duc de Tarente, la lettre dont le Roi m'ordonne de vous envoyer copie par une estafette extraordinaire[1]. Votre Majesté verra que le général d'Yorck a trahi son souverain ou que son souverain nous trahit. Le duc de Tarente, après avoir attendu plusieurs jours le général d'Yorck qui faisait son arrière-garde, a reçu de lui la lettre dont copie est ci-incluse[2]. Votre Majesté y verra que ce général écrit de Tauroggen qu'entouré par l'ennemi, il a cru devoir faire une capitulation par laquelle son corps reste neutre dans la partie des états prussiens, sur la rive droite du Niémen que nous avons évacuée. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que le général Massenbach, avec les troupes qu'il avait déjà sur la rive gauche, ait repassé sur la rive droite avec son infanterie, sa cavalerie et les chevaux de son

1. Voir notre tome II, p. 297.
2. Voir notre tome II, p. 298.

artillerie. Cette circonstance rend bien mauvaise notre position. Le duc de Tarente n'a plus que 5.000 hommes d'infanterie avec lui. Le Roi se trouve ici avec 12 bataillons de la division Heudelet. Dans cet état de choses, Sa Majesté se trouve forcée à évacuer Königsberg et à se retirer sur la Vistule. Ce qui nous forcera à abandonner beaucoup de choses sur la ligne d'ici à Marienbourg. Ces circonstances donnent un nouveau courage à tous ceux qui sont en état de vous servir. Le Roi et ceux qui le secondent redoubleront de zèle.

Le temps est toujours au dégel; il pleut; ce qui occasionne des fièvres. Il paraît que mon indisposition tient au changement de temps et n'est rien. Les affaires du moment me guériront.

Le Roi m'a ordonné d'envoyer à M. de Saint-Marsan l'aide de camp du duc de Tarente avec la copie de la lettre de ce maréchal et de celle du général d'Yorck. Je préviens également de cet événement le vice-roi et les maréchaux.

J'envoie à Votre Majesté la copie de la capitulation qu'a faite le commandant de Memel.

II

Brandenburg, 2 janvier 1813.

Sire, j'ai envoyé hier à Votre Majesté les pièces relatives à la trahison du général d'Yorck. Sa Majesté a fait venir chez elle le duc d'Elchingen, le duc de Trévise et le comte Daru pour leur en donner connaissance. En même temps que j'ai expédié les pièces à Votre Majesté, j'en ai envoyé copie à M. le comte de Saint-Marsan. J'ai prévenu le vice-roi, le prince d'Eckmühl et le duc de Castiglione.

Le Roi s'est décidé à quitter Königsberg avec votre garde pour se rendre à Elbing; il s'est arrêté ici aujourd'hui pour être plus à même d'avoir des nouvelles.

En partant hier de Königsberg, Sa Majesté m'a donné l'ordre ci-joint, n° 1, que j'ai expédié. J'ai donné également tous les ordres subséquents pour presser l'évacuation de l'artillerie, des effets d'habillement, etc., autant que les moyens le permettent. On espère que toute l'artillerie de siège sera évacuée.

Dans l'instant, et il est 4 heures, le Roi reçoit une lettre du duc de Tarente dont copie est ci-jointe, n° 2, et qui en contient une du lieutenant général Massenbach, n° 3[1]. Il paraît que le duc de Tarente a dû recevoir le prince Repnin. Le Roi attend l'issue de cette entrevue.

On répand dans ce pays beaucoup de pamphlets et de caricatures. On a remarqué de l'agitation à Königsberg. Le Roi n'a rien changé aux dispositions qu'il avait ordonnées.

J'envoie à Votre Majesté un état de situation du 1er corps et un du 4e corps que je viens de recevoir. Vous connaissez, Sire, la situation de votre Grande Armée. C'est à Votre Majesté à déterminer la position de ses quartiers d'hiver. Tout est à réorganiser, à recréer, et surtout la cavalerie doit l'être sur des points très éloignés de l'ennemi.

Il faut à Danzig 25.000 hommes de garnison. Il y a 5.000 Napolitains; la division Heudelet sera d'environ 12.000 hommes; la division Grandjean est forte de 5.000 hommes; ce qui formerait 22.000 hommes qu'on pourrait mettre dans Danzig. Mais il ne restera plus sur la Vistule que les cadres des corps de la Grande Armée, et la division Grenier qui arrive vers le 15 à Berlin. Le Roi attend les ordres de Votre Majesté.

P.-S. — Nous n'avons point de nouvelles du prince de Schwarzenberg. La gelée paraît reprendre. Le général marquis d'Alorna est mort ce matin[2].

1. Voir notre tome II, p. 299.
2. Cf. plus loin, pièce 72.

50. *Macdonald à Murat.*

Macdonald annonce qu'il va évacuer Königsberg ; mais sa lettre est surtout importante parce qu'elle contient une proposition qui indigna Murat et Napoléon ; celle de remettre Danzig au roi de Prusse. Dans ses *Mémoires* (p. 193) Macdonald se rappelle ce projet, et il le justifie de nouveau : il fallait, selon lui, évacuer toutes les places, concentrer l'armée sur l'Oder, et donner Danzig au roi de Prusse : ce qui « occupait une partie de ses forces et diminuait le nombre de nos ennemis en l'intéressant pour son propre compte à soustraire aux convoitises des Russes cette place importante. »

Königsberg, 3 janvier 1812.

Sire, j'ai reçu aujourd'hui à midi la lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire hier de Brandenbourg.

J'ai rendu compte au major général que l'entrevue que le prince Repnin avait sollicitée avec tant d'instances n'a point eu lieu. J'étais en garde, en méfiance. Ce n'était très certainement qu'un leurre pour gagner du temps. Je n'ai point été la dupe.

Le comte de Brandenbourg m'avait joint à Tilsit : il y est resté quarante-huit heures, n'a pas eu d'autre table que la mienne, et a passé avec le général Massenbach.

Lá grande garde du général Heudelet, portée en avant de Behlacken, a été chargée la nuit dernière.

Le général Bachelu a été de nouveau attaqué hier. Il est aujoud'hui à Labiau. Il sera demain à Kaymen

et la tête de la division Grandjean aux portes de Königsberg.

L'ennemi a enlevé hier un officier d'artillerie et 20 hommes à Nemonien sur le canal Frédéric.

J'apprends que Wittgenstein était hier à Mehlauken.

On m'assure que l'ennemi a jeté des troupes sur la gauche de la Pregel. Il en débouche également du Kurisch Nehrung qui n'est plus gardé.

En arrivant ici, j'ai trouvé tout le monde dans l'embarras. Point de moyens d'évacuation. C'est une confusion à ne pas s'y reconnaître.

Les troupes légères ennemies inonderont probablement dès demain les environs de la ville.

Je donne ordre dès le moment de détruire les poudres qui ne peuvent être emportées, ainsi que les magasins. On ne doit pas attendre au dernier moment. Autrement, la plupart des objets deviendront la proie de l'ennemi.

Votre Majesté fait un calcul de 16.000 hommes qui n'est pas exact. Le général Heudelet m'envoie son état de situation qui n'est pas de 7.500 et la division Grandjean a tout au plus 5 à 6.000 hommes. Ce sont ces derniers qui sont les seules bonnes troupes. Celles de la division Heudelet sont jeunes et n'ont jamais vu l'ennemi. Il en est de même de la cavalerie. On ne me dit rien de rassurant sur l'esprit belliqueux de ces troupes.

Votre Majesté connaît mieux que moi la ville de Königsberg. Elle ne peut être ni couverte ni défendue.

Danzig, d'après les ordres de Votre Majesté, est l'objet capital de nos mouvements. Je lui fais remarquer que nous décrivons l'arc pour y arriver, et l'ennemi, la corde. J'apprends que, hors le pain, cette place manque absolument de tout. Deux tiers de son développement n'ont pour toute défense que

des inondations qui sont nulles aujourd'hui. Va-t-on y renfermer le seul espoir de la France, le noyau d'une nouvelle Grande Armée, pour le perdre peut-être en peu de temps? Dans les circonstances majeures où nous nous trouvons, il est nécessaire de prendre sans délai de grandes résolutions.

Si l'on jette dans les places les débris de l'armée, ils sont perdus sans retour, tandis qu'en les réunissant, ils présenteront encore une masse assez forte pour arrêter les progrès de l'ennemi et en imposer à la Prusse.

Quelle va être la conduite de ce gouvernement? S'il désavoue la trahison du général d'Yorck, son armée est prisonnière ; dans ce cas, il agira contre l'opinion même de ses troupes, des habitants et contre les intérêts du royaume.

Si, au contraire, il approuve la conduite de ce général, ses troupes se joignent aux Russes, et tout ce qui est dans l'intérieur est contre nous.

Je laisse à Votre Majesté à calculer les suites d'un pareil événement. Je dois ajouter que la précipitation, l'activité extraordinaire que l'on met dans les levées et l'armement doit nous être très suspect. Le roi de Prusse est un honnête homme. Mais ses conseillers sont à craindre et, pour trancher net, il ne faut pas se dissimuler que l'opinion de l'armée prussienne et des habitants est tout à fait contre nous.

D'après ces considérations et la presque certitude qu'il sera impossible de prolonger la défense de Danzig dans son état actuel, je ne balancerais point à en faire la remise au roi de Prusse comme dépôt. Cette marque de confiance pourrait le toucher. S'il est de bonne foi, il reste notre allié et se charge de la défendre. Dans le cas contraire, nous la perdons un peu plus tôt.

Mais, dans tous les cas, nous retirons au moins le précieux avantage de réunir toutes nos troupes

éparses, et, ainsi que je l'ai dit, d'en former une armée propre à être le noyau de grands rassemblements qui, malgré toute la célérité que je suppose qu'on y mettra, ne seront jamais à temps de sauver nos débris et les places de la Vistule, puisqu'elles manquent à peu près de tout pour leur défense. On perdrait, en outre, la force principale et l'âme de notre armée qui sont les cadres des régiments.

Je ne présente ici à Votre Majesté que mon opinion et mes idées. C'est le plus pur dévouement, mon attachement inviolable et ma fidélité pour l'Empereur qui les ont dictés.

51. *Berthier à Napoléon.*

Lettres du 3 et du 4 janvier. Elles contiennent des mesures de détail. L'essentiel, c'est qu'il a fallu quitter Königsberg et, comme dit tristement Berthier, *depuis Moscou, nous marchons toujours.*

I

Elbing, 3 janvier 1813, 10 heures du soir.

Sire,

Le Roi a reçu à Brandenbourg les dépêches du duc de Tarente dont les copies sont ci-jointes. Sa Majesté m'a ordonné d'écrire la lettre n° 1 relativement à l'entrevue avec le prince Repnin.

Le Roi est parti ce matin de Brandenbourg pour se rendre ici, et c'est en route que j'ai reçu à la fois les lettre de Votre Majesté du 18 et du 24 décembre. Demain j'expédierai les ordres contenus dans la dépêche du 24 et je m'empresserai de vous en rendre compte.

En arrivant à Elbing, j'ai vu le duc d'Istrie pour lui demander les renseignements dont j'ai besoin relativement à la cavalerie de votre garde.

Je reçois à l'instant votre lettre du 25 relative au 1er régiment provisoire de dragons, c'est-à-dire la brigade du général Cavaignac. Je ne puis exécuter les dispositions prescrites par Votre Majesté parce que ce régiment provisoire est en avant de Königsberg avec les douze bataillons de la division Heudelet qui passe aux ordres du duc de Tarente. La brigade du général Cavaignac, forte d'environ 900 dragons, et le régiment provisoire aux ordres du colonel Farine,

d'environ 500 chevaux, forment la seule cavalerie que nous ayons devant l'ennemi. Il est malheureux d'être obligé de présenter cette cavalerie qui est bien équipée et bien montée, mais qui n'a presque pas d'officiers et n'est composée que de jeunes gens. Dans l'état où elle se trouve, elle en imposera cependant à l'ennemi et elle servira au duc de Tarente pour s'éclairer et protéger ses mouvements.

Sans la trahison du général d'Yorck, le Roi voulait tenir la ligne de la Preget. Mais Votre Majesté jugera que cela est impossible puisque le duc de Tarente n'a plus que les 5.000 hommes de la division Grandjean et les douze bataillons de la division Heudelet composés de conscrits. Ce maréchal tiendra autant qu'il pourra à Königsberg pour donner le temps d'évacuer l'artillerie de siège et les magasins.

Le duc d'Elchingen doit quitter Königsberg quand le duc de Tarente y sera, avec ce qu'on a pu rassembler de la 34e division pour se rendre d'abord à Preussisch Holland. Cette division n'a encore que 2.200 hommes réunis dont il n'y a pas 1.500 en état de servir.

Nous trouvons ici le général Bourcier.

Le Roi va déterminer tout ce qui concerne les dépôts de cavalerie, du train d'artillerie et des équipages militaires.

Sa Majesté n'a pas encore fixé le point où elle établira définitivement son quartier général; ce qui est cependant de la plus grande nécessité pour pouvoir travailler et réunir les rapports qui feront connaître la situation de l'armée. Sa Majesté parle de se fixer à Bromberg. Depuis le départ de Moscou, nous marchons toujours.

Il est tard. L'estafette va partir. J'aurai l'honneur d'écrire plus longuement demain à Votre Majesté.

J'attends avec impatience des nouvelles de M. de Saint-Marsan pour connaître comment le Roi se sera

conduit en apprenant la trahison du général d'Yorck[1].

Les Prussiens continuent à évacuer à force leurs magasins de toute espèce et à les diriger, ainsi que leurs recrues, sur Graudenz.

Votre garde à pied couche ce soir à Braunsberg ; elle sera ici après-demain.

J'ai mandé à Votre Majesté la perte que nous avons faite du général Eblé. Le Roi a donné le commandement de l'artillerie de l'armée au général Sorbier, comme au plus ancien général d'artillerie. Le général Haxo est toujours très malade et est resté à Königsberg.

II

Elbing, 4 janvier 1813, 10 heures du soir.

Sire, le Roi écrit ce soir à Votre Majesté et lui envoie en détail tout ce qu'il y a d'intéressant dans la situation actuelle des choses. Il ne me reste qu'à adresser à Votre Majesté les différents rapports sur sa garde et la situation des 4e et 9e corps. J'ai ordonné au duc d'Istrie d'exécuter vos intentions relativement aux cadres et aux hommes à pied de votre garde qui doivent se rendre à Mayence.

J'ai reçu des lettres de Varsovie du 1er janvier ; il n'y avait rien de nouveau.

J'ai vu ce soir ici le général Legrand qui est toujours au lit. Comme il est impossible qu'il serve cette campagne, il a demandé l'autorisation de se rendre à petites journées à Paris. Le Roi m'a autorisé à lui donner un congé.

M. le comte Daru fait évacuer autant que possible ce qui se trouve ici sur Danzig, Marienbourg et Thorn.

1. Là, Berthier avait ajouté, sur son brouillon, une phrase qu'il a supprimée : « En général, l'esprit n'est pas très bon. »

III

Elbing, 4 janvier 1813.

Sire, M. le colonel baron de Heeringen, commandant le 6e régiment de la confédération du Rhin, sollicite la décoration de la Légion d'honneur. Le Roi me charge de présenter cette demande à Votre Majesté. M. le baron de Heeringen a servi avec zèle dans cette campagne. Si Votre Majesté daigne lui accorder la décoration, je joins un projet de décret[1].

IV

Elbing, 4 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'en raison de l'état de maladie de M. le général de division comte Laborde[2], je viens de lui envoyer, avec l'approbation du Roi, un congé pour se rendre à Paris.

V

Elbing, 4 janvier 1813.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le Roi a donné des ordres pour retenir à Marienbourg le 3e bataillon du 3e régiment de ligne et le 3e bataillon du 105e régiment, formant ensemble environ 1.060 hommes, venant d'Erfurt, qui doivent arriver demain 5 à Marienbourg, afin de les y réunir à la 34e division qui a l'ordre de se rendre dans cette

1. Heeringen était, en effet, un brave et loyal soldat ; il avait fait dix-huit campagnes et, après le pillage du trésor, il déclarait qu'il n'avait jamais vu des horreurs pareilles et de tels « attentats dignes de scélérats » (voir sa lettre du 22 décembre 1812 à Berthier.)

2. Le comte Delaborde qui combattait avec Napoléon en 1793 devant Toulon. Mais il était déjà affaibli par l'âge ; Bourgoing qui vante son cœur intrépide et son entraînante ardeur ajoute qu'il avait le visage vénérable et le dos voûté ; Castellane qui le voit le 8 octobre 1812 à la revue de Moscou juge qu'il a bien de la peine à marcher et qu'il ne pourra supporter longtemps les fatigues de la guerre.

place. Le 3e bataillon du 3e régiment de ligne avait laissé à Erfurt une compagnie qui aura été remplacée vers le 30 décembre par deux compagnies du 14e régiment de ligne envoyées de France, en sorte que cette compagnie du 3e de ligne doit être actuellement en marche pour rejoindre son bataillon.

VI

Elbing, 4 janvier 1813.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que les 1re et 17e demi-brigades d'infanterie provisoire, formant la 3e brigade de la division du général Heudelet, ayant éprouvé quelques retards dans leur départ de Berlin pour Danzig, et n'étant pas encore arrivées dans cette dernière place, le Roi a jugé convenable d'ordonner au général Rapp de les réunir à Danzig où elles seront utilement employées, vu la faiblesse de la garnison actuelle et où, d'ailleurs, Sa Majesté sera toujours à même d'en disposer suivant les besoins.

Les bataillons qui composent ces deux demi-brigades doivent arriver aux époques suivantes à Danzig, savoir :

17e demi-brigade provisoire : 4e bataillon du 6e léger (591 hommes) et 4e bataillon du 25e léger (566 hommes), le 7 janvier; 4e bataillon du 39e de ligne (784 hommes), le 8 janvier.

1re demi-brigade provisoire : 4e bataillon du 2e léger et 4e bataillon du 4e léger (1.336 hommes), le 20 janvier; 4e bataillon du 17e léger (650 hommes), le 2 janvier.

Dans le cas où le 4e bataillon du 17e léger qui a dû arriver le 2 à Danzig serait parti de cette place le 4 pour se rendre à Dirschau, le Roi a prescrit de l'y conserver jusqu'à nouvel ordre.

Sa Majesté a aussi ordonné au général Rapp de

retenir à Danzig les 30 caissons d'infanterie destinés pour la division du général Heudelet qui ne doivent arriver que vers le 12 janvier dans cette place.

52. *Rapp à Berthier.*

Rapp qui a repris le commandement de Danzig exprime la douleur et l'indignation que lui inspire la capitulation de Yorck. Il qualifie la convention de Tauroggen de perfide et de déshonorante. Plus que jamais il se défie de la Prusse. A vrai dire, il ne craint rien des habitants de Danzig qu'il a toujours bien traités et il ne se plaint pas de l'esprit public. Mais il n'a pas assez de monde pour défendre Danzig et il demande et des hommes et un approvisionnement de siège.

Danzig, 4 janvier 1813.

Monseigneur, j'ai reçu l'affligeante nouvelle que V. A. S. m'a fait l'honneur de me communiquer. J'aime encore à me flatter que ce n'est pas avec l'autorisation de son souverain que le général d'Yorck a fait une honteuse capitulation dont les motifs sont aussi perfides que déshonorants pour ce général. Quoi qu'il en soit des intentions du gouvernement prussien, je continue toujours à me garder avec le plus grand soin. Mais je ne dois pas dissimuler à V. A. S. que ma garnison actuelle ne peut nullement suffire au simple service de surveillance et que, telle réduction que j'aie pu faire du nombre d'hommes nécessaires au service, les troupes n'ont presque pas de repos.

Le général de brigade Gault[1], commandant la 3e brigade de la division Heudelet, m'a informé par

1. Benjamin Gault, baron de Benneval (20 juin 1808) et général de brigade depuis le 6 août 1811.

une lettre du 20 décembre que deux des six bataillons de sa brigade ont été retenus à Spandau par ordre du général en chef du 11e corps et que quatre bataillons seulement arriveront à Danzig les 3 et 4 janvier, savoir : le 4e bataillon du 17e régiment léger, fort d'environ 700 hommes, le 3, et le lendemain 4, les trois bataillons composant la 17e demi-brigade d'infanterie légère, d'à peu près 1.600 hommes. Ce général ajoute qu'il doit être de sa personne le 1er janvier à Danzig. Cependant rien n'a encore paru et ces bataillons ne m'ont pas encore été annoncés.

V. A. m'avait donné l'ordre de faire filer ces troupes sur-le-champ vers Königsberg. Ne conviendrait-il pas aujourd'hui que je gardasse les quatre bataillons attendus? Il faut, mon prince, 15.000 hommes pour garder Danzig dans les circonstances actuelles sans trop fatiguer les troupes et je n'ai pas plus de 3.000 hommes pour le service, ayant détaché quatre compagnies pour escorter des prisonniers de guerre et une pour la garnison de Dirschau.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer à V. A. S. combien mes réclamations pour mon approvisionnement de siège étaient fondées. L'état fâcheux des choses montre aujourd'hui quelle est l'importance de Danzig, et cependant cette place qui peut être le refuge momentané de l'armée n'est point approvisionnée, tandis qu'il faut 30.000 hommes pour sa défense : base d'où l'on aurait dû partir pour y faire entrer des vivres. Un marché vient, dit-on, d'être passé. Mais peut-on espérer qu'il puisse recevoir son exécution, si l'on considère que la viande nécessaire ne se trouvera qu'au loin? Le sel même manque ici, car on n'a pas permis aux bâtiments qui allaient en chercher en Suède chaque année, de suivre leur destination accoutumée.

La cessation absolue du commerce et les sacrifices immenses que Danzig a dû faire pour l'armée seraient

peut-être des motifs, pour les habitants, de mauvaises dispositions. Mais je puis répondre qu'ils ne donneront lieu à aucun mécontentement. Je les ai toujours bien traités et je n'ai point à me plaindre de l'esprit public dans les circonstances actuelles.

53. *Berthier à Napoléon.*

Deux lettres du 5 janvier. Dans l'une, Berthier envoie à l'Empereur une lettre du maréchal Lefebvre qui demande de nouveau la permission de se rendre à Paris. Dans l'autre, il annonce à Napoléon qu'il fallait évacuer Königsberg, que cette ville « s'est très mal conduite », qu'on approvisionne Danzig et Thorn. Il ne dit pas à l'Empereur — et il a, sur son brouillon, effacé ces phrases que nous publions en note — que l'ennemi a une cavalerie considérable qui menace de déborder les Français, qu'on ne peut tout évacuer et qu'on perd beaucoup de choses, que la position est pénible, qu'il n'y a plus ni cavalerie ni artillerie, que, si l'on jette dans Danzig les divisions Grandjean et Heudelet, l'armée ne comptera plus guère que 10.000 hommes.

I

Elbing, 5 janvier 1813, 7 heures du soir.

Sire, nous sommes sans nouvelles de V. M. depuis sa dépêche du 24.

La trahison du général d'Yorck, qui a réduit le maréchal duc de Tarente à 5.000 hommes, a fait prendre aux affaires une bien mauvaise tournure. Sans cela, le Roi aurait tenu Königsberg et la ligne de la Pregel.

V. M. verra par la lettre du duc de Tarente, du 4, qu'il a été forcé d'évacuer Königsberg. Le Roi, d'après cette dépêche, m'a donné l'ordre ci-joint n° 2 que j'ai expédié.

A l'instant, je reçois une nouvelle dépêche du duc

de Tarente, n° 3. Le Roi espère que, d'après les ordres qu'il lui a donnés, il ralentira son mouvement et qu'il profitera des positions qu'il y a de Brandenbourg ici pour retarder la marche de l'ennemi. Le Roi s'y portera peut-être lui aussi pour reprendre l'offensive et couvrir Elbing[1].

La ville de Königsberg, comme Votre Majesté le verra dans la dernière lettre du duc de Tarente, s'est très mal conduite.

J'envoie à V. M. une lettre que j'ai reçue du comte de Saint-Marsan, mais M. de Saint-Marsan ne savait pas encore la trahison du général d'Yorck.

Le génie, l'artillerie et le comte Daru s'occupent à pourvoir à tout ce qui est nécessaire à l'approvisionnement de Danzig et de Thorn[2].

Le ministre de la guerre m'a mandé par une lettre du 27 décembre que V. M. avait ordonné que la division Grenier restât à Berlin[3].

J'ai donné des ordres pour le renvoi des cadres.

1. Berthier a ajouté, puis barré : « Mais l'ennemi a toujours l'avantage de nous déborder par une cavalerie considérable. Nous espérons que l'artillerie de siège pourra arriver à Marienbourg. On fait tout ce qui est humainement possible pour les évacuations; malgré cela, on perdra beaucoup de choses. »

2. Là encore, après réflexion, Berthier a supprimé le passage suivant : « V. M. appréciera combien la position dans laquelle nous nous trouvons est pénible. Elle doit être sûre que l'on fait tout ce qui est possible. »

3. Dernières phrases biffées par Berthier : « Le Roi est impatient de savoir si V. M. approuve que la division Grandjean et la division Heudelet complètent la garnison de Danzig, dans le cas où l'on serait forcé de repasser la Vistule. Alors le Roi n'aurait plus sur la Vistule, y compris la garde, les 1er, 2e, 3e, 4e, 6e, 8e et 9e corps, que 10 à 12.000 hommes au plus. Le reste est dans les hôpitaux ou hors d'état de service. Quant à la cavalerie et à l'artillerie, il n'en reste plus aux corps d'armée. Me trouvant continuellement en marche, il m'est impossible d'avoir des états de situation, et, ce qui ajoute à la difficulté de réorganiser l'armée, c'est que tout le monde a perdu ses papiers. »

II

Elbing, 5 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté une lettre de M. le maréchal duc de Danzig. Le Roi ne s'étant pas cru autorisé à permettre au duc de Danzig de se rendre à Paris, je demande les ordres de Votre Majesté.

Lefebvre à Berthier.

Danzig, 4 janvier 1813.

Votre Altesse n'a pas répondu à la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire le 28 décembre, par laquelle je lui demandais la permission de quitter Danzig pour me rendre à Paris ou en tout autre endroit qu'il plairait au Roi de me désigner.

Les mêmes motifs qui m'ont fait demander cette permission existent toujours, et il me serait impossible dans ce moment-ci d'entreprendre aucun service actif, surtout avec l'idée affreuse qui me poursuit partout, du sort de mon fils. Certes, si j'avais voulu faire comme tant d'autres, il m'eût été aisé d'aller chez moi sous prétexte de mon indisposition, et certes l'Empereur ne l'aurait pas trouvé mauvais, après les maux que j'ai dû souffrir à mon âge par le service aussi actif que j'ai fait. Mais je n'ai jamais rien su faire sans ordre, et je suis trop attaché à mes devoirs pour partir ainsi.

Cependant il est de toute nécessité que je quitte au plus tôt Danzig d'après tous les motifs dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler, quoique M. le gouverneur général Rapp ait pour moi toutes les attentions et tous les égards possibles pour m'en faire trouver le séjour supportable.

Je supplie donc Votre Altesse de vouloir prendre

les ordres du Roi à ce sujet pour que j'aie la permission de me rendre chez moi qui est le seul endroit où je puis espérer de pouvoir me rétablir et rendre de nouveau service à l'Empereur.

54. *La 34e division.*

Deux lettres de Berthier à Napoléon sur la division Loison, devenue momentanément la division Gérard (cf. notre tome II, p. 270), puis la division Marchand et passée sous les ordres de Macdonald : mais on a vu dans notre tome II (p. 342-345) ce que vaut cette division ; Marchand est désespéré de la commander et il n'a jamais vu une plus mauvaise espèce de soldats ; aussi finit-on par l'envoyer à Danzig où elle pourra se réorganiser.

I

Elbing, 7 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, par décision du Roi, et sur la proposition de M. le maréchal duc d'Elchingen, la 34e division, commandée par le général Marchand, passe sous les ordres de M. le maréchal duc de Tarente dont elle forme en ce moment la seconde ligne à Frauenbourg.

II

Elbing, 10 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la 34e division, commandée par le général Marchand, éprouvant journellement de nouvelles pertes et ne pouvant se rallier tant qu'elle sera en ligne, le Roi a jugé convenable d'ordonner à cette division qui se trouve en ce moment dans les environs d'Elbing, de se rendre à Danzig pour y tenir garnison et s'y réorganiser.

55. *Ce qu'on pensait à Stettin de la défection d'Yorck.*

Le général Dufresse qui commande à Stettin (Voir sur lui notre *Valenciennes*, p. 212)[1], retrace dans un « rapport particulier » du 9 janvier 1813 l'émotion produite dans la ville par la nouvelle de la capitulation d'Yorck. Son rapport est un peu optimiste. Dufresse croit qu'il est facile de lier la Prusse d'intérêt avec la France. Mais s'il assure que les riches souhaitent la paix et une « bonne harmonie », il avoue que les commerçants désirent la rupture du blocus continental et que le peuple veut aider les Russes, veut chasser les Français non seulement de la Prusse, mais de l'Allemagne.

Rapport particulier du 9 janvier 1813.

On est informé dans le pays, confidentiellement et officiellement, que la plus grande partie du corps prussien, sous les ordres du général Yorck, a fait une capitulation avec les Russes, par laquelle lui et le corps d'armée qu'il commande doivent rester neutres dans la partie de la Prusse que nous avons évacuée à la rive droite du Niémen. Cet événement, présenté de différentes manières, agite les esprits et chacun l'adopte suivant sa manière de voir. La nation

1. A noter que Davout déclarait, le 4 mars, qu'il n'était nullement propre à ce commandement et que Napoléon l'avait, le 28 janvier, jugé « un peu faible pour Stettin. » Aussi fut-il vite remplacé, et le 29 janvier, le général de division Grandeau entrait en fonctions comme gouverneur de Stettin; mais le 3 février, Davout déclarait que Grandeau n'avait aucune des qualités requises pour un commandement de cette importance.

prussienne est partagée d'opinion. La classe du peuple, facile à tromper par les promesses d'un avenir plus heureux et par l'or que des agents d'Angleterre répandent, désire aider les Russes pour l'expulsion entière des Français de l'Allemagne. La partie commerçante qui, dans aucun pays, ne peut se décider à des sacrifices de circonstance, penche pour l'adoption des mesures qui pourraient rendre au commerce toute sa liberté. Les gens riches, les propriétaires sont les seuls qui souhaitent franchement que la bonne harmonie entre les deux nations ne soit pas troublée et que le gouvernement prussien prenne des mesures tellement décisives qu'il ne puisse plus y avoir d'incertitude à cet égard. Au milieu de ce choc des partis, la tranquillité publique n'est point troublée, les autorités locales et les autorités françaises marchent bien ensemble, il y a toujours le même zèle à satisfaire aux besoins de l'armée, et je crois facile de lier la nation prussienne d'intérêt avec la France.

Le général gouverneur, DUFRESSE.

56. *Ségur à Duroc.*

Le comte Philippe de Ségur, gouverneur de la maison des pages, donne à Duroc, duc de Frioul, grand maréchal du palais, des nouvelles de la maison de l'Empereur.

Elbing, 9 janvier 1813.

Monsieur le duc, je reçois la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 31 décembre, à l'instant où je viens de faire partir M. Rouyère et MM. Mestivier et Ribes, tous deux malades, pour Bromberg. On m'assure que M. Mestivier est plutôt malade d'esprit que de corps. Il pourra donc rester à l'armée suivant l'intention de V. E., avec M. Jouan et M. Lecœur, aide-pharmacien. Je vais envoyer à MM. Ribes et Rouyère leurs passeports pour Paris. Quant à M. Lherminier, je serai obligé de le garder jusqu'à ce que S. A. le prince de Neuchâtel, qui l'a appelé hier, soit mieux et n'en ait plus besoin; j'espère que ce sera incessamment. Nous nous serons alors rapprochés de M. Mestivier ou il nous aura rejoints.

Quoique l'indisposition du prince soit trop légère pour exiger un bulletin, j'ai pensé que vous seriez bien aise d'avoir avec détail l'avis de son médecin.

L'aide de camp du comte de Lobau, M. Rastaud, va mieux.

Le garçon de cave Gaucherot est dangereusement malade.

Lefebvre, aide de cuisine, qui a un pied gelé, devient malade de la poitrine.

Je n'ai pas de nouvelles des trois malades qui sont à Danzig.

Voilà toute mon ambulance. Le reste va bien, à çà près de quelques doigts gelés qui se guérissent.

Je vais faire parvenir à MM. de Bryard et de Gramont les lettres que V. E. m'envoie. M. Peyrusse ne pourra guère leur être utile; il est à Bromberg avec le dépôt et l'argenterie. Le quartier général est trop mobile pour que sa caisse, sa cassette et ses papiers y soient en sûreté. J'attends vos ordres pour l'argenterie.

Billard part aujourd'hui d'Elbing. J'ai écrit à M. Peyrusse de lui avancer 400 francs sur ses gages, afin qu'il puisse faire son voyage.

Vos chevaux, monsieur le duc, sont partis de Marienbourg pour Bromberg avec le dépôt; ils sont en bon état; on leur avait refusé le fourrage; M. de Saluces[1] a donné un ordre qui lève toute difficulté à cet égard pour le présent et pour l'avenir.

Je prie V. E. d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Le général comte de Ségur.

1. M. de Saluces, écuyer de l'Empereur, ancien chef d'escadron au service de Sardaigne, regardé comme un officier de distinction, bientôt major d'un régiment de gardes d'honneur.

57. *Berthier à Napoléon.*

Lettre du 10 janvier. Berthier juge que la situation est de plus en plus mauvaise. On sent qu'il désapprouve le roi de Naples : « *Il paraît*, dit-il, que le Roi se décide à marcher sur Marienbourg ».

Elbing, 10 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la copie d'une lettre du prince de Schwarzenberg en date de Pultusk, le 7, et celle d'une dépêche du duc de Tarente, de ce jour, ainsi qu'un extrait des ordres donnés par le Roi.

Depuis, une nouvelle lettre du duc de Tarente apprend qu'il a été attaqué.

Une lettre du prince de Hesse qui est à Sommerau, sur la route de Marienbourg, annonce que les Cosaques s'y sont présentés.

Il paraît que le Roi se décide à marcher sur Marienbourg.

L'artillerie de siège qui était à Labiau est arrivée à Danzig. Les poudres de Königsberg, qui avaient été dirigées sur Pillau, filent vers Danzig où une partie est arrivée.

Votre Majesté connaît la situation des corps d'armée. Elle jugera que les fleuves et les haffs étant gelés et portant du canon, notre position s'empire depuis la trahison du général d'Yorck.

Je suis le Roi en voiture; j'emploie les moyens qui restent à lui être utile; le général Monthion me seconde avec beaucoup de zèle.

58. *Emile de Hesse à Berthier.*

Le fils du grand-duc de Hesse, le jeune Emile de Hesse qui commandait la brigade hessoise, était un des généraux allemands les plus estimés des Français. Berthier parle de lui dans ses lettres à Napoléon (cf. lettre XI, 18 décembre) et assure qu'il a eu la meilleure contenance, qu'il est fait pour être distingué par l'Empereur. Bourgoing vante sa « valeur héroïque », le général Delaborde rendait hommage à la ferme contenance de ses troupes[1] et Vionnet admirait ce jeune prince « qui ne quittait jamais ses officiers, partageant leurs peines, leurs privations et leurs dangers comme le dernier d'entre eux. » Il demande à Berthier la permission de rentrer chez lui pour réorganiser le contingent du grand-duché.

Marienbourg, 11 janvier 1813.

Monseigneur, S. A. R. le grand-duc mon père vient de m'envoyer un de ses aides de camp pour me rappeler près de lui, afin de réorganiser les corps hessois destinés à faire partie de l'armée et S. M. le roi des Deux-Siciles m'a accordé son agrément pour mon départ. Cependant, je ne croirais avoir rempli qu'imparfaitement mes obligations, si je ne sollicitais le même agrément de V. A. S.

La réorganisation du contingent du grand-duché nécessitant les soins d'officiers expérimentés, le grand-duc demande aussi le départ, tant des officiers dont

1. Cf. un passage des *Mém.* du sergent Bourgogne, p. 82, sur le dévouement que les Hessois, durant la retraite, témoignent à leur jeune prince.

le nombre excède la proportion des hommes présents sous les armes que de la cavalerie et des officiers démontés. Je prie V. A. S. d'accéder à cette demande.

S. A. R. le grand-duc laisse à la disposition de V. A. S. les six pièces qui forment encore la division d'artillerie de Hesse; cinq de ces pièces se trouvent à Danzig; la sixième suit le mouvement de l'armée.

Je m'étais présenté chez vous, Monseigneur, avec cet aide de camp pour vous exprimer la reconnaissance particulière du grand-duc pour les bontés que vous n'avez cessé de témoigner à la brigade hessoise pendant le cours de cette campagne.

Je vous prie d'accueillir, Monseigneur, l'expression de la gratitude que m'inspirent personnellement les témoignages de bienveillance dont V. A. S. m'a constamment comblé. J'en emporte un souvenir précieux et mon désir le plus vif est celui d'en mériter la continuation.

59. *Augereau à Berthier.*

Augereau croit fermement que le roi de Prusse et Hardenberg ne sont pour rien dans la capitulation d'Yorck. Il affirme le dévouement de Frédéric-Guillaume pour l'Empereur, loue son calme, sa prudence, sa sagesse, et demande qu'on ait un peu plus de confiance dans ce monarque et dans son ministre qui maintiennent en Prusse la tranquillité. Ne disait-il pas déjà, le 28 décembre (cf. II, pièce 88) que la sagesse et la loyauté de Frédéric-Guillaume ont contenu les esprits et que lui, Augereau, chef des troupes, ainsi que le ministre plénipotentiaire M. de Saint-Marsan ont rendu tous les hommages aux nobles dispositions du monarque et à ses vertus[1] ?

Berlin, 12 janvier 1813.

Mon prince, je puis assurer V. A. que le roi et son premier ministre ne sont pour rien dans la capitulation du général d'Yorck. Elle en sera convaincue par les démarches que S. M. vient de faire auprès du roi de Naples. J'ai la plus grande confiance dans le dévouement que porte le roi de Prusse à S. M. l'Empereur. Mais il faudrait aussi que l'on eût un peu plus de confiance en lui. Car, si l'on écoute toutes les dénonciations, il est des hommes pour qui il est un besoin d'intriguer, de brouiller et de dénoncer tout

1. Davout, comme Augereau, croit à la loyauté du roi de Prusse ; son caractère, dit-il, « ne permet pas de supposer qu'il soit pour quelque chose dans la trahison d'Yorck, ni de douter de la franchise de sa déclaration ; » Frédéric-Guillaume, écrivait encore Davout, « est étranger à toutes les menées, mais n'a pas assez d'autorité pour les réprimer. »

ce qui existe entre ciel et terre, alors, si l'on y ajoute foi, je ne pourrai pas plus répondre de la tranquillité de la Prusse que du reste de l'Allemagne. Ce pays-ci n'est maintenu que par le calme de son souverain qui est parfaitement secondé par son premier ministre : le reste ne voudrait voir que désordre ; il faut la prudence et la sagesse d'un tel roi pour avoir maintenu l'ordre jusqu'à ce jour.

60. *Jérôme au duc de Feltre.*

Cette lettre du roi Jérôme au ministre de la guerre rappelle que la Westphalie a perdu tout son contingent en Russie et qu'elle n'a vu rentrer de la campagne de 1812 ni homme, ni canon, ni fusil. *J'ai perdu toute mon armée*, dit Jérôme[1], et c'est pourquoi il déclare qu'il ne peut compléter la garnison de Magdebourg. La lettre précède et annonce celle du 16 janvier (*Mém. et corr.* du roi Jérôme, VI, p. 105), adressée directement à Napoléon et plus explicite. Jérôme écrit alors qu'il n'a plus, sur 30.000 hommes, que 280 officiers et 2.000 soldats; qu'il a perdu tout le matériel; qu'il n'a plus, comme il dit au duc de Feltre, ni un fusil ni un canon; mais qu'il va faire des efforts inouïs et présenter à l'Empereur une nouvelle armée de 18.000 hommes et de 2.000 chevaux, approvisionner Magdebourg pour trois mois et pour une garnison de 15.000 hommes; qu'il ne peut davantage; qu'il lui est impossible d'approvisionner Magdebourg, comme on le demande, pour six mois et pour 20.000 hommes, à moins que Napoléon ne mette à sa disposition quatre millions de francs.

Cassel, 13 janvier 1813.

Monsieur le duc de Feltre, je reçois votre lettre du 9 courant. S. M. I. et R. doit être persuadée que les plus extrêmes efforts et les sacrifices les plus pénibles ne me coûteront rien pour lui donner toutes les preuves qu'Elle peut attendre de mon dévouement. Ma conduite aura moins pour motif l'intérêt de ma propre existence que mon attachement

1. Mot qui rappelle celui que Napoléon lui adressait le 23 décembre 1812 : « Il n'existe plus rien de l'armée westphalienne à la Grande Armée. »

inébranlable à la personne et à la cause de l'Empereur.

La place de Magdebourg sera approvisionnée à la fin du mois pour trois mois et pour 14.000 hommes indépendamment du service courant fait par les fournisseurs. Je ne puis seulement être chargé de l'entretien actuel des troupes françaises en Westphalie, car la voie des réquisitions serait la seule à employer pour les fournir, et dès lors, les contributions cessant de rentrer, tous nos moyens seraient anéantis.

L'entretien des troupes françaises ne m'est imposé qu'autant qu'elles forment moitié de mon contingent. Or, comme je l'ai fourni plus qu'en entier en troupes westphaliennes et, qu'après l'avoir *perdu aussi en entier*, je travaille à le former une seconde fois, vous sentirez qu'on ne peut exiger de la Westphalie de subvenir à une double charge hors de toute proportion avec ses moyens et qu'elle serait dans l'impossibilité de supporter.

La place de Magdebourg ayant été mise en état de siège, les autorités militaires françaises qui y commandent y exercent sans doute toute la vigilance exigée par les circonstances. Quant au soin d'en compléter la garnison, je vous observe que, venant de perdre *toute mon armée* en Russie, les nouvelles levées que je fais ne sont ni assez instruites, ni assez sûres pour que je voulusse leur confier le sort de la défense d'une place aussi importante. Aussitôt que j'aurai formé quelques régiments, je les mettrai à la disposition de S. M. l'Empereur qui en disposera ainsi qu'il le jugera convenable.

Je n'omettrai aucun moyen et ne négligerai aucune mesure pour la prompte formation de mon armée dont le matériel comme le personnel est entièrement à rétablir puisqu'il ne m'est rentré ni un canon ni un fusil.

61. *Le prince Eugène à Napoléon*

Lettre où le prince Eugène annonce à Napoléon que Murat a quitté le commandement de l'armée et que lui, Eugène, succède à Murat, mais provisoirement, et en attendant le nouveau chef que l'Empereur désignera.

Posen, 16 janvier 1813, 9 heures du soir.

Sire, j'étais en marche, avec mon corps d'armée, de Marienwerder sur Posen, lorsque j'ai reçu du major général l'ordre de me rendre en poste auprès du Roi.

A deux postes d'ici, j'ai reçu l'inconcevable lettre que j'envoie en original à Votre Majesté. Elle peut bien penser que j'ai refusé le commandement que n'a pas le droit de me donner le roi de Naples.

Mais il persiste dans l'intention de quitter l'armée. Ses chevaux s'attellent à la voiture, et avant une heure d'ici, le Roi sera sur la route de Naples ou de Cassel. Votre Majesté peut facilement comprendre dans quel état nous nous trouverons ici. Il est donc bien pressant qu'Elle veuille bien nous donner un nouveau chef. En attendant, Votre Majesté peut être sûre que le major général et moi nous nous concerterons sur les mesures à prendre pour le meilleur service de Votre Majesté.

62. *Berthier à Napoléon.*

Huit lettres de Berthier à Napoléon, du 15 au 18 janvier. (Arch. nat. A. F. IV. 1651). Il répète que tout est désorganisé et il se plaint — allusion à Murat — que les affaires n'aient plus de direction générale (lettre I); il annonce le départ de Murat et son remplacement par le prince Eugène qui a plus fait en un jour que Murat en un mois et demi (lettres V et VI); il envoie deux officiers d'ordonnance à l'Empereur (lettres III et VIII); il semble croire avec Augereau que le roi de Prusse a de « bonnes intentions » (lettre IV); il apprend à Napoléon que le 10e corps d'armée n'existe plus (lettre II) et que le général Marchand commande provisoirement le 4e corps (lettre VII).

I

Posen, 15 janvier 1813, 6 heures du soir.

Sire, le Roi est arrivé ici ce matin. J'ai suivi Sa Majesté et suis également arrivé, fort souffrant et très fatigué de la route.

J'adresse à Votre Majesté une lettre que je reçois du vice-roi qui a été attaqué à son départ de Marienwerder.

Dans l'état actuel des choses, Votre Majesté verra qu'Elle n'occupe plus la Vistule que par Danzig dans lequel il y a 25.000 hommes; Graudenz, garnison prussienne ; Thorn, avec 3.000 Bavarois; tout le reste est évacué. Je ne parle pas des places de Modlin, etc. Les corps d'armée qui ne sont que des espèces de cadres, comme Votre Majesté l'aura vu par les états de situation, vont se trouver derrière

l'Oder. Les dépôts de cavalerie vont être placés derrière l'Oder et sur l'Elbe. Le quartier général est ici où se rend votre garde et où vont se réunir également les régiments de la Vistule et les Lithuaniens. Votre Majesté sait actuellement que sa Grande Armée est entièrement à réorganiser, que les affaires ici n'ont plus de direction générale : il faut des instructions de Votre Majesté. Il ne faut pas se dissimuler que tout est désorganisé et qu'on ne peut exécuter les ordres des ministres parce qu'ils demandent des choses qui n'existent pas. On ne peut réunir aucun état. Le personnel dans toutes les parties manque. Je dois répéter à Votre Majesté ce que je lui ai dit. C'est qu'il faut dans cette armée beaucoup d'hommes qui n'aient pas éprouvé les fatigues de la campagne, et cela dans toutes les parties. Presque tout le monde est malade. M. Salamon, homme précieux[1], est à toute extrémité.

II

Posen, 15 janvier 1813.

Sire, le roi ayant compris dans la garnison de Danzig la division Grandjean, et le corps aux ordres du général d'Yorck étant avec l'ennemi, Votre Majesté verra qu'il n'existe plus de 10e corps.

III

Posen, 16 janvier 1813.

Sire, j'expédie à Votre Majesté un officier d'ordonnance, M. de Galz[2], qui a l'ordre de passer par Berlin pour voir l'esprit du pays et vous en rendre compte. Cet officier a suivi le Roi; il a tout vu par lui-même et pourra vous rendre compte.

1. Chef du bureau du mouvement des troupes.
2. Cf. sur M. de Galz nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 154.

IV

Posen, 16 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté une lettre que je reçois du duc de Castiglione. Il paraît que le gouvernement prussien marche bien. En venant ici, on a été assez content des habitants. Mais il faut dire une vérité à Votre Majesté, c'est que les habitants et les paysans de la Prusse sont épuisés par nous, soit par suite des réquisitions soit par des vexations. Si le Roi est dans de bonnes intentions, si Votre Majesté l'aide de quelques fournitures d'argent, il peut fournir une belle et nombreuse cavalerie. Si l'intendant général peut payer tout ce dont il a besoin dans ce pays, il trouvera des ressources immenses.

V

Posen, 16 janvier 1813.

Sire, un aide de camp du Roi m'apporte aujourd'hui, à midi, une lettre de S. M. dont la copie est ci-jointe. J'ai engagé le Roi à conserver le commandement de l'armée. Il m'a répondu qu'il était irrévocablement décidé. Je lui fait observer qu'il ne pourrait pas partir que le vice-roi ne fût arrivé, puisqu'il devait être ici dans la soirée. Malgré les instances du vice-roi, Sa Majesté a persisté à quitter le commandement. Le vice-roi ne voulait pas l'accepter. Mais enfin, les voitures du Roi étant prêtes, j'ai décidé Son Altesse Impériale à prendre provisoirement le commandement. Je lui ai fait observer que l'armée ne pouvait pas rester dix jours sans général en chef; je l'ai assuré de mon zèle, malgré l'état souffrant dans lequel je me trouve.

Votre Majesté sentira combien il est important qu'elle organise sa Grande Armée et qu'elle nomme par décret son lieutenant général. Je ne me permets

aucune réflexion sur la conduite du Roi. Je me mets sous les ordres du vice-roi.

VI

Posen, 17 janvier 1813.

Sire, le roi de Naples est parti ce matin à 4 heures. Le vice-roi s'est rendu au palais à 8. Son Altesse Impériale a bien voulu venir travailler dans ma chambre. Elle a plus fait dans la journée que le Roi depuis un mois et demi qu'il commandait.

Le maréchal Saint-Cyr arrive ici. Il me remplacerait bien, provisoirement, dans les fonctions de major général; je lui laisserais l'organisation que j'ai ici. Je suis, Sire, très souffrant et très faible; ma bonne volonté ne suffit pas. Peut-être quelques mois de repos me mettront-ils à même de recouvrer ma santé et de pouvoir vous servir avec mon zèle accoutumé.

Nous sommes sans nouvelles de Danzig.

Le vice-roi n'a rien changé aux dispositions faites par le Roi, si ce n'est d'ordonner au prince d'Eckmühl de former, s'il en est encore temps, la garnison de Thorn d'un tiers de Bavarois et de deux tiers de Français.

Les cadres de votre garde et ceux des corps d'armée sont en marche pour Mayence.

J'ai reçu toutes les lettres de Votre Majesté, ainsi que celle du 11. Quoique je ne puisse pas faire par moi-même, rien ne périclite; j'en sens l'importance.

Je fais passer à Votre Majesté un état de situation de la garde à cheval que me remet le duc d'Istrie ainsi qu'une lettre du maréchal duc de Trévise.

VII

Posen, 18 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que S. A. le prince vice-roi a fait choix de

M. le général de division Marchand pour commander provisoirement le 4e corps d'armée.

J'ai, en conséquence, ordonné à ce général de venir sur-le-champ prendre le commandement de ce corps d'armée qui est au moment d'arriver à Posen.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître si elle approuve ce choix.

VIII

Posen, 18 janvier 1813.

Je donne l'ordre à M. Desaix[1], l'un de vos officiers d'ordonnance, de se rendre à Paris, en passant par Varsovie et Berlin. Il rendra compte à Votre Majesté de la situation des choses.

IX

Posen, 18 janvier 1813.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que M. le général d'Anthouard n'étant pas encore rétabli de ses blessures[2], il vient de lui être accordé un congé de quatre mois avec appointements pour se rendre en France.

1. Cf. sur cet officier nos *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 203.
2. Cf. nos *Mém.* de Griois, II, p. 109-110.

63. *Murat à Napoléon.*

Sept lettres de Murat à Napoléon, du 1er au 15 janvier 1813 (Arch. nat. A. F. IV. 1651). Il annonce la « trahison » de Yorck qui « commence mal l'année » (I). Il justifie l'abandon de Vilna et celui de Königsberg (II, III, IV). Puis il projette de prendre l'offensive (V) et renonce à son dessein parce que Macdonald élève des difficultés (VI). Puis, après avoir évacué Marienbourg, le voilà à Posen, et c'est de là, le 15, qu'il écrit à Napoléon, ainsi qu'à Eugène et à Berthier, qu'il s'éloigne de l'armée. Ses précédentes lettres présagent du reste sa résolution.

I

Königsberg, 1er janvier 1813.

Sire, j'étais loin, hier soir, quand j'annonçai à Votre Majesté l'arrivée de Macdonald à Tilsit, de prévoir l'événement que je viens d'apprendre à l'instant.

Pourquoi faut-il qu'une perfidie atroce détruise en un moment tout l'espoir que j'avais eu jusqu'à ce moment de couvrir les états prussiens, de conduire votre artillerie de siège déposée à Königsberg et de forcer l'ennemi à prendre ses quartiers d'hiver?

Sire, le général Yorck a trahi la cause commune, s'est éloigné de vos drapeaux, et cette conduite déloyale nous laisse à la merci des ennemis intérieurs et peut-être nous expose à la fureur des partis.

Dans cette cruelle position, j'ai jugé qu'il ne me restait d'autre parti à prendre que celui de gagner la Vistule avec tout ce qui reste des divisions Grand-

jean, Heudelet, Loison et de votre garde. De là j'agirai encore suivant les événements et les mouvements de l'ennemi.

Cependant on approvisionnera Danzig et je désignerai les troupes destinées à sa défense. Le choix ne sera pas difficile; à peine m'en restera-t-il assez pour cela.

On évacuera d'ici tout ce que l'on pourra, on détruira le reste.

Le prince major général vous envoie tous les détails.

J'écrirai ce soir à Votre Majesté et je lui ferai connaître les mesures qui auront été définitivement arrêtées.

Sire, c'est mal commencer l'année. Puissent votre puissance et votre génie venir à notre secours!

II

Elbing, 4 janvier 1813, 4 heures du matin.

Sire, ainsi que je l'ai mandé à Votre Majesté, j'ai dû quitter Königsberg, et le major général a dû lui faire connaître l'ensemble des mesures que j'avais prescrites avant de m'éloigner de cette ville. Néanmoins j'en adresse copie à Votre Majesté.

J'ai reçu hier à Brandenbourg d'autres rapports du maréchal Macdonald avec une lettre du lieutenant général prussien Massenbach. Le major général a dû vous adresser copie de toutes ces pièces. Selon lui, l'Empereur Alexandre se trouverait à Vilna et l'armée de Koutouzov et celle de l'amiral seraient en marche sur Varsovie, et Wittgenstein serait devant lui avec le projet de marcher sur la basse Vistule.

Le maréchal Macdonald a dû avoir une entrevue avec le prince Repnin. Il me tarde bien d'en connaître le résultat. Il avait déjà renvoyé les trois par-

lementaires qui s'étaient présentés. Selon toute apparence, les Russes n'étaient pas en force à Tilsit, puisqu'au lieu de l'attaquer après la trahison des Prussiens, ils se bornèrent à le sommer d'évacuer la place en le menaçant, en cas de refus, de l'en chasser à force ouverte. Il paraît que jusqu'à Labiau son arrière-garde n'avait pas été inquiétée.

Il ne restait plus une seule pièce d'artillerie de siège à Königsberg. Elle est toute sur la route de Danzig. Mais j'ai trouvé deux pièces abandonnées. Les essieux étant cassés, j'ai ordonné qu'on en envoyât de rechange et, j'espère, que pour peu que le duc de Tarente ne soit pas forcé d'abandonner trop précipitamment Königsberg, on parviendra à tout évacuer. Les poudres ont été dirigées d'abord sur Pillau. Il ne sera jamais possible d'évacuer les magasins de vivres. Mais votre ministre secrétaire d'Etat a cru devoir faire un arrangement par lequel la régence prussienne reconnaît notre propriété et s'engage à reproduire les mêmes quantités de denrées sur un autre point quelconque de la Prusse. Le même arrangement a été, ce me semble, pris ici; mais, comme l'approvisionnement de Danzig est loin d'être au complet, j'ai ordonné qu'on tirât des magasins de réserve d'ici, pour être évacué sur cette place, tout ce qu'il serait possible. M. le comte Daru rendant à Votre Majesté des comptes particuliers, je me dispense d'entrer dans de plus grands détails sur les différentes parties de son administration.

Le général comte Bourcier me rend un compte satisfaisant sur l'achat et la fourniture des chevaux. Le major général qui reçoit tous ses rapports donne aussi à Votre Majesté tous les renseignements qu'elle peut désirer sur les remontes de la cavalerie. Je ne pourrai pas non plus lui rendre compte des différentes mesures qu'elle a prescrites touchant sa garde qui doit rentrer en France, etc., le major général rece-

vant directement ses ordres pour tous ces détails. Ensuite, je ne puis dissimuler à Votre Majesté qu'il me serait impossible de m'en occuper.

Votre Majesté écrit au major général qu'elle est fâchée qu'on ne soit pas resté huit à neuf jours à Vilna. Sire, la fusion de l'armée qui avait commencé à Viasma par le 1er et le 4e corps, qui s'était accrue à Krasnoï et était devenue complète après le passage de la Bérésina, ainsi que cela ne put échapper à Votre Majesté, n'a jamais permis de pouvoir rallier mille hommes, et le froid des 5, 6 et 7 avait détruit la division Loison. Enfin, votre garde et la mienne firent l'arrière-garde depuis Kovno jusqu'à Königsberg, et sa force disponible n'était pas de 1.200 hommes. J'aurais cru que Votre Majesté nous aurait rendu assez de justice pour croire que, si l'on ne s'est pas arrêté, c'est que toute espèce de ralliement de l'armée a été impossible, et Votre Majesté apprendra dans sept à huit jours tout ce que l'on a pu réunir dans les différentes places de la Vistule.

Voici l'époque où je devrais recevoir la réponse de Votre Majesté à la déclaration que je lui ai faite qu'il m'était impossible de rester plus longtemps à l'armée. Sire, il ne me convient d'y rester que quand vous la commandez. Le roi de Naples ne saurait prendre sur lui de la commander qu'avec toute la plénitude de liberté et de pouvoir si indispensable à tout général d'armée. Sire, je le confesse à Votre Majesté, mes ennemis et de lâches dénonciateurs m'ont rendu trop timide, et je serais coupable envers Votre Majesté si je ne lui réitérais pas formellement la demande de la ferme résolution où je suis de rentrer à Paris ou à Naples.

III

Elbing, 4 janvier 1813.

Sire, j'adresse à Votre Majesté copie des lettres

que j'ai écrites au roi de Prusse et copie de sa réponse à ma première. Je vous adresse aussi copie d'une lettre que je reçois du maréchal Macdonald. Quoique je sois bien loin de partager son opinion sur la place de Danzig, j'ai pensé qu'il était nécessaire qu'elle en eût connaissance.

Sire, il est bien essentiel que Votre Majesté se prononce définitivement sur la ligne que je dois faire prendre. Car, si, d'un côté, Wittgenstein marche avec tout son corps d'armée, comme l'annonce le maréchal Macdonald, sur la basse Vistule, et si les armées de Koutouzov et de l'amiral sont également en mouvement contre le grand-duché, il m'est démontré que je ne suis point en état de tenir la ligne de la Vistule, puisqu'après avoir formé la garnison de Danzig j'aurai toute la peine du monde à composer un corps de 6.000 hommes disponibles. Et que deviendrai-je avec cette petite force si les Prussiens viennent à se révolter comme nous en sommes menacés d'un moment à l'autre? C'est cette idée de ma position qui m'a fait embrasser celle de vous donner copie de la lettre du maréchal Macdonald.

Le major général envoie à Votre Majesté les états de situation des différents corps d'armée. Le prince d'Eckmühl demande que l'approvisionnement de Thorn soit fait; il demande qu'on détermine la force de la garnison et la durée de sa défense. On me fait de toutes les places les mêmes demandes. N'ayant le plan d'aucune d'elles ni aucun rapport des généraux en chef d'artillerie et du génie, je ne puis donner aucune décision à cet égard, et je dois m'en référer soit au major général qui doit déjà connaître vos intentions, puisqu'un travail général sur toutes les places doit avoir été fait. Ensuite, jusqu'à ce moment je ne me vois en état que de défendre Danzig. Je suis surtout fort embarrassé sur la fixation du grand quartier général, vu les circonstances de la

Prusse et le peu de troupes qui me restent pour le protéger.

Le 17e et 19e régiments de lanciers lithuaniens ayant 1.200 chevaux disponibles, j'ai écrit à M. l'intendant général pour faire donner les fonds dont ces deux corps avaient besoin pour compléter leur armement et leur harnachement. Ces troupes sur la fidélité desquelles on doit compter seront avant quinze jours en état de nous rendre d'utiles services.

J'ai fait écrire confidentiellement à tous les commandants de Votre Majesté dans les places prussiennes pour leur faire connaître la perfidie du général d'Yorck et les engager à se tenir sur leurs gardes.

Je prévois qu'il sera impossible au maréchal Macdonald de se maintenir à Königsberg. Ne serait-il pas compromis, comme il l'observe fort bien, par le moindre mouvement que ferait l'ennemi de Friedland sur Eylau ou Elbing? Aussi attends-je avec impatience ses premiers rapports. Votre Majesté croira-t-elle que le général Sokolnicki n'a pas encore reçu un seul rapport des nombreux émissaires qu'il dit avoir laissés sur nos derrières depuis Vilna jusqu'à Königsberg? On ne peut rien savoir de positif des Prussiens, et toutes les nouvelles qu'ils débitent sont toujours exagérées en raison du désir qu'ils ont de nous voir abandonner leur territoire.

Sire, il est bien cruel pour moi de ne pouvoir rien faire dans cette circonstance pour répondre à la haute confiance de Votre Majesté. Mais il faudrait, pour cela, des forces dont je manque absolument et tout mon dévouement échoue contre de semblables obstacles.

P.-S. — J'attends avec bien de l'impatience les déterminations de la cour de Berlin; je suis loin de penser que le roi ait pu ordonner l'événement du général Yorck.

IV

Elbing, 5 janvier 1813.

Sire, j'ai adressé hier au soir à Votre Majesté copie de la lettre du duc de Tarente, et le prince major général vous adresse aujourd'hui copie de celle qu'il reçoit du même maréchal, sous la date d'hier, par laquelle il lui annonce sa résolution d'évacuer Königsberg ce matin, et que, suivant les rapports du pays, l'ennemi a pris, de Tapiau, la route d'Eylau : ce qui me porte à croire que le 10e corps arrivera ici dans trois ou quatre jours.

Sire, je porterai vraisemblablement demain mon quartier général à Marienbourg, et j'espère avoir appris avant mon départ ce qui aura définitivement eu lieu dans la journée d'aujourd'hui à l'arrière-garde.

Néanmoins, j'adresse à Votre Majesté copie des différents ordres que j'ai expédiés, afin qu'elle soit toujours au courant des mesures qui sont prises ici.

Personne ne peut me donner de rapports sur les différentes places de la Vistule. Cependant, il est presque temps de prendre des mesures sérieuses pour leur défense. Ne connaissant moi-même aucune de ces places, je ne puis prescrire ces mêmes mesures que sur les rapports d'officiers du génie et d'artillerie.

Sire, la trahison du général d'Yorck et l'évacuation de Königsberg qui en est le résultat, rendent ma situation tout à fait mauvaise et surtout très embarrassante.

P.-S. — Je reçois à l'instant une lettre de votre ministre à Berlin qui contient de nouvelles assurances des bonnes dispositions du cabinet de Prusse. C'est demain que je m'attends à connaître la détermination du roi sur la conduite du général Yorck.

V

Elbing, 7 janvier 1813.

Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 30 dé-

cembre. Elle verra par les états de situation qu'il ne reste de tous les corps qui ont fait la campagne de Moscou que des cadres même très incomplets et que la force disponible se réduit à rien. Je pense que, si Votre Majesté veut les conserver et en tirer parti pour l'avenir, il est plus que temps de les rappeler dans l'intérieur de la France. On a tant souffert, on est si démoralisé qu'il serait même dangereux de les laisser longtemps ici. Ensuite, le plus grand nombre des soldats portés dans les colonnes des disponibles est gelé.

J'avais écrit à Votre Majesté que j'allais m'établir à Marienbourg. Mais, apprenant que le duc de Tarente était suivi sans relâche, j'ai pris le parti de m'arrêter ici et de faire arrêter le maréchal lui-même sur la Passarge à Braunsberg. Sans ce parti, des Cosaques finiraient par nous mener sous Danzig. Et où enverrais-je alors les cadres des corps de l'armée? Où irais-je moi-même, et que deviendraient les immenses magasins qui se trouvent ici et qui doivent servir à l'approvisionnement de Danzig? J'espère donc pouvoir réunir de 20 à 22.000 hommes dont 18.000 bien disposés et en état de combattre, et c'est avec ces forces que je puis espérer d'arrêter l'ennemi, si, comme tout porte à le croire, je n'ai que Wittgenstein devant moi. J'ai voulu aussi par là me ménager l'offensive dans la supposition que le roi de Prusse improuverait la conduite du général d'Yorck et ordonnerait à ses troupes de rentrer en ligne.

Votre Majesté trouvera ci-joint l'état des 20.000 hommes que j'ai maintenant sous la main et celui de l'artillerie attachée à ce corps[1].

1. Voici cet état :

Infanterie. Division Grandjean........................	6.000 h.
Division Heudelet, 12 bataillons, environ...............	8.000
Division Loison..	3.000
Garde impériale et napolitaine.........................	2.000
Marins de la garde napolitaine.........................	180

L'ennemi présenta à Labiau contre l'arrière-garde du duc de Tarente environ 8 bataillons. On en vint à la baïonnette dans les rues. 3 ou 400 Russes restèrent sur la place. Jusqu'avant-hier au soir 5, il n'était pas entré d'autres troupes dans Königsberg. Le maréchal Macdonald n'a été suivi à Braunsberg que par de la cavalerie. J'ignore ce qui se sera passé aujourd'hui à l'avant-garde.

Les Prussiens se conduisent mal envers nous à mesure que nous nous retirons.

L'ennemi n'a pas encore paru ni à Eylau, ni à Heilsberg, ni à Guttstadt, ni à Willenberg.

Votre Majesté aura vu par copie de la lettre du prince de Schwarzenberg qu'a dû lui adresser le major général, que ce prince et le général Reynier n'ont encore devant eux que des Cosaques. Mais ce qui est affligeant, c'est le projet du prince de Schwarzenberg de repasser sur la rive gauche de la Vistule. Je vais lui faire écrire de tenir sa position actuelle de Pultusk et de ne repasser sur la rive gauche de la Vistule que par la présence de forces supérieures.

Nous recevrons dans la nuit ou dans la matinée de demain au plus tard la décision du roi de Prusse : je l'attends avec bien de l'impatience.

Je ne connais pas encore la force du corps bavarois.

Les rois de Westphalie, de Wurtemberg et de Saxe demandent la rentrée de ce qui reste des cadres de leurs troupes. Je n'ai vu aucun inconvé-

12 compagnies d'élite de la division napolitaine, environ.	1.500
Compagnie d'artillerie légère napolitaine...............	80
2 bataillons des 127e et 128e........................	1.200
Cavalerie. Brigade provisoire de dragons..............	1.000
Régiment de marche.............................	500
Garde impériale (hommes montés).....................	300
9e régiment de lanciers polonais......................	150
	23.910

Environ 50 pièces de canon.

nient à accéder à leur demande, d'autant plus qu'il ne leur reste plus rien, et qu'ils ont besoin même de ces riens-là pour pouvoir recompléter et renvoyer de nouveau leur contingent. Je vais prendre le même parti pour les cadres de ma garde dont les deux tiers des hommes ont les pieds et les mains gelés. C'est une véritable calamité, Sire, qui a frappé votre armée.

Le major général se trouve malade dans son lit et je vous écris moi-même ayant la fièvre.

Votre Majesté n'a pas répondu sur le choix de celui qui devait me remplacer en cas de maladie ou de départ. Je préviens Votre Majesté que je laisserai le commandement au vice-roi, lorsque je serai forcé par maladie ou par d'autres circonstances majeures à abandonner l'armée.

VI

Marienbourg, 11 janvier 1813, 10 heures du soir.

Sire, Votre Majesté aura vu par ma dernière que j'avais réuni tout ce qu'il y avait de disponible dans l'armée et que j'étais décidé à combattre le corps de Wittgenstein sur les hauteurs d'Elbing. Votre Majesté aura vu par les copies des différentes lettres du maréchal Macdonald qui lui auront été adressées par le prince major général, toutes les difficultés que n'a cessé de présenter ce général. Le mauvais esprit de ces mêmes lettres ne lui aura sans doute pas échappé. L'ennemi ne le poursuivit que très faiblement jusqu'à Frauenbourg.

Le 9, une nuée de Cosaques déboucha dans les environs d'Elbing par les routes de Mühlhausen, Preussisch-Holland et Christbourg et interceptait la route de Marienbourg. Ces Cosaques furent chassés de Mühlhausen, repoussés jusqu'à une lieue de Preussisch-Holland, et des escortes ont suffi pour communiquer avec Marienbourg. Jusqu'au 10, il n'avait point encore

paru d'infanterie et, sur le soir de ce même jour 10, les postes de la division Grandjean furent attaqués en avant de Mühlhausen; le village de Herrendorf fut attaqué, pris et repris trois ou quatre fois; enfin il nous resta.

Je fis moi-même hier une reconnaissance sur Preussisch-Holland. Les Cosaques furent trouvés à une lieue de la ville; ils prirent la fuite. Cependant on avait pris deux Cosaques à Mühlhausen et un sur la route de Marienbourg, et j'appris d'eux que les corps de Wittgenstein et de l'amiral Tchitchagov les suivaient de très près, l'un par la route de Wormditt et l'autre par celle de Mehlsack; qu'ils faisaient partie du corps de Platov et que Platov lui-même était à Preussisch-Holland ; que l'empereur Alexandre était à Vilna et le maréchal Koutouzov sur Bialystok, et que toutes ces armées marchaient sur la basse Vistule. Les lettres ci-jointes que j'adresse à Votre Majesté me donnaient à peu près les mêmes renseignements et les habitants du pays les confirmaient. Dans cet état de choses, il n'y a pas eu à balancer; la partie eût été trop inégale; l'ennemi eût pu entrer à Danzig avant moi. J'ai donc dû prendre le parti de quitter ce matin Elbing avec la garde de Votre Majesté et les troupes napolitaines, et le maréchal duc de Tarente a reçu l'ordre de se rapprocher de Danzig. Il est prouvé aujourd'hui que c'est la seule trahison du général Yorck qui a porté les Russes à passer le Niémen et à se rapprocher de la Vistule. C'est pour appuyer ce premier pas de la Prusse et c'est dans l'espoir de la détacher absolument de Votre Majesté qu'ils marchent sur la basse Vistule.

Je n'ai point parlé à Votre Majesté de la conduite du roi de Prusse; elle l'aura apprise presque en même temps que moi. Son aide de camp a été accompagné jusqu'aux avant-postes ennemis; il en a été reçu ; je n'en ai plus de nouvelles depuis ce

temps-là. Je lui avais donné un ordre formel de donner au général de Kleist l'ordre de rallier son corps et de me rejoindre ; j'avais accompagné mon ordre de la copie d'une lettre du Roi qui m'autorisait à cette démarche ; j'adresserai demain à Votre Majesté la copie de cette lettre.

Me voyant réduit aux forces de la seule garde de Votre Majesté et d'environ 2.000 hommes de troupes napolitaines et sur le point d'être sans communication avec Danzig et ne pouvant tirer aucun secours de la Grande Armée, j'ai dû prendre le parti de repasser la Vistule et de faire évacuer Marienwerder et Marienbourg. Le maréchal Ney va se porter sur Küstrin; le vice-roi, sur Posen et Glogau. Je dirigerai le 1er corps de Thorn sur Stettin. Des Bavarois formeront la garnison de Thorn. Tous ces corps eussent été évidemment compromis et sans doute enlevés dans les différentes places de la Vistule puisqu'ils n'étaient pas assez forts pour se défendre eux-mêmes et que je n'avais aucune force de disponible pour les secourir. Mon quartier général sera après-demain à Stargard. Les hôpitaux et les établissements entre la Vistule et l'Oder, à partir du canal de Bromberg, seront transférés sur les places de l'Oder. Il en sera de même des dépôts de remonte, non compris celui de Posen et celui de Varsovie.

J'éprouvais un grand embarras sur le choix de mon quartier général, et tout le monde a été d'avis qu'il ne saurait être mieux qu'à Posen, point central entre Varsovie et Berlin, comme aussi de toutes les communications. Je me suis rendu à cette opinion. Je m'y rendrai en poste ainsi que le quartier général de Stargard. Je ferai annoncer que, l'armée ayant pris ses quartiers d'hiver, j'ai choisi Posen comme point le plus central.

Le prince major général est véritablement malade; je le suis aussi, Sire, et je crains bien d'être

forcé d'abandonner le travail dans quelques jours.

Me voilà enfin réduit à environ 4.000 hommes de disponibles et pour toute défense du grand quartier général.

VII

Posen, 15 janvier 1813.

Sire, quoique je n'aie cessé d'écrire à Votre Majesté que je ne pouvais conserver le commandement de la Grande Armée, je n'aurais cependant jamais pris le parti de m'en éloigner sans l'état de maladie où je me trouve réduit depuis cinq ou six jours, état qui m'empêche absolument de m'occuper d'affaires.

Dans cet état de choses, je me suis vu forcé d'écrire les deux lettres dont j'envoie copie ci-jointe à Votre Majesté. Je me flatte qu'elle rend assez de justice à mes sentiments pour elle, pour croire à la douleur que j'éprouve de cesser un instant de la servir. Mais j'espère que quelques mois de séjour dans le bienfaisant climat de Nàples me permettront de venir reprendre au printemps prochain mon ancien commandement.

P.-S. — J'ai la fièvre et un commencement de jaunisse bien prononcé.

1. *Murat au vice-roi.*

Posen, 15 janvier 1813.

Mon cher neveu, j'ai conservé le commandement de la Grande Armée tant que je l'ai pu. Aujourd'hui ma santé me force de l'abandonner, et je suis certain d'avoir rempli les intentions de l'Empereur et justifié l'attente de l'armée en le remettant à Votre Altesse Impériale et Royale. Le prince major général fera connaître par un ordre du jour que vous commandez la Grande Armée. Il est instant que Votre

Altesse se rende en poste à Posen où est établi le grand quartier général.

2. *Murat à Berthier.*

Posen, 15 janvier 1813.

Mon cousin, ma santé ne me permet plus de m'occuper d'affaires, et je trahirais mes devoirs envers l'Empereur en conservant plus longtemps le commandement de la Grande Armée. Je crois avoir rempli les intentions de Sa Majesté en le confiant au prince vice-roi. Je vous prie de l'annoncer à l'armée par un ordre du jour. Je vais m'acheminer vers Naples. J'espère, à l'aide de cet heureux climat, rétablir ma santé délabrée par tant de fatigues diverses et être en état, au printemps prochain, de reprendre mon ancien commandement.

64. *Bessières à l'Empereur.*

Dans la première de ces lettres, Bessières s'exprime très sévèrement sur le compte de la garde, non sur la garde à cheval qu'il commande, mais sur la garde à pied qu'il faut, selon lui, refondre entièrement. La seconde est plus indulgente; Bessières se déclare satisfait de la garde qui, depuis huit jours, a repris son ancienne discipline.

I

Posen, 27 janvier 1813.

Sire, la situation de l'infanterie (vieille garde) fixera sans doute l'attention de Votre Majesté. Sous tous les rapports, ce corps a besoin d'une refonte entière, et je crois qu'il importe au service de V. M. qu'il soit renouvelé en entier, au moins dans ses cadres, et dans les deux tiers des soldats qui restent. Je ne pense pas que dans les vieux régiments il y ait dix officiers dignes d'en faire partie. Les sergents sont également pressants à renvoyer dans la ligne où il manquera beaucoup d'officiers.

Les cadres de votre vieille garde peuvent être pris parmi ceux des 2e et 3e de voltigeurs et de tirailleurs et une petite partie dans ceux de la jeune garde qui ont fait la campagne de Moscou. J'ai été longtemps, Sire, à fixer mon opinion. Mais tout ce que j'ai vu et l'état du moral de ces corps me font une loi d'écrire ma pensée à Votre Majesté et je crois nécessaire d'adopter le plus tôt possible la mesure que je propose.

La cavalerie a besoin aussi de quelques petits changements. Quelques officiers trop vieux ou invalides les rendent nécessaires.

Le général Saint-Sulpice[1] demande sa retraite; il pourrait être remplacé par le général Lefebvre et celui-ci pourrait l'être par le général Guyot.

Le colonel Pinteville[2] du 3e de dragons avait été proposé à V. M. pour occuper une place de major dans les dragons de votre garde; je pense qu'on ne peut faire un meilleur choix sous tous les rapports; les officiers de cette trempe sont rares.

Une chose qui a été reconnue nuisible depuis quelque temps dans votre garde, c'est de nommer des sergents lieutenants dans les corps; il serait préférable de les envoyer dans la ligne et de renouveler souvent les officiers, au moins tous les quatre ans.

Ce qui reste ici de votre vieille garde, en infanterie, est mal outillé. La plupart manquent d'habits parce qu'ils les ont jetés. Ils servent mal. Cela se remettra. Ils étaient déjà rentrés dans l'ordre depuis le départ de Königsberg.

M. le duc de Trévise avec lequel je me suis entretenu de tous les détails contenus dans ma lettre, se propose d'en parler également à Votre Majesté.

II

Posen, 2 février 1813.

Sire, lorsque j'ai vu ma présence tout à fait inutile ici, j'ai demandé un congé au vice-roi. S. M. a

1. Raymond-Gaspard Bonardi de Saint-Sulpice, né en 1761, sous-lieutenant de dragons en 1777, capitaine en 1788, colonel en 1792, général de brigade en 1803, général de division en 1807, colonel des dragons de la garde en 1809, avait été mis à la retraite le 17 janvier 1813, mais fut rappelé le 8 avril suivant pour commander le 4e régiment des gardes d'honneur; retraité en 1815, mort en 1835.

2. Pierre-Alexis Pinteville fut promu maréchal de camp sous la première Restauration, le 24 janvier 1815.

daigné me l'accorder. Je n'aurais pas fait cette demande, Sire, si je n'y eusse été forcé par mes affaires et ma santé. En me rendant en France, je m'arrêterai à Crossen et à Fulde pour m'assurer que les intentions de Votre Majesté sont remplies au sujet de la garde, et j'aurai l'honneur de lui rendre compte moi-même de ce qui aura été fait à ce sujet.

Ce qui reste à l'armée de la garde est bien. La vieille garde a repris son ancienne discipline et j'ai eu lieu d'en être satisfait depuis huit jours.

65. *Napoléon et la « trahison » de Yorck.*

Napoléon a exploité la capitulation de Yorck. Il ne croyait pas au mouvement national qui allait se produire en Allemagne et surtout en Prusse ; il disait à Bubna que les Prussiens, ces éventés, ces gascons de l'Allemagne, ne formaient pas une nation, et que l'Allemand n'était pas assez meurtrier pour faire une révolution, que les Français, en revanche, étaient courageux, remplis d'énergie et prêts à faire tout ce qu'il voudrait. Aussi essayait-il de provoquer en France un « mouvement national » pour justifier ses nouvelles levées et motiver le sénatus-consulte du 11 janvier qui mettait 350.000 hommes à sa disposition : 100.000 hommes sur les cohortes, 100.000 hommes sur la conscription des quatre dernières années, 150.000 hommes sur la conscription de 1814. Aussi fit-il grand fracas de la « trahison » de Yorck. Le sénatus-consulte était déjà tout rédigé lorsqu'arriva la nouvelle de la convention de Tauroggen. Mais il fut accompagné de manifestations que l'administration sut exciter et encourager, et à lire les journaux, on croirait que la défection de Yorck souleva dans la plupart des villes de France, dès qu'elle fut connue, la colère publique. « Faites connaître, écrivit Napoléon à Berthier, faites connaître au duc de Tarente l'indignation qu'elle a produite dans toute la nation et le mouvement national qui en est la conséquence. »

Le Conseil municipal de Paris, assemblé le 12 janvier 1813, offrant à l'Empereur, pour réparer les pertes

que « l'inclémence des saisons avait seule causées », un corps de cinq cents hommes de cavalerie, disait qu'il cherchait vainement des termes pour exprimer « la profonde indignation dont il avait été pénétré en apprenant la défection d'un chef rebelle à son souverain, traître à son général, infidèle à l'honneur. » Laissons, ajoutait le Conseil, « laissons cet être avili, livré au cri déchirant des remords et à la honte qu'imprimera sur son nom le burin de l'histoire. Nos cœurs se livrent à des pensées plus grandes. »

Le 13 janvier, le Conseil municipal de Nanterre, offrant trois cavaliers montés et équipés, parlait semblablement de « la profonde indignation qu'inspirerait au monde entier la lâche trahison du général d'Yorck. »

Le Conseil municipal de Beauvais, offrant quatre cavaliers, écrivait à l'Empereur que ses armées restaient invincibles, que la trahison s'était jointe à l'âpreté du climat, que « l'infâme général Yorck avait manqué aux lois de l'honneur et rompu les liens sacrés qui unissent les braves qui ont partagé les mêmes périls. »

Le Conseil municipal de Versailles envoyait une pareille adresse : il était pénétré d'indignation en apprenant « la honteuse et infâme défection d'un général qui s'était laissé corrompre. »

De même, le Conseil général du département de la Seine-Inférieure : « Une horrible trahison, écrivait-il, a fait passer dans le camp ennemi des légions que vous aviez associées à l'honneur de vos glorieux exploits; nous n'avons pu apprendre ces événements sans partager avec toute la France l'indignation qu'ils inspirent; mais le génie de l'Empereur et le courage de ses invincibles phalanges puniront bientôt ces traîtres, feront trembler ceux qui les soudoient. »

De même, les Conseils municipaux de Dreux et de Châteaudun. Le Conseil municipal de Dreux flé-

trissait la « désertion du général d'Yorck qui avait méconnu ses devoirs et son honneur », et le Conseil municipal de Châteaudun assurait que la France serait encore victorieuse malgré l'Angleterre qui « achetait des traîtres, déliait les sujets du serment qu'ils doivent à leur souverain, et fondait sa confiance sur la corruption. »

Or, mandait l'envoyé de Prusse, Krusemark, « personne ne partage l'enthousiasme qu'expriment les journaux, et on sait très bien que les offres et adresses ont été dictées par ordre supérieur, souvent à l'insu des signataires. »

66. *L'administration de l'armée française, d'après Dumas et Ségur.*

Au mois de mars 1830, Cuvier demandait à Philippe de Ségur des renseignements sur l'administration de l'armée pendant la campagne de Russie et notamment sur les opérations relatives aux subsistances. Ségur consulta Mathieu Dumas, intendant général de l'armée en 1812, et Dumas lui envoya une note. Ségur communiqua cette note à Cuvier et y joignit une lettre qui traitait le même sujet. Lettre et note, publiées dans le *Carnet historique et littéraire*, (1898, II, p. 628-632) méritent d'être connues et nous en reproduisons les points essentiels.

I

Note de Dumas.

L'abondance des ressources, la régularité des distributions, l'organisation des transports militaires ne laissèrent rien à désirer jusqu'après le passage du Niémen. Mais nous perdîmes vingt mille chevaux entre Kovno et Vilna et cette perte fut irréparable. On forma sur quelques points principaux de la ligne d'opérations, tels que Glouhokoïé, Vitebsk, Doubrovna, Minsk, des magasins de réserve et des établissements d'hôpitaux ; nos équipages militaires fournirent des convois de biscuit. Toutefois, quand on eut dépassé Smolensk, le service devint plus difficile et celui des hôpitaux eut surtout beaucoup plus à souffrir, parce que l'armée russe qui se retirait devant nous ravageait les campagnes, incendiait les

habitations et nous entraînait dans un véritable désert.

Après la bataille de la Moskova qui consomma nos plus précieuses ressources, j'eus beaucoup de peine à soutenir le service des hôpitaux. La conquête de Moscou qui devait être le terme de nos anxiétés ne fit que les accroître ; nous trouvâmes, nous conservâmes, à la vérité, au milieu de l'incendie, des approvisionnements que les Russes n'avaient pas eu le temps de détruire ; mais, si notre séjour se prolongeait au delà d'un mois, ils devaient être entièrement consommés. Néanmoins, on avait formé des magasins à Smolensk, à Vitebsk, à Vilna et sur d'autres points intermédiaires, et on les alimentait de Königsberg par la navigation des canaux, par celle du Niémen et de la Vilia.

Attaqué d'une fluxion de poitrine, je fus remplacé par le comte Daru. Ma tâche avait été pénible : celle du comte Daru devenait presque impossible. Il fallait reprendre une route déjà épuisée par le passage des deux armées et des convois. Pendant les premières marches, les vivres de toute espèce qu'on avait pu recueillir dans les ruines de Moscou suffirent pour soutenir le soldat. Mais, aux approches de Smolensk, la disette se fit sentir. Daru redoubla de vigilance et d'activité ; il fit venir au-devant de l'armée les subsistances qu'on put tirer de Smolensk, et pendant le court séjour que l'armée fit dans cette ville, des distributions régulières eurent lieu. Mais ce soulagement n'était suffisant que pour quelques marches jusqu'au passage du Dnieper, à Orcha. Le comte Daru envoya de nombreux agents pour recueillir à tout prix et faire porter sur la route les subsistances qu'on pourrait se procurer entre le Dnieper et la Bérésina. Il hâta les convois qu'il avait fait partir de Minsk et de Vilna. Mais une partie seulement de ces convois put atteindre l'armée avant la prise et l'in-

cendie du pont de Borissov, et les magasins de Minsk tombèrent au pouvoir de l'ennemi. L'armée eut donc beaucoup à souffrir pendant le passage de la Bérésina. Après ce dernier événement, un convoi, parti de Vilna, justifia la prévoyance du comte Daru et celle du duc de Bassano. Ce ne fut point le manque de vivres, mais bien la rigueur excessive du froid qui, aux accès de Vilna, causa la plus grande perte d'hommes. Les magasins de Vilna et de Kovno alimentèrent tout ce qui pouvait encore se mouvoir. Ceux de Gumbinnen et de Königsberg ne furent pas même épuisés par les débris de la Grande Armée.

II

Lettre de Ségur.

J'ajouterai que les ordres donnés de trop loin et dans un pays désert furent souvent mal exécutés ; que ce fut le choc rude et indécis de Malo-Iaroslavets qui décida subitement à la retraite et que la nécessité et l'ennemi, plutôt que la volonté et la prévoyance de l'Empereur, en dictèrent la direction ; qu'on n'eut donc pas le temps de préparer tout ce qui eût été indispensable, sur une aussi longue route, pour un aussi grand passage ; que la distribution des vivres, dans le petit nombre de villes où nous en trouvâmes, fut faite incomplètement, irrégulièrement et qu'elle ne pouvait l'être mieux, puisque les régiments avaient perdu leur ensemble. En effet, à qui les délivrer, lorsque la plus grande partie des soldats de toutes les armes marchait confusément, pêle-mêle, et ne pouvait recevoir de secours des magasins qu'en les pillant ? D'ailleurs, la retraite fut si souvent précipitée que, depuis Smolensk, surtout à Vilna et Kovno, une grande partie des magasins tomba au pouvoir de l'ennemi.

Ni Dumas ni Daru ne peuvent être accusés de nos malheurs[1].

L'entreprise était surhumaine par sa grandeur, par sa rapidité et par la nature du pays.

Le désordre, de tous les maux le plus contagieux, s'étant mis dans les troupes, l'administration n'en put préserver ses employés.

Une de nos plus grandes difficultés était la longueur infinie de ces grandes routes, ou désertes, ou dévastées par les deux armées, leur nature tantôt marécageuse, tantôt sablonneuse. Or l'administration qui ne peut marcher sans traîner après elle de grands et lourds convois, surmonta une partie de ces obstacles.

Remarquons aussi que les corps restés en seconde ligne, tels que ceux de Baraguey d'Hilliers et du duc de Bellune, dévoraient la plus grande partie de ces subsistances, à mesure qu'elles arrivaient.

Que le grand magasin de Minsk nous fut enlevé à l'instant où nous allions l'atteindre, par la marche hardie de Tchitchagov.

Qu'enfin le défaut de fourrage, de ferrage à glace, de repos ou de séjours, que les alternatives de gelée et de dégel, les mouvements de l'ennemi et la négligence de l'état-major causèrent, dès nos premiers pas, la perte de la plupart de nos fourgons[2].

1. Malgré le zèle et les talents de l'intendant général Dumas, a dit Fezensac, cette administration immense — lorsque Berthier la passa en revue à Vilna, on crut voir de loin des troupes rangées en bataille — fut presque inutile dès le commencement de la campagne et devint nuisible à la fin.

2. Faut-il encore citer Fezensac? « Il ne suffit pas de donner des ordres; il faut que ces ordres soient exécutables, et avec la rapidité des mouvements, la concentration des troupes sur un même point, le mauvais état des chemins, la difficulté de nourrir les chevaux, comment aurait-il été possible de faire des distributions régulières et d'organiser convenablement le service des hôpitaux? »

67. *Le contingent badois.*

Il n'est pas inutile de connaître ces quelques réflexions de Zech sur le contingent badois (*Oesterreichische militärische Zeitschrift*, 1821, tome I, p. 301-309), et certainement le grand-duché a fait en 1812, comme dit l'auteur, de « remarquables efforts », a, « à grands frais et par la perte de ses troupes et de tout leur armement et équipement, rempli les devoirs que lui imposait sa situation dans la Confédération du Rhin[1]. »

La France n'avait supporté que pour une petite moitié les armements vraiment gigantesques que l'Empereur déploya pour faire la guerre à la Russie. La plus grosse moitié se composa des moyens fournis par ses nombreux alliés et surtout par la Confédération du Rhin qui fit des efforts jusqu'alors inouïs. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de la campagne, on craint de voir disparaître la part qui appartient à chacun des petits Etats sous la masse colossale des armées et sous le grand et terrible caractère des événements. Les 7.000 hommes que le grand-duché de Bade mit sur pied se perdent en effet dans la foule des 600.000 combattants. Pourtant, ce mince contingent était beaucoup pour le pays et lui coûta de lourds sacrifices, puisque Bade entretenait déjà depuis quatre ans 2.000 hommes en Espagne et que les troupes envoyées sous l'âpre climat du Nord avaient besoin d'un équipement tout

1. Cf. A. Chuquet. *Mémoires* du comte de Hochberg, margrave de Bade.

à fait extraordinaire. Le gouvernement tâcha constamment, avec un infatigable zèle, non seulement de satisfaire les exigences extravagantes de l'Empereur, mais, par de volontaires efforts, de pourvoir ses troupes de tout ce qui pouvait leur être utile et leur assurer une part honorable dans l'expédition. Il était réservé aux Badois de prouver, dans les circonstances les plus difficiles, combien ils méritaient de pareils soins et combien ils étaient dignes de porter leurs drapeaux aux premiers rangs de la Grande Armée. La bataille de la Bérésina est un point lumineux dans cette sombre époque et elle brille parmi toutes les actions de guerre qui fondèrent le renom des troupes badoises en notre siècle.

Si l'on observe la marche de la brigade badoise en 1812, le tableau qui s'offre aux regards n'est nullement agréable. Dans le moment où la Grande Armée remportait des victoires et conquérait de lointaines provinces, on trouve le plus grand nombre des troupes badoises condamnées à une obscure inaction et prodiguant ses forces dans une forteresse éloignée du théâtre de la guerre, tandis qu'un très petit nombre suit les pas rapides de l'armée sans partager avec elle l'honneur des combats. C'est lorsque Napoléon s'avance au delà de Smolensk, lorsque de nouvelles espérances germent dans l'empire russe ébranlé en son centre, lorsqu'un séjour de six semaines à Moscou livre les Français à un inévitable destin, c'est alors seulement que les troupes badoises touchent le sol ennemi, non plus pour voir leur bravoure couronnée par d'heureux succès, mais pour aider par leur propre sacrifice à retarder de quelques jours la commune destruction et pour périr ensuite dans le tourbillon qui entraîne loin de Moscou avec une meurtrière puissance une armée désorganisée et dissoute. Saisies par ce tourbillon, toutes les troupes succombent, et celles de renfort, et le 9e corps, et une

partie du 11ᵉ, et même les fiers soldats de la vieille garde impériale qui n'ont pourtant pas tiré un coup de feu dans toute la campagne et n'ont jamais éprouvé le dénûment qui ruine l'armée.

La part des Badois aux hostilités a donc été de courte durée et peut-être se serait-elle perdue dans l'extraordinaire des événements, si un rare degré de discipline et d'instruction militaire ne leur avait permis de faire presque l'impossible à un instant où un nombre considérable de leurs compagnons d'armes ne se battait plus et où le grand coup depuis longtemps préparé par l'ennemi — l'entier anéantissement de l'armée qui avait pénétré en Russie — allait se produire.

Si les Badois, au moment de la misère générale, montrèrent une glorieuse endurance, c'est tout d'abord parce que la plupart des officiers et des soldats s'étaient formés dans les campagnes précédentes et accoutumés à la guerre; c'est aussi à cause de la personnalité et de l'infatigable effort de leur chef[1] qui anima, perfectionna toujours de plus en plus ces qualités et qui, par le crédit, par l'estime qu'il obtint des généraux français, sut faire valoir la bonne renommée et les mérites de ses troupes.

Déjà, en de pareilles circonstances, une confiance mutuelle ne pouvait manquer entre le chef et ses soldats. Elle fut ici rehaussée encore, et admirablement, par les liens qui unissent un peuple à la maison de ses princes. L'estime qu'inspiraient les qualités personnelles du margrave se nouait étroitement au fidèle attachement que les Badois avaient voué à son père. Enfin, l'ancien et si naturel usage qui donnait aux princes le commandement de leur peuple dans le combat prouva, une fois de plus, sa force magique, car le grossier soldat sentait bien que

1. Guillaume de Hochberg.

ce chef prenait à son destin un intérêt plus vif et plus proche que n'en prend un supérieur.

Un concours de circonstances si avantageuses rendait le succès certain : le bon état dans lequel la brigade sut se maintenir en toute conjoncture et l'excellent esprit qui animait l'officier comme le soldat, étaient les sûrs garants d'une part glorieuse aux événements de la guerre et avaient, longtemps avant la campagne, valu aux troupes une confiance publiquement reconnue. Le maréchal, sous les ordres duquel ils servaient, ne cessa pas de leur en donner les plus honorables preuves. Dans le voisinage de l'ennemi il choisissait sa garde de préférence parmi les troupes badoises et il ne manqua pas une occasion de déclarer qu'il se reposait entièrement sur elles.

Les troupes badoises, en effet, avaient atteint, si l'on peut dire, le plus haut point d'utilité, parce que les heureuses campagnes de 1806, de 1807 et de 1809 leur avaient fait peu à peu connaître la guerre. Au siège de Danzig, où il y eut de nombreux combats, elles essayèrent leurs premières forces, et dans les batailles d'Aspern, de Raab, de Wagram et de Znaïm, elles se familiarisèrent avec la guerre en rase campagne. Elles ne firent que des pertes médiocres, elles ne subirent en l'ensemble aucune influence nuisible, et des périodes suffisantes de repos entre les campagnes donnèrent l'inestimable occasion de mettre en pratique, pour l'instruction des troupes, l'expérience recueillie.

L'armée française avait, dans les années 1805 et 1806, atteint son point culminant et elle en descendit lorsqu'elle fit ses pertes en Pologne dans l'année 1807. De même, les troupes de la Confédération du Rhin, formées par ces campagnes, avaient atteint en 1812 leur point culminant. Certes, arrivées à ce point, même si la guerre russe avait eu une heureuse issue, elles n'auraient pu s'y maintenir à la longue. —

Car l'immuable loi de la nature qui ne permet pas de temps d'arrêt, qui ne permet que croissance et décroissance, que progrès et déclin, n'exerce ses effets sur aucune institution humaine aussi vite et aussi puissamment que sur la machine compliquée d'une armée, et même dans un état qui prend les mesures les plus propres à l'instruction en temps de paix, peu d'années suffisent pour que des soldats, d'ailleurs aguerris, paraissent sur le champ de bataille comme des recrues inexpérimentées; il ne faut, au début, qu'un accident insignifiant en soi pour diminuer la valeur des troupes pendant toute la campagne et perdre le fruit des travaux du passé. — Certes, dis-je, et en vertu de cette loi, on pouvait prévoir que les troupes badoises tomberaient tôt ou tard de ce degré de perfection. Mais c'était un grand malheur qu'arrivées au sommet avec tant de peine, elles en fussent soudain précipitées et comme détruites tout d'un coup. C'était d'autant plus un malheur que la durée de la guerre rendit une prompte levée nécessaire et qu'on n'avait même plus assez de débris des vieux régiments pour faciliter la formation des nouveaux et pour éveiller et propager en peu de temps, chez ces bataillons de fraîche date, le bon esprit des bataillons d'antan.

Sur 7.000 hommes, 1.500 au plus revinrent dans la patrie, et la plupart étaient si malades et misérables qu'il fallut les congédier.

68. *Un mot de Bangold sur la campagne.*

Le général wurtembergeois de Bangold, capitaine durant la campagne de 1812, a laissé sur l'expédition quelques notes dont Pfister (*Rheinbund* I, p. 172) cite ce seul passage.

Sans contestation, la cause de beaucoup la plus puissante de la destruction de l'armée française doit être attribuée à son propre général en chef. Il poussa et lança ses troupes de l'Oder jusqu'à Moscou avec une précipitation qui ne tenait compte de rien, comme s'il s'agissait seulement d'une marche de l'Inn à Vienne, sans remarquer l'énorme différence des distances et des moyens d'approvisionnement et sans mesurer les forces physiques des hommes et des bêtes. De cette façon, par des marches démesurément forcées et par la famine qui résulta nécessairement d'un défectueux service des subsistances, il a préparé la destruction de l'armée.

Dans la retraite, de jour en jour, grossissait le nombre des hommes désarmés, et à partir de Smolensk, leur chiffre dépassait déjà celui des hommes prêts au combat. Enfin, entre la Bérésina et le Niémen, l'armée ne ressemblait plus qu'à un défilé de cadavres ambulants, escortés par une poignée de gens armés.

69. *Un article de Napoléon sur la situation de la France.*

Nous avons reproduit dans notre premier tome (p. 35-50) la réponse que fit Napoléon à l'*Adresse* des Russes aux soldats français et à l'*Appel* de Barclay aux Allemands[1]. Il était, à l'occasion, journaliste et polémiste. On ne sera donc pas surpris qu'il ait publié dans le *Journal de l'Empire*, du 28 janvier 1813, une sorte de « premier Paris » qui répond aux gazettes étrangères, un exposé de la situation de a France qui doit, comme il dit, tranquilliser l'opinion. L'article naturellement n'est pas signé; mais il a Napoléon pour auteur: le ton et les expressions ont quelque chose de napoléonien et d' « imperatorium » qui se reconnaît aisément; certaines phrases sont celles mêmes que l'Empereur employait dans sa correspondance (voir les rapprochements que nous indiquons dans les notes); et lui seul connaît l'ensemble de la situation, lui seul connaît tous les détails, lui seul peut louer Ney et Rapp comme il les loue.

Le roi de Naples, étant indisposé, a dû quitter le commandement de l'armée qu'il a remis entre les mains du vice-roi. Ce dernier a plus d'habitude d'une grande administration[2]; il a la confiance entière de l'Empereur.

1. Ce qui prouve encore qu'il est l'auteur de la réponse à l'*Appel*, c'est cette lettre qu'il écrit à Maret, de Gloubokoïé, le 21 juillet : « Je vous envoie une réponse à l'*Appel aux Allemands* de M. Barclay de Tolly; donnez les ordres nécessaires pour que ces deux pièces soient traduites en allemand, en polonais, en russe, en français; puis, imprimez-les promptement et répandez-les partout. »

2. Avec ironie, Napoléon se sert ici des expressions même de Murat; le 16 décembre, de Wirballen, le roi de Naples avait

Après la trahison du général Yorck, le roi de Naples a jugé convenable de se porter sur la route d'Elbing, et de là sur Posen où son quartier général est arrivé le 16 janvier.

Le général Rapp, avec 30.000 hommes de garnison, occupe l'île de Nogat et Danzig. 6.000 hommes occupent Thorn et les environs. 6.000 Prussiens occupent Graudenz. Un corps d'observation que commande le prince d'Eckmühl est sur Bromberg. Le prince Schwarzenberg et le général Reynier sont en avant de Varsovie ; le 5e corps se réorganise dans cette place et le duc de Tarente s'est dirigé sur Posen ; le maréchal Saint-Cyr est rétabli de sa blessure ; le duc de Bellune est arrivé à Posen.

Il n'y a eu, depuis l'affaire du duc de Tarente sur le Niémen, dans laquelle il a fait aux Russes trois bataillons prisonniers, aucun engagement quelconque avec l'ennemi ; il n'y a eu que quelques rencontres de Cosaques de peu d'importance.

Toute la cavalerie à pied est arrivée sur l'Oder. Le général Bourcier qui est à Berlin mande qu'il a des marchés pour 30.000 chevaux, dont 20.000 sont déjà livrés et dans les dépôts, tant pour les remontes de la cavalerie que pour celles de l'artillerie et des équipages militaires[1].

Le froid continue à régner.

Le roi de Prusse réorganise son contingent entre Stettin et Colberg.

Le général Lauriston est parti avant-hier de Paris pour porter son quartier général sur Magdebourg où arrive le corps d'observation de l'Elbe qu'il commande.

écrit à Napoléon que le vice-roi d'Italie, prince Eugène, remplirait mieux et l'emploi et l'espoir de l'Empereur ; il est, disait Murat, *plus exercé que moi dans l'administration.*

1. « J'ai acheté 20.000 chevaux qui sont rassemblés dans les dépôts ; j'en fais lever 60.000 tant pour la cavalerie et l'artillerie que pour les équipages » (A l'empereur d'Autriche, 7 janvier)..

Le général Souham passe le Rhin avec l'avant-garde du corps d'observation du Rhin et va se porter sur Francfort.

S. M. a donné au général Bertrand le commandement du corps d'observation d'Italie qui se réunit à Vérone.

Une avant-garde, composée de 40.000 hommes de troupes fraîches, se réunit à Posen sous les ordres du maréchal duc d'Elchingen[1]. Ce maréchal est du nombre de ceux dont le courage et la force d'âme ont été éprouvés.

Le roi de Saxe réunit ses troupes autour de Glogau.

L'empereur d'Autriche rassemble des forces considérables dans la Galicie. On y compte déjà une armée de plus de 60.000 hommes. La confiance et l'harmonie sont entières entre les deux cours impériales de Vienne et de Paris.

Le roi de Danemark est sourd aux menaces et aux intrigues de l'Angleterre, de la Russie et de la Suède[2].

Danzig est aujourd'hui une place inexpugnable, 30.000 hommes de bonnes troupes y sont réunis, de bons généraux les commandent, et le gouverneur de la ville est le général Rapp, brave et intrépide soldat. Bon nombre d'officiers du génie et d'artillerie s'y trouvent. La place est approvisionnée de tout pour deux ans.

Tous les bruits qu'on fait courir sont donc faux. Il n'y a pas eu de bataille à Königsberg, il n'y en a

1. Cf. la lettre à Eugène, 29 janvier: « Réunir une avant-garde de 40.000 hommes à Posen, donner le commandement de cette avant-garde au maréchal duc d'Elchingen. »

2. Cf. la lettre de Napoléon au roi de Danemark, du 5 janvier : « Je connais toutes les intrigues que l'Angleterre, la Russie et la Suède font jouer autour de Votre Majesté, » et la lettre à l'empereur d'Autriche, 25 janvier « Le roi me fait connaître sa ferme intention d'être sourd à toutes les tentatives de la Russie, de la Suède et de l'Angleterre. »

pas eu à Elbing, aucun officier général n'a été blessé, et, nous le répétons, aucune affaire n'a eu lieu depuis celle du duc de Tarente sur le Niémen.

L'Allemagne n'a rien à craindre ni des intrigues de l'Angleterre ni de l'irruption des barbares qui n'ont su défendre leur pays qu'en le dévastant et leur capitale qu'en la brûlant.

Enfin, aussitôt que l'hiver sera passé, les Russes seront chassés et renvoyés d'autant plus vite qu'ils se seront avancés davantage[1].

Nous sommes autorisés à faire cet exposé pour tranquilliser les bons citoyens de l'Allemagne et de la France et nous ajoutons qu'ils peuvent être certains que, s'il survenait des événements, on en donnerait sur-le-champ communication au public avec la même vérité et simplicité que l'on a fait connaître les malheurs de l'armée dans le 29e Bulletin.

On ne sait pourquoi les Anglais attachent de l'importance à inonder nos côtes et le continent de pamphlets remplis de fausses relations. En effet, tout le mal qu'a éprouvé l'armée est dit dans le 29e Bulletin. Mais ce que les gazettes de Pétersbourg ajoutent, que des aigles et des canons nous ont été pris en front de bandière, est faux, très faux[2] !

1. Cf. à l'empereur d'Autriche, 25 janvier : « Aussitôt que la bonne saison arrivera, je chasserai les Russes plus vite qu'ils ne sont venus. »

2. Cf. au roi de Danemark, 5 janvier : « Les bulletins russes sont entièrement faux ; l'ennemi n'a pas pris à mon armée une seule aigle, un seul canon. » A l'empereur d'Autriche, 7 janvier : « Les Russes ne m'ont pas pris de canon, ne m'ont pas pris une seule aigle, je dirais même qu'ils ne m'ont pas fait de prisonniers en front de bandière. »

70. *Une fausse lettre de Davout.*

Le 28 janvier 1813 paraissait, dans le *Journal de l'Empire*, une lettre de Davout à Berthier, ainsi conçue :

Lettre du maréchal prince d'Eckmühl au major général.

Thorn, le 8 janvier 1813.

Monseigneur, je lis avec étonnement dans les gazettes de Saint-Pétersbourg que, dans la journée du 16 novembre 1812, l'ennemi a fait 12.000 prisonniers sur mon corps d'armée, et qu'il a tellement éparpillé dans les bois voisins les restes de ce corps qu'il était entièrement détruit.

Il serait difficile de pousser plus loin l'impudence et le mensonge, si toute les relations russes, depuis le commencement de la campagne et dans les campagnes précédentes, n'étaient déjà connues. Ne chantait-on pas des *Te Deum* à Pétersbourg et n'y distribuait-on pas des cordons pour la bataille d'Austerlitz? Ne disaient-ils pas qu'ils nous avaient pris 100 pièces de canon à la bataille de la Moskova et ne chantaient-ils pas encore à cette occasion des *Te Deum* qui remplissaient d'allégresse l'Angleterre? Combien de difficultés n'ont-ils pas faites pour avouer la prise de Moscou? Ne se sont-ils pas aussi proclamés vainqueurs à Malo-Iaroslavets où nous les avons poursuivis pendant l'espace de 40 verstes?

Le fait est que S. M., sachant que l'armée russe de Volhynie venait de la Bérésina, fut obligée de partir

de Smolensk malgré la rigueur de la saison. Par un mouvement subit de la température, le froid, qui n'était que de six degrés, fut porté à vingt, et même un moment à vingt-cinq, selon quelques-uns de nos officiers du génie qui avaient leur thermomètre. Tous nos attelages et notre train d'artillerie périrent. S. M. ne voulut plus engager de bataille avec l'ennemi; elle ne voulut plus même qu'on se laissât amuser par des affaires de détail, désirant gagner en toute hâte la Bérésina. Lorsque S. M. traversa Krasnoï, elle eut à rejeter en arrière l'ennemi qui s'était mis entre la garde et mon corps d'armée. Aussitôt que mon corps eut rejoint l'armée, S. M. continua sa marche, et mon corps dut suivre, sans s'amuser à soutenir une lutte dans laquelle l'ennemi avait sur nous l'avantage d'une artillerie et cavalerie nombreuses manœuvrant sur des patins et sur des traîneaux.

Mais mon corps n'a pas rencontré l'ennemi qu'il ne l'ait battu. Il a fait des pertes très fortes par les fatigues, le froid, et cette fatalité qui a fait périr tous nos chevaux de cavalerie et d'artillerie. Une grande quantité de mes hommes s'est éparpillée pour chercher des refuges contre la rigueur du froid, et beaucoup ont été pris.

V. A. sait que je ne dissimule pas mes pertes. Elles sont sensibles sans doute et me navrent de douleur; mais la gloire des armes de S. M. n'a pas été compromise un seul instant.

Le maréchal duc d'Auerstaedt
prince d'Eckmuhl.

Cette lettre était fausse. Elle avait été imaginée, fabriquée par Napoléon qui, décidément, fait tous les frais de ce numéro du 28 janvier 1813 (où le bulletin politique est aussi son œuvre[1]). Pour répondre

1. Cf. la pièce précédente.

aux gazetiers de Pétersbourg et de Londres, l'Empereur avait inséré dans le *Journal de l'Empire* des lettres de son crû qu'il signait du nom de ses maréchaux. Le numéro du 28 janvier contient, outre la lettre de Davout, une lettre du prince Eugène au ministre et une lettre de Ney au major général.

Il n'est ici question que de la prétendue lettre de Davout. Elle sent son Napoléon. Le maréchal écrit : « Votre Altesse sait que je ne dissimule pas mes pertes », et l'Empereur avait dit, le 5 janvier, dans sa lettre au roi de Danemark : « Mes pertes sont réelles. » Le maréchal écrit que l'Empereur ne voulait plus, après l'apparition du froid, engager de bataille, et l'Empereur avait dit dans le 29e Bulletin qu'il ne pouvait plus risquer une bataille. Le maréchal écrit qu'une quantité de ses hommes s'éparpilla pour chercher des refuges contre la rigueur du froid, et l'Empereur avait dit, dans sa lettre au roi de Danemark, que les soldats s'éloignaient des rangs pour chercher des abris, dans une lettre à Jérôme, qu'ils quittaient les rangs pour chercher des abris contre la rigueur du climat, dans une lettre à l'empereur d'Autriche, qu'ils s'échappaient pour chercher des maisons et des abris.

En tout cas, la lettre n'est sûrement pas l'œuvre du prince d'Eckmühl. La maréchale Davout, en la lisant dans le *Journal de l'Empire*, se récria. Elle ne reconnaissait pas la manière d'écrire de son mari. Jamais le maréchal, disait-elle, n'aurait dit « mes hommes » en parlant de ses soldats. Jamais le maréchal n'aurait terminé sa lettre de cette façon larmoyante; jamais il n'aurait dit : « Mes pertes me navrent de douleur », parce que le maréchal n'était pas si aisément « navré » et que lorsqu'il était navré, il ne mettait pas le public dans sa confidence.

Elle avait deviné juste, et Davout la félicita de sa sagacité. Oui, s'il avait composé cette lettre, il n'au-

rait pas employé l'expression « mes hommes » ou « mes soldats » en parlant des soldats de l'Empereur, et il n'usait jamais de ces mots « *mes soldats* » ou « *mon corps d'armée* » dont d'autres se servaient. Il n'aurait jamais dit qu'il était *navré de douleur :* « expression exagérée et qui peint une âme abattue ». Il n'aurait jamais dit qu'un grand nombre de soldats du 1er corps s'étaient débandés pour chercher un abri contre le froid parce qu'il eût été injuste envers les soldats du 1er corps. Mais Davout se garda de désavouer la lettre. « Elle a été fabriquée, remarquait-il, pour détruire les mensonges de nos ennemis qui poussent l'effronterie jusqu'à attribuer à la supériorité de leurs armes ce qui n'est que l'effet des privations, des fatigues et des vingt-quatre degrés de froid ; l'Empereur a voulu faire ressortir les récits mensongers des Russes, et il a ordonné de nous faire tenir le langage que nous eussions tenu si nous avions été questionnés ; le rédacteur a rempli cet objet, et cela est suffisant[1] ».

1. Mme de Blocqueville, *Le maréchal Davout*, III, p. 262-271.

71. *Le général Alméras.*

Louis Alméras, né en 1768 à Vienne en Dauphiné, mort à Bordeaux en 1828, sergent-major, puis sous-lieutenant au 5e bataillon de l'Isère en 1791, adjudant-major, puis adjudant général chef de bataillon en 1793, aide de camp de Carteaux devant Toulon, adjudant général chef de brigade en 1795, appelé par Bonaparte à l'armée d'Italie en 1797 et chargé en 1799 du commandement de Damiette, nommé général de brigade par Kléber en 1800, employé durant quelques années à l'île d'Elbe, fut promu général de division le 16 octobre 1812, et lui-même raconte ainsi ce qu'il fait pendant la campagne de Russie : « Il a été grièvement blessé d'un coup de feu à la bataille de Mojaïsk sous les ordres du prince Eugène. Il y fut chargé de reprendre la redoute de droite en avant de laquelle sa brigade se maintint le reste de la journée. Il prit à l'ennemi dix-huit pièces de canon. Par suite de cette affaire, il fut nommé lieutenant général. Sa blessure l'empêchant de monter à cheval, il fut fait prisonnier près de Krasnoï le 15 novembre 1812. » Alméras ne revint en France qu'au mois d'août 1814. Sous les Cent-Jours il commanda une division d'infanterie à La Rochelle, et le gouvernement provisoire l'envoya le 7 juillet 1815 à Rochefort pour hâter avec Beker l'embarquement de Napoléon.

72. *Le général marquis d'Alorna.*

Nommé par Junot, le 22 décembre 1807, inspecteur général des troupes portugaises stationnées dans les provinces de Tras los Montes, de Beira et d'Estramadure, puis, le 15 février 1808, inspecteur général de l'armée portugaise dans tout le royaume, commandant en chef la Légion portugaise, employé en 1810 à l'armée de Portugal, le marquis d'Alorna avait instamment demandé à faire la guerre dans le Nord. Il voulait, disait-il, — dans une lettre du 27 janvier 1812 — verser son sang pour l'Empereur, car l'Empereur étant le plus grand homme du monde, lui, marquis d'Alorna, voulait obtenir de l'Empereur au moins un regard d'approbation et la revanche des insultes que les Anglais avaient tâché de lui faire ; il désirait, ajoutait-il, « prouver et à lui-même et à ses amis qu'il n'y avait pas encore de décrépitude ni dans son cœur ni dans sa tête. »

Il fut nommé, le 21 mars 1812, général de division au service de France et, le jour même, Berthier lui ordonnait de se rendre à Mayence pour se mettre, le 10 avril, à la tête du 2e escadron du régiment des chasseurs portugais qu'il conduirait, pour le 7 mai, à Francfort-sur-l'Oder.

Durant la campagne, il commanda à Mohilev. Mais le 16 novembre, Berthier lui ordonnait de venir à Orcha arrêter les isolés ; puis, le 18, de ramasser à Orcha autant de vivres et de munitions que possible ; puis, le 20, d'évacuer Mohilev et de partir le 21, à 6 heures du matin, pour se diriger par

le plus court chemin sur Borissov après s'être approvisionné de vivres pour vingt jours.

Le marquis d'Alorna ne resta pas sur le sol russe; mais les misères de la retraite l'avaient épuisé, et il mourut le 2 janvier 1813 à Königsberg.

73. *La mort de Baraguey d'Hilliers.*

Sans insister ici sur une singulière histoire contée par Lejeune, nous voulons seulement préciser la date de la mort du général Baraguey d'Hilliers (cf. notre tome I, p. 139). Baraguey, suspendu de ses fonctions et renvoyé dans ses terres, pour avoir, comme disait Napoléon, « laissé prendre sous ses yeux la brigade du général Augereau », mourut de désespoir à Berlin le 6 janvier 1813. Sa disgrâce, écrit Gourgaud, eut sans doute une influence funeste sur sa santé déjà très délabrée. Les deux lettres qui suivent, l'une, d'Augereau à Berthier, l'autre, de Berthier à Napoléon, ne sont pas inutiles à connaître.

I

Augereau à Berthier.

Berlin, 7 janvier 1813.

Mon prince, j'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que M. le général Baraguey d'Hilliers est mort hier dans cette place. Il a été inhumé aujourd'hui dans l'église catholique de cette ville et il a été observé pour son convoi les honneurs funèbres prescrits par le décret sur les préséances du 24 messidor an XII.

II

Berthier à Napoléon.

Posen, 16 janvier 1813.

Sire, j'ai l'honneur d'annoncer officiellement à

Votre Majesté la mort du général Baraguey d'Hilliers, colonel général des dragons. L'intérêt du service de Votre Majesté m'engage à lui dire que le général Latour-Maubourg me paraît mériter de remplacer le général Baraguey d'Hilliers comme colonel général des dragons. Cet officier général a été du meilleur exemple pendant tout le temps de la retraite; il a toujours été à cheval à la tête de quelques cavaliers.

74. *L'adjudant commandant Bourmont.*

Bourmont avait été envoyé, comme adjudant commandant, par l'Empereur, à l'armée de Naples, le 24 août 1810, puis au corps d'observation d'Italie le 17 janvier 1812.

Le lendemain du jour où le ministre de la guerre l'employait à l'armée d'Italie, le 18 janvier, le général Partouneaux, son ami, le recommandait dans la lettre suivante.

« Monseigneur, je prends la liberté de rappeler au souvenir de V. E. la promesse qu'elle a daigné me faire d'employer M. de Bourmont comme mon chef d'état-major. Cet officier a déjà été employé par moi en cette qualité, et il me témoigne le désir de l'être de nouveau. V. E. m'a parlé de lui avec estime, avec intérêt. Je viens de nouveau donner l'assurance à V. E. que M. de Bourmont est sincèrement attaché aux intérêts de l'Empereur et à sa gloire. J'apprends que S. M. I. et Royale organise ses armées en Allemagne et en Italie. J'ose espérer que je serai employé et je le désire d'autant que je ne désire rien tant que de donner de nouvelles preuves de mon respectueux dévouement à S. M. l'Empereur. »

Mais l'ordre était parti, et déjà Bourmont se rendait à Milan pour aller recevoir du vice-roi ses lettres de service et prendre le commandement du département des Apennins[1]. L'Empereur n'avait pas été consulté.

1. Bourmont reçut à Gênes, le 27, l'ordre du 17 janvier et, le soir même, partit en poste.

Lorsqu'il sut la nouvelle — le 19 janvier — il éclata. Donner un département à un ancien chef de chouans ! Cette mesure était ridicule! Bourmont était un de ces hommes qu'il ne fallait employer qu'en les surveillant! Que penseraient les troupes en se voyant commandées par un Bourmont?

Sur-le-champ, le ministre de la guerre révoqua l'ordre qu'il avait donné et il s'excusa auprès de l'Empereur en disant que le général Montchoisy avait confié à Bourmont le commandement d'une colonne destinée à réprimer quelques mouvements qui agitaient le département des Apennins, que, par suite, il avait nommé Bourmont commandant du département.

Au même instant — 20 janvier, et c'était jouer de malheur — Mme de Bourmont, de son chef, écrivait à l'Empereur et lui demandait pour son mari le grade de général de brigade.

« Sire, disait-elle, M. de Bourmont vous a prouvé son zèle en se rendant à l'armée d'Italie. Aussitôt qu'il a reçu les ordres de Votre Majesté, il a tout quitté pour les suivre : ses enfants, sa femme, ses affaires. Daignez lui accorder le grade de général qu'il est digne de remplir, et l'honneur de se battre sous les yeux de Votre Majesté, en cas qu'elle vînt à commander une armée; il brûle de lui donner des preuves de son courage et du plus entier dévouement. Croyez, Sire, qu'il en coûte au cœur d'une femme de vous prier d'exposer les jours d'un époux qu'elle chérit. Un seul motif peut l'engager à une pareille démarche. J'espère que Votre Majesté saura l'apprécier. »

Le ministre, à qui l'Empereur renvoya la lettre, ne répondit que le 30 mars à Mme de Bourmont, et par la formule connue de non-recevoir : « J'ai l'honneur de vous prévenir que Sa Majesté ne m'a point fait connaître ses intentions sur cette demande. »

Mais le 6 avril, le major général informait le duc d'Abrantès que l'adjudant commandant Bourmont serait employé près de lui au 4e corps de la Grande Armée, et durant la campagne de Russie l'ancien chouan ne cesse pas et de plaire et de briller. Labaume assure que son mérite égale sa modestie; Griois juge son caractère doux, ses manières aimables et sa conversation agréable; Castellane le regarde comme très spirituel, très distingué et très brave. Au moment où commence la retraite, il occupe, sur la route de Moscou à Mojaïsk, le château du prince Galitzine, Maloviasma, où il y avait un relai d'estafettes et une garnison composée de deux régiments de chevau-légers bavarois et de deux bataillons du régiment Joseph-Napoléon.

Il fit courageusement la retraite; mais, comme tant d'autres, une fois arrivé sur le sol prussien, il tomba gravement malade et il était presque mourant à Marienwerder lorsque l'ennemi s'empara de la ville le 12 janvier 1813. Mais le 9 février, Bourmont s'échappait et, de Magdebourg, le 25 février 1813, il écrivait au ministre duc de Feltre :

« Monseigneur, j'étais demeuré mourant à Marienwerder lorsque le vice-roi en partit le 12 janvier dernier et j'appris le 20, en recouvrant ma raison, que j'étais au milieu des ennemis.

Le désir de servir encore Sa Majesté dans une nouvelle campagne me fit prendre la résolution de traverser l'armée russe, de rejoindre le quartier général de S. A. I. et, dès le 9 février, quoique je ne pusse marcher qu'à l'aide d'un homme qui me soutenait, je sortis de Marienwerder, montai dans une charrette de paysan et, après quelques aventures plus ou moins dangereuses, je suis arrivé le 16 à Stettin et le 23 à Magdebourg.

Le 4e corps ayant été dissous, je dois attendre ici

les ordres de Votre Excellence; je tâcherai d'y achever le rétablissement de ma santé.

Quoique je sois encore très faible, j'espère pouvoir me passer d'un congé de convalescence dont les médecins assurent pourtant que j'ai grand besoin. »

Le 25 mars, le duc de Feltre lui ordonnait de se rendre à Metz où il serait employé comme chef d'état-major à la 2e division de dragons. Mais quand il reçut cet ordre, Bourmont était, depuis le 3 avril, attaché au 11e corps d'armée comme sous-chef de l'état-major, et, le 17 mai, dans une lettre datée du camp devant Bautzen, il priait le ministre de le laisser demeurer au 11e corps et en présence de l'ennemi. Le 28 septembre, au quartier général impérial de Dresde, l'Empereur le nommait général de brigade.

75. *Le général Claparéde.*

Durant la guerre de Russie, le général Claparéde commande la division polonaise. Mais cette division n'appartenait pas au 5e corps d'armée ou corps polonais; elle était portée à la suite de la garde impériale. Elle se composait des régiments de la Vistule. « Je donne, écrivait Napoléon le 8 mars 1812 au duc de Feltre, le commandement de la division polonaise composée des régiments de la Vistule au général Claparéde », et le même jour Berthier marquait au ministre que les quatre régiments de la Vistule formeraient une division à la suite de la garde impériale.

Brandt vit Claparéde au dépôt de Sedan pour la première fois, le 5 avril. « Il était, écrit-il, imposant; il avait tout à fait la marque d'un général français; résolu, rude, brusque, et la campagne de 1809 lui valait bon renom. » Mais l'adjudant-major Rechowicz disait à Brandt : « Cet homme-là me paraît un mauvais camarade; nous le trouverons toujours en quête de sa proie; *quaerens quem devoret* » et quelques mois plus tard, au sortir de Vilna, Brandt accuse Claparéde de brutalité : « Nous avions appris à Paris par des officiers qui avaient servi sous Claparéde en Allemagne et en Espagne que c'était un homme sans cœur, *herzlos*, et nous avions sujet tous les jours de nous en convaincre. Dans nos conversations sa conduite était l'objet du blâme le plus amer. On lui reprochait d'être fier et hautain, de se tenir éloigné des officiers. Quelques-uns prétendaient même, et à tort, qu'il voulait ruiner les troupes polonaises pour en être débarrassé. On rap-

pelait toutes les marches que nous avions faites depuis Vilna, ces nombreuses marches de nuit, ces bivouacs mal choisis. » Le payeur Duverger rend le même témoignage ; il assure que Claparéde eut, pendant la retraite, « toute l'urbanité d'un Cosaque » et qu'il fut au-dessous de lui-même, qu'il avait, comme tant d'autres, cédé à l'influence de la mauvaise fortune, qu'il n'était plus ce guerrier qui, dans la guerre d'Allemagne, avait mérité les éloges de Napoléon.

Quoi qu'il en soit, la division Claparéde se signala pendant la campagne, et durant la retraite, elle ne vit guère son général qui fut blessé, le 28 novembre, à la bataille de la Bérésina[1]. Aussi, le 12 décembre, à Kovno, Claparéde se faisait-il donner par Berthier un congé de convalescence de trois mois « pour se rendre en France et s'y guérir de sa blessure. »

Près de trois mois après, il mande qu'il désire « entrer en campagne » et donner à l'Empereur des preuves nouvelles de son dévouement, mais qu'il est toujours souffrant et hors d'état de mettre ses bottes et de monter à cheval.

Le 10 juin 1814, Ney écrivit en sa faveur cette lettre élogieuse au ministre de la guerre Dupont :

« M. le lieutenant général Claparéde me demande une lettre de recommandation pour vous, et je la lui donne avec d'autant plus de plaisir que cet officier général qui a servi sous mes ordres avec une grande distinction pendant la campagne de 1812, et notamment à la bataille de la Bérésina, est tout à fait digne de votre bienveillance. Je prie Votre Excellence de vouloir bien l'accueillir favorablement. »

1. Cf. encore ce passage de Brandt rapportant que le colonel du 2e régiment de la Vistule, à la date du 24 novembre, garde avec lui les officiers blessés : « Le colonel fit tout cela sans se soucier du général Claparéde le moins du monde ; il avait perdu toute estime chez les officiers ; du reste, je ne le vis nullement ».

76. *Le général Compans.*

Compans a été un des héros de la campagne.

A la fin d'août, par décision de l'Empereur, il marche à l'avant-garde sous les ordres de Murat dont il soutient la cavalerie, et le 5 septembre, c'est lui qui s'empare de la redoute de Chevardino et qui la garde, malgré les efforts de Bagration. L'Empereur l'avait directement chargé d'attaquer et de prendre cette position qui couvrait la gauche des Russes, et Compans montra autant d'habileté que de bravoure : il sut profiter des accidents du terrain et il fit avec un bataillon du 57e une charge décisive à la baïonnette.

Le lendemain, Napoléon appela celui que l'armée nommait déjà le *preneur de redoutes* et lui donna mission d'attaquer, dans la matinée du 7, la redoute à l'extrême gauche des Russes. Compans proposa, afin d'éviter la mitraille, de passer par le bois qu'il avait reconnu et qui lui semblait praticable; Napoléon l'approuva et Compans eut à sa disposition, outre sa propre division, la division Dessaix : il craignait, en effet, que les Russes, avançant sur sa droite dans le bois, ne se mîssent entre Poniatowski et lui.

Le 7, Compans, chargé comme porte l' « Ordre pour la bataille, » de longer la forêt pour enlever la première redoute, Compans plaça la division Dessaix en réserve et forma sa propre division en deux masses parallèles : celle de droite devait éloigner l'ennemi du bois et celle de gauche, ainsi couverte,

marcher tout droit sur la redoute. Mais à 7 heures 1/2, à l'instant où Teste, avec le 25e et le 57e, pénétrait dans la redoute, Compans fut blessé d'un biscaïen à l'épaule et forcé de quitter le champ de bataille.

Le 3 novembre, il se signale à Viasma.

Durant la retraite, le 17 novembre, sur les hauteurs en avant de Krasnoï, il montra, comme toujours, courage et sang-froid. Bien que souffrant de sa blessure et réduit à aller à pied, il demeura riant et aussi tranquille devant l'adversaire que s'il était dans son jardin où il faisait volontiers de longues promenades; et un témoin, Lejeune, assure que sa figure calme et comme heureuse ôtait à ses soldats l'idée du danger. Après le départ de la garde, lorsque le 1er corps s'éloigna, Compans le dernier redescendit vers la ville et, le dernier, à la tombée de la nuit, traversa le ravin.

Jusqu'au dernier jour de la retraite il fit preuve, comme dit Lejeune, de stoïcité et l'on n'a qu'à lire (voir notre tome I, p. 215-217) sa lettre du 7 décembre où il écrit à Davout qu'un grand nombre d'officiers meurent ou tombent malades journellement et que, le 6 et le 7, le froid a été si rigoureux qu'il est impossible de rien obtenir des hommes.

Le 21 mars 1813 Lejeune, qui ne l'avait pas vu depuis Krasnoï, le rencontrait à Mayence. Le costume de Compans avait changé; il n'avait plus de fourrures, il n'avait plus le bras en écharpe; mais il avait toujours le même calme, la même sérénité, le même sourire, comme au milieu de la bataille.

77. *Le général Dery.*

César Dery, né à Saint-Pierre, dans l'île de la Martinique, le 2 février 1768, avait d'abord servi dans la marine comme pilote à bord d'une frégate et comme garde-marine surnuméraire à bord d'une corvette. En 1788 il s'engage au 12e régiment de chasseurs et il devient successivement brigadier (1791), maréchal des logis et sous-lieutenant (1793), lieutenant (1794). Blessé à Marengo, après avoir été blessé à Saint-Trond et à Fleurus, il est capitaine en 1801. Aide de camp de Murat en 1805, chef d'escadron en 1806 et colonel du 5e régiment de hussards en décembre de la même année, il fait toutes les campagnes de la Grande Armée et reçoit le titre de baron de l'Empire en 1810. Passé au service du roi de Naples en 1809, il rentre au service de France et obtient, le 6 août 1811, le grade de général de brigade. Il était pendant la campagne de Russie aide de camp de Murat, et il se distingua à la Moskova. Ce fut lui qui, après la bataille, alla reconnaître le terrain en avant de Mojaïsk et jusqu'aux portes de la ville, et il revint dire à Murat qui s'avançait avec fougue sans soupçonner d'obstacle, qu'un profond ravin se trouvait entre les Russes et lui. Mais le 18 octobre, à Vinkovo, il périt. « Je le vis, dit Combe, atteint mortellement d'une balle dans la poitrine, se pencher sur le cou de son cheval en abandonnant les rênes, son sabre soutenu à son poignet par la dragonne, ses mains cherchant à se cramponner à la crinière. Il resta quelques secondes dans cette position et tomba enfin sur le dos.

Des Cosaques eurent la barbarie de percer de coups de lance le corps du général qui se roulait sur le sable dans les dernières convulsions de l'agonie. A cette vue, saisis de rage, nous noûs précipitâmes sur le groupe et en tuâmes une dizaine. » Il était mulâtre et il devait sa fortune à Murat dont il aurait été, au 12e chasseurs, le camarade de lit ; aussi, Lamarque, arrivant à Naples et apprenant qu'Exelmans était le favori de Murat, disait-il plaisamment : « Ah! je vois, c'est un Dery blanc. » Mais Labaume assure qu'en 1812, dans toutes les occasions, Dery avait fait preuve d'un grand courage et d'une haute capacité.

78. *Le général Dessaix.*

La carrière du général Dessaix est assez connue, et son aide de camp Girod de l'Ain a donné sur son rôle dans la campagne de Russie de nombreux détails. On précise ici quelques points. Dessaix commandait une division du 1er corps ou corps de Davout. A la bataille de la Moskova, un biscaïen lui fractura les deux os de l'avant-bras. Le 8 octobre, Napoléon le désignait pour remplacer Durutte dans le commandement de la place de Berlin. Mais Dessaix ne put rejoindre son poste que le 3 décembre, et, durant ce temps, Destabenrath avait fait l'intérim. Quatre jours après, le ministre Hardenberg écrivait la lettre suivante au maréchal Augereau :

Berlin, 7 décembre 1812.

« Monsieur le maréchal, j'ai présenté à S. M. le Roi la lettre dont V. E. m'a honoré en date du 5 courant, relativement au changement opéré dans le commandement de Berlin par la nomination de M. le général comte Dessaix à cette place. S. M., en me chargeant de témoigner sa satisfaction à M. le général baron Destabenrath pour la manière en laquelle il a su allier ses fonctions avec cette loyauté et bienveillance qui le caractérisent, se félicite de la nomination de M. le général Dessaix dont la renommée avait précédé l'arrivée ici, qui, jointe au portrait que V. E. a fait de ce général, nous donne droit aux plus flatteuses espérances. »

Mais, le 23 janvier 1813, de Fontainebleau, Napoléon mandait au duc de Feltre : « Donnez l'ordre au général Dessaix qui commande à Berlin, de rentrer en France dans sa famille », et le 26, le duc de Feltre marquait au major général Berthier : « L'Empereur, ayant reconnu le besoin que le général Dessaix avait de donner des soins à sa santé, a approuvé que ce général rentre dans sa famille. »

Dessaix obtint un congé de convalescence qui devait expirer le 1er octobre 1813. Or, au 1er octobre 1813, sa blessure n'était pas encore cicatrisée, et les médecins assuraient qu'il ne pourrait monter à cheval ni supporter la moindre fatigue. Il reçut une prolongation de congé avec appointements jusqu'au 1er janvier 1814.

79. *Le général Doumerc.*

Jean-Pierre Doumerc, né à Montauban en 1767, dragon en 1783, sous-lieutenant au 4e chasseurs (1791), lieutenant (1792) et aide de camp de Pichegru, chef d'escadron (1797), colonel du 9e cuirassiers (1799), général de brigade en 1806 et de division en 1811, était, dit Marbot, un homme assez ordinaire.

Pourtant, il exécuta le 28 novembre, sur la rive droite de la Bérésina, une charge qui fut louée non seulement par le 29e Bulletin, mais par tous les contemporains. Langeron la tient pour un bien beau fait d'armes qui fit un grand honneur au général Doumerc et à ses cuirassiers, et Hochberg la nomme une charge brillante qui termina un combat très glorieux pour les Français.

Ney avait remplacé Oudinot blessé. Il ordonna au général Doumerc qui lui amenait 500 cuirassiers, de faire une charge sur les Russes de Tchitchagov en pleine forêt. La charge réussit. Lorsque Doumerc revint, il chassait devant lui une masse de Russes dont beaucoup avaient la figure taillée de coups de sabre. On évalua dans le moment même cette foule de prisonniers à 1.500 hommes ; ils n'étaient guère que 600, et Doumerc, rapporte un témoin, ne cessait de dire : « F......, on ne charge pas comme cela dans une forêt ! »

Mais l'amiral Tchitchagov a écrit qu'il fallait rendre justice à l'habileté de Doumerc qui « trouva moyen de faire des charges de cavalerie dans les clairières

de la forêt » et Langeron juge que cette attaque inattendue, furieuse, désespérée, eut un grand résultat; Doumerc, dit-il, déboucha entre les arbres et les broussailles à l'entrée de deux petites places où était en réserve une partie de la 18e division, commandée par Scherbatov, et fondit avec la rapidité de l'éclair sur les colonnes russes qu'il enfonça.

Doumerc revint de cette belle expédition « tout glorieux » à la tête de sa troupe et de ses prisonniers, et il resta « tout glorieux » jusqu'au dernier jour. Griois le vit à Glogau au mois de janvier ou de février 1813. « Doumerc, écrit Griois, était dans une exaltation presque délirante. Il me raconta les détails de son affaire de la Bérésina, fait d'armes extrêmement brillant et qui sauva les restes de l'armée; mais sa narration était tellement hyperbolique et il exagérait si plaisamment les effets d'une batterie d'artillerie qu'il avait avec lui, que je le quittai persuadé que la maladie, dont il était à peine convalescent, avait tant soit peu attaqué sa cervelle. »

80. *Le général François Dufour.*

Né à Fruges dans le Pas-de-Calais le 5 décembre 1769, François-Marie Dufour, capitaine, puis lieutenant-colonel en second du 8e bataillon de son département en 1792, chef de bataillon à la 79e demi-brigade en l'an IV, chef de brigade ou colonel du 6e régiment de ligne qu'il nommait un des beaux régiment de l'armée, général de brigade le 19 janvier 1807, général de division le 4 mars 1813, mourut à Lille le 14 avril 1815. Il avait fait en 1812 la campagne de Russie, et voici comment, par deux fois, dans deux lettres au prince Eugène, l'une du 28 janvier, l'autre du 5 février 1813, il expose le rôle qu'il a joué.

I

J'ai l'honneur de faire connaître à Votre Altesse Impériale que, depuis le 7 septembre, à 4 heures après midi, j'ai pris le commandement de la 2e division du 1er corps, qui n'a pas cessé de faire l'avant-garde sous les ordres de S. M. le roi de Naples; qu'à la tête de cette division, j'ai eu plusieurs combats honorables pour les armes de l'Empereur; que le 7 septembre, je me suis emparé, à la tête de trois bataillons du 15e régiment d'infanterie légère[1], du plateau du Village brûlé où je me suis maintenu en carré et où sept charges de cavalerie ont été repoussées avec

1. Cf. notre tome II, p. 50.

une perte considérable de l'ennemi ; enfin, que les 18, 19 et 20 novembre, j'ai pris une part honorable aux combats glorieux soutenus par S. E. le maréchal Ney.

II

Le 7 septembre, jour de la bataille, je commandais les trois bataillons du 15e régiment d'infanterie légère qui s'emparèrent à la baïonnette du plateau du Village brûlé. Je me suis maintenu dans cette position malgré une grêle de mitraille, de balles et de boulets et plusieurs charges de cavalerie que j'ai eu le bonheur de repousser aux cris de *Vive l'Empereur!*

Le même jour, à 4 heures, le général de division comte Friant, blessé, m'appela et me donna le commandement de sa division que j'ai commandée toute la campagne et à l'avant-garde.

Les 9 et 10 septembre, ainsi que les 4 et 18 octobre, la 2e division, sous mes ordres, a eu des affaires très chaudes et dont les résultats ont toujours été glorieux pour les armes de l'Empereur.

Destinée à faire partie de l'arrière-garde avec le maréchal Ney, la 2e division a soutenu sa réputation aux combats des 18, 19 et 20 novembre et a eu sa part de gloire à cette brillante retraite.

J'ai pris une part honorable aux combats glorieux soutenus par le maréchal duc d'Elchingen. J'y ai été blessé d'un coup de feu au bras. Dans ces affaires comme à Smolensk le 17 août, et le 7 septembre à la Moskova, j'ai été démonté. C'est trois fois dans la campagne.

81. *Le général Durosnel.*

Durosnel, aide de camp de l'Empereur depuis le 30 juin 1810, fut nommé au commencement de la campagne, le 12 août 1812, aide-major général de la cavalerie à la Grande Armée. L'Empereur aimait à lui confier le commandement des grandes villes conquises. En 1813 il le nommait gouverneur de Dresde. En 1812, il le nomma gouverneur de Vilna et de Moscou. Le 28 juin, devant Vilna : « Allez en ville, avait-il dit à Durosnel, et prenez-en le commandement. » Le 14 septembre, devant Moscou : « Allez en ville, dit-il de nouveau à Durosnel, réglez le service et réunissez la députation qui devra m'apporter les clefs[1]. » Durosnel fut gouverneur de Moscou. Au passage de la Bérésina, il était à côté de l'Empereur, et le 25 novembre, il avait reçu, ainsi que Monthion, l'ordre d'envoyer des brigades de gendarmerie chargées d'empêcher les traînards éclopés et cavaliers démontés d'approcher de Borissov et de dépasser le village de Nemanitsa. Mais dans les premiers jours de décembre, il tombe malade et il semble avoir été un de ceux que l'armée appelait cruellement les *hébétés*. Des gendarmes d'élite le sauvèrent avec peine dans un petit traîneau et lorsqu'il atteignit Vilna, il était sans connaissance. Sur le sol prussien, il avait encore le délire pendant la nuit et sa tête ne semblait pas rassérénée[2].

1. « Le général Durosnel, écrit-il de Moscou à Berthier le 15 septembre, fera les fonctions de gouverneur de la ville. »

2. Le 26 mars 1815, l'Empereur, qui commandait en chef la garde nationale de sa bonne ville de Paris, nomme Durosnel commandant en second.

82. *Le chef d'escadron Fabvier.*

Le capitaine Fabvier était aide de camp de Marmont qui le jugeait « extrêmement distingué, d'une grande bravoure, plein d'ardeur et remarquable par sa capacité. » Ce fut lui que le duc de Raguse envoya à l'Empereur après la journée de Salamanque ou des Arapyles, et Fabvier avait pour instruction de justifier la conduite de son chef. Il n'y réussit guère. On a dit qu'il avait exposé les événements avec tant de chaleur, répondu aux questions de l'Empereur avec tant d'assurance et de netteté, donné des explications si satisfaisantes que la cause du maréchal fut vite regagnée dans l'esprit du maître. Non. Napoléon, se souvenant d'une strophe de Jean-Baptiste Rousseau, accusa justement Marmont d'avoir montré « l'impatience indocile » de Varron qui « fit tout le succès d'Annibal », et il reprochait avec raison au duc de Raguse d'avoir livré bataille sans attendre et les ordres et les renforts du roi Joseph : Marmont, disait-il, « a craint que le roi ne participât au succès et il a sacrifié à la vanité la gloire de la patrie et l'avantage de mon service[1]. » Quoi qu'il en soit, Fabvier, qui avait rejoint l'Empereur le 6 septembre, montra, dit Gourgaud, les sentiments les plus nobles ; il « crut son honneur intéressé dans les reproches qui s'adressaient à son général », et le lendemain,

1. Telle semble être aussi l'opinion de Miot, *Mém.* III, p. 266 : «... la crainte de perdre le commandement que la présence du roi lui eût enlevé, l'ambition de ne partager avec personne l'honneur de la victoire le porta à tout sacrifier à sa vanité personnelle. »

7 septembre, il combattit à pied, en volontaire, à l'endroit le plus périlleux, comme pour montrer que les soldats de l'armée d'Espagne ne le cédaient pas en bravoure à ceux de l'armée de Russie[1]. Une balle lui fracassa le pied droit, et un chirurgien voulait lui couper la jambe. Fabvier déclara qu'il aimait mieux mourir. Il ne fut pas amputé, il guérit et il obtint le grade de chef d'escadron. Après avoir passé quelques semaines à Moscou, il fut envoyé à Smolensk, et de là, le 3 novembre, il écrivait à son père une lettre rassurante. Le 23, il était à Berlin. Il ignorait encore la catastrophe et il était heureux d'avoir vu Moscou. « Attends-toi, marquait-il à son frère, à me voir revenir les mains pures du sac de Moscou. Ici, en arrivant, les commis de la douane m'ont demandé si j'avais à déclarer quelque chose. Je leur ai montré mon porte-manteau en leur disant : « Messieurs, il y a là dedans un pantalon, une chemise, un mouchoir, un bas et une botte que je vous laisserai si je dois payer des droits pour elle, parce que c'est celle de mon pied droit[2]. »

1. Cf. notre tome II, p. 35, traduction du récit de Brandt.
2. A. Debidour. *Le général Fabvier*, p. 59-60.

83. *Le général Gomez Freyre.*

Gomez Freyre de Andrade, fils d'un ambassadeur de Portugal en Autriche, né à Vienne en 1757, enseigne dans sa patrie en 1782, lieutenant et capitaine cinq ans plus tard en 1787, passé au service de Russie où il devint la même année (1790) colonel et lieutenant-colonel, revenu en Portugal où il fut nommé maréchal de camp en 1796 et lieutenant général en 1807, devint général de division au service de France en 1808.

Le duc de Feltre le regardait comme le plus habile, le plus ferme et le meilleur des chefs portugais, celui dont la bravoure et le talent étaient le plus remarquables. « Mais, disait le duc de Feltre, il fallait employer Gomez Freyre, le prendre par l'amour-propre, le traiter avec confiance ; il serait peut-être dangereux si on négligeait de se l'attacher. » Aussi le ministre fit-il confier à Freyre en 1809 le commandement de la Légion portugaise et en 1810 celui des régiments portugais en Allemagne.

Au commencement de l'année 1812, Freyre demanda la faveur de prendre part à la guerre qui se préparait dans le Nord, et le 5 avril, de Grenoble où il avait repris le commandement de la Légion portugaise, il écrivait au duc de Feltre cette lettre qui, dans ses phrases un peu longues, respire une ardeur martiale et l'enthousiasme pour Napoléon :

« Monseigneur, la majeure partie des corps de la Légion portugaise se trouvant en marche pour se rendre aux armées d'Allemagne, la bienveillance avec

laquelle V. E. a toujours daigné accueillir ce que je pouvais avoir l'honneur de lui exposer, m'engage à la supplier de vouloir faire parvenir jusqu'à S. M. l'Empereur que l'espoir seul, et nulle autre vue que de pouvoir combattre un jour sous ses aigles, m'a fait quitter ma patrie, et que je serais heureux, si je voyais réaliser cet espoir en obtenant la permission de me rendre à l'armée, ne fût-ce que pour y servir comme simple soldat. Ayant depuis ma jeunesse fait la guerre dans différentes armées et combattu soit par mer, soit par terre, depuis les côtes d'Afrique jusqu'aux plaines de la Bessarabie, il serait bien pénible et douloureux pour moi, si, au moment où toutes les armées de l'Europe vont combattre pour le bonheur du continent, je me voyais condamné à l'oisiveté, à la suite d'un dépôt de troupes composées d'individus que leurs infirmités mettent dans l'impossibilité de montrer par un service actif leur dévouement pour la personne de S. M. l'Empereur. J'ose donc espérer des bontés de V. E. qu'elle voudra bien protéger ma demande que le désir seul de partager la gloire des braves, qui vont avoir le bonheur de combattre sous les drapeaux victorieux du plus grand des capitaines, me porte à lui faire, et qu'elle agréera l'hommage de mes sentiments de profond respect. »

Le 15 avril 1812, Gomez Freyre reçut l'ordre de se rendre par Berlin au quartier général de la Grande Armée. Il fut, du 21 juillet au 6 octobre, employé à Gloubokoïé comme gouverneur du district de Dsjisna en Lithuanie — et il ne devait toucher qu'à la fin de février 1814 son traitement de gouverneur qui fut, pour ces trois mois, de 5.066 fr. — Appelé, au mois d'octobre, à Moscou, il rencontra l'armée à Smolensk et rebroussa chemin avec elle jusqu'à Königsberg.

Prisonnier l'année suivante à Dresde où il était commandant supérieur de la ville, et conduit à Tirnau en Hongrie, il regagna la France en 1814 et le Portugal

en 1815. Mais il était libéral, il était grand maître de la franc-maçonnerie du Portugal, il conspira, il fut accusé du crime de lèse-majesté et condamné à la peine de mort qu'il subit à Lisbonne le 18 octobre 1817.

84. *Le général Gautherin.*

Pierre-Edme Gautherin, général de brigade du 21 septembre 1809, et comme dit le colonel Combe (*Mém.*, p. 133), brave et ancien militaire, fit la campagne de Russie et y obtint le grade de général de division. Mais ce grade ne lui fut définitivement reconnu que le 23 mai 1825. Dans une lettre datée de Troyes, le 8 mai 1833, Gautherin raconte comment et pourquoi ce grade lui fut conféré si tardivement.

« J'ai suivi toute ma vie la carrière des armes, je suis passé successivement par tous les grades. J'ai fait toutes les campagnes jusqu'à Waterloo.

En 1812, j'étais à l'armée de Russie. La brigade que je commandais faisait partie de l'une des divisions du 3e corps de cavalerie.

J'ose dire que ma conduite militaire dans cette campagne fut remarquable. J'eus, à la tête de ma brigade, plusieurs faits d'armes qui fixèrent l'attention de mes chefs, principalement à Vinkovo le 18 octobre.

Au moment où la retraite était décidée, le corps de cavalerie, commandé par le roi de Naples, fut surpris et tourné par sa gauche. J'étais de la division Chastel, placée à l'extrême droite. Elle couvrait une division de dragons, lorsque, ce même jour 18 octobre, j'entendis une forte canonnade à la gauche de la ligne. Aucun ordre n'était arrivé à la division et le corps d'armée était menacé d'un désastre irréparable, lorsqu'avec la rapidité de l'inspiration, je fis monter à cheval ma brigade. A peine y fut-elle, qu'elle dut

fournir des charges multipliées pour repousser les nombreuses colonnes russes qui se présentaient et pour donner le temps aux dragons de se mettre en mesure de combattre.

Cette manœuvre empêcha notre aile droite d'éprouver le même revers que la gauche; sans quoi la perte de cette journée était incalculable.

Le roi de Naples rendit compte à l'Empereur de ma conduite et me proposa pour général de division : proposition qui déjà avait été faite par M. le général Grouchy, mon général en chef.

L'Empereur me nomma général de division, et Sa Majesté chargea M. le comte de Lobau, son aide de camp, de m'annoncer aussitôt ma promotion. Le comte de Lobau vint en effet, lui-même, me trouver à la tête de ma brigade et, en présence de M. le colonel Vallin, aujourd'hui lieutenant général, il me fit connaître la décision de Sa Majesté, ajoutant que le brevet me serait expédié au premier repos du quartier général.

Mais la victoire commençait à nous être infidèle et nos revers se succédèrent rapidement. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que, malade et presque mourant, je tombai au pouvoir de l'ennemi qui m'entraîna prisonnier dans la province de Saratov. En perdant la liberté, je perdais la possibilité de recevoir ma récompense. J'emportais toutefois dans ma captivité le caractère indélébile de général de division; ce grade m'avait été assez publiquement et officiellement conféré.

Sorti des prisons de Russie, je revins en France en 1814.

Ma nomination de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, à la date du 11 octobre 1812, ne laissait pas plus de traces que ma promotion au grade de général de division. Le courrier, porteur du décret, avait été fait prisonnier. Cependant je m'em-

pressai de réclamer, et, sur la simple affirmation de feu le prince Berthier, je fus confirmé sans difficulté, avec rappel de mon traitement du jour de ma nomination.

J'allais m'occuper de me faire confirmer de même dans le grade de lieutenant général; mais le mouvement rapide qui emporta la première Restauration, ne me laissa pas le temps de recueillir les pièces authentiques que j'ai réunies plus tard.

Lorsque l'Empereur fut remonté sur le trône, dans l'intime confiance que mon grade de général de division m'était désormais assuré, j'attendais pour rappeler à S. M. ma nomination de 1812, qu'elle vînt passer en revue les régiments dont elle m'avait confié le commandement depuis son retour.

Mais l'Empereur ne put inspecter toutes les troupes, et moi-même je n'eus l'honneur de le revoir que le jour de la bataille de Waterloo, dont les funestes résultats ne me permirent plus d'exécuter mon projet.

Après les Cent-Jours et le licenciement de l'armée de la Loire, il ne me fut plus permis d'invoquer avec quelques chances de succès le témoignage de MM. Lobau et Grouchy tombés en disgrâce. La seconde Restauration, d'ailleurs, loin de songer à me rendre justice, avait l'intention de m'exiler de mon département. Il fallait laisser s'assoupir les haines politiques. En gardant un silence de plusieurs années, j'obéissais aux conseils de la prudence.

Au mois de décembre 1825, époque de ma première mise à la retraite, je sentis la nécessité de protester pour faire régler ma pension suivant mon grade de lieutenant général. M. de Clermont-Tonnerre était alors ministre de la guerre. Il prit, conformément à une décision royale, l'avis du Comité de la guerre du Conseil d'Etat, et ne tarda pas à me faire savoir que, ne produisant d'autre témoignage

que le mien, ma réclamation ne pouvait être jugée admissible. Seulement, il m'envoya, pour adoucir la rigueur du parti pris à mon égard, un brevet de lieutenant général honoraire. Je dois me hâter de dire qu'à cette époque les pièces que je produis aujourd'hui n'étaient point en ma possession. »

Ces pièces consistent en trois certificats :

1° Certificat de Grouchy, daté de La Ferrière, 19 mai 1832 : « Je soussigné, certifie que le général Gautherin a fait la campagne de Russie, étant employé à cette époque dans l'une des divisions du 3e corps de cavalerie que je commandais en chef. Les services distingués de cet officier général me firent demander pour lui le grade de général de division que lui accorda l'Empereur, mais dont le brevet ne lui fut point expédié, soit à raison des désastreux événements de la retraite ou de sa captivité en Russie. »

2° Certificat de Lobau, daté de Paris, 26 septembre 1831 : « Je soussigné, certifie qu'il est à ma connaissance que pendant la campagne de 1812 et la retraite qui eut lieu à cette époque, M. Gautherin, aujourd'hui maréchal de camp, et alors général de brigade, fut promu par l'Empereur au grade de général de division, sur la proposition qui en avait été faite par le roi de Naples. Je certifie en outre que je vins moi-même, en ma qualité d'aide de camp de l'Empereur, donner avis de cette décision à M. le général Gautherin, en lui annonçant qu'elle serait définitivement expédiée au premier repos du quartier général, circonstance qui ne put se réaliser, attendu que cet officier général tomba malade dans l'intervalle et fut fait prisonnier. »

3° Certificat de Vallin, daté de Paris, 16 mai 1832 : « Me trouvant sous les ordres de M. le général de brigade Gautherin dans la campagne de 1812, comme

colonel du 6e régiment de hussards, il est à ma connaissance que sa nomination de général de division lui fut annoncée officiellement et que, si elle ne fut point alors expédiée, c'est que peu de jours après cet officier général fut fait prisonnier à Orcha. »

85. *Le général Haxo.*

Le général de brigade Haxo commande pendant la campagne le génie du 1er corps d'armée. Mais l'Empereur, qui le connaît et l'apprécie, l'appelle le 19 juin, le charge d'étudier le cours du Niémen de Kovno à Preny, et, le 23, Haxo accompagne Napoléon sur le bord de la rivière : tous deux, déguisés sous des capotes et bonnets de soldats, reconnaissent les endroits où il faut jeter des ponts. Il est parfois cité pendant la retraite, notamment le 14 novembre, à l'évacuation de Smolensk. Dans les derniers jours, il fait société avec Lejeune. Le 25, roulé à côté de Lejeune dans une vaste peau d'ours, il passe la nuit dans un bois sur un tas de branches de sapin, les pieds tournés vers un énorme bûcher constamment entretenu. Le 29, lorsque Lejeune est empoisonné par une viande à laquelle s'étaient collées des feuilles de tabac, Haxo lui fait du thé qui le sauve. Le 3 décembre, sur le verglas, Haxo et Lejeune marchent en se soutenant par le bras, et quand Lejeune a le nez gelé — le nez prenait alors une couleur de cire et devenait absolument insensible — Haxo le frictionne avec de la neige. Deux jours plus tard, à Smorgoni, l'Empereur, sur le point de partir, ordonne à Chasseloup de se rendre à Paris pour arrêter le travail du budget et d'inspecter sur son passage Danzig, Stettin et Wesel; c'est Haxo qui remplace Chasseloup; par décret du 5 décembre, il est nommé à la fois général de division et commandant en chef du génie à la Grande Armée. Le 8 décembre, grâce

à Lejeune et à deux échelles que ce dernier a trouvées, Haxo, avec Davout et Gérard, pénètre dans Vilna, non par la porte encombrée, mais par des jardins. Arrivé sur le sol prussien, au bout de quelques jours il tombe malade et, un instant, on désespère de lui comme d'Eblé. Mais il se rétablit promptement et Napoléon l'appelle à Paris. Le major général citait Haxo parmi les « hommes d'énergie » qui s'étaient montrés durant la retraite et qui avaient déployé le plus de zèle dans le travail de réorganisation entrepris à Königsberg. A la fin de janvier 1813, Haxo prenait donc le chemin de Paris, et il eut ordre d'inspecter sur son chemin les places de l'Oder ainsi que Spandau et Magdebourg pour faire à l'Empereur un rapport détaillé sur ces forteresses

86. *Le maréchal Lefebvre.*

Il commandait la vieille garde pendant la campagne et, de longue date, il avait sollicité ce commandement. Napoléon hésita d'abord; il consulta Berthier; puis, le 10 avril, il donna la division de sa vieille garde à Lefebvre ; après tout, comme il disait, le duc de Danzig était encore en état de faire la guerre et il avait et de l'expérience et de l'énergie au feu. Le 7 mai, le maréchal arrivait à Glogau et, durant la marche, de la frontière russe jusqu'à Moscou, il ne cessa d'exhorter son monde à l'endurance et à la résignation, de lui prêcher la vigilance : ne serait-il pas honteux pour la garde de se laisser enlever un poste derrière l'armée et sous les yeux de l'Empereur? Le 2 septembre, il l'engage à se préparer au très prochain combat dont le résultat ne saurait être douteux puisque l'Empereur commande. Mais on sait qu'à la Moskova la garde ne donna pas.

Chargé, après l'incendie de Moscou, de la police du Kremlin, le maréchal prend les précautions les plus sévères. Ne laisser entrer aucun Russe, tirer sur tout Russe qui cherche à pénétrer dans l'enceinte, envoyer dans le Kremlin et d'un bout à l'autre des patrouilles fréquentes, y faire le service nuit et jour comme dans une place de guerre, telles sont les prescriptions de Lefebvre. Aucun soldat de la garde ne peut sortir du Kremlin sans la permission de son capitaine et cette permission sera donnée rarement. Le duc de Danzig ne souffre même pas de cantinières dans le Kremlin. Pourtant des soldats sortent et commettent des excès. Lefebvre les menace. Com-

ment des hommes d'élite, destinés à la garde de l'Empereur et qui devaient donner l'exemple de l'ordre et de la subordination, s'oubliaient-ils, s'avilissaient-ils ainsi? N'appréciaient-ils pas l'honneur d'appartenir à la garde? Certes, la masse du corps était bonne; mais il fallait, disait le maréchal, la purger de quelques mauvais sujets qui, chaque jour, causaient à leurs chefs des désagréments.

Durant la retraite, il marchait à pied et il vit avec douleur le désordre de l'armée. Son dévouement, dit Roguet, fut alors des plus utiles et il trouvait toujours soit dans la vieille, soit dans la jeune garde, un bataillon pour garder son *tondu de caporal*.

Au sortir de Tolotchin, seul et à pied, un bâton à la main, dans le milieu du chemin, il apostrophe de sa voix forte et avec son accent allemand les traînards et les isolés : « Allons, mes amis, réunissons-nous! Il vaut mieux se joindre aux autres et se former en bataillons que d'être des lâches et des brigands! »

A l'entrée du pont de la Bérésina, il essaie durant quelques instants de maintenir l'ordre. Pion des Loches dit, assez vilainement, qu'il s'était transformé en piqueur et qu'il dirigeait entre deux haies de grenadiers les voitures impériales sur l'autre rive. Mais d'autres admiraient l'infatigable activité du vieux soldat : il portait une barbe blanche qui n'avait pas été faite depuis quelques jours, et le bâton noueux qui soutenait ses pas semblait être dans ses mains le noble bâton de maréchal.

On sait qu'il dut, non sans désespoir, laisser à Vilna son fils moribond. Il resta toutefois à la tête des troupes et partagea leurs privations, leur donna, comme dit encore Roguet, l'exemple de la fermeté et de la patience. A Vilna on le vit parcourir les rues en criant *aux armes* et rassembler sur la place les débris de la vieille garde, 600 hommes à peine!

Mais la mort de son fils qu'il ignore et qu'il pressent, accable Lefebvre, et, à la fin du mois de décembre, lorsque la garde n'existe presque plus — c'est sa propre expression — il demande la permission de revenir en France. Le 11 janvier, Napoléon donne ordre à Berthier de le renvoyer à Paris.

87. *Le général Marchand.*

Le général Marchand que Napoléon rencontra devant lui en 1815, à Grenoble, était un brave et habile soldat, un des meilleurs parmi les hommes de guerre de l'Empire. Joubert faisait de lui un très grand cas : « Marchand, écrivait Joubert, a été un de ceux qui ont le mieux servi dans la campagne d'Italie, et c'est un officier de la première distinction. » Napoléon estimait Marchand et l'employait volontiers. Il le confirma général de brigade (12 mai 1800) et le fit général de division (24 décembre 1805) et comte de l'Empire (26 octobre 1808). Il refusait en 1811 de lui donner le commandement de la 2e division militaire en disant qu'on pouvait « l'employer plus utilement que cela », et, à ce qu'assure Senfft-Pilsach, il aurait écrit au roi Jérôme que Marchand, sans être maréchal d'Empire, valait à lui seul quatre maréchaux [1]. Aussi Marchand fut-il, en 1812, chef d'état-major du roi de Westphalie qui commandait l'aile droite de la Grande Armée. Voici, du reste, deux pièces importantes sur le rôle de Marchand dans la guerre de Russie : 1° la lettre confidentielle qu'il reçut de Berthier lorsqu'il fut nommé chef d'état-major de l'aile droite ; 2° une note de Marchand, trop brève, à notre gré, mais essentielle, sur ce qu'il fit en 1812.

1. A. Chuquet, *Ordres et apostilles de Napoléon*. Tome II, p. 197 et 267.

I

Lettre de Berthier à Marchand.

Paris, le 21 mars 1812.

A Monsieur le général de division comte Marchand.

Je vous préviens confidentiellement, monsieur le comte, que l'Empereur vous a désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major de l'aile droite de la Grande Armée commandée par....

L'intention de Sa Majesté est que vous soyez rendu à Glogau le 1er avril. Faites vos dispositions en conséquence et venez me voir demain matin à midi. J'écris au ministre de la guerre pour le payement de vos frais de poste.

Vous aurez sous vos ordres MM. les adjudants commandants Mériage et Pelet. Ils reçoivent l'ordre d'être rendus le 1er avril à Glogau, ainsi que le commissaire ordonnateur en chef Barthomeuf désigné pour ce corps.

Ces officiers ne doivent point connaître leur destination ultérieure que Sa Majesté vous ordonne de tenir secrète.

Informez-moi, général, de votre départ et écrivez-moi aussitôt votre arrivée à Glogau.

Le prince de Wagram et de Neuchâtel,
major général.

ALEXANDRE.

II

Note de Marchand.

La lettre que m'écrivit le prince de Neuchâtel le 21 mars 1812, est le seul ordre que j'ai reçu à cette époque, et sa nature indique assez que je ne pouvais pas en recevoir d'autres du ministre de la guerre.

Par cet ordre, je fus désigné pour être chef d'état-

major de l'aile droite de la Grande Armée, commandée par le roi de Wesphalie, et je remplis ces fonctions jusqu'au moment où le roi Jérôme, pour des raisons particulières, quitta le commandement de l'aile droite pour se retirer dans ses Etats.

A cette époque, le prince royal de Wurtemberg, qui commandait une division dans le corps de M. le maréchal Ney, étant tombé malade, je fus chargé de le remplacer dans le commandement de sa division. C'est à ce poste que j'ai assisté à la bataille de la Moskova et à la fameuse retraite de Moskow (*sic*) dont le corps du maréchal Ney a constamment fait l'arrière-garde.

Tous mes bagages ayant été perdus à cette retraite, je n'ai pu conserver aucun des ordres que j'avais reçus pendant cette campagne, et il ne m'est resté que la lettre du prince de Neuchâtel[1].

Après l'entrée des débris de l'armée en Prusse, je fus chargé d'aller organiser la défense de la forteresse de Glogau et de venir ensuite attendre de nouveaux ordres à Francfort-sur-le-Mein. C'est dans cette dernière ville que je reçus l'ordre de me rendre à Würzbourg pour y organiser et prendre le commandement du 4e corps, pour la campagne de 1813.

Il n'a pas écrit de *Mémoires*, et c'est peut-être dommage : car sa relation de l'arrivée de Napoléon devant Grenoble, reproduite par nous dans nos *Lettres de 1815*, est vraiment intéressante. Mais, selon un de ses amis, cet excellent homme était très court d'esprit ; « tout ce que j'ai à raconter de mes campagnes, disait-il une fois, c'est que j'ai eu bien

1. Nous avons donné dans notre tome II (pièces 113 et 114) deux lettres de Marchand, et on a vu qu'il avait pris le commandement de la division Loison. « Je désire, écrivait Murat, le 21 décembre, à Berthier, que vous donniez le commandement de la division Loison à M. le général Marchand qui sera chargé de la réorganisation de cette division. »

chaud en Syrie et bien froid en Russie, que j'ai été blessé à l'assaut de Jaffa et que j'ai passé le Dnieper sur la glace avec Ney. » Peut-être Marchand se moquait-il de son ami, et tout cela, si peu que ce fût aux yeux de Marchand, valait la peine d'être raconté.

Ajoutons que Marchand ne déplut pas du tout aux Wurtembergeois qu'il commandait en 1812[1]. Scheler écrivait qu'il était sans aucune prétention, qu'il témoignait aux généraux beaucoup de confiance, qu'il conduisait sa division avec soin et prudence. On regrettait seulement qu'il n'eût pas assez d'influence au quartier général; mais il n'était pas tracassier, il ne se mêlait de rien, *er melirt sich in nichts*, et il s'efforçait constamment de procurer à tous et à chacun autant d'avantage que possible.

Il a l'honneur d'avoir commandé le dernier détachement de l'armée française qui ait quitté le sol russe et il avait alors avec lui toutes les aigles du 3e corps[2]. Avec Ney et Gérard, il est le héros des suprêmes jours de la retraite.

1. Voir notre tome II, p. 29.
2. Cf. notre tome II, p. 269.

88. *Le général Milhaud.*

La campagne de Russie figure sur les états de service du général Milhaud, et, quoi qu'on ait dit[1], avec raison.

Le 20 juin 1812, Milhaud était nommé par le duc de Feltre commandant de la 25e division militaire et il recevait l'ordre de se rendre sur-le-champ en poste à Wesel[2]. Il arrive à Wesel le 25 juin à 5 heures du soir. Mais il tombe malade.

Le 13 juillet, de Vilna, Berthier lui prescrit de venir à la Grande Armée aussitôt qu'il sera rétabli[3], et, le 9 août, Milhaud part de Wesel pour joindre la Grande Armée.

Au mois de septembre, il est sûrement au quartier général ; après l'entrée des Français à Moscou, Mortier est gouverneur général de la province, Durosnel, gouverneur de Moscou, et Milhaud, commandant de la place; aux yeux des Russes, il y a à Moscou deux gouverneurs, Mortier et Durosnel, et un commandant, Milhaud. « Vous aurez sous vos ordres, écrit Berthier à Mortier à la date du 17 septembre, le général Milhaud[4]. »

C'est tout ce qu'on sait. Le 1er février 1813, d'Aurillac, son frère, Milhaud aîné, propriétaire à Sistrières, demande de ses nouvelles au ministre de la guerre. « Depuis le mois d'octobre, écrit-il, je n'ai

1. Par exemple, le général Thoumas dans ses *Grands cavaliers.*
2. A. Chuquet, *Ordres et apostilles de Napoléon*, II, p. 334.
3. *Id.*, p. 351.
4. Voir la pièce 24 du premier tome de *1812, Notes et documents.*

reçu aucune nouvelle du général comte Milhaud, je ne sais que penser sur son sort. » Et le secrétaire général du ministère fait répondre, le 25 mars, que le général Milhaud revient en France, qu'il est en ce moment à Mayence où il commande un corps de cavalerie[1].

Mais, quoi qu'il en soit, Milhaud a fait la campagne de Russie.

1. Milhaud avait été, en effet, désigné le 15 février pour commander un corps qui se formait à Mayence avec tous les détachements appartenant au 1er corps de cavalerie de la Grande Armée que commandait Latour-Maubourg.

89. *Le général Morand.*

Charles Morand, général de brigade (6 septembre 1800), général de division (24 décembre 1805) et comte de l'Empire (24 juin 1808), a été l'un des plus brillants généraux de Napoléon, et le premier consul qui l'avait connu de près en Egypte disait de lui à Carnot, dès le mois de septembre 1800 : « C'est un officier de la plus haute distinction[1]. » Le texte suivant, relatif au rôle de Morand en 1812, est tiré d'une notice inédite sur le général.

« Après la paix de Schœnbrunn, il commanda successivement la division de l'armée d'Allemagne et du corps d'observation de l'Elbe qui prit pour l'expédition de Russie le nom de 1er corps de la Grande Armée.

A la bataille de Smolensk, le général Morand enleva le faubourg de Rosslawl et poursuivit le corps de Doktorov jusque dans le chemin couvert qui fut inondé de cadavres russes. Il établit ensuite une batterie de 12 dont le feu, combiné avec celui des batteries placées par les généraux Friant et Gudin, contribua puissamment à l'évacuation de la ville par l'ennemi.

Ce fut le général Morand qui enleva à la batterie de la Moskova les redoutes qui couvraient la droite de l'ennemi. Mais à 9 heures du matin, attaqué de toutes parts par les réserves russes, il fut obligé de les évacuer. C'est dans ce moment qu'il fut blessé d'un coup de feu à la figure; ce dont il ne fut pas fait mention dans le bulletin, sur sa demande, afin de ne point causer trop d'inquiétude à sa famille. »

1. A Chuquet, *Ordres et apostilles de Napoléon*, tome II, p. 23.

90. *Alexis de Noailles.*

Alexis de Noailles, chef d'escadron, aide de camp de Berthier, fut tué le 28 novembre à la bataille de la Bérésina.

Fort dévot, très bon militaire, remplissant avec scrupule les devoirs de son métier, brave, ardent, prodigue de sa vie, un de ces hommes, comme dit Ségur, qu'on croit avoir assez récompensés en les employant : tel était Noailles. Il portait, lorsqu'il périt, une paire d'épaulettes de l'Empereur qui lui avait été donnée le 25, au bivouac de Borissov, par Angel, l'huissier du cabinet.

Tout le monde, Castellane, Fezensac, Gourgaud, le regretta. Le maréchal Ney remarqua la douleur de Fezensac. Mais la guerre avait endurci le cœur du duc d'Elchingen et il trouvait tout simple qu'un militaire mourût sur le champ de bataille. « Eh! dit-il à Fezensac, c'était apparemment son tour, à Noailles, et il vaut mieux que nous le regrettions que s'il nous regrettait! » N'avait-il pas adressé à un blessé qui se plaignait cette sincère et rude parole : « Que veux-tu que j'y fasse! Tu es une victime de la guerre! »

Comment mourut Noailles? Selon Gourgaud, il parlait avec Marbot, colonel du 23e régiment de chasseurs, lorsqu'eut lieu une charge de la cavalerie russe. Le cheval de Noailles s'abattit; deux Cosaques saisirent l'officier, le frappèrent, l'entraînèrent par le collet, et vainement les chasseurs essayèrent de le délivrer; on ne revit plus Noailles qui fut sans doute massacré par les Cosaques.

Mieux vaut croire Berthier (cf. plus haut ses lettres à Napoléon, lettre XII, 20 décembre). Suivant Berthier, Noailles reçut à la tête une balle qui le tua raide, tandis qu'il venait à l'avant-garde d'Oudinot reconnaître l'ennemi.

Sa veuve[1] et ses amis retrouvèrent ses traits dans l'album où Lejeune avait dessiné et réuni les portraits de ses camarades.

Voici, au reste, quelques documents sur lui et sur sa mort :

1° Une lettre où Bacher, notre agent à Ratisbonne, le recommande à Berthier;

2° L'apostille de Berthier à la lettre de Bacher; il attache Noailles à son état-major;

3° La proposition de Berthier qui fait donner à Noailles une sous-lieutenance.

4° La nomination de Noailles comme sous-lieutenant au 2e régiment de chasseurs à cheval (le 19 juillet 1809, il était promu capitaine et, le 12 août 1812, un décret daté de Vitebsk le faisait chef d'escadron aide de camp).

5° Une lettre d'une tante de Noailles qui obtient pour lui un congé de quatre mois en avril 1810.

6° Trois certificats de la mort de Noailles.

7° L'acte de notoriété qui constate cette mort.

I

Ratisbonne, 23 vendémiaire an XIV.

Bacher à Berthier.

Monseigneur, M. Alfred Noailles, orphelin du ci-devant vicomte de Noailles, âgé de vingt ans et d'une taille de cinq pieds huit pouces, attaché à la légation de France près l'Electeur archi-chancelier, se pro-

1. Il avait épousé sa cousine Rosalie-Charlotte-Antoinette-Léontine de Noailles.

pose de s'équiper à ses dépens pour obtenir la permission d'entrer au service comme simple soldat, dans le corps que Votre Excellence voudra bien lui désigner. Il se rend à cet effet au grand quartier général pour y demander les ordres de Votre Excellence. Je la supplie de vouloir bien l'accueillir favorablement; il promet de se rendre digne du nom qu'il porte, en combattant sous les aigles impériales et en suivant l'exemple de feu son père qui est mort en servant sa patrie.

II

Note de Berthier à la lettre de Bacher.

M. Alfred de Noailles, volontaire, portera un uniforme de chasseur à cheval tout vert; il sera attaché à mon état-major jusqu'à ce que le corps des volontaires soit formé.

III

Note de Berthier.

Linz, 20 janvier 1806.

Proposer M. de Noailles, volontaire, qui a servi toute la campagne et qui s'est trouvé à la bataille d'Austerlitz, à une sous-lieutenance de troupes à cheval.

IV

Paris, 10 février 1806.

Le sieur Noailles, volontaire à l'état-major de la Grande Armée, est nommé sous-lieutenant au 2e régiment de chasseurs à cheval.

V

Mme de Noailles à Berthier.

Paris, 22 avril 1810.

Monseigneur et cher prince,

L'état de la santé de mon neveu Alfred est inquié-

tant; on lui a appliqué un large vésicatoire qui lui a peut-être sauvé une maladie. Le docteur Bourdois dit que votre aide de camp a besoin d'eaux sulfureuses. Comme je ne puis le décider à vous demander un congé, je crois de mon devoir de le solliciter moi-même et j'oserais vous supplier de lui ordonner d'en profiter. Depuis sa prison d'Espagne dont vos bontés et votre intérêt si suivi l'ont fait sortir, il n'a pas juste santé. Elle se détruirait tout à fait s'il ne faisait des remèdes. Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon respectueux et bien sincère attachement.

NOAILLES-POIX.

J'espère que pendant votre séjour à Compiègne, vous aurez bien voulu vous occuper de faire jouir Alfred des grâces de Sa Majesté l'Empereur accordées depuis quinze mois sans effet quelconque.

Apostille de Berthier. Accorder un congé de quatre mois pour prendre les eaux (avec appointements.)

VI

Certificats de la mort d'Alfred de Noailles.

N° 1.

Je soussigné, certifie que le 28 novembre 1812, ayant été envoyé par S. A. S. le prince de Neuchâtel à la recherche de M. Alfred de Noailles, l'un de ses aides de camp, qui n'avait pas reparu depuis le matin, je trouvai près de nos tirailleurs un homme mort, ayant une très grande ressemblance avec M. de Noailles. Il avait été atteint d'un coup de feu à la tête; ce qui altérait assez ses traits pour que j'eusse besoin de quelques autres indices pour le reconnaître. Je les cherchai dans la marque d'une chemise et d'un gilet de coton fait au métier, seuls

vêtements qui lui restaient. Mais, en les lui ôtant, je reconnus que cet homme mort avait un cautère au bras. Vivant habituellement depuis plusieurs mois avec M. de Noailles et ne lui connaissant pas cette incommodité, je présumai m'être trompé à la ressemblance et laissai là ce cadavre pour continuer mes recherches. Elles furent inutiles et je revins rendre compte au prince du mauvais succès de la mission dont il m'avait chargé. Je fis mention du corps que j'avais trouvé, ayant beaucoup de ressemblance avec M. de Noailles, mais ayant un cautère au bras. Cet indice qui m'avait empêché de croire que ce fût lui, fut pour ceux qui le connaissaient plus particulièrement et qui savaient qu'il avait en effet un cautère au bras, une preuve certaine que le corps que j'avais trouvé était réellement le sien.

En foi de quoi, j'ai signé le présent pour servir et valoir ce que de raison.

A Dresde, le 29 juillet 1813.

H. De Courbon.

Aide de camp de S. A. S. le prince de Neuchâtel.

N° 2.

Nous soussignés, étant présents au quartier général de l'armée française en Russie à Zanivki, près la Bérésina, le 28 novembre 1812, d'après la connaissance que nous avons eue de la mission confiée le dit jour sur le champ de bataille à M. le chef d'escadron Alfred de Noailles, aide de camp du prince major général, et d'après ce que nous avons entendu rapporter à M. le chef d'escadron de Courbon qui fut chargé de parcourir le champ de bataille pour rechercher Alfred de Noailles dont l'absence inquiétait, certifions qu'il a passé parmi nous pour certain que cet officier avait été tué aux avant-postes en exécutant avec sa bravoure ordinaire les ordres qu'il avait reçus.

Ce que nous avons appris depuis cette époque n'a fait que nous confirmer dans l'opinion de sa mort.

En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat pour servir et valoir ce que de raison.

Au quartier général impérial à Dresde, le 12 juillet 1813.

Anatole de Montesquiou, chef d'escadron, aide de camp du prince.

L.-M. Guillabert, commissaire des guerres près le major général.

Leduc, commissaire ordonnateur et secrétaire intime de S. A. S. le prince de Neuchâtel.

François Suchorzewski, capitaine adjoint à l'état-major général.

Salamon, chef du bureau du mouvement des troupes.

Latran, adjoint aux commissaires des guerres, près S. A. S. le prince major général.

V. Coutard, aide de camp.

Le chevalier de Mondreville, adjudant commandant.

L'adjudant commandant chevalier Michal.

Lechantre, adjoint aux commissaires des guerres, employé près du prince major général.

F. de Riancey, adjoint aux commissaires des guerres près le major général.

Le général de division, chef de l'état-major comte Monthion.

Je certifie, de plus, que la mort de M. le baron Alfred de Noailles, chef d'escadron, aide de camp du prince de Neuchâtel, m'a été attestée par M. Hippolyte Dessalles, sous-lieutenant au 19e régiment d'infanterie de ligne, membre de la Légion d'honneur, lequel commandait un parti de tirailleurs du 2e corps (duc de Reggio) au moment où M. de Noailles apportait des ordres au maréchal duc de Reggio. M. Dessalles, qui avait fréquemment vu chez moi

M. de Noailles, causa avec lui et l'engagea à ne pas rester sans motif sous le feu, en lui observant qu'il valait mieux chercher le maréchal. Mais, au moment même, une balle frappa M. de Noailles à la tête. Les tirailleurs français, obligés de se retirer de la position, abandonnèrent M. de Noailles ; mais bientôt, occupant de nouveau les hauteurs, les tirailleurs retrouvèrent le corps de M. de Noailles, dépouillé et sans mouvement. Cette déclaration de M. Hippolyte Dessalles a été également faite au colonel Chataux, premier aide de camp du duc de Bellune.

Dresde, le 12 juillet 1813.

L'inspecteur aux revues, DENNIÉE, employé près S. A. S. le prince major général.

N° 3.

Lettre en russe et traduction française de cette lettre.

Monseigneur, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse les renseignements qu'elle m'avait chargé de demander sur son aide de camp M. Alfred de Noailles. J'ai fait traduire cette lettre qui contient la déclaration suivante : « Le nom d'Alfred de Noailles ne s'est point trouvé sur la liste des prisonniers français en Russie. Ses effets et ses lettres ont, par contre, été trouvés près de la Bérésina et l'on en conclut qu'il est mort ou a été tué au passage de cette rivière. » Cette déclaration ne laisse, je crois, aucun doute sur sa mort et Votre Altesse pourra mettre sa famille dans le cas d'arranger ses affaires en ayant la bonté de lui envoyer le certificat qui lui est si nécessaire.

Le général FLAHAUT.

Neumark, 4 juillet 1813.

VII

Acte de notoriété.

Vu la déclaration ci-incluse n° 1 signée de M. de Courbon; vu le certificat n° 2 signé de plusieurs officiers généraux et autres de l'état major; vu la déclaration n° 3 écrite en russe, je soussigné, inspecteur aux revues, ayant été présent moi-même, le 28 novembre 1812, à Zanivki près la Bérésina et ayant la même conviction que les signataires du certificat n° 2, ai rédigé le présent acte de notoriété auquel seront annexées les trois pièces ci-dessus énoncées (nos 1, 2, 3) pour constater la mort d'Alfred de Noailles, baron de l'Empire, chef d'escadron, aide de camp du prince de Neuchâtel, tué sur le champ de bataille le 28 novembre 1812 en Russie près de la Bérésina.

Dresde, 15 juillet 1813.

Baron Dufresne.

91. *Le général baron de Pamplona.*

Emmanuel-Ignace de Pamplona, né le 8 mai 1766 à Angra, dans l'île Tercère, une des Açores, était brigadier des armées en Portugal depuis 1802 lorsqu'il fut nommé (27 mars 1808) général de brigade au service de France. Il commanda la brigade de chasseurs à cheval de la Légion portugaise (14 juillet 1808), puis la place de Mayence (22 mars 1812). Il fit la campagne de Russie, dans la division Legrand, au 2e corps de la Grande Armée, et il relate ainsi ce qu'il fit alors : « A couvert la retraite des 2e et 6e corps à Polotsk; à la tête d'un régiment suisse a repoussé l'ennemi qui le serrait dans les rues de la ville sans pouvoir l'entamer; fit couper les ponts sur la Dvina, sous le feu de l'ennemi, après avoir fait passer toute l'artillerie et les bagages de l'armée. » A Borissov, il reçut une légère blessure à la cuisse gauche, et quelques jours auparavant, le 18 novembre, il envoyait à Oudinot de précieux renseignements qu'il avait reçus du sous-préfet de Tolotchin. Ce fut lui qui, venant de Borissov, annonça à Bobr au duc de Reggio que les Russes venaient de nous enlever notre unique pont sur la Bérésina (Fain II, p. 278). Aussi, de Berlin, le 3 janvier 1813, Oudinot le recommandait ainsi à Berthier : « J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. S. une lettre à son adresse, que je reçois de M. le général Pamplona. Je la prie d'y avoir égard et de traiter cet officier général comme digne de son intérêt. Sa conduite militaire pendant la campagne mérite la bien-

veillance de Sa Majesté à laquelle j'ai l'honneur de le recommander. » Pamplona resta au service de France; il suivit Louis XVIII à Gand, commanda le département de Loir-et-Cher et celui de la Côte-d'Or, et il était à la retraite depuis 1818 lorsqu'il fut nommé, en 1822, lieutenant général honoraire.

92. *Le général Partouneaux.*

On sait comment Partouneaux, parti de Borissov, se vit soudain coupé de Stoudienka; il n'avait plus que 3.400 hommes, mais il attaqua résolument l'ennemi. Ses efforts, comme dit Chambray, se brisèrent contre une trop grande supériorité de forces et il dut capituler. Napoléon, dans son 29e Bulletin, rapporta que la division, ayant pris les feux de l'armée russe pour ceux de l'armée française, avait été, par suite de cette cruelle méprise, entourée et enlevée ; il ajouta même cette phrase : « Des bruits courent que le général de division n'était pas avec sa colonne et avait marché isolément. »

Partounaux a protesté contre ce passage du 29e Bulletin à plusieurs reprises, surtout dans son *Adresse à l'armée* qu'il publia sous la première Restauration. Voici quatre autres lettres de Partouneaux sur le même sujet.

1° Une lettre à Berthier, du 24 avril 1813 : Partouneaux assure que le 29e Bulletin lui a fait « la plus vive peine » et qu'il a résisté autant que possible.

2° Une lettre, du 24 août 1817, où de nouveau Partouneaux proteste contre le 29e Bulletin et contre les assertions de plusieurs historiens.

3° Une lettre, du 14 janvier 1819, où il annonce au ministre de la guerre l'envoi de sa lettre aux auteurs de *Victoires et Conquêtes*.

4° La lettre, du 11 janvier 1819, qu'il a écrite aux auteurs de *Victoires et Conquêtes :* il y déclare qu'on ne doit apprécier son rôle à la Bérésina que

d'après son mémoire, et non d'après le 29e Bulletin.

I

Saint-Pétersbourg, 24 avril 1813.

A S. A. S. Monseigneur le prince de Wagram et de Neuchâtel.

Monseigneur,

Nous avons lu dans les journaux le *29e Bulletin*. L'article relatif à la 12e division que j'avais l'honneur de commander, a fait à ceux qui restent la plus vive peine, et particulièrement à moi qui suis désigné nominativement.

Si je suis assez heureux pour que les rapports que j'ai pris la liberté d'adresser à V. A. S. soient parvenus, j'ose espérer que S. M. l'Empereur nous aura accordé la justice que nous méritons, car nous avons fait notre devoir. Réduits à 3.400 hommes dont 400 de cavalerie avant le combat, et cernés et attaqués de toutes parts par les armées des généraux Wittgenstein, Tchitchagov, Platov, nous n'avons déposé les armes qu'après avoir perdu plus de la moitié de notre monde, dont MM. les généraux de Blanmont et Delaitre blessés et mis hors de combat.

Je réclame les bontés de V. A. S. en faveur de ma famille qui n'est pas riche, surtout après le malheur que j'éprouve. Je désirerais que mes trois enfants, qui sont en ce moment au lycée de Turin, fussent élevés aux frais du gouvernement. J'ose compter sur l'intérêt de V. A. S. pour que ce bienfait leur soit accordé.

— J'ai eu l'honneur d'annoncer à V. A. S. la mort de MM. Dugommier, de Curnieu, Wagner, colonels. Le général Camus vient de payer ce tribut[1].

1. Camus mourut le 6 avril 1813 à Vitebsk.

II

Lettre du lieutenant général comte Partouneaux, sur le compte rendu par plusieurs historiens de la campagne de Russie et par le 29e Bulletin, de l'affaire du 27 au 28 novembre 1812, à la suite de laquelle la 12e division du IXe corps de la Grande Armée se rendit prisonnière, au passage de la Bérésina, près de Borissov.

Toulouse, 24 août 1817.

Un nouvel ouvrage intitulé *Mémoire pour servir à l'histoire de la campagne de Russie* vient, en 1817, d'être publié par un officier de l'état-major de l'armée française.

Je déclare que le passage de ce *Mémoire* qui est relatif à la 12e division d'infanterie de la Grande Armée, que j'avais l'honneur de commander, est de la plus grande inexactitude.

Si l'auteur eût lu le Mémoire que j'ai fait publié pendant l'interrègne et que j'ai envoyé à Napoléon et à ses ministres, il eût assurément payé à cette brave troupe et à son chef le tribut qui leur était dû.

Par conséquent, il n'eût pas laissé ignorer que la 12e division, complètement cernée par les trois armées russes des généraux Tchitchagov, Platov et Wittgenstein, avait été sommée de se rendre, et que, déjà réduite à 3.000 hommes mourant de faim et de froid, elle avait voulu combattre;

Que, dans un défilé, au milieu d'une grande partie des bagages de la Grande Armée, au milieu de 7 à 8.000 malheureux traîneurs, sans armes, de cette même armée, elle avait été écrasée par le feu de l'ennemi, maître des hauteurs qui dominaient la route;

Qu'elle avait été laissée à Borissov, à trois lieues en arrière de l'armée, sans être échelonnée, sans avoir été secourue !

Ne pourrait-on pas dire encore : « Il est facile aujourd'hui, sous la température la plus douce, de se livrer à des réflexions, de faire des épisodes, d'embellir son roman et de distribuer le blâme ou les éloges ! Mais alors, on était si malheureux, si accablé par tous les maux, que personne n'a songé à se retourner pour nous donner le moindre secours, et c'est ainsi que l'homme le meilleur abandonnait souvent son ami qui succombait auprès de lui ! »

Je déclare, en outre, que tous ceux qui ont écrit jusqu'à ce jour sur cette malheureuse circonstance, ont été aussi inexacts que l'auteur de ce mémoire. J'engage donc les personnes qui s'occupent d'écrire cette partie de notre histoire, à consulter le mémoire intitulé *Adresse à l'armée* que j'ai publié pendant l'interrègne et qui s'est vendu publiquement à Paris.

MM. les maréchaux ducs de Dalmatie, prince d'Eckmühl, duc de Feltre, comte Gouvion-Saint-Cyr, qui ont été successivement ministres de la guerre, voudront assurément bien me rendre la justice de dire que j'ai vivement réclamé contre l'article du 29e Bulletin qui était relatif à la 12e division.

Voici, au sujet de ce Bulletin, le passage d'une lettre que j'écrivis à Napoléon lors de son retour de l'île d'Elbe, pour qu'on puisse juger si j'avais le sentiment d'avoir rempli tous mes devoirs :

« Vous avez été bien injuste envers moi dans votre 29e Bulletin. Vous m'avez frappé d'un coup de massue. Ceux qui ignoraient les ordres que j'avais reçus, les obstacles que j'avais rencontrés, m'accusaient, me trouvaient des torts ; les braves qui me connaissaient, ne pouvaient m'en supposer, mais ils craignaient pour moi. Je ne me plaignis alors que de votre extrême injustice. Chaque jour, je suis encore

dans la nécessité d'expliquer cette cruelle et malheureuse affaire. Humilié, accablé par ce coup, je recueillis des pièces officielles et je composai une *Adresse à l'armée*. Ces pièces s'impriment en ce moment à Paris, à moins que mes amis n'en soient empêchés par suite de votre retour en France. Quant à moi, je suis sans inquiétude, car ce que j'ai de plus cher est l'honneur. A mon retour de Russie, me trouvant à Marseille, je communiquai ces pièces à Monsieur, frère du Roi. Ce prince me dit le lendemain : « J'ai lu avec intérêt le mémoire que vous m'avez remis ; il convient à un brave homme comme vous de le faire imprimer ; j'aime le ton de modération avec lequel vous parlez de Napoléon. »

En l'an 1813, lorsque j'étais prisonnier et malheureux, si Napoléon avait eu à se plaindre de ma conduite en Russie, il n'eût certainement pas placé mes trois enfants dans un lycée à ses frais.

Pendant l'interrègne, je n'ai pas reçu un mot d'improbation sur ma conduite en Russie, et je n'ai pas éprouvé une seule marque de manque d'estime, même lorsque j'ai demandé la permission de me retirer en Provence[1].

Je ne publie ces détails que pour satisfaire à un sentiment d'honneur, et pour éviter à des écrivains de commettre de nouvelles erreurs, d'après celles qui ont déjà été commises envers moi, envers la 12e division.

Mon mémoire est au ministère de la guerre.

1. « Il n'y a pas d'inconvénient, écrivait Napoléon à Davout le 7 avril 1815, à renvoyer le général Partouneaux en Provence. Qu'il aille dans sa famille, puisque ses blessures l'exigent. Quant à son serment, vous lui paierez, s'il le prête, un traitement quelconque où il se trouvera. S'il ne le prête pas, vous le destituerez. »

III

Partouneaux au ministre de la guerre.

Toulouse, 14 janvier 1819.

Monseigneur, j'ai l'honneur de transmettre à V. E. mon mémoire sur mes services à la guerre, avec une lettre explicative que j'adresse aux personnes qui écrivent l'ouvrage de *Victoires et conquêtes des armées françaises* pour que V. E. veuille bien ordonner que ces pièces soient mises dans mon carton au ministère, afin que ceux qui écriront notre histoire ne puissent pas ignorer que j'ai aussi rendu des services à mon pays.

J'ai également envoyé dans le temps pour le même objet au ministère le mémoire que j'ai publié à la suite du 29e Bulletin. J'ose espérer que cette pièce se trouve dans mon carton.

IV

Partouneaux aux rédacteurs de l'ouvrage
« Victoires et conquêtes. »

Toulouse, 11 janvier 1819.

Messieurs, je me suis abonné à l'ouvrage de *Victoires et conquêtes des armées françaises pendant le cours de la Révolution.* Je le lis avec intérêt parce que j'aime la gloire de mon pays et que j'aime tout ce qui la retrace. Mais à mesure que les volumes arrivent, j'ai lieu d'observer qu'on n'est point aussi juste à mon égard qu'on pourrait l'être.

Cependant il y a quelques livres écrits sur cette guerre qui me rendent plus justice, et, pour preuve, je vous envoie le récit de quelques-unes de mes campagnes dans lesquelles vous pourrez reconnaître que j'ai bien servi. Ce récit est appuyé de pièces irré-

cusables. Depuis qu'il est fait, j'ai été nommé lieutenant général. En cette qualité, j'ai commandé une division au camp de Montreuil.

A l'époque de la bataille d'Austerlitz je fus envoyé à l'armée d'Italie pour commander une magnifique division de grenadiers qui rendit de grands services dans plusieurs combats et, particulièrement, à la bataille de Caldiero.

Je fus ensuite envoyé à l'armée de Naples commandée par Joseph Napoléon. A ma division se rendirent Capoue et Naples. Dans ce royaume j'ai successivement commandé Naples, ses forts et son golfe, ensuite les provinces des Abruzzes, des Pouilles et des Calabres. Dans ces commandements difficiles j'ai rendu des services importants et j'ai fait aimer et respecter le nom français en Calabre. J'ai forcé les Anglais, après des marches forcées, à lever le siège de Scilla qui était au moment de capituler, et je leur ai pris leur artillerie de siège et leurs munitions ; je les ai poursuivis et forcés de se rembarquer.

J'ai commandé la 1re division, en Calabre, de l'armée qui menaça la Sicile ; nous eûmes fréquemment des combats honorables.

J'ai ensuite fait la campagne de Russie. Il y aurait plus que de l'injustice de décrire ce qui me concerne d'après le 29e Bulletin, attendu que Napoléon lui-même a reconnu son inexactitude. Il est donc juste de l'écrire d'après le mémoire que j'ai publié pendant l'interrègne et d'après ce que j'ai publié encore depuis.

Depuis la Restauration, Sa Majesté m'a confié successivement les commandements des 8e et 10e divisions militaires. Je crois avoir correspondu à sa confiance et avoir rendu des services importants à la France par la conservation des places de Toulon, d'Antibes, etc.

Je réclame donc, Messieurs, de votre justice et de

votre loyauté, des témoignages que je crois avoir mérités. Je prie M. le chef d'escadron Touquet, qui est un bon et brave officier que j'aime beaucoup, de vous communiquer les pièces que je viens de vous indiquer pour vous servir de règle à mon égard dans l'ouvrage classique que vous publiez.

93. *Le général Rapp.*

Le général Rapp, aide de camp de l'Empereur, gouverneur de Danzig, rejoignit l'armée française à Smolensk et, selon Ségur, il ne put se tenir, dans sa brusque franchise, de dire à l'Empereur qu'il était effrayé, que l'armée n'avait fait que cent lieues depuis le Niémen et qu'elle laissait derrière elle, dans une marche victorieuse, sans batailler, plus de débris qu'après une défaite.

Ce fut lui que l'Empereur chargea de visiter les blessés qu'on oubliait presque, et il s'acquitta très bien de sa tâche ; il les fit panser ; il leur fit donner du pain, du vin et un napoléon ; il les débarrassa des morts qui, depuis quatre jours, gisaient à côté d'eux.

Après Valoutina, Napoléon, irrité contre Junot, voulut donner à Rapp le commandement des Westphaliens : « Junot n'en veut plus ; il faut le remplacer par Rapp qui parle allemand et qui les mènera bien. » Mais Rapp refusa de supplanter son camarade et il sut apaiser l'Empereur.

A la bataille de la Moskova, Rapp alla remplacer Compans blessé, entraîna les soldats, la baïonnette en avant et au pas de charge, contre la redoute russe et reçut une blessure. Mais il ne vint pas dire à l'Empereur, comme prétend Ségur, qu'il fallait faire donner la garde ; on ne propose pas, remarque Gourgaud, au commencement d'une bataille d'engager la réserve.

Il se signala durant la retraite. Le 24 octobre,

dans la journée du hourrah de l'Empereur, où les Cosaques de Platov faillirent enlever Napoléon, il était à quelques pas du souverain et il eut son cheval tué d'un coup de lance.

Le 8 novembre, pendant que la neige tombait épaisse et que soufflait un vent terrible, il passa la nuit avec plusieurs généraux, avec Lejeune, avec Davout, dans le blockhaus de Pnevo, un des rares abris qui n'eussent pas été brûlés sur la route de Dorogobouje à Smolensk.

Le 10 novembre, en accompagnant le corps du maréchal Ney, il eut son cheval blessé et reçut une balle dans son chapeau.

A Smorgoni, le 5 décembre, Napoléon lui ordonna de se rendre à Vilna, d'y rester cinq jours, d'y rallier l'armée par tous les moyens et, de là, de gagner Danzig pour y remplir de nouveau les fonctions de gouverneur. Mais Rapp ne put aller plus vite que l'armée qu'il devait rallier, et nous le voyons, le 7 décembre, marcher à pied d'Ochmiana à Miedniki avec Galz et Castellane; il a même, ce jour-là, la figure gelée.

Le 22 décembre, de Danzig, il écrivait à Napoléon qui lui prescrivit, le 4 janvier 1813, d'armer et d'approvisionner sans relâche Danzig pour six mois, et qui, hardiment, avec la plus belle assurance, lui promettait de venir en personne le dégager, si la place était isolée et cernée.

94. *Le général Roussel d'Hurbal.*

François Roussel d'Hurbal, né à Neufchâteau dans les Vosges, avait pris de bonne heure du service en Autriche et il était en 1806 colonel du régiment des cuirassiers de Mack et en 1809 général major. Il entra au service de France le 31 juillet 1811 comme général de brigade[1] et Napoléon qui l'apprécia, qui l'estima, qui le regardait comme un excellent général de cavalerie[2], le nomma divisionnaire le 4 décembre 1812. Roussel s'était distingué pendant la campagne de Russie. Son camarade Dedem a loué son talent et son intrépidité. Le 21 juillet, à Kosziany, lorsque le 2e régiment de hussards prussiens, après avoir passé l'Oula, chargea la cavalerie russe, lorsque s'engagea une mêlée à coups de lances et de sabres, Roussel tomba de son cheval et perdit son chapeau. Le lieutenant Kalckreuth le reconnut courant à pied, au milieu de la bagarre, et lui fit donner le cheval d'un caporal. Mais au bout de quelques minutes, un hussard ramenait un cheval qu'il avait capturé; c'était le cheval blanc du général, et bientôt un autre hussard ramassait son chapeau. Avant la fin du combat,

1. Il ajoute alors à son nom celui d'Hurbal « venant d'une famille qui s'est éteinte dans la sienne et que son frère, qui servait en France dans le régiment de Besançon artillerie, avait la permission de porter, comme il est aisé de le voir dans les almanachs militaires depuis 1782 jusqu'en 1791 » et il ajoute ce nom d'Hurbal à celui de Roussel, « parce qu'il se trouvait dans l'armée française un général de brigade du même nom que lui » (Jean-Charles Roussel qui fut tué à Ostrovno le 26 juillet 1812).

2. A. Chuquet. *Ordres et apostilles de Napoléon*, IV, p. 429.

Roussel avait donc recouvré ce qu'il avait perdu (Voir le *Journal* de Kalckreuth, cité dans notre tome II, p. 139-140). Au reste, voici ce que dit Roussel sur son rôle en Russie : « Je tiens, écrivait-il en 1841, lorsqu'il demandait que son nom fût inscrit sur l'Arc de triomphe, je tiens tous mes grades de l'Empereur. Il m'a nommé en 1812, à Smorgoni, général de division, quoique jé fusse le moins ancien des généraux de brigade de la division Bruyère dont je faisais partie. Constamment à l'avant-garde jusqu'à Moscou et au delà, j'ai reçu à la bataille de la Moskova une forte contusion au talon, par un boulet qui m'enleva mon étrier. Un de mes chevaux y a été blessé d'un biscaïen. J'y ai fait une charge heureuse, dont il est encore des témoins, avec un régiment de lanciers polonais, sur un régiment de cuirassiers russes auquel j'ai repris quatre pièces de canon dont il s'était emparé. »

95. *Le général Sebastiani.*

Agréable et beau, bien que petit de taille, spirituel, insinuant, séduisant, impudent toutefois et immoral, général et ambassadeur, mais n'ayant fait à la guerre que des actions sans mérite et dans la diplomatie que des négociations embrouillées, tel est le portrait que Dedem trace de Sebastiani, et il ajoute que ce Corse, sans sa parenté et son intimité avec l'Empereur, aurait été cité rarement avec éloge.

Löwenstern le juge avec aussi peu de faveur. Selon Löwenstern, Sebastiani a l'extérieur très agréable et engageant ; il a beaucoup d'esprit ; mais il aime à parler et à s'entendre parler ; il est un peu fat et vaniteux comme un courtisan de Saint-Cloud : en entrant au village de Vidzy, pour imposer à quelques misérables juifs, les seuls habitants qui soient restés dans cette bicoque, il tire de sa poche deux plaques qu'il attache à son uniforme !

Certes, il était brave et il allait franchement au feu. Mais il lui manquait, comme dit Griois, ce je ne sais quoi qui impose, cette fermeté qui commande l'obéissance.

Il avait d'ailleurs la réputation d'être malheureux à la guerre. Deux fois, dans la campagne de Russie, le corps de cavalerie qu'il commandait fut surpris et malmené par l'ennemi. Aussi l'avait-on surnommé le général Surprise, et sa belle-mère, Mme de Coigny, disait de lui : « A la guerre, mon gendre marche de surprise en surprise. » Plus rudement, Thiébault

affirme que Sebastiani « suffisant dans les salons, était insuffisant sur les champs de bataille. »

Du moins, dans la retraite de 1812, fit-il meilleure impression sur les troupes.

Un officier du 2e régiment de hussards prussien, Kalckreuth, assure qu'il conduisit de Viasma à Smolensk, avec le plus grand soin, les cavaliers démontés, et qu'il était en personne à tous les défilés, à tous les ravins, partout où un obstacle pouvait arrêter la marche.

A Krasnoï, le 14 novembre, il repousse une attaque des Russes.

Le 10 décembre il recevait le commandement de la cavalerie, et, au sortir de Vilna à Kovno et durant la marche jusqu'à Stallupönen il montra, dit Bignon, activité et dévouement, faisant lui-même cantonner les hommes, les groupant par divisions, ralliant les isolés, relevant le courage des officiers qui se laissaient abattre[1].

Le 20 décembre, il arrivait à Königsberg avec 2.000 hommes environ et de là, avec un dépôt de 900 hommes commandés par le colonel Liégeard, il se dirigeait sur Elbing.

Il était fort obligeant et fort aimable. Le 22 et le 23 novembre, à Bobr, il offre un bon souper à Castellane qui trouve qu' « il reçoit toujours fort bien » et « fait les honneurs de chez lui avec beaucoup de générosité. » Le mois suivant, le 12, le 13, le 14, il

1. Le 12 décembre, à Kovno, il avait reçu de Berthier l'ordre suivant :

Kovno, 12 décembre, à midi.

Il est ordonné au général Sebastiani de faire prendre en passant à Kovno des vivres pour 8 jours, ensuite aller coucher à deux lieues sur la route de Gumbinnen. Il fera de bonnes marches pour arriver à Königsberg le plus promptement possible. Les gîtes d'étapes sont Skrauce, Vilkoviski, Stallupönen, Gumbinnen, Insterbourg, Noskitten, Tapiau et Königsberg. Le général Sebastiani réglera ses journées de la manière qu'il voudra.

donne de même l'hospitalité à Castellane et à d'autres, et « il y avait du mérite en ce moment de détresse où l'égoïsme était à l'ordre du jour. » Aussi Castellane, reconnaissant, dit-il en mars 1813, lorsque Sebastiani rentre à Paris, qu'on a été bien injuste envers lui pendant la campagne de 1812.

96. *Le général Teste.*

François Teste, capitaine au 1er bataillon du district de Saint-Esprit ou 4e de la Montagne en 1793, chef de bataillon en 1798, colonel en 1803, était général de brigade depuis le 28 juillet 1806 et devait être promu général de division le 14 février 1813. Il fut blessé à la bataille de la Moskova. Mais le 10 octobre, Davout rendait compte à Berthier que Teste était encore en état de servir et qu'il l'autorisait à reprendre sa brigade confiée provisoirement au général Charrière. Le major général avait déjà ordonné à Teste d'aller prendre le commandement de Viasma. Vainement Teste sollicita la faveur de ne pas quitter sa brigade et envoya cette lettre à Berthier.

Moscou, 12 octobre 1812.

Monseigneur, l'ordre de Votre Altesse me parvient ce matin. Je suis prêt à y obéir. Quelle que soit la destination que Sa Majesté m'assigne, je la servirai toujours avec le même zèle et la même activité. Mais, Monseigneur, il est possible, il est même présumable que Sa Majesté me croit hors d'état de reprendre le service actif à cause de ma blessure. Daignez, je vous en conjure, lui annoncer que depuis hier j'ai repris le commandement de la brigade avec laquelle j'ai fait toute la campagne, à la tête de laquelle j'ai emporté le 7 la première redoute, qu'il m'est infiniment pénible de la quitter, et que je regretterai toute

ma vie de ne pouvoir terminer avec elle ce qu'elle a si bien commencé. Plein de confiance en la justice de Sa Majesté, je vous prie, Monseigneur, de me faire connaître sa décision.

Teste dut rester à Viasma et il y était lorsque l'armée en retraite traversa la ville. Le 2 novembre, Berthier lui prescrivait de rester à Viasma jusqu'au départ de Ney et de rejoindre ensuite le quartier général.

97. *Daru.*

Daru, intendant de la Grande Armée, ne fut pas seulement, dans la campagne de 1812, un grand travailleur, un laborieux administrateur; il déploya la plus remarquable énergie.

A Smolensk, au milieu de l'incendie qui menace sa maison, il prend soin de tout, et à minuit, malgré la fatigue et lorsqu'autour de lui Dumas, Kirgener, Jacqueminot, Beyle, harassés, s'endorment sur leur chaise, la fourchette à la main, Daru seul résiste au sommeil.

Faut-il croire qu'il ait joué près de Napoléon le rôle de discoureur politique que lui prête Ségur? En tout cas, s'il a dit à l'Empereur que la guerre de 1812 n'était pas nationale, il a eu raison, et Gourgaud a tort de prétendre que cette guerre, à cause de la délivrance de la Pologne, était plus nationale que toute autre, et, après la guerre de la limite du Rhin, la plus nationale qui pût être faite.

Faut-il croire également qu'à la bataille de la Moskova il avertit l'Empereur que le moment était venu d'engager la réserve? Gourgaud pense justement que Daru se serait bien gardé de conseiller à Napoléon un mouvement militaire.

Il eut, durant la retraite, le même courage que Narbonne. Sa voiture était la dernière des voitures de la maison impériale; elle renfermait tous les papiers de la chancellerie et les provisions destinées aux auditeurs qui s'écartaient du précieux véhicule le moins qu'ils pouvaient. Mais Daru n'occupa jamais sa voi-

ture; il chevauchait toujours à côté de l'Empereur. « Son esprit supérieur, dit un témoin, et son âme vigoureusement trempée lui conservaient l'attitude la plus calme, la plus noble, la plus imposante. » Stendhal n'écrit-il pas qu'il se conduit d'une manière très belle ?

Quels instants cruels il eut à passer lorsqu'à la veille du passage de la Bérésina, il brûla les papiers de l'Empereur ! « La journée de demain, dit-il alors, décidera de notre sort. Peut-être ne reverrai-je jamais la France, ni ma femme, ni mes enfants ; le sort du comte Piper m'attend ; j'irai mourir en Sibérie. » Mais, tout en faisant ces douloureuses réflexions, il montrait la même tranquillité, la même activité qu'auparavant.

A Vilna, à Kovno, il seconda de tout son pouvoir Murat et Berthier (cf. notre tome I, p. 254 et notre tome II, p. 257).

A Königsberg, il tâche de tout remettre en ordre; une grande administration, comme il dit, est en ruine, et il faut la rétablir promptement, et que d'efforts continuels, et de mémoire et d'intelligence, exige la perte de tous les papiers[1] !

1. Cf. nos *Episodes et portraits*, 3e série, p. 266.

98. *L'ordonnateur Joubert.*

Né en 1762 au Mans, administrateur du département de l'Hérault en 1792 et suppléant à la Convention, commissaire provisoire des guerres en 1793, Louis Joubert siégea dans l'assemblée après la mort du représentant Fabre. Envoyé, après la session, à l'armée de Sambre-et-Meuse comme commissaire du gouvernement, nommé commissaire ordonnateur en 1797, il remplit les fonctions de commissaire ordonnateur en chef de 1802 à 1812 à l'armée d'Italie. Il suivit en la même qualité (23 février 1812) le 4e corps de la Grande Armée connu sous le nom d'armée d'Italie et commandé par le prince Eugène. Durant la retraite il se signala par sa bravoure et son sang-froid. Le 24 octobre, lorsque les Cosaques de Platov firent un grand hourrah sur la ligne française et atteignirent les équipages du 4e corps, Joubert se défendit seul contre plusieurs d'entre eux. Quelques jours plus tard, à Smolensk, il se rendait sur la place de la citadelle au magasin d'eau-de-vie, envahi par des soldats italiens et allemands et, le sabre à la main, il frappait d'estoc et de taille au milieu de ces hommes ivres et parvenait à empêcher le pillage. Comme tant d'autres, il devait succomber à la fatigue. Le 10 décembre, après avoir réussi à sortir de Vilna et à gravir la hauteur de Ponari, il tomba épuisé à Evé et y fut laissé pour mort ; son état, dit Labaume, semblait si misérable qu'il arrachait des larmes à tous ceux qui le virent.

99. *Le commissaire Malus.*

Joseph Malus, soldat au régiment de Hainaut infanterie en 1779, devenu sous la Révolution sergent-major (1790), puis sous-lieutenant et adjudant-major (1792), adjoint à l'état-major de l'armée d'Italie (1793), entra dans le commissariat des guerres le 1er floréal an II, fit les campagnes d'Italie (1793-1796), du Rhin et du Danube (1797-1799), de Prusse et d'Autriche (1806-1809), et il était en 1812 sous-inspecteur aux revues. Il disparut durant la retraite de Russie, et voici les renseignements que sa veuve, retirée à Nancy, et son fils, alors lieutenant d'artillerie, purent, à des dates différentes, recueillir sur son destin. Ces renseignements sont contenus dans des lettres que les sous-inspecteurs aux revues Dugier et Cathelan, l'ancien inspecteur en chef aux revues Lambert et le maréchal de camp Gengoult envoyèrent à la femme et au fils de Joseph Malus. On ne lira peut-être pas sans émotion ces quatre lettres.

I

Pour Madame Malus, née Vaudré, à Nancy.

Mayence, le 30 mai 1813.

Madame,

Malgré toutes les informations que j'ai pu prendre pour avoir des nouvelles de M. Malus, votre cher mari, je n'ai pu parvenir à en avoir de certaines. Mais on croit généralement qu'il est prisonnier de

guerre. Je regrette beaucoup, Madame, de ne pouvoir vous donner des renseignements plus satisfaisants. J'aurais eu beaucoup de plaisir, tant pour mon compte particulier que pour le vôtre, à vous annoncer positivement qu'il jouit d'une bonne santé. Si, par la suite, j'apprenais quelque chose sur son sort, je m'empresserais de vous en faire part. J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame, votre très dévoué serviteur.

DUGIER.

II

M. Malus, lieutenant d'artillerie, rue des Carmes, n° 293, à Nancy.

Toul, le 28 mars 1816.

Monsieur,

J'étais absent lorsque votre lettre du 23 est parvenue chez moi. A ma rentrée, je m'empresse d'y répondre.

J'ai effectivement eu l'avantage de connaître M. Malus, sous-inspecteur aux revues. Il était alors attaché au 3e corps, sous les ordres de feu le maréchal Ney; il était chargé de l'administration du 4e de chasseurs à cheval et d'un régiment de dragons wurtembourgeois (*sic*) qui formaient la brigade du maréchal de camp Beurmann. C'est chez ce général que j'ai fait sa connaissance. Dans la retraite, j'ai rencontré M. Malus à quelques lieues de Viasma, dans un village qui était en flammes. Le feu ayant pris à la voiture de M. votre père, j'envoyai des soldats pour l'aider à la secourir; mais il l'abandonna et continua sa route à pied avec une dame qui l'accompagnait. Depuis ce temps, je ne l'ai plus revu. J'ai seulement entendu dire par plusieurs personnes que je ne connais pas, que M. Malus était mort. Si vous connaissez la femme qui l'a accompagné pen-

dant toute la campagne, elle pourrait vous donner des renseignements positifs.

Je regrette, Monsieur, pour vous et pour Mme votre mère, de ne pouvoir vous donner les renseignements qui peuvent vous être nécessaires; mais voilà tout ce que je sais sur le malheureux sort de M. votre père.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la plus haute considération.

Le maréchal de camp,

Baron Gengoult.

P.-S. — Si vous pouviez avoir les adresses de M. Novel, sous-inspecteur aux revues, et de M. Cathelan, adjoint aux inspecteurs aux revues, ces MM. qui faisaient partie du même corps d'armée pourraient peut-être avoir quelques données certaines sur le sort de leur collègue.

Je suis sensible au souvenir de M. Demoura; je vous prie de lui dire bien des choses pour moi.

B. G.

III

M. Malus, rue des Carmes, n° 293, à Nancy, Meurthe.

Alençon, le 12 avril 1816.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de connaître, comme on vous l'a dit, M. Malus, sous-inspecteur aux revues, attaché à la cavalerie légère du 3e corps, lors de la campagne de Russie. Attaché moi-même à la 10e division du même corps, j'ai fait une partie de cette campagne avec M. votre père. Je l'ai vu pour la dernière fois, lors de notre retraite, à Smolensk. Depuis cette époque je ne sais quel a été son sort. Je vois malheureusement, d'après votre demande, qu'il aura

succombé aux fatigues et aux privations de toute espèce auxquelles nous avons été soumis.

Je ne peux, Monsieur, que m'affliger avec vous sur la perte de M. votre père que j'estimais et qui avait pour moi quelque amitié. Je suis en même temps fâché de ne pouvoir vous donner d'autres renseignements qui pourraient améliorer le sort de Mme votre mère. Si vous croyez qu'un plus grand détail de ce que je viens d'avoir l'honneur de vous marquer vous soit utile, je vous prie de disposer de moi.

Recevez je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le sous-inspecteur aux revues adjoint
CATHELAN.

P.-S. — Je ne connais pas l'adresse de M. Novel. Il est en retraite. Mais M. son beau-frère, le général Rottembourg, loge à Paris; il est très connu.

IV

Mme Malus, née Vaudré, rue Saint-Didier, n° 149, à Nancy.

Paris, 24 avril 1816.

Madame,

Je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce mois.

Lorsque je pris les fonctions d'inspecteur en chef aux revues en 1812, l'armée avait opéré sa retraite et ses débris étaient épars sur le territoire de Prusse. M. Malus, sous-inspecteur aux revues, était resté en arrière et, à la rupture de l'armistice, en août 1813, il n'avait pas reparu et on n'en avait aucune nouvelle. Je le portais de cette manière sur l'état des officiers de l'inspection que j'adressais chaque mois

au ministère de la guerre et l'on peut y recourir. Il était donc présumé prisonnier de guerre ou mort. Plus de deux ans se sont écoulés dans le silence de sa part et sans plus de nouvelles, et sans doute la loi qui va être rendue sur la manière de constater les décès présumés des militaires absents depuis les dernières campagnes, fixera à cet égard les formalités à remplir par les familles et vous pourrez alors les faire établir. Jusque-là il vous serait impossible de suppléer à l'acte légal de sa mort parce qu'on ne sait où trouver les officiers, sous-officiers ou médecins et chefs des administrations militaires qui auraient été témoins ou qui auraient eu connaissance des circonstances de la disparition de M. Malus. Je ne saurais, Madame, ajouter à cette explication que mes regrets de l'incertitude où l'on est encore sur le sort d'un camarade que j'aimais et estimais et d'un fonctionnaire essentiel. Agréez-en l'assurance et celle de ma considération respectueuse.

Baron LAMBERT.

100. *Le commissaire Pichot.*

Encore une victime de la retraite! Encore un commissaire des guerres qui disparaît, le commissaire des guerres Pichot[1]. Son vieux père, notaire dans la Vaucluse, à Mormoiron, demande près de trois ans plus tard, en octobre 1815, des nouvelles de son fils au ministère de la guerre. On ne peut lui en donner. On ne peut que lui répondre qu'il a été impossible d' « acquérir la connaissance positive du sort de son fils » et que le commissaire Pichot « est porté, sur un état adressé au mois de mars 1813, par l'intendant général de la Grande Armée : *présumé mort en Russie.* » Voici la lettre du malheureux père.

Mormoiron, le 8 octobre 1815.

Le sieur Pichot, notaire à Mormoiron, département du Vaucluse, à Son Excellence Monseigneur le ministre de la guerre.

Monseigneur,

N'ayant pu jusqu'à ce jour me procurer de nouvelles de mon fils, le chevalier Pichot, commissaire des guerres, membre de la Légion d'honneur, au 4e, ensuite au 6e corps de la Grande Armée de Russie en 1812, je vous prie, M. le ministre, de me pardon-

1. Pichot avait été détaché pendant quelque temps, comme commissaire des guerres, au corps bavarois ou 6e corps, afin de mettre de l'ordre dans les services administratifs; mais sa présence devint nécessaire au 4e corps où il était auparavant (Sauzey, *De Munich à Vilna*, p. 203).

ner la liberté que je prends de m'adresser à vous, afin que, si, par hasard, il était parvenu ou qu'il parvînt à votre bureau quelques états de prisonniers ou de morts, dans la déplorable retraite de Moscou en 1812, vous eussiez la complaisance de m'en donner avis.

Quelle qu'en fût la nouvelle, je m'y résigne et je suis résigné d'avance.

Ce fils chéri m'écrivit de Moscou du 6 octobre 1812. Mais depuis je n'ai plus rien vu de sa part.

On m'a dit, d'un côté, qu'on l'avait vu, lors de la retraite de l'armée, faisant route de Vilna jusqu'au Niémen, près de Kovno, avec son neveu Bouyat (Joseph-Louis), employé aux vivres, dont on n'a plus reçu également de nouvelles. D'autres ont dit qu'ils s'étaient retirés dans Danzig et qu'ils pourraient y être morts. Dans ce cas, M. le général Rapp, qui commandait dans cette ville et dont j'ignore l'existence ou l'adresse, pourrait donner des renseignements sûrs sur le sort de mon infortuné fils qui faisait toute ma consolation et mon espoir dans mes vieux ans.

Aussi, Monsieur le ministre, j'ose espérer de votre bonté que, s'il est en votre pouvoir, vous n'oublierez rien pour procurer à un père tendre, octogénaire, les renseignements qu'il vous demande et dont il a besoin.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Pichot.

101. *Le capitaine Ducuing.*

Jean-Baptiste Ducuing, gendre d'un membre du Corps législatif, M. de Saint-Pierre Lesperet, avait été nommé, au mois de juin 1808, capitaine d'une compagnie de cent hommes de la garde nationale d'élite des Hautes-Pyrénées — compagnie qui faisait partie de la colonne mobile formée sur la frontière. Il fut alors recommandé, sans doute par son beau-père, au maréchal Ney qui, le 14 septembre 1808, de Haro, écrivait en sa faveur au major général la lettre suivante :

« Monseigneur, je vous prie de faire employer à mon état-major comme adjoint ou officier de correspondance, M. Baptiste Ducuing, capitaine dans le corps des chasseurs des montagnes du département des Hautes-Pyrénées. Cet officier serait très utile en Espagne ; il connaît parfaitement le pays, en parle la langue. Votre Altesse m'obligera beaucoup si elle veut bien m'accorder cette demande. »

Ducuing fut, le 13 février 1809, nommé lieutenant et employé à l'état-major du 6e corps à l'armée d'Espagne. Il fit ensuite l'expédition de Russie. Au mois de juillet 1812 il était attaché à l'état-major du 4e corps où il servit sous les ordres de Dessolle, puis de Guilleminot, et il se conduisit vaillamment durant la retraite. Malheureusement, il eut un pied gelé, et, sur le sol prussien, il écrivait à son beau-père ce billet qui retrace brièvement ses épreuves et ses maux et qui mérite de prendre place dans notre recueil

Marienwerder, 29 décembre 1812.

Ce n'est pas sans peine que je me suis tiré de cette campagne. J'ai successivement perdu 12 chevaux, dont deux tués sous moi, l'un à Viasma, l'autre à Malo-Iaroslavets. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que mon pied gauche est gelé et que les ongles ont sauté. Je crains d'en être estropié, quoique les chirurgiens m'assurent que les eaux thermales me rendront l'usage de ce membre. On est réduit à me porter comme un enfant. Je compte être incessamment dirigé sur Glogau où je demanderai un congé momentané, ne désespérant pas de reprendre mon service.

P.-S. — J'écris à ma femme et ne lui dis pas tout le mal que j'ai.

Mais Ducuing était trop profondément atteint, et, le 26 janvier 1813, il mourut à Glogau. Quelques jours plus tard, le 12 février, le ministre de la guerre, ignorant son décès, le nommait capitaine.

102. *La brochure de Durvent.*

La brochure d'un sieur R.-J. Durvent, parue en 1814, (Paris, Eymery, in-8, 102 p.) et intitulée : *Campagne de Moscou en 1812*, est tout à fait hostile à Napoléon, comme l'indique le sous-titre : *ouvrage composé d'après la collection des pièces officielles sur cette campagne mémorable où plus de trois cent mille braves Français furent victimes de l'ambition et de l'aveuglement de leur chef.* Elle ne mérite guère d'être lue et consultée. Pourtant, à certains endroits, l'auteur cite des témoins oculaires de l'expédition, et nous croyons utile de reproduire ces témoignages :

« Les détails, dit-il p. 84-86, qu'on va lire sur la manière dont s'opéra la désorganisation de l'armée, ont été communiqués, ainsi que quelques autres, par un officier, l'un des survivants de cette fatale retraite. Jusqu'au moment où elle vint à Smolensk, cette armée avait encore observé un reste de discipline. Beaucoup de soldats, il est vrai, quittaient souvent leurs drapeaux pour courir sur les flancs; mais il restait pour chaque régiment un point central où se ralliaient ceux qui, par le sentiment de l'honneur ou par la crainte de tomber dans les colonnes ennemies, ne s'écartaient qu'à de faibles distances. Mais, après Smolensk, les soldats, moins pressés par l'ennemi, commencèrent à jeter leurs armes, leurs gibernes, leurs cartouches ; les hommes du train abandonnaient les caissons. Chacun, en un mot, se considéra dès lors, non plus comme portion d'un grand tout, à qui

l'union seule pouvait conserver sa force, mais comme un voyageur à peu près isolé, comme faisant partie d'une espèce de *caravane*. Le froid qui survint ne fit que donner plus d'énergie à ces sentiments d'égoïsme, résultant de l'état misérable où l'on se trouvait. Le soldat qui occupait une place à un petit feu de bivouac n'avait garde de la céder à son officier ; il était déterminé à la conserver, s'il le fallait, le sabre à la main. »

Plus loin (p. 93), Durvent dit encore : « L'officier dont j'ai parlé plus haut a donné, sur la manière à la fois singulière et effrayante dont on mourait de froid, les particularités que voici. Dès le premier saisissement, le malheureux était obligé de s'arrêter. Son visage décomposé était celui d'un homme qui ne sait s'il doit rire ou pleurer. Sentant qu'il allait tomber, il portait ses deux mains devant lui, ses genoux fléchissaient, et tout à coup, tombant la face contre terre, il avait cessé de souffrir et de vivre. »

A la même page (p. 93), Durvent rapporte une conversation avec un autre officier : « Est-il vrai, dit-il, que des soldats aient dévoré leurs propres membres ou les cadavres de leurs compagnons? Attestez-moi qu'il y a là de l'exagération et je vous crois. » — « Croyez, me répondit-il, tout ce que l'extrême désespoir peut suggérer de plus effroyable[1]. »

Une réflexion de Durvent (p. 95), peut encore être citée : « On demandera peut-être, écrit-il, si les Russes n'ont pas aussi éprouvé de grandes souffrances, puisque celles des Français et de leurs alliés furent telles que l'on conçoit à peine qu'un seul d'entre eux ait pu survivre à cette fatale expédition. La réponse est facile. D'abord, il est certain que l'armée de Koutouzov éprouva aussi des pertes occasionnées par la rigueur de la saison; mais elles durent être et elles furent sans aucune proportion avec les nôtres. Ces

1. Cf. notre premier tome, pièce 84.

guerriers du Nord, et leurs chevaux mêmes, étaient accoutumés au climat. D'ailleurs, la disette ne les atteignait jamais; les lieux où ils s'arrêtaient leur offraient des secours de toute espèce, réservés pour eux dès longtemps; ils puisaient dans leurs haltes de nouvelles forces; ils étaient accueillis comme des libérateurs, des amis, des frères, dans les villages où ils passaient, tandis que l'armée du conquérant fugitif ne trouvait partout que la dévastation et de profondes solitudes. »

103. *Contrastes.*

Quels contrastes! Moscou et Paris! La retraite avec ses misères et ses épouvantes, cette retraite qui fait dire à un des acteurs : « Ah! certes, nous avons le spectacle de grandes horreurs, pareille chose ne se reverra plus! » et le retour dans la patrie qui semblait si loin!

Castellane ne peut cacher son étonnement. Quelle différence! A Paris, il fait des visites, et trois mois auparavant, il était à Moscou, et un mois auparavant, sur les bords du Niémen, sans souliers, un pied nu et l'autre enveloppé dans un morceau de couverture lié avec une corde! Il croit rêver.

De même, Hochberg. Au sortir des neiges et du froid le plus intense et le plus cruel, le voilà dans les salons du palais de Weimar. Il était naguère au bivouac et souffrait les privations les plus grandes, et il est maintenant dans une cour élégante, « au milieu des jouissances les plus délicates de la vie! »

De même, Combe, tombant dans le salon paternel, et pressant ses parents sur son cœur, goûtant une de ces joies inoubliables « dont la douceur dédommage de toutes les peines antérieures » et « qui rendent heureux même de ce qu'on a souffert. »

De même, Lejeune. Il rentre chez lui, il dort dans son lit, il cherche à s'endormir, et la campagne lui revient confuse comme un long cauchemar, il croit entendre encore le bruit du canon et voir ce terrible Tchitchagov qu'il n'a jamais vu et dont le nom faisait plus de peur que de mal, il a des rêves qui « rap-

pellent les tourments de l'appétit » ; mais le lendemain il reçoit les caresses de ses amis et il oublierait ses maux s'il ne devait les raconter.

Tous ces revenants de Moscou sont, en effet, entourés, pressés de questions. A Weimar, tout le monde se précipite sur Hochberg pour avoir des nouvelles de l'armée. A Paris, Mme Fusil entend dire autour d'elle : « Elle a passé la Bérésina », et Ney se voit regardé, admiré, suivi comme un héros.

Autre contraste. Les récits de ces réchappés de l'immense désastre jettent l'effroi dans Paris qui, chaque jour, apprend avec un pénible étonnement une perte, une calamité nouvelle. L'Empereur donne des fêtes aux Tuileries, mais on trouve qu'il insulte à la douleur publique. Des officiers valsent le bras en écharpe. « Ces bals sont lugubres, dit un jeune colonel, et je crois voir danser sur des tombeaux. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

1. Les lectures russes de Napoléon........................ 3
2. Indes, Perse ou Turquie........................... 4
3. La mort de Gudin............................... 6
4. Pouchelon à Vitebsk............................ 9
5. Fallait-il s'arrêter à Smolensk?.......................... 11
6. La mort d'Auguste Caulaincourt...................... 13
7. Napoléon aux 6 et 7 septembre........................ 16
8. L'incendie de Moscou............................ 18
9. Le général de Scheler au roi de Wurtemberg, 20 septembre. 25
10. A Moscou, 8 et 9 octobre........................... 29
11. Poincaré à Berthier, 16 octobre...................... 31
12. Grawert à Macdonald, 23 octobre...................... 33
13. Nouvelles de Moscou dans le mois d'octobre........... 35
14. Berthier à Ney, 26 octobre............................ 38
15. Trois lettres de Durutte, 27, 29 et 30 octobre.......... 40
16. L'affaire Malet................................. 47
17. Chansons françaises.............................. 49
18. Un placard allemand, 14 novembre................... 51
19. Partouneaux à Berthier, 17 novembre................. 53
20. Junot à Napoléon, 23 novembre....................... 55
21. Victor à Berthier, 24 novembre....................... 56
22. Oudinot à Berthier, 24 et 25 novembre................. 58
23. Rapports sur le cours et le passage de la Bérésina...... 66
24. Oudinot à Berthier, 26 et 27 novembre................ 69
25. Berthier à Claparéde, 1-27 novembre................. 72
26. Larrey à la Bérésina.............................. 80
27. La Bérésina au printemps de 1813.................... 82
28. Berthier au prince Eugène, 1-30 novembre............. 87
29. Charles XII à Pultava............................. 97
30. L'armée des vingt nations.......................... 99
31. Le vol.. 101
32. La manifestation de Wittmund, 19 décembre........... 102
33. Maret à Napoléon, 2 décembre........................ 103
34. Rapport du lieutenant Canitz, 8 décembre.............. 107
35. De Zembin à Vilna, récit de Brandt.................. 109
36. Berthier au prince Eugène, 1-12 décembre.............. 137
37. Beroldingen au roi Frédéric, 9 décembre............... 144

Pages

38. Hogendorp à Napoléon, 12 décembre.................. 147
39. Le voyage de Napoléon.............................. 149
I. Napoléon à Ochmiana................................ 149
II. Napoléon et son escorte polonaise................. 150
III. Napoléon à Varsovie.............................. 152
IV. Napoléon de Glogau à Haynau....................... 153
40. De Gumbinnen à Königsberg.......................... 157
41. Les Français à Königsberg.......................... 159
42. Propos des Français................................ 160
43. Bessières à Berthier, 24 décembre.................. 161
44. Jérôme à Berthier, 28 décembre..................... 163
45. Berthier à Napoléon, 7-31 décembre................. 165
46. Murat à Napoléon, 3-31 décembre.................... 219
47. L'opinion à Minden, 13 janvier..................... 247
48. Jérôme à Berthier, 1er janvier 1813................ 248
49. Berthier à Napoléon, 1-2 janvier................... 250
50. Macdonald à Murat, 3 janvier....................... 253
51. Berthier à Napoléon, 3 et 4 janvier................ 257
52. Rapp à Berthier, 4 janvier......................... 263
53. Berthier à Napoléon, 5 janvier..................... 266
54. La 34e division, 7 et 10 janvier................... 270
55. Stettin et la défection d'Yorck, 9 janvier......... 271
56. Ségur à Duroc, 9 janvier........................... 273
57. Berthier à Napoléon, 10 janvier.................... 275
58. Emile de Hesse à Berthier, 11 janvier.............. 276
59. Augereau à Berthier, 12 janvier.................... 278
60. Jérôme au duc de Feltre, 13 janvier................ 280
61. Le prince Eugène à l'Empereur, 16 janvier.......... 282
62. Berthier à Napoléon, 15-18 janvier................. 283
63. Murat à Napoléon, 1-15 janvier..................... 288
64. Bessières à l'Empereur, 27 janvier et 2 février.... 302
65. Napoléon et la « trahison » d'Yorck................ 305
66. L'administration de l'armée française.............. 308
67. Le contingent badois............................... 312
68. Un mot de Bangold sur la campagne................. 317
69. Un article de Napoléon sur la situation de la France... 318
70. Une fausse lettre de Davout........................ 322
71. Le général Alméras................................. 326
72. Le général marquis d'Alorna........................ 327
73. La mort de Baraguey d'Hilliers..................... 329
74. L'adjudant commandant Bourmont..................... 331
75. Le général Claparède............................... 335
76. Le général Compans................................. 337
77. Le général Dery.................................... 339
78. Le général Dessaix................................. 341
79. Le général Doumerc................................. 343
80. Le général François Dufour......................... 345
81. Le général Durosnel................................ 347
82. Le chef d'escadron Fabvier......................... 348

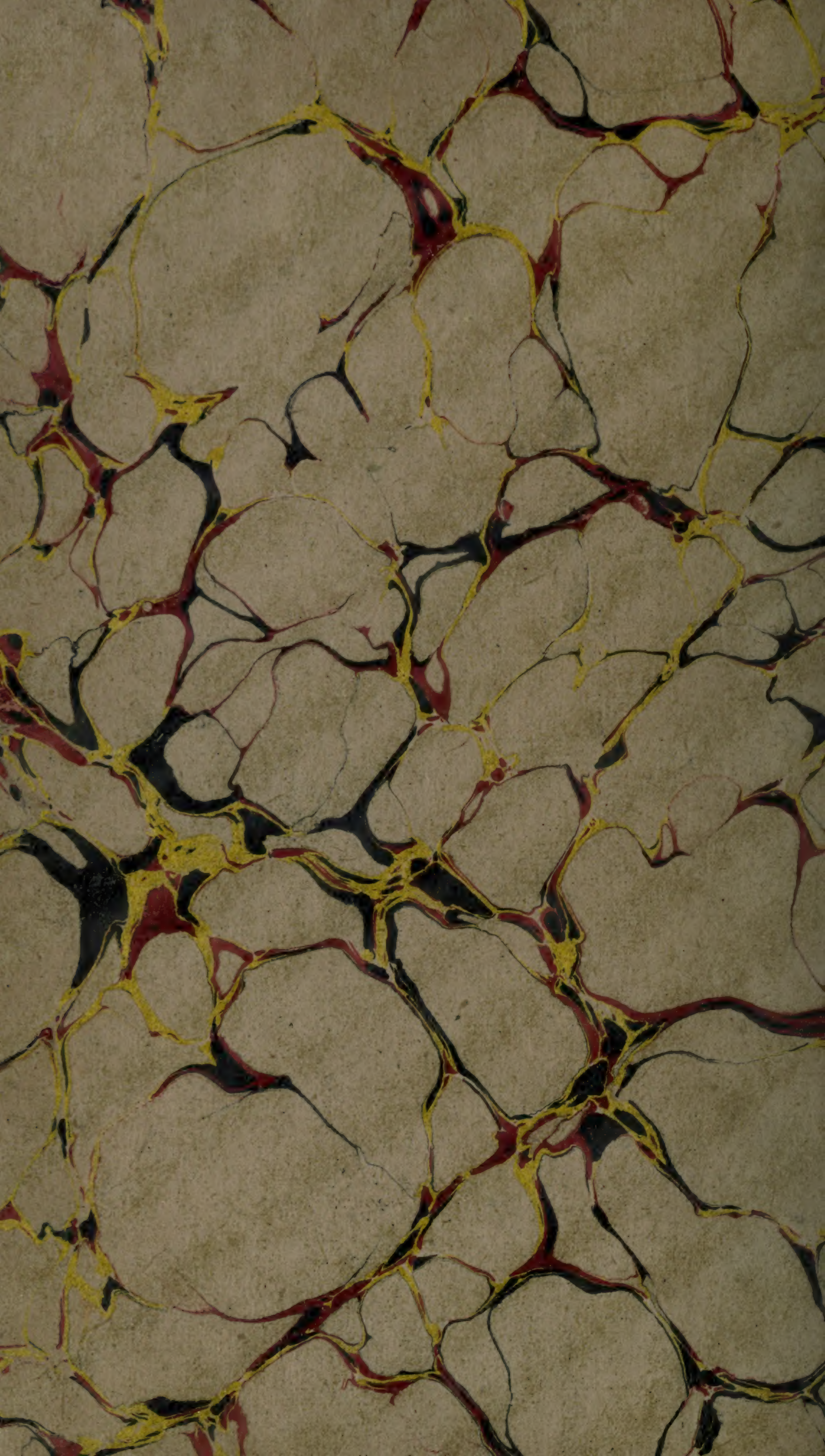
Pages

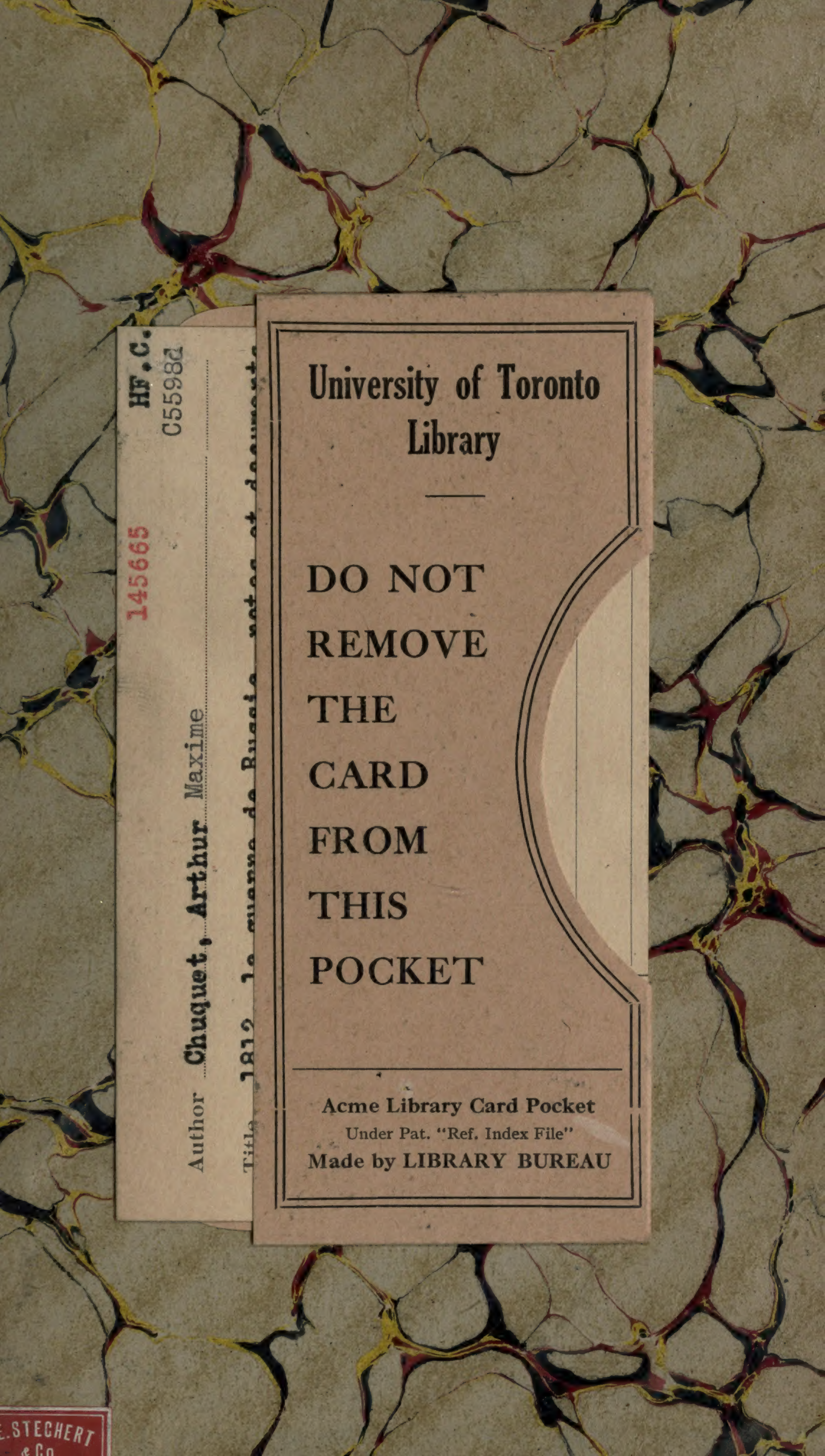
83. Le général Gomez Freyre.... 350
84. Le général Gautherin.... 353
85. Le général Haxo.... 358
86. Le maréchal Lefebvre.... 360
87. Le général Marchand.... 363
88. Le général Milhaud.... 367
89. Le général Morand.... 369
90. Alexis de Noailles.... 370
91. Le général baron de Pamplona.... 378
92. Le général Partouneaux.... 380
93. Le général Rapp.... 388
94. Le général Roussel d'Hurbal.... 390
95. Le général Sebastiani.... 393
96. Le général Teste.... 395
97. Daru.... 397
98. L'ordonnateur Joubert.... 399
99. Le commissaire Malus.... 400
100. Le commissaire Pichot.... 405
101. Le capitaine Ducuing.... 407
102. La brochure de Durvent.... 409
103. Contrastes.... 412

LA ROCHE-SUR-YON

IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST

56-60, RUE DE SAUMUR, 56-60





HF.C.
C5598d
145665
Author Chuquet, Arthur Maxime
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
STECHERT

